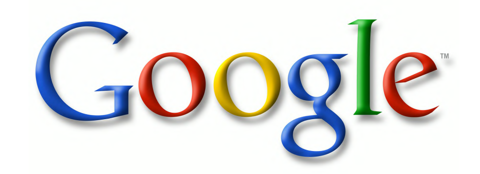
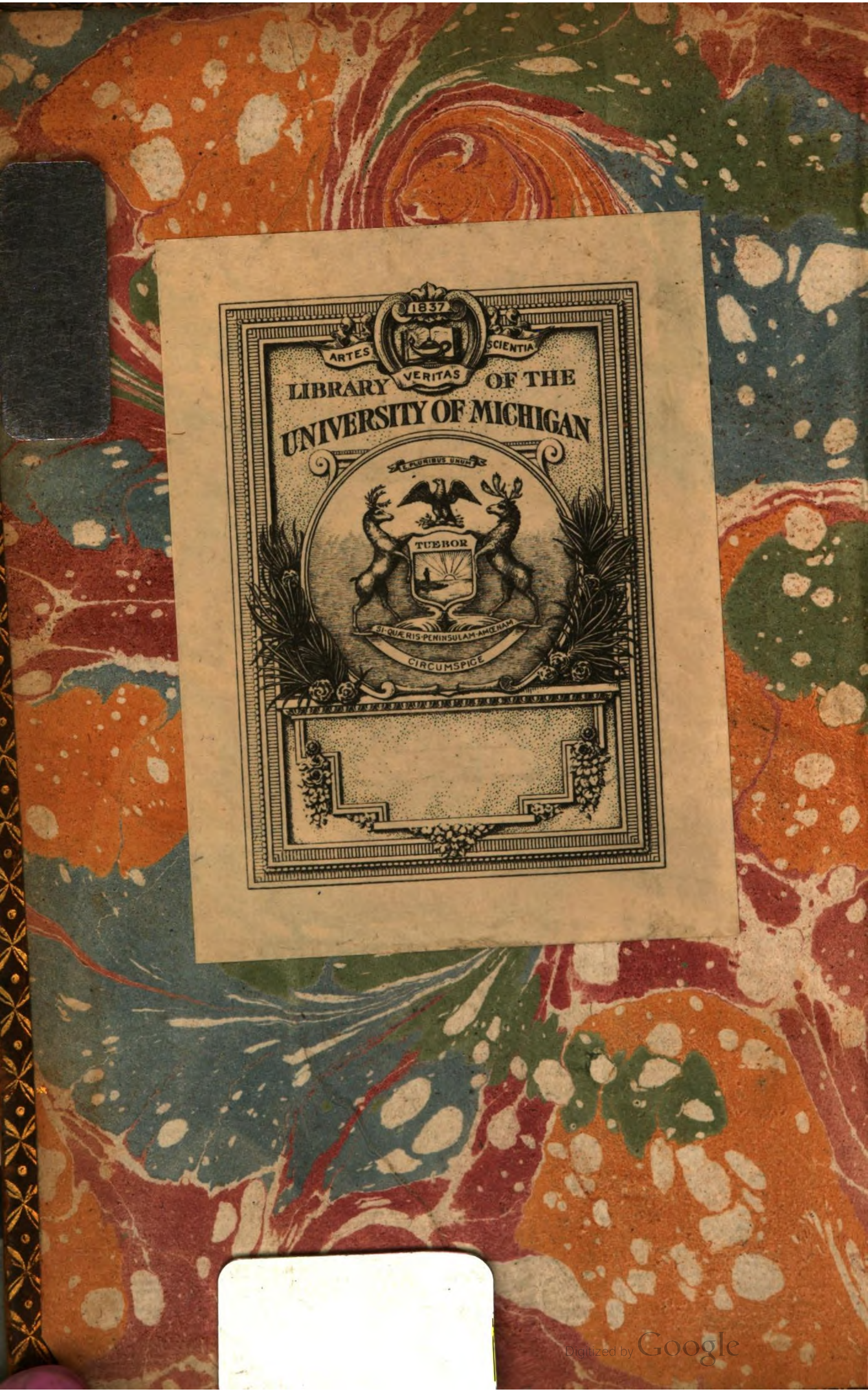

Google


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ Antoine François PREVOST.

Avec Figures.

TOME SEPTIEME.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS;

HISTOIRE DE CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWEL,

ÉCRITE PAR LUI-MÊME,

ET TRADUITE DE L'ANGLOIS.

AVEC FIGURES.

TOME QUATRIÈME.



A AMSTERDAM;

& se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIII.



LE PHILOSOPHE ANGLOIS; HISTOIRE DE CLEVELAND.

LIVRE DOUZIÈME.

LA nuit commençoit à devenir obſcure ; & de quelque effort que j'euſſe beſoin pour modérer juſqu'au lendemain mes empreſſemens, on me fit aiſément comprendre que mon épouſe ne devoit point être expoſée dans les ténèbres aux ſuites d'une aventure qui n'étoit pas encore bien éclaircie. Trois de nos enne-

mis s'étoient ſauvés. Leur chef même étoit encore à redouter ; & ma ſœur, qui avoit peine à ſe perſuader ce qu'on lui racontoit du repentir & de la généroſité de Gelin, étoit portée du moins à craindre qu'une converſion ſi récente ne fût capable de ſe démentir. Fanny étoit dans un aſyle inviolable, où la recommandation du comte & la compagnie de madame de L***, lui faiſoient une autre ſorte de sûreté. Je convins que juſqu'au jour ſuivant il ſuffiſoit de lui dépêcher un de mes gens, pour la délivrer de l'inquiétude qui devoit lui reſter du départ de milord, & pour diſſiper toutes les défiances qu'elle avoit encore du renouvellement de mon eſtime & de ma tendreſſe. Cependant je déclarai à mon tour, que mes forces ayant recommencé ſi heureuſement à me ſervir, le premier uſage que j'en voulois faire étoit d'aller au-devant d'elle, & que j'étois réſolu de me mettre dans le carroſſe qui l'iroit prendre à Saint-Germain. On conſentit à cette propoſition. Elle ſervit même à ranimer la joie dans notre aſſemblée, & tout le monde s'offrit ardemment à m'accompagner.

Il étoit ſi tard, que la fraîcheur de la nuit pouvant m'être incommode, on me preſſa de quitter un eu où j'étois à découvert. En y,

consentant, je proposai au comte de Clarendon de me recevoir dans son carrosse, & de laisser marcher la compagnie devant nous dans les autres voitures. Je brûlois d'envie de répandre les sentimens de mon cœur dans le sein de ce vertueux ami. En vain Cécile, renouvellant ses caresses, & me serrant les mains avec transport, souhaita de ne pas prendre d'autre voiture que la mienne. J'admirois qu'elle continuât de paroître si passionnée, & j'attribuois cette liberté de sentimens à une espèce d'affectation, qui pouvoit venir de l'effort même qu'elle se faisoit pour les vaincre; mais quoique je me sentisse toujours un tendre penchant pour elle, la difficulté de démêler tout d'un coup, s'il pouvoit s'accorder avec une autre passion qui avoit repris son ancien ascendant, & dont ma volonté même me faisoit une loi aussi forte que le devoir, me rendit moins complaisant que je ne l'eusse été peu de jours auparavant dans la même occasion. Je la priai de consentir que je demeurasse seul avec le comte, à qui j'avois plus d'une affaire à communiquer. Il entra lui-même dans mes vues; & me recevant dans son carrosse, il donna ordre à son cocher de nous conduire lentement.

Que j'avois en effet de choses importantes

à lui confier ! Cher comte, lui dis-je aussi-tôt avec un mouvement de tendresse, qui ne pouvoit être égalé que par mon respect, votre généreuse bonté ne me laisse plus rien de libre à vous offrir ; & lorsque je fais profession de vous être attaché le reste de ma vie, je sens que ce n'est pas vous rendre tout ce que je vous dois ; mais je pense moins à compter les devoirs de ma reconnoissance qu'à les augmenter. J'ai besoin, non-seulement de votre secours au-dehors, dans un pays où la mort de Madame me laisse sans protection, mais encore de tous les conseils de votre prudence, & de tous les soins de votre amitié pour rétablir l'ordre & la paix dans les mouvemens de mon cœur. J'attends de vous cette double faveur, & des deux côtés ma confiance est égale. Ensuite, sans lui laisser le tems de me répondre, je commençai par lui exposer en peu de mots les inquiétudes qui me restoient de tant d'évènemens extraordinaires dont il m'avoit raconté lui-même une partie, & le peu de sûreté que je voyois pour ma famille au milieu de ces nouvelles alarmes.

Mais je n'avois commencé par cet article, que pour passer rapidement sur l'objet qui m'occupoit le moins. Je conçois bien, ajoutai-je en prévenant encore sa réponse,

que si la justice du ciel m'a délivré du plus dangereux de mes ennemis, je dois peu redouter ceux qui n'emploieront point l'artifice & la trahison pour me perdre ; mais en supposant que je n'aie à me défendre que des périls communs, où trouverai-je assez de liberté d'esprit pour les prévoir & pour les éviter ? car je confesse que dans le tumulte de toutes les affections de mon cœur, il me reste peu de fond à faire sur ma prudence ; & prenant occasion de cet aveu pour entrer dans la description de tous les mouvemens qui m'agitoient, je commençai une peinture qui fixa l'attention du comte par sa nouveauté. Je n'ai jamais goûté, lui dis-je, de bonheur assez pur pour avoir eu le cœur éprouvé par la joie ; ainsi je me trouve comme à l'entrée d'un pays inconnu, & j'ai peine à choisir mes termes pour vous exprimer ce que je n'ai jamais senti. Ajoutez que la situation d'où je sors augmente ma surprise & mon trouble, par l'extrême opposition de l'état où je suis, à celui dont le ciel m'a délivré, mais dont le souvenir m'est encore présent. Figurez-vous donc un homme qui, dans le même instant qu'il se trouve soulagé d'une affreuse oppression, passe tout d'un coup dans un état si libre, que ne sentant plus rien qui lui résiste,

il appréhende au contraire que faute d'être ferré ou appuyé, chaque pas qu'il va faire dans le vide ne l'expose à quelque chûte dangereuse. Il marche avec une légèreté qui le fait trembler, & le mouvement qui l'entraîne est si rapide, qu'il reconnoît à peine ce qui se présente autour de lui. Ou, si je puis me faire entendre par une image encore plus sensible, représentez-vous quelqu'un qui, tombant tout d'un coup au fond d'un fleuve, tâcheroit de s'y fixer malgré la force de l'eau qui le soulève de tous côtés, & qui, perdant terre à tous momens, craindroit que tous ses efforts ne pussent le défendre contre le courant qui est prêt à l'emporter. Il résiste de tout son pouvoir; mais s'il cède enfin, c'est pour rouler à l'aventure dans un torrent où il se perd, à mesure que sa raison se trouble, & que ses forces s'épuisent.

Réunissez tous les traits de ces deux peintures. C'est ce que j'éprouve, depuis que des preuves & des lumières auxquelles je n'ai pu résister, m'ont fait changer de disposition à l'égard de mon épouse. Tous mes mouvemens sont des transports. Ils m'entraînent avec une violence & une confusion inexprimables. Je passe si rapidement de l'un à l'autre, qu'ils paroissent présens tous ensemble à mon ame,

quoiqu'elle n'y distingue rien dans l'ivresse qu'ils lui communiquent. A peine suis-je capable de quelqu'attention pour ce qui se passe à mes yeux. Enfin, je dois être épouvanté de ma situation, si ce que j'éprouve n'est pas la marque d'un bonheur si nouveau pour moi, qu'il en est au-dessus de mes expressions & de mes idées.

Cependant quelle apparence, continuai-je, que ce qui ne devroit servir qu'à me procurer une douce tranquillité, après les longues épreuves où le ciel a mis ma constance, soit encore accompagné de tant de trouble & d'agitation ? Apprenez-moi, milord, ce que je dois penser de moi-même, & de l'état où je suis; mais ce n'est point assez de m'éclairer sur ma situation, si vous ne me faites voir en même tems quelque jour pour me conduire, ou plutôt, si vous ne prenez la peine de me guider vous-même, avec la bonté que je vous connois, & les lumières d'une philosophie plus heureuse que la mienne.

Je m'arrêtai pour lui laisser la liberté de me répondre. Il me regardoit autant qu'il pouvoit s'aider de quelques foibles rayons qui nous venoient de la lune, & le ton agité de ma voix servant encore plus que les mouvemens de mes yeux & de mon visage lui faire

comprendre ce que j'avois tâché de lui expliquer, il parut d'autant plus ſurpris d'une ſi étrange confidence, qu'il ne connoiſſoit encore qu'imparfaitement mon caractère. Cependant, après m'avoir confeſſé que de la manière dont la fortune avoit conduit les évènemens de ſa vie, il avoit eu peu d'occaſions de connoître la joie par ſes excès; il ajouta que ſur la ſeule idée qu'il s'en formoit, il concevoit ſans peine une partie de ce qu'il venoit d'entendre. Cette diſſipation, que je nommois légèreté, & que j'aurois pu, me dit-il, nommer auſſi bien égarement d'eſprit & oubli de ſoi-même, lui paroiſſoit convenir aſſez à la nature de cette paſſion; car, de même que la douleur cauſe à l'ame une eſpèce de reſſerrement, & la porte à ſe recueillir en elle-même par la crainte de ce qui la bleſſe, la joie au contraire qui ſuppoſe exemption de peine & de danger, la porte à s'étendre avec une certaine confiance, & lui fait même trouver d'autant plus de douceur à s'écarter ainſi de ſon centre, que chaque mouvement qu'elle a fait au-dehors eſt comme un nouveau témoignage de ſa ſécurité; mais quand il ſeroit vrai, qu'en ſe répandant avec ſi peu de précaution, elle n'eût rien à riſquer pour le bonheur dont elle jouit; elle y perd du moins

de ſes forces qui conſiſtent dans le pouvoir de ſe connoître & de ſe modérer ſans ceſſe ; & c'eſt de-là ſans doute, ajouta le comte, que vient cette légèreté, ou plutôt cette foibleſſe que vos deux comparaiſons n'ont pas mal expliquées.

Vous trouvez, reprit-il, que votre ſituation vous cauſe de l'embarras, & vous me demandez des remèdes contre un mal qui vous paroît preſſant. Ah ! cher Cleveland, j'en ai découvert un qui vous feroit bientôt auſſi ſalutaire qu'à moi, ſi l'application en étoit auſſi prompte que la vertu en eſt infaillible. Ce qui m'a guéri de l'ambition vous guériroit de mille autres maladies de l'ame qui ne peuvent être plus violentes ; mais ce n'eſt pas l'ouvrage d'un moment. Mon exemple vous apprendra quelque jour que pour ceux qui déſirent ſincèrement la paix de l'eſprit & du cœur, en quoi je fais conſiſter le bonheur de l'ame, il y a des reſſources en nous-mêmes, dont le ſuccès n'eſt jamais incertain.

Quoi ! interrompis-je avec étonnement, vous connoiſſez à la philoſophie des armes plus fortes que celles dont j'ai fait juſqu'aujourd'hui un ſi malheureux uſage ? Eh ! dans quelles ténèbres les tient-elles cachées, pour me les avoir dérobées ſi cruellement ? qui

vous empêche du moins de me les découvrir à l'inſtant ? croyez-vous qu'après un ſi long exercice de ſes maximes, je puiſſe manquer de pénétration pour les entendre, ou de facilité pour en commencer l'uſage ? Non, me répondit-il d'un air rêveur ; mais ſi je me rappelle bien ce que vous devez vous ſouvenir de m'avoir confié à Orléans, vos principes n'ont rien qui reſſemble à ceux que je veux quelque jour vous propoſer ; & ne pouvant en eſpérer ſi tôt le moindre fruit, je penſois à vous trouver aujourd'hui quelque ſecours préſent contre le mal dont vous vous plaignez. Il me ſemble, continua-t-il, que vos emportemens de joie, & cette confuſion d'idées & de ſentimens qui en eſt l'effet, peuvent recevoir un remède qui n'eſt pas fort éloigné de vous. Si vous êtes plus ſenſible qu'un autre au bonheur ; ſongez que vous ne l'avez pas été moins à l'infortune. Le ſouvenir de l'état dont vous êtes à peine ſorti, me paroît une balance plus qu'égale pour toutes les douceurs que le préſent vous aſſure, & que l'avenir peut vous promettre. Eſt-il poſſible qu'on s'abandonne ſi librement aux tranſports de la joie, quand ils viennent de ſi près à la ſuite de la douleur ? mais, que dis-je ! êtes-vous certain, ajouta-t-il, qu'un pas que vous

avez fait vers la félicité, vous en assure absolument la possession ? Eh ! jugez-en par les nouveaux dangers dont le ciel vous préserve aujourd'hui. Un instant pouvoit vous replonger dans tous les maux dont vous vous êtes cru délivré.

Je ne veux pas le dissimuler. Cette espèce de menace, qui n'avoit que trop de vraisemblance après le péril que j'avois couru le même jour, & lorsque l'absence de Fanny m'exposoit encore à mille sortes d'alarmes qui se présentèrent tout d'un coup à mon imagination; cette prédiction obscure de la perte d'un bien, dont la grandeur même étoit comme la mesure du désespoir que je devois craindre de sa privation, mêla plus d'amertume à mes sentimens qu'il n'en falloit pour rabattre les excès de ma joie. J'allois remercier milord Clarendon d'un secours qui surpassoit peut-être ses espérances ; mais profitant de mon silence pour continuer son discours : vous ne me répondez pas, reprit-il ; & si c'est votre sécurité qui vous rend inaccessible à toutes sortes de craintes, je confesse que vous en devez remercier le ciel, comme d'un surcroît de bienfaits. Vous jouissez d'ailleurs d'une partie de vos désirs ; j'en conviens, ajouta-t-il, & l'heureux hasard qui vous rend

une fille aussi aimable que Cécile, est comme un gage de la fortune, qui ne lui permet plus de se démentir en votre faveur; mais je suppose votre bonheur au comble, par tout ce qui peut flatter le cœur d'un père & d'un mari, croyez-vous donc qu'il ne vous reste pas d'autres maux à craindre que ceux que vous avez éprouvés? les infirmités de la nature, dont votre épouse & votre fille ont été jusqu'à présent garanties, la mort même qui doit tôt ou tard vous séparer d'elles, sont-ce là des malheurs contre lesquels vous puissiez parfaitement vous rassurer? Sans être aussi ardent que vous dans mes transports, & partagé par une passion qui avoit pris sur moi beaucoup plus d'ascendant que la tendresse, j'ai ressenti ce qu'il en coûte à perdre une épouse & à trembler pour une fille qu'on a de justes raisons d'aimer.

Ce discours étoit trop fort, sur-tout dans la bouche d'un homme qui avoit autant de facilité & de justesse d'expression que le comte, pour ne me pas causer une juste surprise. Tout éloigné que j'étois encore d'en pénétrer le véritable sens, je me sentis d'autant plus porté à lui en demander l'explication, qu'après le dessein que j'avois eu d'épouser Cécile, il me paroissoit important d'approfondir quelle

forte de fentimens l'on me croyoit encore pour elle. Le comte s'apperçut fans peine, à la forme de ma queftion, qu'on m'avoit déguifé qu'elle étoit ma fille ; & quoiqu'embarraffé à deviner la caufe de cette réferve, la crainte de s'être engagé avec quelqu'imprudence, lui fit donner un tour fi équivoque à fa réponfe, que je la pris du côté conforme à mes préjugés. Ainfi, les foupçons obfcurs qui avoient peut-être commencé à naître dans mon efprit, s'évanouirent fans y laiffer aucune trace. Milord fit retomber habilement mes réflexions fur le premier fujet qui nous avoit occupé ; & s'il ne parvint point par la fageffe de ce confeil, à m'infpirer toute la force dont j'avois befoin, il me fit du moins une efpèce de rempart de la bienféance qui ne me permettoit plus, après tant de raifonnemens & d'exhortations, de laiffer paroître à fes yeux toute ma foibleffe.

Ce fecours, tout foible qu'il étoit lui-même, fut le feul à qui je dûs, non-feulement des apparences de modération dont je ne me croyois plus capable, mais affez de liberté dans les fonctions de mes organes, pour régler au-dehors ce que je devois à l'amour & à la nature, fans paroître trop froid par une vaine affectation de conftance, ni trop im-

pétueux dans l'expreſſion de mes tranſports.
Je répare par cette confeſſion l'impoſture de mes ſens, qui firent alors un faux honneur à ma raiſon ; car à quel trouble n'étoit-elle pas livrée tandis qu'elle paroiſſoit les gouverner avec cet empire. La ſcène à laquelle je touche, n'a pas été prévue ; j'aurois fait perdre quelque partie de ſes charmes à mes lecteurs, ſi je ne leur avois ménagé le plaiſir d'une ſurpriſe qui ſervira, peut-être mieux que tous mes termes, à leur donner quelque idée de la mienne.

J'arrive avec le comte à la porte de ma maiſon, & je remarque que les appartemens ſont illuminés par un nombre extraordinaire de flambeaux. Le grand nombre d'étrangers que j'avois chez moi étoit une raiſon qui m'auroit empêché de porter mes conjectures plus loin, ſi M. de L * * *, qui s'étoit dérobé de la compagnie pour m'attendre dans la cour, ne ſe fût préſenté bruſquement à la portière du carroſſe. Il me ſaiſit la main. Deſcendez, me dit-il, & venez ſatisfaire promptement l'impatience d'une tendre & fidelle épouſe. Madame Cleveland compte tous les momens qui la ſéparent de vous. Elle eſt ici depuis une heure avec ma femme ; & profitant du ſilence où me jetoit mon étonnement, il me raconta que Fanny s'étoit laſſée vers la fin

du jour d'attendre milord Clarendon à ſaint-Germain. L'ardeur de ſe revoir dans ma maiſon, jointe à ſon inquiétude pour ſa fille, lui avoit fait emprunter une chaiſe de poſte dans laquelle elle s'étoit miſe avec madame de L * * * ; & comme elles ſoupçonnoient que le retardement du comte n'étoit pas ſans quelque ſorte de raiſon, au lieu de ſuivre le grand chemin qui pouvoit les expoſer à quelque fâcheuſe rencontre, elles avoient pris par les hauteurs de Marly. Madame de L * * * connoiſſoit toutes les routes qui étoient dans le voiſinage de ſa maiſon ; enfin elles étoient arrivées heureuſement à la mienne, preſqu'au même moment que la compagnie qui m'avoit précédé.

Une rencontre ſi agréable avoit tellement diſpoſé tous les eſprits à la joie que, pour donner un air de fête au reſte de cet heureux jour, ma ſœur avoit cherché dans ſon imagination tout ce qu'elle avoit cru propre à réjouir l'aſſemblée. Elle avoit donné ordre que toute la maiſon fût éclairée avant mon retour ; & faiſant entrer Fanny & Cécile dans ſes vues, elle les avoit engagées à relever leurs charmes naturels par tous les ornemens que le tems & le lieu avoient pu leur fournir. Avec le deſſein de célébrer notre bon-

heur commun par cette pompe, elle avoit l'espérance qu'un peu de tumulte & de dissipation serviroient à modérer mes premiers transports. Fanny elle-même, quoique supérieure à toutes les affectations de parure dont se nourrit la vanité des femmes, s'étoit laissée persuader aisément que je lui tiendrois compte du redoublement de ses soins pour me plaire ; & la tendre passion qu'elle avoit pour sa fille lui faisant souhaiter de la voir paroître aux yeux de l'assemblée dans tout son éclat, elle avoit employé avec complaisance ses propres mains à la parer, tandis que les autres dames lui avoient rendu le même service.

Dom Thadeo, témoin de ces préparatifs, s'étoit efforcé de seconder les intentions de ma sœur, par diverses galanteries qui étoient peut-être copiées de quelque roman de sa nation ; il s'étoit couvert du plus magnifique de ses habits, qu'il avoit relevé de plusieurs ajustemens extraordinaires ; & s'étant coëffé encore plus galamment, il prétendoit représenter le dieu de l'hymen, qui s'étoit fait accompagner de sa cour, pour briller chez moi dans toute sa gloire. La fille de ma sœur avoit été déguisée en amour ; il la tenoit par des liens de plusieurs rubans, avec un air d'autorité aimable, qui marquoit, autant que des

des chaînes si douces, à quelle sorte d'empire i avoit été assujetti. Tous mes domestique avoient reçu de lui chacun leur rôle, & s'étoient vêtus d'habillemens bisarres dont il avoit été l'inventeur. L'un représentoit la fidélité, l'autre la constance; enfin tous les attributs de la vertu & de la félicité. Fanny avoit été placée au milieu de cette cour avec sa fille, & le dieu avoit sa place au-dessous d'elle, pour marquer qu'il étoit soumis lui-même à celle dont le bonheur étoit son ouvrage.

Il ne manquoit que de la musique à la fête; mais par une précaution qui seroit peu vraisemblable dans tout autre voyageur qu'un gentilhomme espagnol, don Thadeo avoit un luth dans sa malle, & le touchoit avec assez d'agrément. On profita du tems que monsieur de L * * * employoit à me faire une partie de ce récit, pour le prendre derrière le carrosse du comte; & monsieur de L * * * qui n'avoit point été prévenu sur cette circonstance, parut aussi surpris que moi d'en entendre les premiers accords avant que d'avoir achevé son discours. Voilà, me dit-il en souriant, de nouveaux effets du zèle de vos amis. On pensoit d'abord à vous surprendre par la vue de tout ce spectacle, auquel vous étiez sans doute fort éloigné de vous attendre; mais

en y faisant réflexion, ajouta-t-il, j'ai cru que ce seroit vous obliger que de m'échapper secrètement pour vous en avertir.

L'ouverture de ce discours m'avoit frappé jusqu'à suspendre tout d'un coup l'usage de mes sens, & peut-être touchois-je de bien près dans ce moment à toutes les extrémités que j'appréhendois pour ma santé & pour ma raison. Cependant, soit que mon attention vînt ensuite à se partager, comme ma sœur l'avoit prévu, par la variété & l'agrément des images qui m'étoient présentées, soit qu'à l'égard des sentimens comme des idées, l'ame soit quelquefois capable de renfermer son action en elle-même, sans aucune communication avec les organes du corps, il est certain que, loin de me trouver affoibli par l'excès de ma joie, je me sentis une vivacité & une ardeur qui marquoient de l'augmentation dans mes forces. Le trouble qui me restoit dans cet état n'avoit rien qui tînt de la contrainte. Allons, milord, dis-je au comte en le pressant de descendre, vous serez témoin de mon bonheur, & les plaisirs que l'amitié vous fera partager avec moi m'en deviendront encore plus chers. Je remarquai sa surprise en me voyant cet air libre qui étoit différent de tout ce que je lui avois fait

appréhender, & j'admirois moi-même que le ciel eût dissipé si heureusement toutes mes craintes.

A me voir traverser légèrement la cour, qui m'auroit pris pour ce même homme qui se croyoit quatre jours auparavant à la dernière heure de sa vie, & qui n'attendoit plus rien de la nature non plus que de la fortune & de l'amour? prodige de la joie qui surpasse tous ceux que j'ai racontés de la douleur? Est-ce ici que je commencerai à remercier le ciel, & que j'abandonnerai mon cœur à tous les mouvemens de sa reconnoissance? mais je ne connoissois encore qu'une partie de ses bienfaits; & que me resteroit-il pour exprimer mes transports, si j'employois toute la force de mes sentimens avant que d'avoir expliqué toute l'étendue de mon bonheur?

J'arrivai à la porte de cette heureuse chambre où les délices de mon cœur étoient renfermées. Milord Clarendon, qui m'avoit offert inutilement le bras pour entrer dans la maison, me pressa encore de l'accepter, en approchant de la compagnie qui s'étoit levée pour nous recevoir. Non, cher comte, lui dis-je d'un ton passionné, je me suis trop défié de l'amour, & je n'ai pas assez connu mes forces. Ah! si le cœur de Fanny est à moi,

ajoutai-je en continuant de m'avancer vers elle, & d'une voix assez haute pour en être entendu, il me reste aussi peu d'alarmes pour ma santé que pour mon bonheur. Elle voulut faire quelques pas vers moi; & quoique j'affectasse de mesurer les miens, le premier mouvement qu'elle se donna alloit me faire oublier toute bienséance pour me précipiter dans ses bras, lorsque s'étant arrêtée d'un air languissant, elle se remit sur sa chaise. Ma sœur qui lui supposa quelque foiblesse, me coupa aussi-tôt le passage pour voler à son secours, en me priant de modérer un moment mon impatience. Je demeurai au milieu de la chambre, c'est-à-dire, à quatre pas d'elle, les yeux fixés sur son visage où je voyois couler ses pleurs qui s'entresuivoient rapidement, & n'osant presque respirer, dans l'incertitude où j'étois si elle n'avoit pas perdu la connoissance.

Elle revint sur le champ à elle-même; mais après avoir poussé quelques soupirs qui parurent un peu la soulager, elle tourna la tête vers sa fille qui étoit à côté d'elle, & l'embrassa tendrement en l'arrosant de ses larmes. Ma sœur l'exhortoit à s'occuper plutôt de sa joie, tandis que mylord Clarendon qui n'étoit pas beaucoup plus sûr de ma constance, me pres-

ſoit de m'aſſeoir avec lui. Je me rendis à ſon conſeil, mais par un motif fort différent du ſien. Ces pleurs que je voyois verſer à Fanny, & cette affectation d'embraſſer Cécile me parurent un langage ſecret dont je crus entendre le ſens; je le pris pour un reproche de l'eſpèce d'infidélité que je lui avois faite en faveur de cette aimable fille, & pour un reſte de crainte à l'égard d'une rivale dont elle connoiſſoit les charmes. J'aurois dû penſer au contraire que ce n'eſt point par des careſſes ſi tendres qu'on marque ſes inquiétudes à une rivale redoutée; mais mon cœur, porté de lui-même à s'accuſer, & trop convaincu par de fatales expériences de la délicateſſe de mon épouſe, ne me fournit rien qui fût cepable de me raſſurer contre cette idée.

Cependant don Thadeo prit ce moment pour s'approcher de moi; & m'environnant avec ſes acteurs, il joignit à la fête un ornement auquel perſonne ne s'attendoit. Avec beaucoup de facilité naturelle à s'exprimer, il avoit composé preſque ſur le champ un diſcours fort ingénieux, où, par une alluſion agréable à ſon rôle, il rappeloit toutes mes aventures, en les faiſant paſſer pour autant d'épreuves auxquelles il avoit voulu mettre ma fidélité & ma tendreſſe. Je l'écoutai d'a-

bord avec peu d'attention ; & plein de l'idée qui m'étoit venue à l'esprit, je tenois les yeux continuellement tournés vers mon épouse pour observer les suites du sentiment que je lui attribuois encore. Elle me regardoit elle-même avec une tendre langueur ; & surprise du parti que j'avois pris de m'asseoir avant que de m'être avancé jusqu'à elle, son visage portoit quelques marques de crainte & d'embarras. Elle tenoit la main de sa fille dans les siennes. Elle la serroit de tems en tems ; & se tournant vers elle, elle lui disoit quelques mots que Cécile paroissoit recevoir avec étonnement. Le préjugé qui m'occupoit toujours ne m'empêchoit pas de contempler avidement tous ses traits. Sa beauté avoit un éclat qui ne peut être comparé à rien ; & relevée comme elle étoit par une parure brillante & par la lumière d'une infinité de flambeaux, elle auroit fait confesser à tout l'univers qu'on n'a jamais peint les divinités avec plus de perfections & de graces. Le voisinage même de Cécile ne lui faisoit rien perdre ; s'il y avoit quelque différence entr'elles par la taille qui étoit un peu plus épaisse & plus haute dans mon épouse, c'étoit la même proportion & la même noblesse. On les eut prises pour deux sœurs, entre lesquelles quelques années de

plus ou de moins ne mettoient point encore d'inégalité.

Malgré la complaisance que je devois à la politesse de don Thadeo, combien de fois fus-je prêt à l'interrompre pour me livrer à tous les transports de mon cœur ? car la fermeté que j'avois portée jusqu'alors au-delà de ma propre espérance, recommençoit à m'abandonner, & je fus obligé de reconnoître encore que ce n'étoit point de la force de mon esprit que j'avois tiré du secours contre mes sentimens, puisqu'une légère crainte dont la cause ne subsistoit que dans mon imagination, me faisoit retomber dans toutes les agitations que je croyois avoir vaincues. C'est cette instabilité même & cette variété de mouvemens & de situations que je donne ici pour témoignage & pour confession de ma foiblesse; cependant je résistois encore; & retenu par une espèce de honte qui venoit des réflexions dont je croyois mon épouse occupée, autant que par la bienséance qui étoit un autre frein pour moi dans une assemblée si nombreuse, j'aurois peut-être sauvé les apparences jusqu'à la fin, si en m'efforçant par intervalles de donner quelqu'attention au discours de don Thadeo, je n'eusse été frappé de plusieurs circonstances sur lesquelles il apuyoit particulière-

ment. Rempli comme il étoit lui-même de sa passion pour Cécile, il ne put toucher cette partie de mon histoire sans relever mon bonheur par des figures éclatantes. Cette merveilleuse faveur du ciel qui m'avoit conservé une fille si aimable au milieu de tant de dangers, qui l'avoit amenée si heureusement en France avec madame Riding; qui lui ayant fait trouver un asyle & la plus noble éducation chez monsieur de L***, m'avoit accordé si long-tems la satisfaction de la voir & le plaisir de l'admirer sans la connoître, pour me conduire comme par degrés au bonheur inestimable de retrouver tout d'un coup mon sang & l'objet de ma plus juste tendresse dans une personne qui méritoit les adorations de tout l'univers; enfin, sa joie, la mienne, celle de mon épouse & de mes amis, le triomphe de tant de sentimens qui venoient de la même cause, & la gloire que don Thadeo trouvoit à leur servir d'interprète, furent autant d'articles sur lesquels il continua d'exercer son éloquence.

Les premiers termes qui avoient pu me donner quelque idée de mon bonheur, m'avoient réveillés comme d'une léthargie; & prêtant l'oreille avec une ardeur dont la cause n'étoit pas encore bien éclaircie, j'avois com-

pris par degrés de quel eſpoir on ſembloit prendre plaiſir à me flatter. Les expreſſions de l'orateur devenant enſuite ſi claires, qu'il ne m'étoit plus permis d'y trouver la moindre équivoque, j'avois frémi d'une penſée qui me tranſportoit dans un nouvel ordre de choſes, & qui me ſembloit tout changer autour de moi. N'oſant néanmoins m'en rapporter ſitôt, ni à ce que je venois d'entendre, ni à l'impreſſion que je reſſentois, je tâchai de me rappeler tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport au ſujet de mon agitation, & je tombai dans un certain effroi, à meſure que j'ouvris les yeux ſur diverſes circonſtances qui s'accordoient à m'y faire trouver de la vraiſemblance; l'arrivée de madame Riding, les premiers complimens de monſieur de L*** & du comte de Clarendon, les careſſes paſſionnées de Cécile, celles que je lui voyois recevoir continuellement de Fanny, & plus que tous ces témoignages extérieurs, les mouvemens de tendreſſe dont je n'avois pu me défendre pour elle; en un mot, la voix de la nature qui s'étoit déguiſée ſous tant de formes, & qui redevint plus puiſſante que jamais en acquérant la liberté d'éclater; toutes ces circonſtances rapprochées & comparées enſemble, me mirent dans un jour qui ne

laissa plus d'accès aux moindres ténèbres. Je fus ébloui de cet amas de lumière, & la conclusion d'une vérité si charmante fut de me lever avec une vîtesse qui ne seroit représentée avec justesse que par celle d'un éclair, & de me précipiter aux genoux de Fanny & de Cécile. Les acteurs qui m'environnoient furent rudement choqués sur mon passage; & don Thadeo, effrayé de cet emportement, demeura la bouche ouverte au milieu de son discours.

Qu'on ne me demande point la peinture de la tendresse ou de l'étonnement des autres, lorsque je manque ici de forces & de lumières pour décrire mes propres sentimens. Cécile étoit assise près de sa mère. J'ouvris les bras pour les embrasser ensemble, & les serrant avec une ardeur qui ne peut être exprimée, je baissai passionnément la tête sur leurs genoux, pour y étouffer mille exclamations tumultueuses qui n'auroient pas manqué d'accompagner mes transports. Je leur entendis pousser un cri qui venoit apparemment de l'impétuosité de leur joie. Ce fut la dernière observation dont je me trouvai capable, car je perdis la connoissance aussi-tôt, par un évanouissement qui auroit sans doute été mortel, si le ciel n'eût fait un miracle pour ma conservation. Ma soeur, qui s'en apperçut la première, accourut

à moi toute alarmée. Elle pouvoit juger mieux qu'un autre d'un accident dont elle connoissoit particulièrement la cause. Son premier soin fut de m'arracher des bras de mon épouse & de ma fille, qui m'embrassoient avec un mélange passionné d'inquiétude & de tendresse; & leur faisant considérer ce qu'il y avoit à craindre d'une révolution d'esprits si subite, après l'épuisement que m'avoient causé mes chagrins & mes blessures, elle leur fit approuver qu'on commençât par me transporter sur mon lit. Mais les secours que j'y reçus furent long-tems inutiles. J'y demeurai pendant plus d'une heure, dans une immobilité qui fit douter de ma vie. Il falloit du tems pour appeler des chirurgiens. On fit partir tout à la fois plusieurs courriers pour divers lieux voisins, & jusqu'au retour des plus diligens, le désordre fut inexprimable dans ma maison.

Les chirurgiens employèrent eux-mêmes inutilement les premiers secours de leur art, & quoiqu'ils s'efforçassent de rassurer l'assemblée par les raisons qu'ils pouvoient tirer de l'excellence de mon tempérament, ils me confessèrent, après mon rétablissement, qu'ils avoient été alarmés de me trouver dans une insensibilité qui ne différoit presque pas de la mort. Cependant ayant pris soin de visiter mes

bleſſures, ils ne furent pas moins ſurpris de les trouver ſi fraîches & ſi vermeilles, qu'il ne manquoit aux chairs que le ſecours du tems pour ſe raffermir. L'excès de la joie peut épuiſer dangereuſement les eſprits; mais loin de communiquer au ſang quelqu'ardeur maligne, c'eſt un baume précieux, qui n'y répand qu'une douce & ſalutaire fraîcheur. La nature, ſecondée par les chirurgiens, me fit revenir enfin de cette extrémité. J'ouvris les yeux; & jugeant aux larmes que je voyois répandre autour de moi, que je ſortois de quelque péril dont on s'étoit alarmé, je tendis les mains vers mon épouſe & ma fille, avec un ſentiment de reconnoiſſance qui ſembloit ajouter encore quelque choſe de plus tendre à mon amour. La voix néanmoins ne me revenant pas tout d'un coup, & l'avis des chirurgiens étant que la réparation de mes forces ne ſe pouvoit faire que par le repos, on exigea qu'après avoir accepté quelques remèdes je demeuraſſe au lit pour attendre tranquillement le ſommeil. Je ne mis qu'une condition à cette loi. Si je manquois de force pour parler librement, je pouvois du moins faire uſage de mes yeux. L'amour & la nature ont-ils un langage plus tendre? Je priai Fanny & Cécile de ſe rapprocher un moment, & les ayant conſidérées avec une

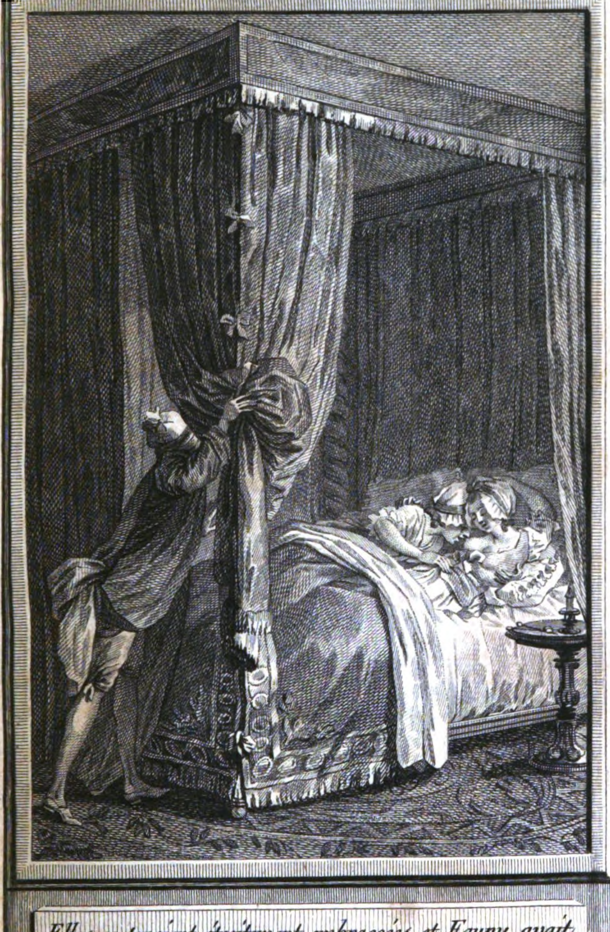
douce complaisance, qui me fit tirer plus de forces de cette vue que de tous les remèdes, je consentis à demeurer dans la situation que les chirurgiens m'ordonnoient ; leur conseil eut tout le succès qu'ils s'en étoient promis. Je tombai en effet, presqu'aussi-tôt, dans un profond sommeil.

Si dans les transports de mes plaisirs ou de mes peines, j'ai donné à quelqu'un de mes sentimens le nom d'intime & d'absolu sur mon ame, j'ai trompé mes lecteurs ou je me suis trompé moi-même. Il n'étoit dû qu'à ceux dont je me trouvai rempli en sortant de cet heureux sommeil. C'est l'époque de la perfection de ma joie, comme j'ai pris soin de faire remarquer celle de mes plus affreuses douleurs. Mais ayant commencé par m'assurer que tous les biens dont je jouissois n'étoient pas une illusion, & leur trouvant en effet autant de réalité que de charmes, ma situation devint si délicieuse, que je ne balançai point à la regarder comme le souverain bonheur. Il ne se présentoit plus rien à mon esprit qui tint de l'inquiétude ou du trouble ; toute son étendue étoit trop occupée par les douceurs de la joie. Il ne me restoit pas non plus la moindre trace de foiblesse, ni le moindre ressentiment de mes blessures ; le profond repos que j'avois goûté avoit avancé

merveilleusement ma guérison. Ainsi, ne trouvant au-dedans & autour de moi que des sujets de contentement & des motifs de sécurité, je ne sentis plus d'autre agitation que celle d'un doux empressement, qui me fit souhaiter de revoir aussi-tôt tout ce que j'aimois.

Je demandai à quelques domestiques qui se trouvèrent dans ma chambre, des nouvelles de leurs maîtresses; car attachant du plaisir jusqu'aux moindres circonstances, je trouvois de la douceur à donner déjà cette qualité à Fanny & à Cécile. On me répondit qu'après avoir passé près de moi une partie de la nuit, elles s'étoient retirées lorsqu'elles m'avoient cru absolument sans danger. Mon impatience ne me permit point d'attendre leur réveil. Il n'y avoit point d'indiscrétion à faire l'essai de mes forces. Je me levai pour passer dans leur appartement.

Elles étoient toutes deux dans le même lit. Je m'en approchai comme d'un temple. Le profond sommeil où elles étoient ensévelies me laissa le tems de les considérer dans une situation qu'elles n'avoient pu prendre que par choix avant que de s'endormir. Elles se tenoient étroitement embrassées, & Fanny avoit la bouche sur le sein de sa fille. L'invention des peintres n'exprime rien de si naïf & de si attendrissant.



Elles se tenoient étroitement embrassées, et Fauny avait la bouche sur le sein de sa fille.

C. P. Marillier del. Dauquet Sculp.

Cette mère incomparable sembloit réunir tous les sentimens de son ame au lieu qu'elle touchoit de ses lèvres. L'assoupissement du sommeil n'empêchoit point qu'il ne parût quelque chose d'animé sur son visage. C'étoit l'expression d'une tendresse qui est au comble de son ardeur, mais qui n'est pas satisfaite encore, & dont les désirs augmentent à mesure qu'elle obtient & qu'elle jouit. Quels avoient dû être les transports dont je ne représente que l'image! L'attitude de Cécile n'étoit pas moins touchante. Heureux père! heureux mari! car c'étoit moi que ces deux cœurs passionnés cherchoient l'un dans l'autre. J'étois l'objet de leurs tendres caresses, la nature ne leur inspiroit pas un sentiment qui ne tournât au profit de l'amour.

Je ne me serois jamais rassasié de ce spectacle. Ce fut pour en jouir plus librement que je m'assis vis-à-vis d'elles, sans pouvoir en détourner un moment les yeux. La vivacité du plaisir ne me laissa guères de penchant à me livrer aux réflexions. Cependant après m'être abandonné long-tems à des impressions si charmantes, je vins insensiblement à m'entretenir de ce qui me restoit à faire pour le bonheur des deux personnes à qui j'allois devoir tout le mien.

Ce moment fut décisif pour une partie de

ma vie, que je n'annonce pas comme la plus glorieuse, mais qui doit entrer dans la composition d'une histoire où j'ai promis de ne pas déguiser mes foiblesses, non plus qu'on ne m'y verra ravaler mes vertus. Dans les excès de ma joie, peut-être a-t-il été pardonnable à un cœur qui les avoit si peu connus, & qui se sentoit délivré pour la première fois de cette sombre tristesse dont il avoit été possédé si long-tems, de regarder son bonheur comme son unique remède, ou d'oublier du moins s'il y en avoit d'autre à chercher, tandis qu'il en tenoit un dont il étoit si satisfait. La philosophie n'étoit plus à mes yeux qu'un fantôme; & quand les raisons qui m'avoient forcé d'y renoncer ne m'auroient pas été présentes, un si long intervalle que j'avois passé dans la persuasion de son impuissance, m'auroit accoutumé à la négliger comme une règle inutile. Je voulois être heureux, & partager mon bonheur avec deux personnes qui m'étoient chères. Pourquoi attendre de si loin ce que le présent sembloit m'offrir? La vraie sagesse n'est-elle pas celle qui conduit au terme par les voies les plus courtes? Ainsi, comme emporté par l'ascendant du charme qui régnoit dans mon cœur, je conclus qu'il n'y avoit rien de plus important pour moi que de m'en assurer la durée, & rien

rien ne m'y parut si propre que de tirer des circonstances de ma fortune, tout ce qui pouvoit servir à me composer une vie pleine de charmes. Les richesses qui m'étoient venues de la succession de mon grand-père, étoient inestimables. Trois millions d'argent comptant en faisoient la moindre partie. Ce que je possédois en lingots d'or, en diamans & en autres effets précieux ne pouvoit être évalué. J'avois laissé à Nantes ce que je n'avois pu facilement emporter, & cette raison étoit la seule qui eut balancé pendant quelque tems l'inclination qui me faisoit souhaiter de retourner en Angleterre; mais les tems étoient changés. Les craintes qui m'avoient dégoûté de la France ne subsistoient plus. Cécile étoit à couvert sous le nom de ma fille. Mes fils ne couroient aucun risque dans un collége que leur mère connoissoit, & où elle avoit elle-même des liaisons. Qu'avois-je à craindre pour moi-même avec la qualité d'étranger? Tant d'efforts que mes ennemis avoient faits inutilement pour me nuire, devenoient un motif de sécurité par leur impuissance. Je flattois par ces raisonnemens le désir qui m'étoit né tout d'un coup de faire quelque essai des agrémens de Paris. Etrange foiblesse du cœur, lorsqu'il s'aban-

donne à lui-même. Le repos & la prospérité dont je commençois à peine à jouir, me firent éclore en un moment mille vaines passions. Je pensai à me procurer une maison magnifique, un équipage & une suite dignes de mes richesses ; enfin à ne rien épargner pour faire oublier toutes leurs peines à mon épouse & à ma fille dans le sein de l'abondance & des plaisirs.

L'intérêt de M. de L.*** étoit le seul obstacle qui pût m'arrêter ; mais s'il ne pouvoit demeurer en France, sans s'exposer à quelque danger, après les mesures qu'il avoit prises pour son départ, & qui ne pouvoient être long-tems secrètes, il m'étoit facile de lui assurer une situation fort agréable à Londres, en lui confiant le soin & l'usage du bien de ma femme qui étoit encore entre les mains de milord Tervill. Je m'arrêtai à cette résolution. Son amitié & la reconnoissance que je devois à ses services ne me permettoient plus de mettre aucune différence entre sa fortune & la mienne. Je me crus trop heureux d'avoir une occasion si naturelle de lui procurer plus de repos & de commodité qu'il ne s'en promettoit en changeant de patrie ; & ne me proposant pas de faire un séjour éternel en

France, j'étois bien réſolu d'ajouter quelque jour à ce bienfait, tout ce qui pourroit ſervir à lui faire paſſer une vieilleſſe agréable.

Ces projets m'ayant occupé juſqu'au réveil de Fanny, comment ſerois-je revenu à des réflexions plus ſimples & plus modérées, lorſqu'en lui voyant ouvrir les yeux, la diſpoſition de mon cœur ne fit que s'échauffer par des redoublemens de plaiſir? la ſurpriſe qu'elle eut de m'appercevoir ſi près d'elle, fut bientôt diſſipée par l'air tendre & riant qu'elle découvroit ſur mon viſage. Tous les charmes & toutes les graces ſe répandirent auſſi ſur le ſien, & le mouvement précipité qu'elle fit pour ſe tourner vers moi ayant réveillé Cécile au même moment, j'eus la douceur inexprimable de les voir toutes deux me tendre les bras avec cette vivacité & cette ardeur qui n'appartiennent qu'à la nature & à l'amour. Il m'en coûta bien plus qu'à elles pour ne me pas livrer au même tranſport; mais la modeſtie m'impoſant des bornes dans la préſence de ma fille, je ſaiſis leurs mains ſur leſquelles j'imprimai mille fois mes levres, & l'impétuoſité de mes ſentimens me lia quelque tems la langue, juſqu'à m'ôter le pouvoir d'accompagner d'un ſeul mot mes careſſes.

A quel torrent d'expreſſions paſſionnées

mon ſilence fit-il auſſi-tôt place ! étant ſorties de ma bouche, ſans ordre & ſans liaiſon, il ne faut pas s'attendre qu'elles en aient pu conſerver dans ma mémoire. Elles étoient d'ailleurs interrompues par les ſoupirs & les tendres murmures des deux chers objets qui partageoient les mouvemens de mon cœur, & cette confuſion dura juſqu'à l'arrivée de milord Clarendon & de ma ſœur qui furent bientôt ſuivis du reſte de mes hôtes. Ils n'avoient rien eu de plus preſſant à leur réveil que de s'informer de ma ſanté ; ſurpris d'apprendre contre toute eſpérance que je m'étois trouvé aſſez de force pour paſſer dans l'appartement de mon épouſe, ils s'étoient hâtés de me venir marquer leur étonnement & leur joie. La préſence de tant de perſonnes à qui leurs ſervices & leur amitié donnoient de ſi juſtes droits à notre confiance, changea peu notre ſituation ; mais l'intérêt même qu'ils prenoient à notre bonheur, & leurs tendres félicitations, nous ramenèrent inſenſiblement à un entretien plus tranquille. Sans deſcendre à des détails qui ne convenoient point encore aux circonſtances, nous admirâmes par quel enchaînement de merveilles le ciel avoit pris plaiſir à ménager notre ſort. Que d'obſcurités dans les lumières des hommes ! quelle té-

mérité dans leurs jugemens ! quelle injuſtice dans leurs défiances & dans leurs plaintes ! en appliquant ces réflexions à ma propre conduite, quels reproches ne méritoient pas mes anciens murmures, mes révoltes contre les diſpoſitions de la providence, & toutes les extrémités où je m'étois laiſſé emporter par la douleur & le déſeſpoir ? la force de cette penſée me faiſant rapprocher en un moment tous mes malheurs de leur ſource, je conçus pour la première fois que ſi mon cœur n'avoit jamais eu de reproches à ſe faire, les apparences de ma conduite avoient pu quelquefois chagriner une femme auſſi délicate que Fanny, & que par une fatale imprudence j'avois ouvert auſſi moi-même le précipice où j'étois tombé. Dans l'ardeur de ma tendreſſe, & porté par les circonſtances à tout ce qui pouvoit flatter le cœur & l'imagination de ma chère épouſe, je ne balançai point à faire ouvertement cet aveu, mais ce fut ſans abandonner les intérêts de mon innocence ; & me tournant vers elle : ah ! confeſſez auſſi, lui dis-je, que vous avez bleſſé la juſtice & l'amour, en cédant trop facilement à vos préventions, & qu'un peu plus de confiance, du moins à l'égard d'un mari dont vous n'avez jamais dû ſoupçonner la droiture & l'honneur, nous

eût garanti de bien des infortunes. De quelque douceur que j'eusse accompagné ce reproche, elle en parut frappée ; & son attention s'étant repliée tout d'un coup sur elle-même, je vis que le souvenir du passé la touchoit assez pour faire sortir quelques larmes de ses yeux ; mais je me hâtai d'en interrompre le cours : ne nous condamnons point trop sévèrement, repris-je, & n'ayons pas pour nous-mêmes plus de rigueur que le ciel qui rend enfin justice à l'innocence de nos vues & de nos sentimens. Il est aisé, au retour de la lumière, de reconnoître l'illusion des fantômes dont on s'est effrayé dans les ténèbres ; mais il n'en est pas moins doux, ajoutai-je, de retrouver son bonheur, quoique les raisons qu'on avoit d'en pleurer la perte fussent autant de malheureuses erreurs. En prenant occasion de cette pensée pour m'adresser à madame Riding, je lui demandai avec empressement à quelle autre faveur du ciel je devois un miracle aussi étonnant que la conservation de ma fille, & quel moment elle choisiroit pour me raconter tant de merveilles.

Elle n'auroit pas refusé de me satisfaire sur-le-champ, si milord Clarendon, à qui il restoit quelqu'inquiétude pour mes deux fils, & qui ne vouloit pas différer à se rendre lui-

même au collège, ne l'eut priée de remettre à son retour un récit qu'il n'étoit pas moins curieux d'entendre. J'y consentis d'autant plus volontiers, que les tendres mouvemens de mon cœur n'étant point encore appaisés, rien ne pouvoit me paroître plus doux dans ces premiers momens que de me livrer aux innocentes caresses dont on ne se lassoit pas de me combler. Fanny & Cécile se firent habiller. Je continuois de les regarder avec autant d'avidité que si j'eusse commencé chaque instant à les voir. Le son de leur voix, leur marche, leur figure, leurs moindres mouvemens & leurs moindres paroles faisoient naître dans mon ame quelque sentiment nouveau. J'étois empressé autour d'elles, comme si je n'eusse plus eu d'autre occupation que de les servir, d'autre soin que de leur plaire, & d'autre désir que de les voir & de les aimer. Chaque témoignage d'empressement m'étoit bien rendu par l'air de satisfaction & de tendresse avec lequel on paroissoit le recevoir. Ce n'étoit pas un père & une fille, une épouse & un mari; c'étoit des amans charmés l'un de l'autre, qui se parloient, si l'on veut, pour la première fois, après s'être long-tems adorés, qui se retrouvoient après s'être crus séparés par la mort, ou qui se croyoient sûrs après

de longues & cruelles traverses, d'être réunis & tranquilles pour jamais.

Cependant nos spectateurs se mêlant aussi à la conversation, je leur parlai du dessein où j'étois, pour faire part de ma fortune à mes amis autant que pour donner à mon propre bonheur toute l'étendue qu'il pouvoit recevoir de mes richesses, d'abandonner promptement Sain-Cloud, & de former une maison brillante à Paris. Mon intention, leur dis-je, n'est pas de vivre perpétuellement en France; mais outre qu'il me seroit dur de quitter si-tôt de chers amis, à qui la reconnoissance m'attache désormais par des liens si sacrés; je considère que je n'ai point de meilleur choix à faire pour l'éducation de mes enfans, que les collèges de Paris; & si leur mère est satisfaite de celui qu'on leur a choisi, je ne demande que de connoître mieux dans quels principes on les élève pour y donner mon consentement. Ainsi, continuai-je en m'adressant à Fanny, nous jouirons ici pendant quelques années des biens que le ciel nous accorde, & vous serez charmée vous-même d'avoir eu l'occasion de connoître la France avant que de passer en Angleterre. Je remarquai que monsieur & madame de L*** étoient les seuls qui reçussent froidement cette ouverture;

mais je connoiſſois leurs raiſons, & je leur fis changer de viſage en leur expliquant le projet que j'avois formé pour leur ſatisfaction. Monſieur Briand qui arriva chez moi au même moment, prit ſur lui le ſoin de me louer un hôtel à Paris, & je lui recommandai de le choiſir magnifique & digne de toutes les vues que je me propoſois.

Milord Clarendon étoit parti ; mais comme le déſir de reconnoître ſes bontés par une liaiſon plus intime, avoit beaucoup de part à ma réſolution, j'étois sûr que le même penchant dont il étoit prévenu pour moi, la lui feroit approuver. Nous paſsâmes le tems juſqu'à ſon retour dans cette douce ivreſſe qu'inſpirent le bonheur & la joie. Je m'apperçus avant que perſonne eût pris ſoin de me l'apprendre, que don Thadeo étoit ſenſible aux charmes de Cécile. Son ardeur ſe déclaroit juſques dans une certaine contrainte dont il ne pouvoit ſe défendre en me la voyant embraſſer, & qui me parut un aſſez bizarre effet de la jalouſie ; mais quoique je n'euſſe encore interrogé perſonne ſur la nature de ſes prétentions, je trouvai cette paſſion trop reſpectueuſe & trop décente pour m'en alarmer.

Dans la joie & la confiance de ſon cœur, Fanny ne laiſſa point de rappeler le ſouvenir

de madame Lallin ; & s'étonnant de ne l'avoir pas vue paroître, elle s'informa secrétement de ce qu'elle étoit devenue. On lui apprit ce que personne n'ignoroit dans ma maison, que le chagrin d'être regardée comme la cause de nos malheurs l'avoit fait partir sans me communiquer son dessein ; qu'elle avoit à peine emporté de quoi se couvrir, & que l'on n'avoit aucune lumière sur la route qu'elle avoit choisie. Le tendre naturel de Fanny lui fit prendre un intérêt sensible à ce récit. Quoique les plaies de son cœur fussent encore si récentes, elle ne vit plus dans madame Lallin qu'une femme infortunée qui méritoit sa compassion, & que l'avenir alloit rendre d'autant plus misérable, qu'en sortant de l'opulence où elle avoit vécu chez moi, le changement de sa situation lui seroit plus difficile à supporter. Pleine de ce sentiment elle donna ordre à Drink, à qui elle s'étoit adressée, de ne rien épargner pour découvrir le lieu de sa retraite, dans la seule vue de lui assurer une vie douce par ses libéralités. Drink me rapporta cet entretien, en relevant avec admiration la bonté de sa maîtresse. Cette nouvelle preuve étoit superflue pour moi qui la connoissois si bien, mais je ne l'admirai pas moins dans les circonstances où nous étions encore ; & pour laisser à Fanny

toute la douceur & tout le mérite de sa générosité, je défendis à Drink de lui faire connoître qu'il m'en eût averti.

J'ignorois les affaires qui avoient conduit si matin le comte de Clarendon à Paris; & n'ayant point d'inquiétude pour mes enfans depuis que je savois, par le témoignage même de leur mère, qu'ils pouvoient être fort bien au collège, je ne me serois pas défié de la raison qui l'avoit fait partir avec tant d'empressement. Il revint l'après-midi, & l'on m'annonça avec lui le père recteur dont j'avois reçu la visite deux jours auparavant. La juste punition de mon ennemi dont toutes les circonstances m'avoient été racontées la veille, joint à l'intérêt de mes enfans, & à la considération même du comte qui prenoit la peine de m'amener ce père, me disposèrent à le recevoir avec autant de satisfaction que de politesse. Son compliment me fit connoître qu'il étoit informé de l'heureux retour de mon épouse. Il prit part à mon bonheur; & passant légèrement sur l'aventure du malheureux que le ciel, me dit-il, avoit pris soin lui-même de punir, il en vint tout d'un coup à mes enfans sur lesquels il s'expliqua dans les termes qu'il avoit concertés avec le comte. Ce généreux seigneur l'avoit prié de ne laisser rien

échapper qui pût me faire connoître le péril auquel ils avoient été exposés ; & charmé lui-même de l'ordre qu'il avoit vu règner au collège, il prit la parole pour me rendre témoignage du soin qu'on y prenoit de leur éducation. Il s'en étoit fait un spectacle agréable pendant une partie du jour, & le détail dans lequel il entra là-dessus me fit naître la curiosité de me procurer quelque jour le même amusement. Je suis protestant, ajouta-t-il en s'adressant au recteur, & vous ne vous attendez pas que je loue vos principes de religion ; mais dans un âge où l'esprit des enfans n'est point capable de se déterminer par choix, j'examine peu quelles spéculations on leur présente, & je ne m'attache qu'aux pratiques dont on leur fait former l'habitude. Ils ne demeurent guères chez vous au-delà de leur quinziéme année ; à peine est-ce le tems où commence l'exercice de la raison ; c'est alors qu'ils deviennent capables de distinguer la vérité ; & quand on supposeroit qu'ils l'eussent reçue dès l'enfance, il n'est pas moins nécessaire alors de leur en rappeler tous les principes, pour leur procurer le mérite de l'embrasser librement ; mais je regarde d'un autre œil ce qui dépend des facultés sensibles, telles que le cœur, la mémoire, &

généralement tous les organes du corps. Les premières méthodes décident ordinairement de ce qu'on doit attendre d'un enfant pour toute sa vie, parce que les habitudes qu'elles servent à former changent rarement lorsqu'elles ont acquis un certain degré de force, & sont peut-être proprement ce qui doit porter le nom de nature. Milord Clarendon concluoit sur les observations qu'il avoit faites au collège, qu'il y a peu de ces établissemens où un père, curieux de voir former ses enfans à l'honneur, à la politesse, à la bonne grace du corps, aux qualités, en un mot, qui servent à rendre meilleur ou plus aimable, & même aux sciences qui entrent dans le caractère de l'homme d'un mérite accompli, puisse les placer avec autant d'avantage qu'au collège de Louis-le-grand.

En rendant grace au comte de ce compliment, le recteur ne convint point que sa première réflexion fût tout à fait juste ; mais il la trouvoit d'ailleurs trop favorable à ses vues pour la combattre, & j'observai qu'en la regardant comme une erreur, il s'applaudissoit de la facilité qu'elle lui donnoit d'inspirer à mes deux fils des principes de religion dont il attendoit plus de fruit que le comte. Pour moi qui n'avois point encore de lumières fort

étendues ſur cette matière, & qui étois diſpoſé bien juger d'une religion où la juſtice & la bonté étoient réputées comme des vertus néceſſaires, je demeurai ſatisfait du témoignage de mon ami ; & loin d'interpréter mal les vues ſecrètes que j'attribuois au recteur, je jugeai non-ſeulement de ſa droiture perſonnelle, mais de la vérité même de ſa religion, par ſon zèle.

L'inclination que cette idée me fit concevoir pour lui s'accrut encore, lorſque Fanny étant venue ſe joindre à l'aſſemblée, je compris par la joie qu'elle marqua de le voir, & par la reconnoiſſance dont elle fit profeſſion d'être redevable à ſes ſoins, qu'il avoit ſervi à la conſoler dans ſes peines. Elle me confeſſa qu'ayant reçu de lui des inſtructions fort longues & fort aſſidues, elle s'étoit déterminée ſous ſa conduite à ſuivre la religion romaine. Milord Clarendon qui l'ignoroit encore, fut plus ſurpris que moi de cette déclaration. Il l'interrompit. Ah ! madame, s'écria-t il, que je vous porte envie ſi vous avez trouvé quelque rayon de lumière au milieu de ces ténèbres, & que j'attends de conſolation de votre ſecours ? La religion que vous avez embraſſée eſt ſans doute la ſeule qu'il y eût à choiſir pour vous, puiſqu'avec tant d'eſprit

& de droiture vous ne ſauriez être ſoupçonnée d'avoir fait cette démarche au haſard. Votre ſincérité vous en a fait une loi, & je comprends que cette diſpoſition eſt d'un grand prix aux yeux de celui qui pénètre les cœurs; mais j'y ſuis comme vous. Et comment ſe fait-il qu'après tant d'études & de recherches, je ne ſois point encore au terme où vous êtes peut-être arrivée par des voies plus courtes?

Cette exclamation, accompagnée de quantité de regrets qui ne ſont point équivoques dans un honnête homme, produiſit un effet étonnant ſur l'eſprit du recteur. Il leva les yeux au ciel; & prévenant la réponſe de mon épouſe: Je regarde ce jour, nous dit-il avec tranſport, comme le plus heureux de ma vie. J'ai la ſatisfaction de me trouver parmi des cœurs droits, à qui la lumière manque, mais qui la cherchent, & je leur promets au nom du ciel qu'elle ne leur ſera pas refuſée. Milord, reprit-il, en s'adreſſant au comte, ne cherchez pas plus loin ce qui vous eſt offert. J'embraſſe votre religion ſi je ne vous fais pas connoître l'excellence de la mienne. C'eſt vous engager beaucoup, répondit le comte avec douceur; mais je ne refuſe pas vos éclairciſſemens ſi vous pouvez les détacher de cet amas de queſtions inutiles qui me

paroiſſent autant d'obſtacles au triomphe de la vérité. Cette promeſſe ravit le recteur. Il en remercia le ciel; & ſe l'étant fait renouveller avec la même joie, il fut le premier à changer de diſcours pour éviter des diſcuſſions inutiles qui ne pouvoient le conduire à ſon but dans les bornes ordinaires d'une converſation.

Je me confirmai dans l'opinion que j'avois de ſa ſincérité & de ſon zèle, ſans prévoir le ſuccès que le ciel devoit donner un jour à ces heureuſes prédictions. J'étois ſi éloigné d'en eſpérer quelque fruit pour moi-même, que le comte, à qui je ne rendrois pas juſtice, ſi je ne faiſois obſerver que dès ce tems-là il avoit jeté les fondemens d'une philoſophie fort ſupérieure à celle du vulgaire, m'ayant demandé, après le départ de cet honnête homme, ce que je penſois de ſes engagemens; je le priai de ne me pas faire entrer dans un projet qui ne convenoit ni à mes beſoins préſens, ni à mes anciennes réſolutions. Telle étoit la force du ſouvenir que je conſervois encore de Saumur, & tel étoit le fond que je faiſois imprudemment ſur la nouvelle diſpoſition de mon cœur.

Elle étoit en effet ſi délicieuſe que, ne ceſſant point de ſe communiquer à tous mes

ſens

ſens, je me vis bientôt rétabli dans un degré de force qui me rendit les plus brillans avantages de la jeuneſſe. Ce qui me reſtoit de langueur & de foibleſſe pouvoit-il réſiſter longtems au ſoin que Fanny prenoit de changer elle-même l'appareil de mes bleſſures? & ſes moindres careſſes ne rendoient-elles pas plus de chaleur à mon ſang qu'il n'en avoit perdu par une ſi longue altération? ſa préſence continuelle, celle de Cécile, leurs diſcours, leurs ſoins, les doux amuſemens qu'elles ſe faiſoient autour de moi, & dans leſquels je voyois entrer, avec la même complaiſance, ma ſœur, madame Riding, & tous mes hôtes, juſqu'au cher comte de Clarendon qui ne dédaignoit pas de ſe mêler dans nos ſimples badinages; enfin, l'air de joie qu'on ſembloit reſpirer dans toute ma famille, tout conſpiroit à m'entretenir dans une ſituation digne d'envie.

Auſſi ne différai-je plus l'exécution de mon projet; & monſieur Briand m'ayant rendu compte des préparatifs qu'il avoit faits à Paris, j'invitai tout ce qu'il y avoit d'étrangers dans ma maiſon à venir partager avec moi les plaiſirs de cette fameuſe ville. Le comte me promit de n'être pas long-tems à m'y rejoindre. Quelques lettres qu'il avoit reçues le même jour

l'obligeoient de retourner à Rouen ; & sans chercher à pénétrer ses affaires, je lui avois remarqué des apparences d'inquiétude qu'il s'efforçoit inutilement de déguiser. Attaché pour le reste de ma vie à ses intérêts, je ne pus vaincre la passion que je ressentis de m'y rendre utile ; & le voyant prêt à partir sans m'avoir fait aucune ouverture, je l'arrêtai au moment qu'il montoit dans son carrosse. Je me suis trop flatté, lui dis-je en m'attribuant votre estime & votre confiance ; vous avez des peines que vous ne me communiquez pas. Il me regarda un moment avec quelque surprise ; & m'ayant pris par la main, il me conduisit à l'écart pour me tenir ce discours.

Je n'ai pas voulu troubler la paix de votre cœur par des confidences auxquelles j'appréhendois que l'amitié vous rendît trop sensible ; mais puisqu'elle vous porte à m'en faire un reproche, ne vous prenez qu'à vous-même de la compassion que je vais vous causer. Vous savez quel rang j'ai perdu avec la faveur du roi. La malignité de mes ennemis a prévalu sur la bonté de mon maître ; & pour prix de trente ans de service, je me vois dépouillé de mes emplois, & forcé de chercher un asyle hors de ma patrie. On n'auroit pas ménagé ma vie, si ma fidélité & mon zèle

n'eussent été à l'épreuve des plus noires accusations. Après m'avoir abandonné par foiblesse, le roi m'éloigne par confusion. Je le connois. Le remords qu'il a de m'avoir sacrifié, m'expose peut-être éternellement à sa haine; comme si l'augmentation de ma disgrace en pouvoit couvrir l'injustice!

Avant qu'on m'eût ôté les sceaux, continua le comte, & dans un tems où je croyois ma fortune bien affermie, je ne vous dissimule point que l'ambition ne m'ait fait concevoir de hautes espérances. Je voyois le roi sans enfans, & la duchesse d'Yorck ma fille à deux pas du trône. Je ne blessois point mon devoir en me flattant qu'elle y pourroit monter un jour; & si j'ai fait quelques démarches dans cette vue, ma justification est qu'elles s'accordoient avec l'honneur de mon maître & les droits de la religion; mais vous ne prendriez pas une juste idée de mon embarras, si je ne vous en expliquois plus particulièrement la cause.

La passion du roi pour les plaisirs ayant fait entrer toute la cour dans le même goût, il y a long-tems que c'est un mérite en Angleterre d'inventer de nouvelles fêtes, & de se rendre utile à l'entretien du luxe & de la débauche. On s'étoit déclaré pendant l'hiver pour

la danse, & la fureur des bals s'étoit tellement répandue à Londres, qu'elle avoit gagné jusqu'à la bourgeoisie. Il n'y avoit point de nuit où l'on ne s'assemblât dans une infinité de lieux pour danser jusqu'au jour. La cour s'y mêloit sous le masque avec la ville ; & pour favoriser ce déguisement, on s'y faisoit porter en chaise, souvent sans suite & sans flambeaux. Ces divertissemens tumultueux entraînoient toujours beaucoup de désordres ; mais c'en étoit le principal agrément pour la jeunesse de la cour. Le plaisir de courir de maisons en maisons, & d'y voir naître quelque nouvelle scène dont les acteurs évitoient d'être reconnus, fut trouvé si piquant par la reine même, qu'elle se le procuroit chaque nuit avec aussi peu de précaution que le moindre de ses sujets.

Etant une fois seule, par un excès de licence qu'on auroit peine à se persuader, elle perdit de vue ses porteurs, & son embarras fut extrême après s'être donnée des soins inutiles pour les retrouver. Le duc de Buckingham l'avoit reconnue, malgré son déguisement. Il se fit pendant quelque tems un amusement de sa peine ; & voyant que la foule ne lui permettoit pas si-tôt de se retirer, il forma tout d'un coup un dessein digne de lui.

Ayant laiſſé un de ſes gens pour la ſuivre, il accourut à Saint-James où j'étois avec le roi; il pria ce prince de paſſer avec lui dans ſon cabinet : Sire, lui dit-il, je viens vous offrir une occaſion de vous défaire de la reine que vous ne retrouverez peut-être jamais. Il lui raconta dans quelle ſituation il l'avoit laiſſée ; & levant la voix avec aſſez de chaleur pour oublier que je pouvois l'entendre : dites un mot, Sire, reprit-il, & je l'enlève. Je la fais partir dès cette nuit pour quelqu'île de l'Amérique, & vous ferez le maître de faire un heureux mariage qui donnera des héritiers à votre couronne.

Quelqu'horrible que fût ce conſeil, il ne fut point reçu avec aſſez d'indignation pour me perſuader qu'il ſeroit rejeté. Ce que j'avois entendu étant capable de me cauſer une juſte alarme, je profitai du tems que le roi employoit à répondre pour me ſervir d'une plume qui ſe trouva ſous ma main ; & marquant à ma fille le danger où la reine étoit expoſée, je la preſſai, pour ſon propre intérêt, de chercher quelque moyen de le détourner. Il m'eût été inutile de prêter l'oreille à la réponſe du roi qui baiſſoit la voix avec plus de prudence que Buckingham; mais cette précaution même, & la longueur de ſes délibérations me

faiſant croire le péril encore plus preſſant, je me hâtai d'envoyer mon billet à la ducheſſe d'Yorck. Buckingham ſortit ſans que j'euſſe pu découvrir de quels ordres il étoit chargé. Mon inquiétude ne faiſant qu'augmenter, je quittai le roi ſous quelque prétexte, & je ſuivis ſon confident avec aſſez de diligence & de bonheur pour le voir entrer dans ſa chaiſe ſans être apperçu. La mienne étoit au bas de l'eſcalier. Je me fis porter ſur ſes pas juſqu'à la maiſon où je m'imaginai qu'il avoit laiſſé la reine. Il reprit ſon habit de bal à la porte, tandis que je demeurai à quelque diſtance pour l'obſerver. On trouvoit alors dans toutes les rues de Londres des facilités pour ſe maſquer ſur le champ. Je ne perdis pas un moment; & m'étant déguiſé d'une façon bizarre, je m'introduiſis dans une aſſemblée ſi nombreuſe & ſi confuſe, qu'avec quelque ſoin que j'euſſe obſervé l'habillement de Buckingham, j'eus beaucoup de peine à le reconnoître.

Cependant je le découvris dans la foule. Il paroiſſoit donner quelques ordres à un autre maſque qui l'écoutoit fort attentivement, & qui ſortit de la ſalle après l'avoir quitté. Je ne doutai point que ce ne fût quelque ſatellite qu'il avoit chargé de l'exécution de ſon deſ-

sein. Quelques moyens qu'il pût employer, j'étois résolu de suivre toutes ses démarches; & si je n'étois pas assez heureux pour découvrir la reine, j'avois pris le parti de faire éclater mes craintes, plutôt que de la laisser exposée à une si lâche trahison; mais je crus enfin l'appercevoir, & les regards de Buckingham qui se tournoient souvent vers elle, ne me servirent pas moins à la découvrir que l'embarras dont elle ne pouvoit cacher les marques. Elle s'étoit retirée dans un coin d'où elle paroissoit observer tous ceux qui s'approchoient d'elle, pour reconnoître quelqu'un sans doute à qui elle pût s'ouvrir avec confiance. Je finis sa peine en lui apprenant sans détour que j'étois venu pour la servir; & quoique je prisse soin de déguiser ma voix, je lui parlai avec tant de respect & de zèle, qu'elle ne put me prendre pour un inconnu. Elle consentit à me suivre. Je la précédai de quelques pas pour tromper la vigilance de Buckingham. Il s'apperçut en vain qu'elle lui échappoit. Ses gens n'étoient pas encore rassemblés; & mes porteurs m'attendant à quelques distances, je la pressai d'entrer dans ma chaise, & je la suivis à pied jusqu'à la petite porte de Whitehall. Elle me conjura de lui apprendre à qui elle avoit cette obligation. Je

ne lui répondis qu'en lui conseillant, pour la sûreté de sa vie & la dignité de son rang, de ne jamais s'exposer à la même aventure.

Tandis que je la servois si heureusement, mon billet avoit été remis à ma fille qui l'avoit communiqué sur le champ au duc d'Yorck. L'appartement n'étant pas éloigné de celui du roi, ce prince n'avoit pas cru qu'il y eût de remède plus prompt contre le mal dont je le menaçois, que de faire connoître sur le champ à son frère que son dessein n'étoit pas ignoré. Cette ouverture fut reçue avec des témoignages de surprise & de colère qui étoient l'effet d'une profonde dissimulation. Le roi voulut savoir de qui venoit un avis qu'il traita d'imposture; & feignant de le mépriser, il n'en passa pas moins le tems dans une vive alarme jusqu'au retour de Buckingham. Quoique le duc eût refusé de me trahir, & que je me fusse conduit avec tant de précaution que j'étois sûr du secret, les soupçons du roi & de son confident ne purent tomber que sur moi. J'ai su qu'on s'étoit informé avec soin si je n'étois pas entré dans l'appartement de ma fille en sortant de celui du roi, & qu'on n'avoit rien épargné pour corrompre mes porteurs; mais l'usage de la cour étant d'employer des gens de confiance pour cet office,

les miens m'étoient attachés jusqu'à perdre la vie, comme il leur est arrivé au tems de ma disgrace, plutôt que de manquer à la fidélité qu'ils me devoient.

Telle est la source du chagrin dont vous me voyez dévoré. Buckingham, le plus méchant & le plus ardent de mes ennemis, ne manqua point cette occasion de me rendre suspect au roi, en lui mettant dans l'esprit que c'étoit l'ambition qui m'avoit porté à le traverser. Le ressentiment qu'il en eut devenant d'autant plus vif que ma conduite ne lui donnoit aucun prétexte pour le faire éclater, il n'y eut point de délibérations dans lesquelles il n'entrât avec mes ennemis, pour éloigner à jamais ma fille & mes petits enfans du trône. Il pensa à répudier la reine, sous ombre de stérilité; mais toute l'Angleterre ayant su qu'elle avoit fait une fausse couche, il fut forcé de renoncer à ce projet. Ses flatteurs lui proposèrent de prendre deux femmes, & portèrent la bassesse jusqu'à lui présenter un recueil d'autorités & de preuves en faveur de la polygamie. Il se livra d'abord à cette honteuse espérance; mais les représentations de Coventry & d'un petit nombre d'honnêtes gens, le rappelèrent à des maximes moins déréglées. Pour irriter encore plus ses soup-

çons, le duc de Richemond épousa malgré lui mademoiselle Steward, sur laquelle on lui avoit fait jeter les yeux pour remplacer la reine ; & Conbury, l'aîné de mes fils, fut accusé d'avoir contribué à ce mariage par ses conseils. Ma faveur n'a fait que baisser depuis ces deux évènemens, & la haine de Bukingham qui travailloit depuis quinze ans à me perdre, seroit venue à bout de me conduire à l'échafaud, si mon innocence n'eût été assez reconnue pour l'emporter sur les horribles impressions dont il a rempli l'esprit de mon maître.

C'est par ménagement pour le duc d'Yorck & pour ma fille que j'ai pris le parti de me retirer en France ; car avec un cœur irréprochable j'aurois affronté tous les dangers, & nulle composition ne m'auroit satisfait pour mon honneur & mon innocence ; mais j'ai considéré qu'en m'obstinant à résister, j'augmentois l'aversion du roi & sa jalousie pour le duc qui n'a déjà que trop éclaté. Je me consolois ainsi de ma disgrace par la douceur de penser qu'elle étoit utile à ma fille, & que l'obscurité où je suis condamné pour le reste de ma vie, pourroit tourner quelque jour à l'avantage de la plus précieuse partie de mon sang ; mais d'affreuses nouvelles que j'ai re-

çues par un courrier de la duchesse, abattent ma constance en renouvelant toutes mes craintes. Elle m'écrit que sur l'indiscrétion qu'elle a eue de parler à quelques amis d'une histoire de la vie du duc d'Yorck & de la mienne, à laquelle elle travaille depuis long-tems, le roi, ou quelqu'un de ses émissaires, lui a fait enlever secrètement tous les mémoires qu'elle avoit rassemblés pour cette entreprise; & dans ce nombre, elle me confesse qu'elle avoit toutes les lettres qu'elle a reçues de moi depuis son mariage, sans en excepter le billet par lequel je lui donnai avis du péril de la reine. Combien de fois l'ai-je fait souvenir de les brûler! ces lettres ne contiennent rien qui blesse mon devoir; mais un père s'explique naturellement avec sa fille, & j'ai quelquefois recommandé à la duchesse de prendre la conduite & les sentimens qui convenoient à nos espérances. Dans la disposition où je vous ai représenté le roi, il n'y a trouvé que trop de sujets de redoubler ses soupçons. Son ressentiment contre le duc & ma fille a éclaté jusqu'à lui faire refuser de les voir. On parle du dessein qu'il médite avec ses confidens, de légitimer le duc de Monmouth, en déclarant qu'il avoit contracté un mariage secret avec sa mère. Il le rappelle en Angleterre dans cette

vue. Les craintes de ma fille la font balancer si sa sûreté ne demande pas qu'elle s'éloigne de la cour, & qu'elle vienne vivre en France avec moi. Elle est alarmée pour moi-même depuis que le roi a nommé Buckingham pour l'ambassade de cette cour. Mes ennemis regrettent de m'avoir laissé échapper, & la duchesse s'imagine que ce n'est pas sans quelque vue secrète qu'on a choisi le plus ardent pour l'envoyer en France.

Il étoit inutile, ajouta le comte, de vous fatiguer par un récit auquel vous ne sauriez prendre d'autre intérêt que celui de l'amitié. Mais si cette raison m'a porté à vous cacher mes peines, je n'ai pu refuser de vous ouvrir mon cœur, lorsque vous vous plaignez de mon silence. Son discours & l'air de tristesse que toute sa constance ne m'empêchoit pas de remarquer dans ses yeux, me touchèrent si sensiblement, que je me serois déterminé à partir sur le champ pour l'Angleterre, s'il y avoit pu tirer la moindre utilité de mes services; mais après lui avoir fait cette offre, il me vint à l'esprit que si la duchesse d'Yorck étoit forcée de passer en France, il n'y avoit personne qui pût la servir plus utilement que monsieur & madame de L*** qui étoient toujours résolus de se rendre incessamment à

Londres. La qualité de françois réfugiés leur assuroit une liberté dont ils pouvoient faire toutes sortes d'usages ; & quand cette entreprise leur auroit ôté l'espérance de retourner en Angleterre, j'étois persuadé que, pouvant trouver le même asyle dans quelqu'autre pays protestant, ils feroient volontiers le sacrifice de leurs premières vues à l'amitié qu'ils avoient conçue pour le comte. Je lui communiquai cette pensée. Il la trouva si heureuse, que s'y étant attaché tout d'un coup, il me laissa le soin d'en ménager le succès. M. de L*** à qui j'en fis aussi-tôt l'ouverture, la reçut comme la plus précieuse occasion qu'il pût espérer, de rendre service à l'innocence & à la vertu. Il ne voulut pas même que son départ fût remis après celui du comte. Tous ses préparatifs étant achevés dès le premier voyage, il ne demanda que quelques heures pour faire tranquillement ses adieux ; & se reposant sur le comte de tous les autres soins, il reprit vers le soir le chemin de Rouen avec sa femme.

La satisfaction que j'eus d'avoir rendu un peu de tranquillité au comte de Clarendon, joint à la certitude de revoir deux amis si chers, & aux mesures que j'avois déjà prises pour leur procurer à Londres une situation

plus agréable, dissipa quelques sentimens de tristesse que l'inquiétude de l'un & le départ des autres avoient mêlés à ma joie. Je ne pensai qu'à me rendre à Paris ; & faisant d'avance à Fanny & à Cécile une image délicieuse de la vie que j'allois leur faire mener, nous entrâmes dans cette grande ville comme en triomphe. L'inclination que don Thadeo continuoit de marquer pour ma fille, m'obligeoit peut-être à quelques précautions ; mais je ne me défiois point de l'amour dans le cœur d'un honnête homme, & la reconnoissance que je devois à son zèle ne me permettoit pas de lui laisser prendre un logement étranger, tandis que je recevois chez moi monsieur & madame de Ogeres au même titre.

Nous fûmes charmés de la magnificence & des commodités de notre nouvelle habitation. Monsieur Briand, accoutumé au faste de la cour, & bien instruit de mes richesses, avoit rassemblé dans l'espace de quelques jours ce qu'il avoit trouvé de plus riche & de plus agréable à Paris. Je le remerciai d'être entré si parfaitement dans mes vues ; & toujours plein du projet que j'avois formé, j'exhortai ma famille & tous les compagnons de ma fortune à jouir avec moi des biens que le ciel m'avoit accordés. Le cœur n'a pas besoin d'ef-

forts pour s'ouvrir à la joie, & pour goûter les premières douceurs de la prospérité. J'admirois moi-même avec quelle facilité je me livrois à tous les amusemens qui m'étoient offerts. M. Briand que j'avois choisi pour le guide de mes plaisirs, me proposa dès le même soir ceux qui se présentent continuellement à Paris, les spectacles, le jeu, les concerts. J'acceptai la comédie que je ne connoissois encore que de nom. J'y parus de l'air le plus brillant avec toute ma famille. Fanny me confessa qu'elle y avoit pris beaucoup de goût, & nous revînmes fort satisfaits de cet essai d'amusement.

Cependant ma dissipation même ne pouvant me faire renoncer à cet ancien goût d'ordre & de méthode dont je m'étois formé une si longue habitude, je pensai dès le soir du même jour à mettre de l'ordre dans mes plaisirs; & jugeant que ce n'étoit point une science dont je pusse trouver les principes en moi-même, j'appelai M. Briand & toute ma famille à ce conseil. Il est question, leur dis-je, de travailler à notre félicité commune, & de l'établir sur des fondemens qui ne puissent être ébranlés. J'ai plus de richesses qu'on n'en demande communément pour être heureux, & je les abandonne à ce dessein; mais ne con-

noissant cette ville que par la réputation qu'elle a d'être le centre de tous les plaisirs, je voudrois les connoître assez pour faire choix de ceux qui nous conviennent. Je les demande honnêtes, délicats, mais vifs, & qui ne laissent rien à désirer au cœur; enfin je veux tirer du commerce du monde, ajoutai-je en m'adressant à M. Briand, tout ce qu'il a de plus délicieux & de plus propre à satisfaire d'honnêtes gens. Vous en avez l'usage. C'est vous que je consulte.

Il me répondit que n'ayant jamais été assez riche pour se procurer tous les plaisirs qui s'offroient à Paris, il ne pouvoit me donner les lumières qu'on tire de l'expérience; mais que s'il devoit s'en rapporter à ses propres désirs, & au goût de ceux qui étoient mieux partagés que lui des biens de la fortune, il me nommeroit aisément les principales sources du bonheur; qu'après le soin par lequel j'avois fort bien commencé, d'acquérir une maison magnifique, & un équipage fort brillant, il falloit faire les frais d'une table où l'abondance & la délicatesse fussent réunies, & n'y être jamais sans un certain nombre d'aimables convives; que la musique, le jeu, les spectacles partageroient les intervalles des repas; que la promenade & la chasse auroient leurs jours

jours marqués, comme des exercices nécessaires pour l'entretien de la santé qui est le fondement de tous les plaisirs; que la lecture même, la conversation & les visites étoient autant de supplémens qui entroient pour quelque chose dans le plan d'une vie heureuse, & qui pouvoient y contribuer du moins par la variété ; que si j'étois sensible à la douceur d'être flatté avec politesse, écouté avec complaisance, servi avec zèle, je pouvois rendre libre l'entrée de ma maison, & m'assurer d'y être bientôt environné d'une foule de courtisans qui se feroient une étude de prévenir tous mes désirs; que j'apprendrois d'eux tous les jours les nouveaux divertissemens qui naîtroient à la cour ou à la ville ; & que mes richesses me mettant sans cesse en état de ne me rien refuser, je pourrois joindre ce surcroît de plaisir à ceux dont je ferois régulièrement mon occupation.

Il cessa de parler, pour savoir par ma réponse s'il étoit bien entré dans mes vues. Je regardois pendant ce tems-là Fanny & Cécile ; & flatté en effet par tant d'images riantes qu'il avoit assez heureusement réunies, je ne doutai pas qu'elles n'y fussent du moins aussi sensibles que moi. Trouvez-vous, dis-je à Fanny, qu'il manque quelque chose à ce tableau? Elle

me répondit que sans l'examiner elle donnoit d'avance le nom de plaisir à toutes les occupations que je partagerois avec elle. Cécile s'échauffa encore moins, & je pris son silence pour une manière de se conformer au sentiment de sa mère. Ce qu'elles avoient entendu me paroissoit trop capable de leur plaire pour me défier de leur goût ; & le mien ne s'éguisant même que par le désir & l'espérance de satisfaire toutes leurs inclinations, je revins au dessein que j'avois eu de mettre de l'ordre dans une carrière qui se présentoit avec tant d'agrémens. M. Briand fut encore consulté sur le rang que je devois donner aux plaisirs qu'il avoit nommés. Je le trouvai plus éclairé qu'il ne s'en glorifioit dans ses conseils ; & me souvenant moi-même de la maxime d'un ancien philosophe sur l'usage des plaisirs, je cherchai à les assortir avec une proportion si juste, que ceux qui étoient destinés à succéder ne pussent souffrir aucune diminution par la nature de ceux qui les auroient précédés.

De toutes les propositions de monsieur Briand, la seule que je ne pus goûter, fut d'ouvrir indifféremment ma maison à toutes les personnes d'un nom connu, pour me donner un air de grandeur, par la multitude de ceux qui viendroient me composer une espèce

de cour. Cette vaine affectation qui m'exposeroit à voir tous les jours de nouveaux visages, & qui me priveroit sans cesse des douceurs de la familiarité, me parut moins un plaisir qu'un supplice; mais je lui recommandai instamment de me procurer des amis que je pusse trouver du plaisir à voir plus d'une fois, & qui fussent même assez distingués par l'esprit & la politesse, pour me faire trouver dans le séjour de Paris un des principaux agrémens que j'y voulois chercher. Fanny fut encore plus délicate sur le choix des dames avec lesquelles on lui proposa de se lier. Elle les demandoit sages, douces, modestes; & dans un tems où toutes ces vertus n'étoient pas fort en honneur à la cour de France, il n'étoit pas aisé de lui trouver des amies d'un si beau caractère: cependant je me rappelai le souvenir de la comtesse de *** que j'avois vue souvent à la cour de madame, & dont j'avois admiré autant de fois le mérite. Elle m'avoit traité avec tant de bonté & de distinction, que je me flattai d'être reçu d'elle agréablement lorsque je lui présenterois ma femme; & l'amitié supposant quelque ressemblance d'inclinations, je comptai que nous trouverions dans les amies de cette dame tou-

tes les qualités qu'elle possédoit elle-même, & que Fanny désiroit.

Ces projets n'ayant pu s'exécuter dans un jour, je satisfis le lendemain l'impatience que j'avois de revoir mes deux fils. Leur mère s'étoit donné cette satisfaction dès le moment de notre arrivée, autant pour répondre à l'empressement de Cécile qui brûloit d'embrasser ses frères, que pour entrer dans un détail de soins qu'elle n'avoit pu prendre encore. J'avois su d'elle, qu'à la seule sollicitation du recteur, la cour avoit levé l'ordre qui leur faisoit une prison du collège. Il avoit fait valoir la conversion de leur mère ; & le ministre, informé en même tems qu'ils n'étoient pas sujets du roi, avoit marqué beaucoup de regret de s'être laissé engager à cette violence. Un procédé si honnête ayant achevé de dissiper toutes mes craintes, je ne regardai point comme un devoir gênant, la visite que je ne pouvois me dispenser de rendre au recteur.

Cependant je n'entrai point au collège sans un certain frémissement qui étoit comme le reste de mes anciennes préventions. Il augmenta même, lorsqu'étant introduit dans la cour, je me vis au milieu d'un grand nombre de pères qui étoient à s'y promener, & qui

fixèrent curieusement leurs regards sur moi. Je leur trouvois une physionomie d'esprit qui étoit encore relevée par l'air négligé de leurs personnes, au travers duquel un homme qui n'est point accoutumé à les voir en troupe, est surpris de voir briller des yeux fins, & de remarquer une contenance imposante. L'habit de cette société, dis-je en moi-même, donne-t-il une apparence de mérite à ceux qui le portent; ou n'est-elle composée en effet que de gens qui fassent cet honneur à leur habit? Je compris tout d'un coup que des hommes de ce caractère qui vivent sous la même discipline, & qui se conduisent par les mêmes principes, ne pouvoient être médiocrement bons ou mauvais; & que soit l'un ou l'autre, ceux qui l'étoient moins ne pouvoient faire qu'une exception fort légère au grand nombre. Cette pensée n'étoit pas propre à me rassurer; les connoissois-je assez pour savoir entre les mains de qui je venois me livrer? je traversois la cour avec un renouvellement de défiance; & les salutations que je recevois de tous côtés ne la dissipoient pas, lorsqu'au son d'une cloche je vis sortir de différentes portes des flots de jeunes gens qui me formèrent un spectacle aussi nouveau qu'agréable. Je m'arrêtai au milieu de mes gens

pour ne rien perdre de cette vue. Je ne me lassois pas d'admirer une jeunesse si brillante ; & quoiqu'il me fût aisé de juger que c'étoit les élèves du collège, au nombre desquels je m'attendois de voir paroître mes enfans, leur multitude, leur propreté & leur bonne grace augmentoient de plus en plus mon étonnement. Il fut interrompu par l'arrivée du père recteur qu'on avoit averti de ma visite. Mon premier compliment roula sur l'objet dont j'étois rempli ; & tandis que je lui marquois vivement mon admiration, en lui demandant les noms de ceux dont la physionomie avoit le plus d'éclat, j'étois occupé d'une réflexion qui l'auroit charmé s'il l'avoit pu pénétrer ; mais il me donna occasion lui-même de la développer par ses réponses. Frappé de lui entendre nommer la principale noblesse du royaume, & de n'en pas voir finir le nombre ; Eh ! depuis quand, lui dis-je, êtes-vous assez bien dans l'esprit du public pour être chargés de ce précieux dépôt avec une confiance si générale ? Il trouva cette question singulière. Ce collège, me répondit-il, est établi en France depuis plus d'un siècle, & nous avons toujours eu la satisfaction d'y voir à peu près le même nombre d'enfans, sans que la confiance du public ait jamais paru se refroidir.

Et ce que vous voyez ici, ajouta-t-il, vous le verriez dans toutes les villes du royaume où nous avons des établissemens. Quoi! reprisje avec une véritable surprise, dans le tems qu'on vous a persécutés, décriés, qu'on vous a chargés de mille accusations odieuses, & que le public a reçu avidement tant d'écrits où vous êtes cruellement déchirés, il n'a pas cessé de remettre entre vos mains ce qu'il a de plus cher, & de vous confier le plus important trésor de l'état? Non, me dit-il modestement; & si vous aviez jeté les yeux dans nos églises, vous y auriez vu constamment ce même public qui ne s'est pas relâché d'une autre sorte de confiance dans des intérêts encore plus délicats; vous verrez de même qu'elle ne s'est pas démentie à l'égard d'une infinité d'autres services auxquels notre profession nous oblige; mais je vous expliquerai, ajouta-t-il, un mystère qui paroît vous étonner; & me prenant par la main, il me conduisit dans une salle où il continua de me parler ainsi.

Laissons à part, me dit-il, toutes les difficultés qui peuvent arrêter un protestant. Le but particulier de notre société est de veiller à la défense & au soutien d'une religion qui nous apprend que ce zèle pour la soutenir &

pour la répandre, eſt ce qu'il y a de plus agréable & de plus héroïque aux yeux de dieu qui en eſt l'auteur. Ainſi nous ſommes engagés par un double devoir à la conſerver pure entre nous, & à l'inſpirer aux autres. Il falloit des moyens qui puſſent nous conduire à cette fin. La ſageſſe de notre inſtituteur a choiſi les plus naturels, en nous attachant au ſervice du public par toutes les voies qui peuvent ſe rapporter à notre deſtination. Au miniſtère ordinaire de l'égliſe, il nous a fait joindre l'exercice des talens de l'eſprit, le goût même de la politeſſe, & de tout ce que le monde a d'eſtimable au milieu de ſa corruption. Rien n'eſt profane pour nous, ſi nous avons quelqu'eſpérance d'en faire un uſage qui le ſanctifie. Nous nous livrons à l'étude des ſciences, & nous faiſons profeſſion de les enſeigner : nous ſerions ſoldats & matelots, ſi nous en eſpérions le même fruit. Maîtres d'école en France, mandarins à la Chine.

Il n'eſt pas difficile de pénétrer par quels liens toutes ces occupations peuvent être rapportées à notre but ; mais elles nous ont fait pluſieurs ſortes d'ennemis. Premièrement, ceux qui le ſont de la religion, & qui cherchent à la détruire ou à l'altérer par des in-

novations. Notre résistance les irrite. Ils tournent contre nous les armes dont nous nous efforçons de la garantir. En second lieu, les libertins qui, par un déréglement d'esprit dont la corruption de leur cœur est la source, affectent de jeter du ridicule sur tout ce qui est opposé à leurs maximes ; enfin, nos concurrens, ceux qui marchent dans la même carrière, sans tendre toujours au même terme, s'affligent de voir nos succès plus éclatans. Ils ne considèrent pas que cette différence vient de celle de nos motifs. Des établissemens civils qui ne sont soutenus que par des vues humaines, ne supposent point ce désintéressement & cette ardeur que le zèle de la religion inspire, sans compter l'assistance du ciel, qui ne manque point à des entreprises formées pour sa gloire. Si nos travaux sont quelquefois plus heureux, c'est que les difficultés nous épouvantent moins, & qu'avec l'aiguillon qui nous presse, elles ne sont jamais capables de nous rebuter : cependant la haine, la malignité & l'envie qui sont respectivement les dispositions habituelles des trois sortes d'ennemis que j'ai nommés, ne cessent point de nous mordre & de nous insulter. On prétend faire passer les mouvemens de notre

zèle pour des intrigues d'ambition , notre retenue pour hypocrisie , notre douceur & notre complaisance pour mollesse politique ; enfin , les plus grands effets de notre ardeur pour la religion, ces pénibles fonctions de notre ministère, ces voyages qui entraînent la privation de toutes les commodités , & souvent même de la vie, on les travestit en avidité pour l'or , & en passion pour tous les objets de l'avarice. Ainsi, notre sort ordinaire est d'essuyer des contradictions & des outrages que la foi nous fait regarder heureusement comme une partie de notre récompense ; mais au milieu de ce déchaînement qui subsistera sans doute aussi long-tems que nous conserverons quelque vertu, le public se déclare pour nous malgré lui-même; c'est-à-dire, que malgré le penchant malin qui lui fait prendre du goût à la satyre, ne reconnoissant point des ambitieux dans des gens qui renoncent volontairement aux honneurs, ni des amateurs de l'or dans ceux qui vivent contens du nécessaire, ni des politiques dans une société d'hommes désintéressés qui ne balancent point à monter sur un échafaud quand c'est la voie la plus sûre & la plus courte pour aller à leur but, il nous accorde une confiance que nous

devons sans doute à son estime, & qui nous venge bien des chimériques applaudissemens qu'il donne à nos ennemis.

Je fus si frappé de cette éloquente apologie, & l'impression en fut si forte, qu'interrompant le recteur, je lui confessai que je ne connoissois rien de si grand & de si respectable que son ordre. Cette confiance comme arrachée, sur laquelle je ne pouvois démentir mes yeux, eut pour moi la force d'une preuve invincible, qui me disposa à croire tout ce qu'il avoit ajouté à son avantage. J'insistai même sur cette réflexion pour la confirmer. Oui, lui dis-je, je reconnois dans les persécutions auxquelles vous êtes exposés, le vrai caractère des hommes, qui est de rabaisser ce qu'ils admirent, & de chercher des défauts dans ce qu'ils estiment. Ils haïssent ce qu'ils ne peuvent mépriser; & la force de la vertu & du mérite les ramène néanmoins à la confiance qui est une confession forcée de leur injustice. J'ignore, continuai-je, ce que c'est que cette religion à laquelle vous êtes disposés à faire tant de sacrifices; & quand vous m'avez traité de protestant, vous me supposiez des connoissances dont je n'ai jamais eu le bonheur de m'occuper; mais je suis porté à bien juger de ce qui vous inspire tant de zèle,

& je loue votre attachement pour un parti où vous croyez reconnoître la vérité. C'étoit lui donner occasion de se jeter dans les éclair-cissemens qu'il m'avoit déjà promis. Je n'aurois pu éviter de l'entendre, si le désir que j'avois de voir mes enfans ne m'eût servi de pré-texte pour finir cet entretien. Il m'accorda ce que je lui demandois, en me promettant d'avance que je serois content du spectacle qu'il alloit m'offrir.

Il me fit traverser plusieurs cours & visiter divers édifices où je remarquai beaucoup d'or-dre & de propreté. Je fus surpris du silence que j'y voyois régner, après avoir été témoin de la légèreté & des emportemens de joie d'une nombreuse jeunesse à la sortie des écoles. Il m'apprit la division des exercices, & l'exac-titude avec laquelle les plus dissipés se ran-geoient à leur devoir, au son d'une cloche, ou à la voix d'un préfet. Les loix qu'ils ob-servoient dans leurs jeux & dans leurs études, leur docilité, leur émulation, le soin qu'on prenoit de leur former le cœur & les manières par les mêmes degrés que l'esprit, les usages mêmes de leur commerce, & l'attention qu'on avoit continuellement de leur proposer les plus nobles exemples de politesse & de bon goût, enfin toutes les méthodes qu'on y em-

ployoit pour leur éducation, me firent un récit ſi curieux & ſi intéreſſant, que je ne me laſſois point de l'entendre. Nous gagnâmes l'appartement de mes deux fils, que je trouvai aſſez commode pour me flatter qu'ils avoient été traités avec diſtinction. Ils me parurent fort ſatisfaits de leurs exercices, & de la bonté de leurs maîtres. Le père recteur, qui avoit été informé de mon opulence, me propoſa de leur donner un gouverneur, & me parla avec éloge, d'un jeune homme qui ſe préſentoit pour cet office. J'y conſentis avec joie, & j'en abandonnai le ſoin à ſa prudence.

En continuant de me faire voir tout ce qui mérite la curioſité d'un étranger au collège de Louis-le-grand, il ne perdit point une ſeule occaſion de me rappeler les raiſonnemens qu'il m'avoit faits en faveur de ſa compagnie. L'adreſſe avec laquelle il y mêla quelques réflexions ſur l'état de la religion en Angleterre, ne me laiſſa point douter qu'il ne portât ſes vues plus loin que le préſent, & que ſon eſpérance ne fût de tirer un jour quelque utilité de mes ſervices. Je ne lui ſçus pas mauvais gré de ce deſſein, qui répondoit fort bien à l'idée qu'il m'avoit donnée de ſon zèle. Enfin je le quittai avec aſſez d'eſtime, pour demeurer ſans inquiétude ſur la ſituation de mes enfans,

& pour me propoſer d'entretenir avec lui quelque commerce.

Il avoit évité de me parler du malheureux dont ſa compagnie s'étoit purgée, & je m'étois bien gardé de lui rappeler un ſouvenir ſi déſagréable. Mais, comme ſi ce jour eût été marqué par le ciel pour effacer dans mon eſprit toutes les traces du paſſé, au moment même qu'il me conduiſoit à mon carroſſe, un eccléſiaſtique qui étoit à l'attendre, & qui s'étoit informé qui j'étois en me voyant avec lui, s'approcha de nous avec des marques particulières de ſurpriſe & de joie. Nous attendîmes l'explication qu'il paroiſſoit diſpoſé à nous donner. Il nous témoigna d'abord qu'il ne pouvoit lui arriver rien de plus heureux que ma rencontre, dans des circonſtances où la commiſſion dont il étoit chargé me regardoit autant que le recteur; & ſe faiſant connoître pour le curé de Rueil, il nous apprit qu'il avoit reçu deux jours auparavant les derniers ſoupirs d'un homme qui avoit emporté beaucoup de remords dans le tombeau. J'avois été appelé, continua-t-il, pour entendre ſa confeſſion, & dans l'état où il étoit réduit par une profonde bleſſure, j'eſpérois à peine qu'il vécut juſqu'à la fin de mon miniſtère. Cependant la force de ſon tempérament l'a ſoutenu pendant quelques jours, & j'ai eu la

consolation de les lui voir passer dans les sentimens d'une vive pénitence. Entre tous les désordres qu'il avoit à se reprocher, il n'a paru si sensible à rien, qu'au malheur qu'il a eu de déshonorer par sa conduite le corps dont il est sorti. La justice du ciel ayant prévenu l'effet de ses autres desseins, il se flattoit qu'un repentir sincère pouvoit expier ses intentions; mais le tort qu'il a fait à son ordre, est un crime consommé, dont il trembloit que son châtiment même ne fût point une suffisante réparation. C'est dans cette crainte, ajouta le curé, qu'il ma recommandé, en expirant, de vous rendre témoignage de ses regrets, & de vous déclarer qu'il s'est regardé comme le plus coupable de tous les hommes.

Le recteur me regardoit timidement pendant cette déclaration, & je compris quelle impression il souhaitoit quelle fît sur moi; je la ressentois déjà, & je ne fis que la suivre, en lui disant qu'une réparation de cette nature, dans la bouche d'un homme mourant me paroissoit la plus glorieuse apologie qu'il pût désirer pour son ordre. Un coupable, ajoutai-je, qui prend le tort qu'il vous a fait, pour mesure de ses plus cuisans remords, me doit donner une haute idée de votre innocence & de votre vertu. Je partis dans ces

ſentimens, & je n'ai jamais eu d'occaſion de les changer.

J'admirai, en retournant chez moi, avec quel bonheur tout ſembloit concourir à ma tranquillité. Mais je trouvai de nouvelles raiſons de la croire inébranlable dans le récit qu'on me fit à mon arrivée. Le duc de Monmouth étoit à Paris, & ſa paſſion pour Fanny ne lui ayant pas permis de retourner à Londres ſans la voir, il lui en avoit fait demander la permiſſion par un gentilhomme de ſa ſuite. Elle avoit rejeté d'abord cette propoſition avec une juſte colère ; & dans l'indignation de lui voir conſerver des eſpérances, elle avoit tourné bruſquement le dos à ſon confident. Mais le témoignage de ſon cœur & la fierté même de ſes ſentimens l'ayant bien-tôt fait revenir de cette première chaleur, elle avoit conçu que s'il eſt quelquefois permis à une femme de tirer quelque avantage de la foibleſſe des hommes, c'étoit dans l'occaſion qui s'offroit naturellement. Elle connoiſſoit les chagrins de milord Clarendon, & combien le duc de Monmouth, que le roi ne rappeloit pas ſans deſſein, alloit avoir de part aux intrigues de la cour. Il lui vint à l'eſprit de faire uſage du pouvoir qu'elle avoit ſur lui, pour le rendre utile aux intérêts du comte. Le ſeul embarras

qui

qui fût capable de l'arrêter étoit mon absence ; mais ne pouvant douter que les intérêts de ce cher comte, ne me fussent aussi sacrés que les miens, elle se flatta non-seulement de me faire approuver sa conduite, mais de mériter mes louanges, en faisant réussir sans ma participation, un projet dans lequel je ne pouvois entrer avec bienséance. En effet, elle fit appeler le messager du duc ; & traitant sa commission de badinage, elle lui déclara plus sérieusement qu'elle pouvoit attendre un service fort important de son maître.

Le duc fut presqu'à l'instant chez moi. L'air respectueux avec lequel il se présenta fit croître l'assurance de Fanny. Elle lui parla de l'amour comme d'une passion qui ne pouvoit entrer que dans des cœurs libres ; & le vôtre, lui dit-elle avec enjouement, étant aussi occupé par l'ambition que le mien l'est par l'attachement que je dois à mon mari, nous ne pouvons prétendre l'un de l'autre que de l'estime & des services. Elle lui promit de souffrir ses soins à ce titre ; & le flattant jusqu'à lui faire entendre qu'il pouvoit s'acquérir des droits inviolables sur sa reconnoissance, elle lui demanda s'il étoit disposé à se contenir dans ces bornes. Peut-être que la douceur & les grâces qui ne l'abandonnoient jamais, rendirent plus

d'espérance au duc que ce discours ne lui en avoit ôté; mais la suite ayant trop prouvé qu'il n'étoit point capable de la modération qu'on lui demandoit, il n'étoit pas possible qu'il fût sincère, lorsqu'il promit à Fanny de se contenter de son estime. La joie même qu'il marqua de ce traité, auroit paru suspecte à une femme plus versée dans la galanterie; cependant persuadée par ses protestations, & n'écoutant que l'envie de rendre service au comte de Clarendon & à sa famille, elle demeura satisfaite du désintéressement avec lequel il lui offrit les siens; & lorsqu'elle me fit ce récit je fus trompé moi-même par les apparences.

Elle lui apprit donc une partie des inquiétudes du comte, & les justes sujets qu'il avoit de se défier des intentions du roi. Comme il étoit difficile de ne laisser rien échapper d'indiscret dans un détail où le duc étoit lui-même intéressé, elle évita tout ce qui avoit quelque rapport à la jalousie de Charles; & n'attribuant sa haine qu'à d'anciennes raisons qui n'avoient jamais éclaté, elle s'expliqua avec force sur le péril dont le comte étoit menacé en France, & la duchesse sa fille en Angleterre. Milord Clarendon m'a comblée de bienfaits, ajouta-t-elle; je lui dois plus que je ne puis lui rendre,

& je promets une éternelle amitié à ceux qui mettront son repos & celui de sa famille à couvert. La réponse du duc ne fut point incertaine. Soit qu'il ignorât les motifs qui le faisoient rappeler par le roi, soit que la force de sa passion lui fît sacrifier ses propres intérêts, il s'engagea par mille sermens à faire sa cause de celle du comte, & il partit extrêmement satisfait de l'occasion qu'il avoit de plaire à Fanny.

Je ne le fus pas moins de sa résolution. Sans examiner de quelle source elle pouvoit partir ; & trop supérieur à certaines craintes pour m'alarmer de ses sentimens, je ne considérai que les intérêts du comte, que Fanny avoit si heureusement ménagés. Monmouth, avec la témérité & la présomption qui étoient les vices de son caractère, avoit tant de générosité & de grandeur d'ame, que je croyois une entreprise fort bien entre ses mains, lorsqu'il s'étoit engagé à la faire réussir. La paix de mon cœur se confirmant ainsi par toutes sortes de prospérités & d'avantages, je me livrai avec ma chère épouse à l'admiration des faveurs du ciel, & je l'invitai à jouir d'un bonheur que rien ne paroissoit capable de traverser.

Je n'ai jamais douté que dans ces premières circonstances du changement de notre sort, dans cet âge d'or de notre fortune & de notre

amour, Fanny n'ait été auſſi ſenſible que moi à l'eſpérance des plaiſirs qui étoient prêts à ſe raſſembler autour de nous, & que la nouveauté du moins d'une ſituation qui nous promettoit tant de délices, ne fît ſur elle une vive impreſſion. Dans les tendres entretiens que nous nous ménagions pluſieurs fois le jour, j'obſervois que ſon ame étoit auſſi pénétrée de joie que la mienne; & que ſi elle avoit à ſe faire quelque violence, c'étoit pour en modérer les tranſports. Cette vue redoubloit les miens. Je l'exhortois à ne pas craindre d'être trop heureuſe, & à ſonger que des cœurs qui s'étoient livrés ſans ménagement à la triſteſſe, ne devoient pas ſe faire un ſcrupule de s'ouvrir ſans réſerve au plaiſir. Je parvenois ainſi par mes careſſes autant que par mes diſcours, à lui faire développer tous les tréſors d'amour & de joie qui ſembloient chercher encore à ſe cacher au fond du ſien; & la fin de ces délicieux momens étoit toujours de nous perdre dans les bras l'un de l'autre, avec ſi peu d'attention pour ce qui exiſtoit hors de nous, que la ruine de l'univers n'auroit pas fait de diverſion au moindre de nos ſentimens.

Cependant elle ne revenoit point de ſes tranſports ſans trouver auſſi-tôt dans ſa mé-

moire quelque sujet de défiance & d'inquiétude, qui la ramenoit à des réflexions plus sérieuses que les circonstances ne paroissoient propres à les inspirer. Il sembloit qu'après s'être élevée au-dessus des bornes de la nature par la force du plaisir, elle ne retrouvât plus assez de liaison dans ses idées pour revenir tout d'un coup au point d'où elle étoit partie, & qu'un reste de cette triste habitude, où elle avoit vécu si long-tems, de se livrer à mille craintes vagues & mal éclaircies, déterminât naturellement l'attention de son ame vers quelque trace qui les renouveloit encore. Comme elle n'avoit rien de plus présent ni de plus cher après moi que sa fille, c'étoit sur elle ordinairement qu'elle tomboit dans ces agitations. Elle s'alarmoit des moindres nuages qu'elle avoit remarqués dans ses yeux, ou du plus léger changement qu'elle craignoit pour sa santé. La passion de don Thadeo, dont elle ne s'étoit pas d'abord effrayée plus que moi, lui parut capable ensuite de causer tôt ou tard quelque chagrin à Cécile. Elle m'en parla sérieusement. Dans quelque silence & quelque respect qu'il se fût toujours contenu, elle appréhendoit que des soins si passionnés ne fussent importuns à sa fille; & elle m'apprit même que se faisant une étude continuelle de pé-

nétrer ses sentimens ; elle y avoit découvert des semences de chagrin & de tristesse qu'elle ne pouvoit attribuer à d'autres causes.

Je souris de cette découverte ; & l'interprétant différemment, je lui demandai si la mélancolie de Cécile étoit une marque bien sûre qu'elle se trouvât importunée des soins de son amant. Je lui faisois cette question avec beaucoup de tranquillité, parce qu'ayant déjà réfléchi sur les suites d'une passion dont je remarquois continuellement les progrès, j'en avois été si peu alarmé, que je souhaitois au contraire assez de bonheur à don Thadeo pour gagner l'estime de ma fille. En jetant les yeux sur l'avenir, je ne me croyois pas sûr d'obtenir en Angleterre ce degré de considération qui mène aux grandes alliances, mes richesses n'effaçoient point la tache de mon origine, sur-tout dans un tems où la mémoire de Cromwel étoit en horreur. Il me sembloit que le mariage de Cécile avec un étranger me mettroit à couvert de cette réflexion ; & connoissant par des témoignages certains la naissance & le rang de don Thadeo, je ne voyois dailleurs rien dans son caractère qui pût m'inspirer de l'éloignement pour sa personne. La reconnoissance que je lui devois étoit encore un prétexte. A toutes ces raisons j'en joignois

une plus forte, qui venoit de ma tendresse infinie pour Cécile. Elle avoit goûté les douceurs de l'amour : son cœur souffroit peut-être d'avoir perdu de si délicieux sentimens ; & dans un âge où la nature en fait sentir vivement le besoin, j'aurois voulu qu'elle n'eût pas sujet d'en regreter la privation.

Je fis goûter aisément toutes ces idées à Fanny. Elle entra aussi dans la pensée où j'étois que les apparences de tristesse qu'elle remarquoit à sa fille pouvoient venir de quelque altération dans son cœur, & elle se promit bien d'en démêler promptement la vérité. Mais nous en étions fort éloignés l'un & l'autre, lorsque nous la soupçonnions d'être sensible à l'amour, & toutes nos conjectures n'auroient jamais pu nous faire atteindre à la cause de ses peines.

Tranquille néanmoins aussi long-tems que nous les ignorâmes, nous reçumes avec joie M. Briand, qui nous apportoit de nouvelles lumières sur le plan de nos plaisirs. Il revenoit accompagné de deux gentilshommes françois, à qui il avoit fait l'éloge de ma famille, & l'ouverture du dessein que j'avois de mener une vie délicieuse à Paris. C'étoit, me dit-il en nous les présentant, les deux seigneurs de la cour qui en connoissoient le mieux tous les agrémens, & qui avoient le goût le plus

rafiné pour les plaiſirs. Leurs premières offres répondirent fort bien à ce portrait. Ils me propoſèrent le choix de ce qui étoit le plus en honneur à Paris ; Lully pour la muſique, avec les meilleurs inſtrumens de l'opéra, cinq ou ſix gens de lettres qui paſſoient pour d'agréables convives, & pluſieurs perſonnes renommées par l'enjouement de leur eſprit & de leurs manières. Quelques ſoupers, me dirent-ils, donnés de bonne grâce à la compagnie qu'ils promettoient de m'amener, ſuffiſoient pour me rendre tout d'un coup célèbre, & pour attirer bientôt chez moi la cour & la ville.

Je conçus par ce diſcours que la réputation d'homme libéral & magnifique étoit regardée comme une partie du bonheur, & je réſolus de mettre auſſi cet avantage au rang de mes plaiſirs. La partie de ſouper fut liée pour le même jour, & par le zèle de mes trois guides, tous les convives qu'ils m'avoient nommés s'y trouvèrent réunis. Il y manquoit des dames françoiſes ; mais l'ardeur dont j'étois rempli ne m'empêchoit pas de penſer que l'honneur de mon épouſe demandoit plus de précaution dans ce choix ; & n'ayant pas remis bien loin le projet que j'avois formé pour lui procurer des amies, je n'eus avec elle, dans cette

première fête, que les dames qui habitoient ma maison. Elles étoient assez aimables pour faire oublier qu'elles étoient étrangères. La politesse de mes convives ne leur permit pas d'en juger autrement. Après un concert, digne en effet de la plus brillante assemblée, on se mit à table sous les auspices de la magnificence & de la joie. Si tout ce qui fut offert m'attira de continuels éloges, l'ardeur avec laquelle tout fut accepté, dut me persuader qu'ils étoient sincères. La conversation s'échauffa par degrés. Bientôt les récits agréables, les bons contes, les saillies fines & piquantes se succédèrent sans intervalles. Cent sortes de vins exquis entretenoient cette aimable chaleur, & l'excellence jointe à la profusion dans les services & dans les mets, étoit à tous momens un autre aiguillon pour la joie comme pour l'appétit. Quoique je n'eusse point dans le fond du caractère cette gaieté qui porte à rire & à folâtrer, je me sentis comme emporté par la force de l'exemple; & si je dus m'en rapporter aux applaudissemens que je reçus plus d'une fois, mes idées ne furent pas les moins réjouissantes, ni mes saillies les moins heureuses. J'étois enchanté de la satisfaction que j'en voyois ressentir à Fanny, & le seul désir de l'animer à la joie auroit suffi pour emporter

mon esprit au-delà de ses bornes. La nuit nous parut fort courte, au milieu des plaisirs où le jour vint nous surprendre. Nous nous quittâmes si satisfaits les uns des autres, que toute l'assemblée brûlant de renouveler cet essai, il n'y eut pas un seul de mes convives qui ne s'engageât à remplir constamment sa place à ma table.

La carrière une fois ouverte avec tant de succès, tous les projets de M. Briand parurent s'arranger d'eux-mêmes, & chaque jour m'apporta, comme il avoit prévu, de nouveaux goûts & de nouvelles lumières. Ayant conçu par l'expérience, autant que sur ses principes, que la bonne chère est le vrai fondement de tous autres plaisirs, je me fis une loi de n'épargner ni soins ni dépenses pour ma table, & je pris, dans cette vue, des mesures qui n'étoient pas encore fort communes à Paris. J'établis à grands frais des pourvoyeurs, non-seulement dans les provinces de France où la nature se distingue par l'excellence de quelque production, mais dans les pays étrangers d'où je pouvois recevoir régulièrement quelque mets rare ou quelque liqueur estimée ; ainsi, tandis que le nord me fournissoit ses poissons les plus exquis, je tirois du midi mon gibier, & mes vins du levant. Je n'aurois pas

fouffert qu'on eût fait paroître devant moi un plat ou un flacon qui n'eût pas porté un caractère extraordinaire, &c. que mon maître-d'hôtel n'eût pas recommandé par un éloge.

L'expérience fervit à me convaincre que je ne m'étois pas trompé dans l'opinion que j'avois des plaifirs de la table ; & le mérite autant que le nombre des convives que la réputation de la mienne m'attira tous les jours, ne me laiffa point douter que tout le monde n'en eût la même idée. Ce fut de-là que le refte de mes plaifirs tira fon cours, comme d'une fource vive & féconde où la joie fe renouveloit fans ceffe avec le goût de toutes fortes d'amufemens. Les parties de jeux & de promenades, les bals, les concerts, les fpectacles venoient à la fuite de ces délicieux feftins. L'ordre n'en étoit réglé que par les défirs que le préfent faifoit naître, ou par les informations que je recevois des nouveaux amufemens de la cour & de la ville. Bientôt les femmes qui fe lièrent avec Fanny lui compofèrent une cour auffi nombreufe que la mienne. J'avois réuffi heureufement à lui procurer l'amitié & l'eftime de madame la comteffe de * * *. Cette dame fe faifant un mérite de lui amener ce qu'elle connoiffoit de plus aimable dans fon fexe, je vis en peu de

jours ma maiſon auſſi brillante que Verſailles. Mes appartemens étoient vaſtes, & meublés avec une grande magnificence. Ce fut un ſpectacle charmant pour moi-même que cette multitude de beautés qui s'empreſſoient à careſſer ma chère épouſe, & qui formoient un cercle autour d'elle. Je ne pris point pour un langage flatteur l'aveu qu'elles faiſoient de céder à ſes charmes. Fanny paroiſſoit au milieu de cette belle aſſemblée, comme une reine auſſi aimable que riche & puiſſante, qui doit les reſpects qu'on lui rend à ſa perſonne plus qu'à ſa dignité, & qui ne s'attire ni la cenſure ni l'envie, parce que tout le monde êſt porté à confeſſer qu'elle mérite les adorations qu'elle reçoit.

Cécile partageoit les éloges qu'on prodiguoit à ſa mère. C'étoit pour moi un redoublement de ſatisfaction ; car ces deux chers objets étoient comme confondus dans mon cœur, & je ne diſtinguois pas à laquelle des deux je ſouhaitois le plus de bonheur & de gloire.

Il ne me coûte point à confeſſer que dans cette première ivreſſe où je paſſai plus de trois mois, il ne me vint pas même à l'eſprit que j'euſſe rien à déſirer de plus heureux. Le charme de tant de frivoles amuſemens m'avoit d'abord ſéduit par ſa nouveauté ; & ſans avoir pénétré

peut-être une ſeule fois juſqu'au fond de mon cœur, il m'avoit aſſez occupé l'eſprit pour me perſuader qu'il n'y laiſſoit plus de vide à remplir. S'il m'étoit arrivé quelquefois de me ralentir dans la recherche ou dans le goût de mes plaiſirs, mon ardeur n'avoit pas tardé à ſe ranimer, par la penſée que le bonheur d'autrui ne dépendoit pas moins que le mien de mon attention & de ma conſtance; & ce motif, qu'une paſſion incapable de ſe modérer me rendoit ſans ceſſe préſent, avoit toujours eu ſans doute beaucoup plus de force que ma propre inclination pour me porter au genre de vie que j'avois embraſſé. Ce n'eſt pas une excuſe que je prépare d'avance à l'étrange égarement dont j'ai commencé la deſcription. Je me dois ce témoignage, qu'ayant cru remarquer fort ſouvent des traces d'ennui ou de laſſitude dans les yeux de Fanny & de Cécile, je n'avois jamais eu tant de zèle pour faire renaître leur vivacité, que dans ces momens où je craignois que leur dégoût ne vint du relâchement de mes ſoins. J'avois pouſſé le déſir de les rendre heureuſes juſqu'à perdre alors toutes ſortes de ménagemens pour ma ſanté; & cent fois il m'étoit arrivé de leur ſacrifier mon propre goût, pour leur propoſer des amuſe-

mens que je croyois plus conformes à leur inclination qu'à la mienne.

Ces marques d'ennui & de langueur qui leur échappoient souvent, m'avoient quelquefois frappé jusqu'à me faire naître l'envie de leur en demander la cause; mais voyant ensuite que leur complaisance se ranimoit, & ne pouvant douter de leur santé qui étoit dans sa fleur la plus brillante, je m'arrêtois à croire que ces alternatives n'étoient que l'effet de cette douce fatigue qui suit ordinairement les plaisirs. Alors ma joie croissoit d'autant plus que c'étoit une preuve de la douceur qu'elles trouvoient à s'y livrer; & sans me jeter dans d'autres réflexions, je recommençois à les y inviter avec une nouvelle ardeur. Fanny, toujours complaisante à l'excès, me remercioit des soins que je prenois pour lui plaire, & se réduisoit seulement à me demander quelquefois ce que je pensois de certaines parties qui m'avoient coûté beaucoup de frais & d'embarras. Moi, qui m'arrêtois bien moins à ce qu'elles étoient en elles-mêmes, qu'au plaisir qu'elles avoient pu lui causer, je ne manquois point de prendre cette question pour une marque du goût qu'elle y avoit trouvé, & je croyois la flatter beaucoup en les relevant par de grands éloges.

Mais après s'être fait si long-tems violence, elle en vint par degrés à marquer une répugnance plus ouverte, sur-tout pour les repas du soir, qui traînoient ordinairement fort loin dans la nuit. Elle prenoit occasion des plus légères incommodités pour se retirer avec sa fille; & lorsqu'elle avoit pu se dérober ainsi sous quelque prétexte, personne n'auroit obtenu l'entrée de son appartement. Elle ne s'en livroit pas plutôt au sommeil. J'étois surpris en sortant de table aux heures de la nuit les plus avancées, de la trouver occupée d'une lecture, ou seule à méditer, tandis qu'elle avoit forcé Cécile de se mettre au lit pour ménager sa santé. De quelques idées qu'elle fut alors remplie, elle prenoit un visage riant à mon retour; & paroissant persuadée que je venois de goûter beaucoup de plaisir, elle me demandoit d'un air si libre les circonstances dont je m'étois le plus amusé, que je fus encore assez long-tems la dupe de cette fausse tranquillité. Je lui racontois en effet ce que j'avois trouvé de plus agréable dans les manières & dans les discours de mes convives. Je lui faisois la peinture des nouveaux visages & des caractères singuliers. Je riois le premier, pour l'inviter à rire; & rempli comme j'étois de mille choses réjouissantes que j'avois entendues, mes discours n'étoient ni

pesans ni ennuyeux. Elle paroissoit y prendre goût, & la seule crainte apparemment de diminuer celui que j'affectois d'y prendre, l'empêchoit de me laisser appercevoir qu'elle en étoit importunée.

Il lui arriva dans cet intervalle un accident qui servit encore à soutenir de ce côté-là mon illusion, mais qui m'apporta des lumières sur un autre intérêt dont je commençois à m'occuper fort sérieusement. Don Thadeo, toujours aussi attentif à gagner mon estime par l'honnêteté de ses manières, qu'à s'insinuer dans le cœur de Cécile par son respect & par ses soins, amena un jour chez-moi une dame espagnole, accompagnée d'un homme de la même nation; & les ayant laissés dans une salle pour se donner le tems de m'apprendre ce qu'ils avoient à me demander, il vint me raconter en peu de mots leur aventure. C'étoient, me dit-il, deux personnes qu'il avoit connues particulièrement à Madrid, & que le hasard lui avoit fait rencontrer depuis peu de jours. Leur dessein étoit de passer en Angleterre, pour y jouir d'une liberté qu'ils ne pouvoient espérer dans leur patrie. Ils avoient besoin d'une recommandation, & le désir qu'il avoit de les obliger l'avoit porté à leur offrir la mienne. Il ajouta qu'ayant pensé

à les présenter d'abord à mon épouse, qui prenoit plaisir à parler quelquefois leur langue, & qui auroit eu la bonté sans doute de me solliciter pour eux, il avoit été arrêté par des contestations dont il vouloit me faire le juge avant que d'exécuter son projet: la dame, continua-t-il, n'est pas d'une condition qui permette tout-à-fait à une femme d'un certain rang de se lier étroitement avec elle, & je la connois néanmoins si séduisante, que madame Cleveland, tendre & sensible comme elle est, aura peine à se défendre de l'aimer. Je suis persuadé, ajouta-t-il, qu'elle trouvera de la satisfaction dans son entretien, & c'est un amusement que je voudrois lui procurer; mais je me crois obligé de vous avertir qu'il conviendroit peu qu'elle la vît trop familièrement.

Pour en juger mieux, lui repondis-je, il faut que je commence moi-même par la voir; & passant avec lui dans la salle où il l'avoit laissée, je trouvai effectivement une femme dont la figure étoit aussi prévenante que ses manières & son langage. Elle m'expliqua avec moins de ménagement que don Thadeo, les raisons qui la conduisoient en Angleterre. C'est l'amour, me dit-elle en souriant : une cause si intéressante m'assure la protection de tous les cœurs sensibles. J'aime cet homme, ajouta-t-elle,

en me montrant ſon amant ; on le perſécute en Eſpagne, je renonce à ma patrie pour le ſuivre. Ce diſcours prononcé avec une grace admirable, & mille traits qui me firent juger auſſi avantageuſement de ſon caractère que de ſon eſprit, me diſposèrent à lui rendre tous les ſervices qui dépendoient de moi. Je ne crus pas même que l'objection de la naiſſance fût une raiſon aſſez forte pour priver Fanny du plaiſir de voir une ſi aimable eſpagnole. Le mérite répare la naiſſance. Je fis faire cette réflexion à don Thadeo ; & prévenant moi-même l'étrangère, je lui propoſai de paſſer dans l'appartement de mon épouſe qui l'entendroit parler volontiers dans une langue qu'elle ſçavoit parfaitement, & d'une nation à laquelle elle prenoit beaucoup d'intérêt.

J'avois quitté Fanny preſqu'au même moment. Je l'avois laiſſée dans une ſituation tranquille, & rien n'avoit été capable de la troubler. Cependant à peine eût-elle le tems de jeter les yeux ſur l'eſpagnole, qu'elle pouſſa un cri perçant, & prenant ſa fille par la main, elle l'entraîna avec la dernière précipitation dans un cabinet qui étoit au fond de ſon appartement. Madame des Ogeres, ma belle-ſœur & madame Riding, qui étoient avec elle, l'ayant ſuivie immédiatement, je demeurai ſeul avec

don Thadeo & les deux étrangers, qui ne furent pas moins ſurpris que moi de cette ſcène.

Le ſeul parti que j'eus à prendre fut de les faire retourner auſſi-tôt ſur leurs pas; & ſans pouvoir m'imaginer la cauſe d'un ſi prompt déſordre, je priai don Thadeo de faire un moment les honneurs de ma maiſon, tandis que j'allois m'informer de ce qui avoit alarmé mon épouſe. Je le quittai pour prendre le chemin du cabinet; mais en approchant de la porte, je fus arrêté par madame des Ogeres qui en ſortoit bruſquement, & qui m'entraîna par la main. Dites-moi, commença-t-elle avec chaleur, ſçavez-vous qui vous venez de nous amener, n'avez vous pas du prévoir l'embarras où vous nous avez jetées? Ce reproche me parut ſi obſcur, que dans le trouble où il me jeta moi-même, je la preſſai vivement de s'expliquer. Après les craintes, reprit-elle, que le ſeul ſouvenir de l'iſle de Madère renouvelle tous les jours dans l'eſprit de madame Cleveland, avez-vous pu lui préſenter une femme odieuſe qui l'a expoſée au plus affreux péril dont le ciel l'ait jamais délivrée? Je compris tout d'un coup que c'étoit cette même comédienne de Madrid dont Gelin avoit employé les artifices, & je ne fus pas ſurpris de la frayeur que ſa préſence venoit de cauſer à

Fanny. M'ayant fait souvent raconter ce que j'en avois appris par les confessions de Gelin, elle avoit traité mille fois de miracle la force qu'elle s'étoit sentie dans cette généreuse aventure, & jamais effectivement elle n'en parloit sans trembler. Sa frayeur redoubloit encore, lorsque joignant à cette pensée les maléfices que Gelin avoit tentés sur elle à Chaillot, elle songeoit que toutes les fureurs de l'enfer s'étoient exercées contre sa vertu, & qu'il avoit fallu des prodiges du ciel pour l'empêcher d'en être la proie. Ces idées l'avoient quelquefois jetée dans des agitations qui m'avoient fait repentir de lui en avoir trop appris. Ainsi reconnoissant mon imprudence, j'entrai dans le cabinet avec les plus tendres marques de chagrin, & je lui fis des excuses qui appaisèrent facilement le sien. Il lui resta néanmoins de la précipitation avec laquelle elle s'étoit levée, une douleur assez violente au pied pour la retenir pendant quelques jours dans son appartement. Mais loin de s'en affliger, elle tourna en badinage un accident qui devoit la priver des plaisirs que je lui préparois dans une nouvelle fête dont on m'avoit donné l'idée, & cette affectation d'indifférence que j'attribuai à la crainte que son incommodité ne me causât trop d'allarme, venoit uniquement de la satis-

faction qu'elle avoit d'éviter des divertiſſemens qui lui étoient devenus inſupportables.

Don Thadeo ſe reſſentit de ſa joie, par la facilité qu'elle eut à lui pardonner d'avoir été l'occaſion de ſa peine. Ses excuſes furent ſimples. Il ignoroit l'aventure de Fanny, & l'eſpagnole, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à retrouver dans mon épouſe l'inconnue qu'elle avoit voulu tromper à Madère, fut elle-même extrêmement ſurpriſe d'une rencontre ſi imprévue. Il ſe défit d'elle ſur le champ, pour venir réparer une indiſcrétion dont on ne pouvoit juſtement lui faire un crime.

Mais cette aventure devoit avoir d'autres ſuites. Avec beaucoup d'étonnement, cette femme artificieuſe emporta un reſſentiment fort vif du mépris que mon épouſe avoit marqué pour elle. La vengeance fut ſon premier déſir, & les vues que cette paſſion lui inſpira s'accordant avec ſon caractère naturel, qui étoit l'envie de plaire, & de ſatisfaire ſa vanité par des conquêtes difficiles, elle forma le deſſein d'enlever ma tendreſſe à Fanny. Les lumières qu'elle avoit reçues de don Thadeo ſur les qualités de cœur & d'eſprit que mes amis m'attribuoient, lui firent trouver autant de gloire dans cette entrepriſe que le motif de la vengeance lui fit eſpérer de plaiſir. Elle conçut

que ce n'étoit pas aux voies ordinaires qu'elle devoit avoir recours. La difficulté qui lui causa d'abord quelques embarras, fut celle de lier avec moi quelque commerce. Cependant ses artifices ne l'abandonnerent pas au besoin.

Dès le soir du même jour, je reçus d'elle un billet fort pressant, par lequel elle me prioit, sous le nom d'une dame angloise qui avoit été dans la confidence de Cromwell, & qui avoit des secrets d'importance à me communiquer, de lui accorder quelques momens d'entretien dans un lieu qu'elle me désignoit. C'étoit celui où elle étoit logée. Il ne me vint pas la moindre défiance à l'esprit. Je connoissois le nom sous lequel elle m'écrivoit, & la civilité seule m'auroit conduit chez elle indépendemment de mille autres motifs. Je ne balançai point à m'y faire mener sur le champ dans mon carrosse. Elle avoit pris soin d'éloigner son amant ; & pour prévenir sans doute le premier mouvement qui m'auroit pu porter à me retirer en m'apperçevant que j'étois trompé, elle m'attendoit dans le cabinet le plus enfoncé de son appartement. J'y fus introduit au travers de plusieurs chambres dont la propreté annonçoit une femme de distinction, & sa fortune la mettant en état apparemment de vivre avec une certaine splendeur, elle étoit dans un désha-

billé des plus magnifiques & des plus galans. Je ne la reconnus pas tout d'un coup. Le préjugé où j'étois, joint au changement de sa parure, me porta d'abord à la saluer en anglois, & je m'assis même auprès d'elle sans me remettre le moindre trait de son visage.

Cependant, comme elle n'avoit rien compris à quelques mots que j'avois prononcés dans une langue qu'elle ignoroit, elle ouvrit autrement la conversation ; & s'étant servie de la langue espagnole, je ne pus demeurer plus long-tems dans l'erreur. Quelques marques d'étonnement qui m'échappèrent aussi-tôt, ne l'empêchèrent point de continuer son discours. Elle me conjura d'approuver un artifice innocent, qui étoit bien pardonnable à la passion qu'elle avoit de me connoître, & à la nécessité où elle étoit de se justifier. Le hasard lui ayant fait rencontrer à Paris don Thadeo, son ancien ami, elle n'avoit pu l'entendre parler de l'excellence de mon mérite, sans être piquée d'une vive curiosité de me voir, & ce désir s'étoit bien augmenté lorsqu'elle avoit appris que je pouvois lui rendre service en Angleterre. Elle avoit eu quelque chagrin, à la vérité, de l'accueil injurieux que lui avoit fait mon épouse ; mais quand elle eût pu prévoir une rencontre à laquelle elle s'attendoit si peu, n'ayant point

de reproches à craindre, elle n'auroit pas pensé à l'éviter. Les efforts qu'elle avoit faits pour la retenir dans l'ile de Madère méritoient bien moins sa haine que sa reconnoissance & son amitié. Affligée donc qu'un contretems si fâcheux m'eût obligé de la quitter, & convaincue par ses propres yeux que le portrait qu'on lui avoit fait de moi n'étoit pas flatté, elle n'avoit pu résister à l'impatience de me revoir. Je devois pardonner le petit artifice qu'elle avoit employé à la vivacité qui est naturelle aux espagnols, &, si elle l'osoit dire, à l'ascendant de son étoile qui n'avoit jamais laissé de liberté à son cœur à la vue d'un homme de mérite. Elle me regardoit d'un air si tendre en me tenant ce discours, & sa rougeur aidoit si adroitement le langage de ses yeux, que si je n'eusse point été prévenu sur son caractère, l'amour-propre m'eut persuadé infailliblement qu'elle avoit conçu pour moi des sentimens fort tendres; mais assez défendu par l'opinion que j'avois d'elle, je l'interrompis honnêtement pour lui faire perdre, par ma réponse, l'espérance qu'elle pouvoit avoir de me tromper.

Ici je confesse que, soit dépit de voir ses avances inutiles, soit résolution de triompher de ma sagesse à toutes sortes de prix, soit impétuosité de tempérament, ou excès d'artifice & d'im-

posture, elle me mit, par une ouverture sans ménagement, dans la situation la plus délicate où un goût du plaisir ait jamais exposé ma vertu. Je m'étois levé pour la quitter. Elle m'arrêta par la main; & la serrant assez pour me fixer vis-à-vis d'elle, elle m'adressa toutes ces expressions passionnées qui sont le plus vif langage de l'amour en Espagne. Ses yeux, sur lesquels je ne pouvois éviter de faire tomber les miens, sembloient m'en apprendre encore plus que sa bouche. Son teint s'étoit animé des plus belles couleurs. Tous ses charmes étoient exposés à ma moindre vue, & je ne remarquois que trop qu'au signe de leur victoire, on étoit disposé à m'en laisser recueillir toutes les douceurs qui pouvoient me consoler de ma défaite. Dois-je faire cet aveu à mes lecteurs? Je fus trahi par mes sens, qui se révoltèrent assez contre ma raison pour me faire tout craindre de sa foiblesse. Ils prirent tout d'un coup tant d'empire, que pensant moins à les combattre qu'à justifier leur tyrannie, je mis en délibération si c'étoit me rendre coupable que d'accepter des plaisirs qui m'étoient offerts, & que je ne m'étois procurés par aucun désir qui blessât mon devoir. J'ignore quel eût été l'effet de cette réflexion, si l'image de Fanny, qui vint se présenter tout d'un coup à ma mémoire, n'eût comme changé la scène

que j'avois devant les yeux. Je ne vis plus qu'elle ; & cette douce modeſtie qui accompagnoit toujours la tendreſſe de ſes regards, me firent rougir d'avoir été ſenſible un moment à des careſſes effrontées, & à un langage diſſolu. Heureuſement le ciel permit, pour confirmer mes forces, que don Thadeo ſe fit entendre dans la chambre qui touchoit au cabinet. Il venoit demander compte à dona ***, de l'aventure qui s'étoit paſſée chez moi, & ſur laquelle ſon empreſſement de la quitter, pour ſe rendre auprès de mon épouſe, ne lui avoit pas permis de recevoir d'elle tout l'éclairciſſement qu'il déſiroit. Je dégageai ma main de celle qui la retenoit encore ; & tournant le dos avec une révérence forcée, j'allai au-devant de don Thadeo qui avoit été fort ſurpris de trouver mon carroſſe à la porte. Il ne le fut pas moins de me voir paſſer rapidement en lui faiſant ſigne de me ſuivre. Etant deſcendu ſur mes pas, il ſe rendit à la prière que je lui fis de monter avec moi dans mon carroſſe. Mon deſſein étoit de lui raconter de quel embarras j'étois ſi heureuſement ſorti ; mais la confuſion qui me reſtoit de ma foibleſſe me fit naître tant de diſtractions tumultueuſes, que j'arrivai chez moi ſans avoir prononcé un ſeul mot. La concluſion qu'il tira de mon ſilence,

& qu'il me déguisa pendant quelques jours n'appartient point à cette partie de mon histoire.

Je ne reparus point aux yeux de Fanny sans quelques sentimens de honte, que la seule vue d'une épouse si vertueuse étoit capable de faire renaître. Cependant le feu d'un amour, qui n'en étoit pas plus altéré, eut bientôt consumé ces foibles taches; je repris auprès d'elle toute la tranquillité & toute la joie dont sa présence étoit pour moi comme une source inépuisable. Son incommodité l'attachant à sa chambre, je déclarai que ma maison seroit fermée aux étrangers jusqu'a sa guérison. En vain s'opposa-t-elle à cette résolution, qu'elle regardoit comme un sacrifice que je lui faisois de mes plaisirs. Mon cœur sentoit déjà que tous les amusemens auxquels je donnois ce nom ne le méritoient pas dans son absence. Nous soupâmes en famille dans son appartement, & cet ordre dura aussi long-tems qu'elle fut à se rétablir. Elle en parut si satisfaite, & ses discours rendirent nos repas si enjoués, que je la soupçonnai de se faire cet effort par complaisance, pour me dédommager des plaisirs dont elle s'imaginoit que je me privois pour elle.

Ce fut à la fin d'un de ces soupers domestiques, que je proposai à madame Riding de

nous faire une relation suivie de ses aventures & de celles de Cécile. Peut-être nous l'avoit elle déjà faite plus d'une fois toute entière, mais par fragment & par partie, dans l'espérance où nous étions toujours de satisfaire, milord Clarendon qui avoit souhaité qu'elle se fît en sa présence. Son absence durant plus long-tems qu'il ne nous l'avoit fait espérer, je pressai madame Riding de ne pas différer davantage un récit qu'elle seroit libre de recommencer à l'arrivée du comte : elle nous satisfit en ces termes.

Fin du douzième Livre.

LIVRE TREIZIÈME.

Il ne m'eſt pas difficile de rappeler des évènemens dont les traces ſubſiſteront toujours dans ma mémoire. Mais en commençant un récit où je vous annonce beaucoup plus d'infortunes que de faveurs du ſort, je ſuis arrêtée par la crainte de mêler quelque amertume à l'heureuſe ſituation où vous êtes. N'exigez pas du moins que je renouvelle d'affreux ſouvenirs, que le changement de votre ſort doit avoir effacés. Je détache de mes aventures, & de celles de Cécile, tout ce qui peut avoir quelque liaiſon avec les vôtres; & ſi j'ai quelque eſpérance de vous attendrir, c'eſt par les ſentimens d'une compaſſion ſi douce, qu'elle n'aura rien de pénible & douloureux.

Nous fûmes ſéparées de vous par les rouintons. Je détourne les yeux de l'horrible image de nos premières frayeurs. La connoiſſance que ces barbares eurent bientôt de notre ſexe, nous mit à couvert de leur furie. Ils nous reléguèrent parmi leurs femmes & leurs malades, qui compoſoient une eſpèce d'arrière garde à quelque diſtance de leur troupe. Nous n'y trou-

vâmes point d'autres marques de barbarie que celles qui étoient naturelles à une nation si féroce, c'est-à-dire, que ne leur voyant pour nous aucune aparence de haine, je commençai à me flatter que notre vie étoit du moins en sûreté, & que de quelque côté qu'ils pussent nous conduire, nous trouverions tôt ou tard l'occasion de nous rejoindre.

Cette espérance s'accrut encore, lorsque je les vis attentifs à nous accorder les mêmes secours qu'à leurs femmes, & disposés à porter Cécile, que ma grosseur leur fit regarder apparemment comme un fardeau trop pesant pour mes forces. Mais le péril auquel ma lassitude nous avoit exposées étoit trop présent à mon imagination, pour me permettre aucun ménagement qui eût l'apparence de foiblesse; si je m'étois arrêtée par un mouvement de désespoir qui m'avoit fait succomber à mes peines, & renoncer au soin de ma vie, je conçus qu'avec le précieux dépôt que le ciel avoit remis entre mes mains, il ne m'étoit plus permis de penser à mes propres maux, & qu'il falloit attendre du secours & des forces du même pouvoir qui me faisoit comme une loi de m'en servir.

La résolution que je formai, non-seulement de suivre la marche de mes compagnes, mais de

porter conſtamment Cécile entre mes bras, parut m'attirer quelques marques d'admiration, qui augmentèrent mon courage en renouvelant ma confiance. Le chemin qu'on nous fit faire chaque jour ne fut pas auſſi long que je l'avois appréhendé. Tandis que la troupe des ſauvages faiſoit ſes excurſions ordinaires pour la chaſſe, nous avancions avec beancoup de lenteur, & je m'appercevois vers le ſoir, par l'exactitude avec laquelle ils ne manquoient pas de nous rejoindre, que les lieux du repos étoient réglés. Ainſi mes forces naturelles, jointes à la légereté que j'acquis bientôt par la diminution de mon embonpoint, furent ſuffiſantes pour me faire réſiſter à la fatigue d'une longue marche. Je tentai plus d'une fois pendant la nuit de découvrir le quartier où vous étiez gardés, trop contente ſi j'étois parvenue ſeulement à vous voir, & à vous faire connoître notre ſituation; mais ne pouvant vous chercher qu'au haſard, je rencontrois toujours quelques ſauvages qui ſembloient s'imaginer que je m'étois égarée imprudemment, du moins ſi j'en juge par le ſoin avec lequel ils me faiſoient retourner auprès de mes compagnes.

Je n'ai jamais compris dans quelles vues ils firent un jour la ſéparation de leurs femmes, pour en laiſſer une partie derrière eux, tandis

qu'ils continuèrent leur marche avec le plus grand nombre. Je fus comdannée à rester avec celles qui furent abandonnées. Leur couleur ne permettant point de distinguer si c'étoit tristesse ou maladie qui les tenoit dans un certain abattement, je passai plusieurs jours dans une nouvelle sorte de frayeur, qui venoit autant de la crainte de quelque mal contagieux, que de l'incertitude du sort auquel nous étions réservées. J'avois remarqué qu'il nous étoit mort, dans un espace assez court, plusieurs femmes dont on avoit paru regretter la perte. Cette réflexion me portoit bien à croire que celles qu'on avoit laissées avec moi étoient menacées du même malheur, & qu'on n'en avoit pas porté ce jugement sans raison; mais le ciel ayant soutenu heureusement la santé de Cécile & la mienne, je ne pouvois pénétrer ce qui nous avoit fait traiter avec la même rigueur. On nous avoit laissé d'ailleurs des provisions qui suffisoient pour nous entretenir longtems dans l'abondance; & quoique les femmes auxquelles nous nous trouvions associées n'eussent pas vu partir sans regret leurs compagnes & leurs maris, je n'avois pas remarqué ces transports éclatans dont je me figurois qu'elles n'eussent pu se défendre, si elles avoient été persuadées qu'on les abandonnoit sans retour.

L'unique

L'unique pensée à laquelle je crus devoir m'arrêter, fut qu'elles étoient atteintes en effet de quelque mal dont on craignoit la communication, & qu'on ne nous avoit laissées avec elles que pour les empêcher de se plaindre qu'elles fussent traitées avec moins de ménagement que des étrangères. Je ne doutai point de cette conjecture, lorsque j'en vis quelques-unes mourir presque subitement, & les autres si peu effrayées de ce spectacle, qu'à peine s'éloignoient-elles des cadavres qui venoient d'expirer à leurs yeux. Elles demeuroient dans la même indolence, occupées par quelque rêverie profonde, ou fixées par une pesanteur léthargique, qui les rendoient comme insensibles à ce qui se passoit autour d'elles. Il s'en trouvoit néanmoins quelques-unes à qui la force & la légèreté paroissoient revenir. Elles se levoient alors avec une vivacité surprenante; mais loin de s'arrêter près de leurs compagnes, ou de penser à leur offrir quelques secours, elles prenoient rapidement le chemin qu'elles avoient vu prendre à leurs maris; seules ou accompagnées, elles s'éloignoient, & ne reparoissoient plus.

Quelque incertitude qu'il y eût dans mes premières conjectures, elles m'inspirèrent assez d'effroi pour me faire prendre de justes

précautions contre le danger. Je me retirai avec Cécile à quelque distance de la troupe, & je ne négligeai pas le soin d'emporter une provision de vivres. La liberté qu'on me laissa de m'écarter fut une autre preuve qui me fit juger de la grandeur du mal. Je m'occupai pendant quelques jours du triste spectacle qui frappoit continuellement mes yeux. Enfin, la vue de celles qui paroissoient revenir à elles-mêmes, & qui prenoient aussi-tôt la fuite, me fit naître deux pensées ; l'une, que de quelque nature que fût leur maladie, elles se croyoient sauvées du péril, lorsqu'elles étoient échappées aux premières atteintes ; l'autre, que les sauvages ne pouvoient être fort éloignés, puisqu'elles se hasardoient seules à les suivre dans une situation où je devois craindre à tous momens que l'air seul n'apportât la contagion jusqu'à nous. Il me vint à l'esprit de regagner aussi votre troupe que je me figurois, ou déjà rendue dans son habitation, ou campée à peu de distance. Ce parti me parut si facile, & dans quelque vue que les sauvages nous eussent laissées avec leurs femmes, il y avoit si peu d'apparence qu'ils s'offençassent de nous voir de l'empressement pour marcher à leur suite, que je me déterminai à partir sur les traces de la première femme qui pourroit me servir de guide.

Il s'en échappa deux dès le même jour, & je ne manquai point une si belle occasion ; mais je n'avois pas prévu que leur vîtesse surpasseroit la mienne. La joie sans doute de se voir délivrées d'une situation terrible, les faisoit courir avec la légèreté d'un oiseau, tandis que ma pesanteur naturelle & le fardeau précieux dont j'étois chargée, rendoient ma marche extrêmement difficile. Je les perdis de vue en peu de tems. Mon courage n'en fut point refroidi. Je me flattai que, dans l'inégalité du terrein, elles reparoîtroient par intervalles., ou que les vestiges de leurs pas suffiroient pour me conduire ; & quand j'aurois perdu cette espérance, je n'en aurois pas été plus tentée d'abandonner mon entreprise. Toute autre extrémité ne devoit-elle pas me paroître plus douce que celle que j'évitois par la fuite ; & quels motifs n'étoit-ce pas d'ailleurs que le désir de vous rejoindre, & la crainte d'être séparée de vous pour jamais ? Ajoutez qu'après avoir perdu mes deux guides, & m'être efforcée inutilement de les arrêter par mes cris, je pensois encore qu'il pouvoit arriver à quelqu'autre femme de se mettre en marche par le même chemin, & de me rendre ainsi le secours qui m'avoit manqué.

Je continuai donc d'avancer, en jetant avec une ardeur égale les yeux devant & derrière moi ; & plus fatiguée par mon inquiétude que par les difficultés du chemin, la penſée de me repoſer ne m'entra point dans l'eſprit juſqu'à la fin du jour ; mais remarquant enfin que le ſoleil baiſſoit ſur l'horiſon, je tombai dans des frayeurs beaucoup plus vives que toutes celles qui m'avoient agitée. Quelle reſſource pour une femme timide dans une ſi affreuſe ſolitude ! quel remède même contre la faim & la ſoif qui commençoient à me preſſer ! Le cher enfant que je portois dans mes bras avoit été enſéveli juſqu'alors dans un profond ſommeil, & l'agitation de la marche n'avoit ſervi qu'à le rendre plus tranquille ; mais la nature déclarant bientôt ſes beſoins par des cris & des larmes, ce fut un nouvel avertiſſement du déplorable état où je touchois, & dont il ne ſe préſentoit rien qui pût me garantir. Cependant ayant conçu que le déſeſpoir n'étoit propre qu'à précipiter tous les maux qui me menaçoient, je m'armai d'une conſtance que je croirois impoſſible dans la même extrémité, ſi elle n'étoit immédiatement l'ouvrage du ciel. J'étendis mes regards autour de moi, pour découvrir quelque lieu commode où je puſſe me réfugier avant les ténèbres. J'en

apperçus un qui me parut tel que je le désirois, avec cette heureuse circonstance, qu'il étoit proche d'un ruisseau, & qu'il nous offroit ainsi tout d'un coup de quoi soulager le plus pressant de nos besoins; mais avant que de m'y rendre, je déposai un moment mon fardeau sur le gazon qui m'environnoit; & me prosternant devant le ciel dont le secours étoit désormais mon unique espérance, je lui adressai, dans l'amertume de mon ame, tout ce que je crus capable de l'attendrir en notre faveur; ensuite me tournant vers l'innocente créature qui continuoit de m'exprimer ses nécessités par des larmes: ne crains rien, lui dis-je, aussi long-tems que la vie me sera conservée, car ma tendresse m'inspire un moyen infaillible de soutenir la tienne; mais si je suis condamnée à périr dans cet horrible désert, puisse le ciel t'accorder les secours qu'il m'aura refusés! Je gagnai aussi-tôt l'asyle que la nature m'offroit dans un lieu où la malice des hommes n'avoit jamais profané ses trésors. Quelques arbres distribués sans ordre formoient un bois de peu d'étendue, & la vue le pénétrant tout d'un coup, il n'inspiroit point l'horreur que l'obscurité cause à l'entrée d'une épaisse forêt.

L'excès de ma soif me fit penser d'abord à

l'éteindre. Je m'approchai du ruisseau, & je remarquai avec joie qu'il étoit rempli de poissons, que ma présence n'effrayoit pas. Après avoir satisfait ma soif, je ne doutai point que je n'en pusse tirer le même secours contre la faim ; & sentant de quelle importance il étoit de conserver mes forces, je pris heureusement divers poissons que je ne désespérai pas de rendre propres à ma nourriture ; mais j'étois occupée d'un soin plus pressant. Le jour approchoit de sa fin. Quelques gouttes d'eau que je fis avaler à Cécile, ayant arrêté ses pleurs, je pensai à la mettre à couvert pendant la nuit. Trois arbres qui formoient un triangle régulier me parurent favorables à mon dessein. J'entourai de feuillage l'espace qu'ils contenoient, & je composai pour elle & pour moi un lit qui pouvoit nous défendre des injures de l'air.

C'étoit la connoissance que j'avois des périls de la nuit qui m'avoit fait commencer par ce soin. J'avois remarqué qu'après les chaleurs du jour, l'excès de la fraîcheur étoit pernicieux aux sauvages mêmes, & les précautions que j'avois vu prendre aux rouintons, s'accordoient là-dessus avec mon expérience. Je fais cette remarque pour justifier ma conduite. Dans un grand nombre de nécessités pressantes,

je donnois le premier rang à celles qui l'étoient le plus; & quoique la faim en fût une aussi qui commençoit à se faire vivement sentir, je m'imaginois qu'ayant pris quelques alimens avant mon départ, ils suffisoient, avec un peu de constance, pour me soutenir jusqu'au lendemain. Bientôt la fin du jour ne me laissa plus d'autre lumière que celle de la lune. Je n'espérai point dans cette obscurité de pouvoir recueillir ce qui m'étoit nécessaire pour allumer du feu. Ainsi comptant que le sommeil suppléeroit pendant le reste de la nuit au défaut de nourriture, je me renfermai avec Cécile dans la retraite que j'avois préparée.

Mais j'éprouvai presqu'aussi-tôt des maux que je n'avois pas prévus. Une faim dévorante m'ôta toute espérance de repos; & devenant à la fin un supplice insupportable, elle me força de manger les poissons que j'avois conservés, sans autre préparation que de m'être couchée dessus pendant une heure ou deux, pour diminuer leur crudité par ma chaleur naturelle. Je me trouvai aussi bien de ce misérable repas que des meilleurs mets. Cécile ayant paru jusqu'alors assez tranquille, je commençois à me flatter d'obtenir un peu de repos, & j'écartois même toutes les idées affligeantes qui pouvoient le troubler, dans

la feule vue de conferver ma fanté & mes forces, qui faifoient tout le fond de mes efpérances ; mais les cris de cette petite infortunée m'avertirent bientôt qu'elle éprouvoit les tourmens dont je venois de me délivrer. Quelle apparence de lui procurer le même foulagement ! je le lui offris néanmoins, & l'avidité avec laquelle elle parut le recevoir me fit encore mieux connoître l'excès de fes befoins. Cette penfée arrêta mes mains. La nourriture que je lui offrois me parut moins propre à la foulager qu'à précipiter peut-être la fin de fes jours, & à m'ôter par conféquent le feul bien qui me faifoit encore aimer la vie. Dans un embarras fi cruel, je me rappelai la promeffe que je lui avois faite en préfence du ciel, & dont je n'avois pas cru l'exécution fi proche ; c'étoit une idée qui m'étoit reftée de quelque ancienne lecture. Je pris Cécile entre mes bras ; & regagnant le bord du ruiffeau à la clarté de la lune, je fis pour elle ce qu'elle ignore encore, ce que j'ai enféveli jufqu'à préfent au fond de mon cœur, & ce que je ne vous révèlerois pas même aujourd'hui, fi je ne m'étois engagée à ne vous cacher aucune circonftance de nos aventures. Un mauvais couteau que j'avois confervé dans toutes mes routes, me fervit à m'ouvrir

la veine du bras, au hafard fans doute de me caufer une bleffure dangereufe. Mon fang ayant commencé auffi-tôt à couler avec abondance, je le reçus dans le creux de ma main; & le tempérant par quelques gouttes d'eau que j'y mêlai, je fis avaler cette étrange liqueur à ma chère Cécile. Elle en prit trois fois avec une ardeur qui me confirma ce que j'avois penfé de fes befoins. Sa tranquillité revint auffi-tôt avec fes forces. J'avoue que mes larmes couloient auffi rapidement que mon fang pendant cette trifte opération; mais c'étoit de la tendreffe de mon cœur qu'elles venoient plus que de mon incertitude ou de ma crainte. Je l'embraffai mille fois, après lui avoir rendu un fervice qui fembloit m'attacher encore plus à elle, & me la rendre plus chère. Je retournai enfuite dans ma retraite où nous pafsâmes tranquillement le refte de la nuit.

Fanny, Cécile, moi-même, & tout ce qu'il y avoit de témoins d'un récit fi extraordinaire, nous avions été comme effrayés des préparations par lefquelles madame Riding avoit commencé; & dans l'inquiétude de ce qui devoit les fuivre, nous l'avions écoutée avec une attention qui ne nous avoit pas permis de refpirer; mais fortant tous à la

fois de cette ſituation, nous nous levâmes en tumulte autour d'elle, pour lui marquer autant d'admiration que de tendreſſe & de joie. Fanny lui ſerroit les mains, ſans pouvoir exprimer ce qu'elle ſentoit. Cécile étoit ſuſpendue à ſon cou; & recommençant ſans ceſſe à l'embraſſer, elle ne trouvoit pas plus d'expreſſions que ſa mère. Tous les autres la félicitoient d'une action dont l'hiſtoire ne fournit peut-être aucun exemple; enfin j'interrompis ces acclamations; & plus ému que perſonne par l'étendue que je donnois à mes réflexions: ô généroſité, m'écriai-je, qui ſurpaſſe tous nos éloges! mais c'eſt à moi que les félicitations doivent être adreſſées. A toutes les faveurs dont le ciel me comble, il joint donc le bien ineſtimable de trouver dans mes amis une ame héroïque, & des épreuves de conſtance & de zèle qui ſuffiroient ſeules pour faire le bonheur d'un cœur ſenſible? Madame Riding me ſupplia de modérer ce tranſport; & croyant ſes ſervices trop payés, me dit-elle, par des témoignages de reconnoiſſance qui lui étoient plus précieux que ſon ſang, elle nous demanda un renouvellement d'attention pour la ſuite de ſon récit.

Le retour de la lumière, reprit-elle, m'apporta des conſolations qui me firent per-

dre le souvenir de cette fâcheuse nuit ; après avoir appréhendé de mourir par la privation des nécessités les plus communes, il me fut bien doux, aux premiers rayons du soleil, lorsque mon inquiétude m'eut fait parcourir le petit bois qui touchoit à ma cabane, de trouver quantité d'arbres qui portoient naturellement d'excellens fruits, & sur les bords d'un ruisseau une multitude prodigieuse de nids qui contenoient ou des oiseaux nouvellement éclos, ou des œufs encore plus propres à nous servir de nourriture. Les rouintons négligeant des alimens si légers, ce ne fut point leur exemple qui me donna la hardiesse d'en faire l'essai ; mais je me souvins que nous l'avions fait heureusement avec les abaquis. Il me manquoit du feu. Un champ voisin me fournit des cailloux, & le tronc des arbres une mousse propre à s'embrâser par la chaleur des étincelles. Je mis sur le champ toutes ces découvertes en usage. Mon industrie m'en fit tirer tant de succès, que je me rassurai sur toutes les craintes qui m'avoient alarmée.

C'étoit un malheur de moins ; mais la liberté d'esprit que je me sentis renaître, ne me rendit que plus de sensibilité pour tout le reste de mes infortunes. Le seul doute de votre sort étoit ca-

pable de me causer seul une mortelle agitation ; & cent fois, dès le premier jour, je me sentis portée à me remettre en marche pour vous suivre à toutes sortes de risques. Les espérances qui pouvoient me retenir ne portant que sur les femmes que j'avois laissées derrière moi, il me sembloit que je gagnois peu à les attendre, & que la même dureté, ou les mêmes erreurs qui en avoient rendu deux sourdes à mes cris, ne me permettoient guères d'espérer plus de compassion de leurs pareilles. Cependant cette ressource me parut encore préférable aux dangers où je m'exposai en partant sans guide ; & je ne l'abandonnai qu'après avoir passé inutilement plusieurs jours à l'attendre.

Le fruit que je tirai de ma première épreuve, fut d'apprendre à me passer du secours d'autrui pour découvrir & pour préparer mes alimens. Cette facilité que j'acquis avec peu de travail, fortifia mon courage lorsque je me déterminai à partir. J'étois persuadée qu'après une si longue route que nous avions faite avec les sauvages, nous ne pouvions être fort éloignées de leurs habitations. J'avois déjà fait ce raisonnement en voyant leurs femmes s'échapper seules, & ma pensée est encore aujourd'hui qu'elles ne se seroient point écartées sans avoir quelque certitude de leur route. D'un autre côté la

présence de la mort avoit pu leur faire entreprendre quelque chose au hasard, & cette alternative, sur laquelle je raisonnois aussi, ne faisant que grossir à mes yeux le péril, je ne voyois de part & d'autre que des raisons pressantes d'avancer, soit pour m'assurer le bonheur de vous rejoindre, qui étoit mon unique désir, soit pour nous dérober au danger de la mort que nous n'avions pu éviter que par la fuite. Enfin, l'inspiration du ciel, qui ne manque point d'entrer sans doute dans les entreprises où sa providence est si particulièrement intéressée, ses vues sur Cécile & sur moi, des conseils plus profonds & plus sages que toutes mes réflexions, me déterminèrent à marcher devant moi, sans autre guide que ma tendresse pour Cécile & mon courage.

Le chemin que je fis chaque jour fut proportionné, non-seulement à mes forces, mais encore aux commodités qui s'offroient pour passer la nuit. Ainsi sans avoir de règle sûre pour juger de la longueur de ma route, je me figure que je n'ai jamais fait plus de quatre lieues dans un même jour. Mais quelle idée prendrez-vous de l'espace que j'ai parcouru, si je vous apprends que j'ai marché près d'une année entière, en m'obstinant toujours à suivre la même méthode? Il me devint trop clair,

aprés quelque jours de marche, que j'avois manqué vos traces; & je perdis tout-à-fait l'espoir de vous retrouver avec les rouintons. Je n'osois arrêter mes pensées sur d'autres sujets de crainte qui regardoient la sûreté de votre vie: cherchant, au contraire, à me persuader que vous auriez employé tous vos soins pour vous dérober aux caprices de ces barbares, j'aimois à penser que vous aviez pris comme moi le parti de traverser l'immense désert où j'étois, & je me repaissois quelquefois de l'espoir de vous y rencontrer. J'avois du moins celui de vous rejoindre dans quelque pays habité, ou dans quelque port, vers lequel je m'imaginois toujours avancer. En un mot, je fermois les yeux sur tout ce qui étoit capable de me jeter dans un affreux désespoir, pour ne les ouvrir qu'à des motifs vagues de consolation & d'espérance qui eurent la force de calmer mon imagination.

Il ne faut pas douter que, marchant sans lumières & sans règle, je n'aie fait souvent de vastes circuits qui m'ont peut-être ramenée sur mes pas. Les rivières, les montagnes, les forêts épaisses m'arrêtoient nécessairement, & je prenois le parti de les côtoyer par de longs détours. Un bonheur dont je ne puis trop remercier le ciel, & qui m'a pénétrée mille fois

d'étonnement, c'eſt qu'au milieu d'un déſert, qui eſt la retraite des bêtes les plus farouches, il ne me ſoit jamais arrivé d'en trouver une qui ait pu me cauſer de l'épouvante; & par une autre faveur dont je ne reſſentis pas moins le prix, mon imagination, comme fermée à toutes ſortes de craintes, ne ſe repréſenta pas même ce qui auroit été capable de l'alarmer. Si les cris de ces monſtres frappèrent quelquefois mes oreilles pendant la nuit, c'étoit de ſi loin que l'impreſſion n'en fut jamais aſſez forte pour troubler mon repos. Cependant la commodité des arbres me faiſoit choiſir ordinairement mon aſyle à l'entrée du premier bois que j'appercevois vers la fin du jour. Je me déterminois toujours pour quelque triangle, par la facilité que j'avois à le munir de branches & de feuillages, à moins que le haſard ne me fît découvrir, à l'abri d'une colline ou d'un rocher, quelque grotte, dont il m'étoit encore plus facile de boucher l'ouverture. Dans ma marche, je choiſiſſois auſſi pour me repoſer, au milieu du jour, la côte de quelque forêt, où je me ſentois attirée par l'ombre & la fraîcheur. J'aurois appréhendé de m'y engager; mais je n'en étois que plus tranquille, lorſque j'étois à couvert par une barrière ſi épaiſſe. Il ne manquoit rien à mes déſirs, s'il ſe trouvoit à peu de diſtance

quelque fontaine ou quelque ruiſſeau, avec la facilité d'y apprêter nos alimens, j'avois celle de rafraîchir Cécile dans les flots d'une eau pure; ce ſoin me paroiſſoit auſſi utile à ſa ſanté, qu'il étoit néceſſaire à la propreté continuelle où je m'efforçois de l'entretenir. Dans les chaleurs exceſſives, qui me faiſoient craindre qu'une peau mal apprêtée ne fût pour elle une couverture incommode, je l'enveloppois de fleurs & d'herbes odoriférentes. Vous l'auriez priſe pour l'amour, paré des ſimples ornemens de la nature. Sa langue commençoit à ſe délier. Quelques mots que je lui faiſois déjà prononcer, ſes tendres ſouris, ſes innocentes careſſes faiſoient pendant des heures entières mon amuſement & ma conſolation. Je m'accoutumai tellement à cette vie ſauvage, que laſſée de mes courſes, & charmée de certains lieux où la nature m'offroit ainſi tout ce qui convenoit à mes néceſſités préſentes, j'aurois pris aiſément le parti d'y fixer pour jamais mes pas & mes déſirs, ſi l'eſpérance de vous rejoindre n'eût ſans ceſſe ranimé mon courage contre toutes les difficultés qui me reſtoient à ſurmonter.

Elles devoient néanmoins changer de nature. J'étois deſtinée à goûter une eſpèce de repos, qui n'auroit point été ſans agrément après de

ſi

si longues fatigues, s'il n'avoit été empoisonné par d'autres inquiétudes. Mon récit n'a pu flatter jusqu'à présent que la tendresse de votre cœur par les douceurs de la compassion ; attendez-vous ici à la surprise que des évènemens merveilleux sont capables d'inspirer.

Fin du treizième Livre.

LIVRE QUATORZIÈME.

Un jour qu'ayant traversé une plaine vaste & stérile, je cherchois un asyle pour la nuit, je découvris entre deux montagnes qui terminoient l'horison, un mur fort élevé, dont le sommet étoit encor surpassé par le feuillage d'un grand nombre d'arbres. En le suivant des yeux, j'observai qu'il s'étendoit d'une montagne à l'autre, & qu'il paroissoit servir à boucher la gorge qui laissoit naturellement un passage dans la plaine; en un mot, c'étoit un ouvrage de la main des hommes, & qui annonçoit même une industrie plus cultivée que celle des sauvages. Mais je ne m'arrêtai à cette réflexion que pour bénir le ciel qui m'offroit enfin ce que j'avois cherché avec tant d'ardeur; & dans le premier mouvement de ma joie, je ne pensai qu'à m'approcher du terme de tous mes désirs. Le soleil étoit si bas, que malgré tous mes efforts, il me fut impossible de gagner le mur avant la nuit. Quelque bruit que je crus entendre dans l'éloignement, acheva de me convaincre que j'étois près d'une ville ou de quelque habitation régulière. C'en

fût assez pour faire naître tout d'un coup la plus douce tranquillité dans mon cœur. Cette nuit, pour la première, je négligeai toutes les précautions dont je m'étois fait une habitude, & me bornant à garantir Cécile des injures de l'air, j'attendis impatiemment le jour.

Il se leva si clair & si serain, que j'en tirai des augures encore plus heureux. Mes regards s'étant promenés long-tems au long du mur, je n'apperçus point de porte à laquelle je pusse m'adresser; mais en levant les yeux je découvris quantité de figures humaines qui m'observoient attentivement, & qui paroissoient se communiquer leurs réflexions. J'étendis les bras vers eux, & leur montrant Cécile qui étoit à terre auprès de moi, je les invitai par mes signes à nous accorder leurs secours. Il ne balancèrent point à me répondre par d'autres signes que je crus comprendre. Sur le champ, je leur vis préparer une machine qu'ils laisserent couler jusqu'à moi, & de laquelle sortirent deux hommes, qui m'abordèrent avec beaucoup de douceur; je n'entendis point leur langage, mais je fus frappée de leur politesse & des marques d'admiration qu'ils firent éclater à la vue de Cécile. Leur visage étoit blanc, & je crus démêler dans leurs regards

qu'ils étoient surpris de trouver la même couleur dans un enfant qui n'étoit point de leur nation, & qui leur étoit présenté d'une manière si extraordinaire. J'étois si altérée par mes fatigues, & par les ardeurs continuelles du soleil, que ne me voyant pas d'ailleurs autrement vêtue que la plupart des femmes sauvages, ils me prirent pour une fugitive de quelque nation voisine. Je n'entrerois pas dans ce détail de leurs premiers sentimens, si je ne les avois sus d'eux-même dans la suite, après avoir appris leur langue. Vous ne serez pas surpris, par la même raison, que je vous explique tout d'un coup quantité de circonstances qui ne furent pas d'abord si faciles à pénétrer. Cette nation, la plus douce peut-être & la plus polie qui existe dans l'univers, m'a laissé un souvenir si tendre de ses bienfaits, que j'ai regretté mille fois de n'avoir pas eu assez de lumières pour me faire des idées justes de la situation du pays, & pour me mettre en état d'en ouvrir la route à nos voyageurs. Si ce n'est pas le désir des richesses qui pourroit les y conduire, ceux à qui la vertu est chère, iroient en admirer des exemples qu'on ne trouve pas dans des régions plus riches & plus éclairées. . . .

. . Sans porter si loin mes espérances, je fus ex-

citée par la douceur de ceux qui s'approchèrent de moi, à me rendre avec confiance à leurs invitations. Ils me firent passer par une porte que je n'avois pas apperçue ; & me trouvant environnée tout d'un coup d'un grand nombres d'hommes qui leur ressembloient, & qui portoient de longs bâtons armés d'un fer pointu, je n'eus pas de peine à deviner que c'étoit un corps de troupes qui gardoient la porte. Leur chef, que je distinguai par la déférence que les autres avoient pour lui, me fit quelques interrogations, qu'il interrompit lorsqu'il eût remarqué que je ne les comprenois point. Il prit Cécile entre ses bras, & l'ayant caressée long-tems, il la remit entre les miens. Quelques-uns de ses compagnons, touchés apparemment de l'état où ils la voyoient, me présentèrent un morceau d'étoffe fort nette, dont je l'enveloppai aussi-tôt. Ils parurent surpris de la facilité avec laquelle je donnai une certaine forme à cet habillement, & ils conclurent que je n'étois d'aucune des nations qui leur étoient connues. Leur propres habits étoient du même drap, c'est-à-dire, de laine grise, travaillée assez grossièrement, mais ressemblant par la forme aux justaucorps de l'Europe.

Dans cet intervalle j'avois eu le tems d'ob-

ſerver que le lieu où j'étois avoit beaucoup de reſſemblance avec nos villes. Les maiſons étoient de brique, les rues percées avec méthode; & quoique cette petite place ne ſervît de ſéjour qu'aux gardes du mur, elle ne manquoit ni de propreté, ni d'agrément. J'y remarquai même des jardins qui ne me parurent point ſans art. Les arbres y étoient en grand nombre, & j'en admirai les fruits. La première idée dont je pris plaiſir à me flatter, fut que j'étois tombée dans une colonie de quelque nation de l'Europe dont j'ignorois la langue. Le chef des gardes m'ayant fait ſervir quelques alimens, groſſiers à la vérité, mais cuits & d'aſſez bon goût pour ſe faire manger avec appétit, je conçus par les préparatifs que je vis faire à la porte de ſa maiſon, que j'allois être tranſportée dans quelqu'autre lieu. On atteloit à une petite voiture deux animaux dont l'eſpèce m'étoit inconnue. Je ne me fis pas preſſer pour m'y laiſſer conduire; & ſentant croître ma confiance à chaque démarche de mes hôtes, j'y montai avec Cécile, que je tenois toujours dans mes bras. Ils paroiſſoient auſſi ſurpris de me voir entrer tranquillement dans toutes leurs vues, que j'étois ſatisfaite de leur trouver conſtamment la même douceur & les mêmes apparences de politeſſe.

Ainsi n'ayant aucune alarme sous la conduite d'un cocher & de deux gardes qui avoient pris place avec moi dans ma voiture, je traversai une campagne assez riante, où j'apperçus de tous côtés des traces de culture & des maisons qui n'avoient pas l'air négligé. La disposition des collines ne me permettoit pas de porter bien loin mes observations; mais après une marche d'environ quatre heures, je découvris une ville fort étendue. Mes guides s'attendoient à me voir donner quelques signes d'étonnement. Je jugeai de leur pensée par le soin qu'ils avoient de me faire remarquer ce qu'ils croyoient le plus propre à me causer de l'admiration. De mon côté je tâchois de leur faire entendre que ce spectacle n'étoit pas nouveau pour moi. Enfin nous arrivâmes aux portes de la ville, qui étoient sans défense & sans gardes. Au premier coup-d'œil les rues me parurent belles & les maisons fort bien rangées. Les habitans, qui me prirent apparemment pour une sauvage des nations voisines, nous laissèrent passer sans curiosité. Je n'avois point vu de femmes jusqu'alors. J'en distinguai plusieurs à la différence de l'habillement. Elles étoient, comme leurs maris, beaucoup plus blanches que le commun des sauvages, & leurs robes, d'une laine plus fine que celles

des hommes, les couvroient jusqu'aux talons.

L'édifice à l'entrée duquel on me fit descendre, me parut si supérieur à tous les autres, par sa beauté & par son étendue, que je le reconnus aisément pour le palais du chef de la nation. Je fus introduite dans une vaste salle, au milieu de plusieurs hommes armés qui composoient la garde du prince. Ils me regardèrent avec négligence, se figurant comme les autres que j'étois une sauvage. Je demeurai assez long-tems parmi eux, tandis que mes guides rendoient compte au prince, des circonstances de mon arrivée; & enfin, sur le signe qu'on me fit d'avancer, je traversai plusieurs chambres, qui étoient meublées avec moins de magnificence que de propreté, & je n'eus pas besoin, en entrant dans celle du prince, qu'on prît la peine de me le montrer, pour me le faire connoître.

Il étoit assis, suivant les usages de l'Europe. Son habit étoit d'une blancheur éblouissante, & n'avoit que cette marque qui le distinguât des autres; mais l'air respectueux de quelques officiers qui étoient autour de lui, me permettant encore moins de m'y méprendre, je m'approchai de lui avec une contenance modeste; & au hasard de n'être point entendue, je lui exprimai en anglois la satisfaction que

je ressentois après tant d'infortunes, de me trouver chez une nation généreuse.

Si mon discours ne fut compris de personne, mon action & les mouvemens de mon visage, furent heureusement entendus. Je remarquai par l'impression qu'ils firent sur le prince, qu'il ne s'arrêtoit point à mes misérables habits, & que l'idée qu'il prenoit de moi le jetoit dans des réflexions profondes. Il les communiqua à ses courtisans; & leur curiosité paroissant augmenter, ils prirent Cécile qu'ils lui firent voir de près, & pour laquelle il marqua encore plus d'admiration. Il donna ordre aussitôt qu'elle fût portée à l'appartement de la princesse. Le mouvement que je leur vis faire pour sortir avec elle me causa de l'inquiétude. Ne pénétrant point leur dessein, je me disposai à les suivre, l'on ne pensa point à s'y opposer.

Quand j'emploie les noms de prince & de courtisans, je ne veux point vous faire naître des idées de grandeur & de richesses, mais je n'ai pas d'autres termes pour mettre une juste différence entre le chef d'une nation & des sujets fort empressés à lui obéir. Figurez-vous d'ailleurs une société de gens simples, qui ne connoissent point d'autres biens que ceux de la nature, & qui ne se proposent pour but que de mener une vie tranquille

ſous la conduite d'un maître auſſi ſimple qu'eux : inſtruits néanmoins de pluſieurs de nos uſages, par un haſard dont ils ont ſu profiter, & aſſez heureux pour avoir établi ſur ce fondement une ſorte de politeſſe & d'agrément dans leur commerce. Toutes les obſervations que je fis parmi eux, avant que d'être parvenue à les entendre, me cauſèrent autant d'admiration que de ſurpriſe.

Je fus frappée particulièrement de la propreté & des agrémens de leurs femmes. La princeſſe ſe faiſoit diſtinguer auſſi aiſément que ſon mari par ſon air & par ſa parure. Sans affectation de magnificence, elle étoit vêtue ſi galamment, que je crus remarquer des traces de notre goût dans ſa coîffure & dans ſes habits. Elle n'étoit point ſur un trône, mais les femmes qui l'environnoient étoient ſur des chaiſes beaucoup plus baſſes que la ſienne, & dans tout le reſte j'obſervai la même ſubordination entre elle & ſes ſujettes. Leurs mouvemens plutôt que leurs diſcours me firent juger qu'avant de préſenter Cécile à la princeſſe, on vouloit la revêtir plus décemment, & j'admirai la propreté des habits qu'on lui deſtinoit. Mais la princeſſe parut ſouhaiter de la voir dans l'état où je l'avois apportée ; & ce ne fut qu'après l'avoir conſidérée long-tems avec

mille réflexions que je ne pus comprendre, qu'elle la fit vêtir à ses yeux, & qu'elle commença à la caresser.

Quelque idée qu'on eût prise de nous, je jugeai, par le soin avec lequel nous fûmes traitées, que nous n'étions point regardées comme des sauvages, sur-tout lorsqu'après m'avoir offert aussi des habits assez proportionnés à ma taille, on me vit non-seulement les accepter avec empressement, mais m'en revêtir avec une facilité dont toute l'assemblée parut surprise. Nous fûmes menées dans une maison où l'on me fit connoître par divers signes qu'il dépendoit de moi d'y faire ma demeure. Je me servis assez heureusement du même langage pour faire entendre que j'acceptois cette offre. La chambre où l'on me laissa avec Cécile, étoit propre & commode. Ceux qui habitoient la même maison continuèrent de m'offrir toutes sortes de secours & de services.

A peine fûmes-nous libres, que tournant tous mes sentimens vers le ciel, je le remerciai du fond du cœur de tant de faveurs inespérées. Cécile étoit désormais à couvert de ce que j'avois appréhendé si long-tems pour sa vie. Dans quelque partie du monde que je voulusse me supposer, il me sembloit impossi-

ble qu'une nation aussi douce & aussi policée que celle où j'étois, fût sans liaison avec les colonies de l'Europe, ou même qu'elle n'en fût pas une, dont je ne tarderois guères à parler le langage. Avec beaucoup de mémoire & d'impatience, je me promis de n'être pas six semaines à me faire entendre; & sur combien de points ma curiosité n'avoit-elle pas à se satisfaire?

L'ardeur avide avec laquelle je m'attachai à cette étude fut si vive & si constante, que je ne trouvai point de difficultés capables de m'arrêter. Mes hôtes s'appercevoient avec étonnement de mes progrès; & communiquant leur admiration au prince & à toute la ville, ils disposèrent tout le monde à me voir sortir de ma retraite comme un prodige qui surpassoit toutes leurs idées. J'avois refusé avec constance de paroître à la cour, & dans tous les lieux où je ne me croyois invitée que pour être donnée en spectacle. Cécile n'étoit pas sortie de mes bras, toutes les instances que j'avois essuyées de la part même de la princesse, n'avoient pu me faire relâcher de ma résolution. Enfin je m'étois proposé de ne me livrer au public qu'après avoir acquis une parfaite connoissance de la langue, & m'être procuré quelques lumières sur ma situation.

Je parvins à ce but plus promptement que vous ne ſauriez le croire. L'étonnement de ceux qui vivoient avec moi augmentant à meſure que mes diſcours devenoient plus clairs & plus libres, je me vis bientôt aſſiégée d'une multitude de curieux que leur témoignage attiroit pour m'entendre. Ma première attention fut d'éviter toutes les ouvertures auxquelles ils s'efforçoient de m'engager. Je penſois à me faire un mérite auprès du prince, de la confiance que je ne voulois avoir que pour lui; & ne doutant point qu'il ne fût ſenſible à cette préférence, ma réponſe aux queſtions importunes qui m'étoient renouvelées à tous les momens du jour, étoit tournée d'une manière ſi propre à le flatter, qu'il m'en fit faire pluſieurs fois des remercimens. Cependant j'eus ſoin dans cet intervalle de démêler parmi ceux qui m'aprochoient, un homme aſſez ſenſé pour me donner de juſtes explications ſur mille choſes dont je brûlois d'être éclaircie. Voici le premier compte qu'il me rendit de l'origine & de l'état de ſa nation.

Il y avoit environ cent cinquante ans (& c'étoit remonter par conſéquent fort près de la première découverte des Indes) qu'elle reſſembloit, me dit-il, à celles de quantité de ſauvages qui habitoient encore les pays voi-

ſins, & qui étoient menacés de conſerver toujours leur ancienne férocité. Elle étoit comme les autres, ſans loix, ſans diſcipline, nue, accoutumée à mener une vie errante, & à ſe nourrir, ſans préparation, des animaux qu'elle tuoit dans les forêts. La couleur des deux ſexes étoit olivâtre, & ce qu'il regardoit comme le plus triſte état dont ſes ancêtres euſſent été délivrés, il n'y avoit parmi eux ni principes de religion, ni règles de morale.

Dans cet horrible aviliſſement, qui déshonoroit la nature, un ſauvage qui avoit diſparu pendant pluſieurs années, & qui avoit rejoint ſes compagnons lorſqu'ils ne s'attendoient plus à le revoir, entreprit de les faire changer de vie & d'inclinations, à l'exemple d'un autre peuple, avec lequel il ſe vantoit d'avoir vécu fort heureuſement. Il en avoit appris quantité de choſes qui lui attirèrent en effet l'admiration de tous les ſauvages; mais les ayant aſſemblés pluſieurs fois pour leur propoſer le changement qu'il déſiroit, il ne put faire goûter au plus grand nombre des idées qui choquoient leurs anciens uſages. Après bien des efforts inutiles, il reſſerra ſes vues à une ſeule nation, qui avoit toujours été diſtinguée par ſa douceur; & tâchant ſeulement de gagner parmi les autres un cer-

tain nombre de particuliers qu'il trouva plus diſpoſés à l'écouter, il compoſa de ce mélange un corps aſſez conſidérable, auquel il donna des loix qui ſe perpétuèrent conſtamment.

Tels furent les premiers éclairciſſemens que je reçus, & je les ſépare de quantité de circonſtances fabuleuſes qu'il me fut aiſé de diſtinguer dans le récit d'un homme ſimple, qui n'avoit point d'autres lumières que la tradition de ſes pères. Je lui demandai le nom de ſa nation, & quelle étoit celle d'où leur fondateur avoit tiré ſes principes. Il ne put me faire connoître celle-ci; mais la ſienne ſe nommoit les *nopandes*. La reſſemblance que j'avois trouvée d'abord entre quelques-uns de leurs uſages & les nôtres, ne m'avoit pas laiſſé douter qu'elle ne leur fût venue de quelque communication avec les colonies de l'Europe. Ce que la connoiſſance de leur langue me fit découvrir de jour en jour, me confirma dans cette penſée, & mon opinion eſt encore que leur légiſlateur avoit paſſé les années de ſon abſence dans quelque établiſſement eſpagnol.

Sans être encore ſortie de ma maiſon, chaque remarque que je faiſois ſur la conduite & les actions de mes hôtes, contribuoit à me

persuader qu'ils tenoient de l'Espagne jusqu'à leurs pratiques de religion. J'avois d'abord ignoré l'usage de quantité de petites figures que je leur voyois continuellement entre les mains ; mais apprenant qu'elles servoient à leurs prières, je conçus aisément ce que je ne pus savoir d'eux-mêmes, parce qu'ils n'avoient jamais eu des idées de religion assez nettes pour me rendre compte de leurs principes : il me parut, dis-je, fort clair que ces figures étoient des images de saints, auxquels ils adressoient leur culte sans les connoître. Toutes les maisons en étoient remplies ; & leur trouvant l'air aussi ancien qu'informe, je jugeai que leur législateur en avoit fait d'abord une prodigieuse quantité, qui se conservoit précieusement dans la nation ; mais il en étoit de même de la plupart de leurs opinions & des objets de leur culte qui me parurent visiblement autant d'altérations des nôtres ; soit que le tems seul eût été capable de produire ce changement, soit que le zèle du fondateur eût manqué de lumières.

Je ne me crus pas plutôt en état de m'expliquer librement, que je fis demander au prince la permission de le voir. Elle me fut accordée avec des circonstances qui me firent connoître l'opinion qu'on lui avoit fait prendre

de

de moi. Il m'envoya sa propre voiture, accompagnée d'un de ses principaux officiers, & de quelques-uns de ses gardes. Dans une occasion où je me figurai qu'il étoit important de soutenir ma réputation, je ne négligeai rien de ce qui pouvoit servir à me faire paroître avec avantage. On m'avoit fourni des habits en abondance. Sans m'écarter trop de l'usage de la nation, j'employai toute mon adresse pour leur donner un nouvel air de propreté & d'élégance. L'habillement de Cécile m'occupa particulièrement; & si l'on excepte les ornemens précieux dont la vanité des nopandes n'avoit point encore découvert la source, je doute que dans la plus polie de toutes les villes de l'Europe, on eût pu la parer d'une manière plus galante. Nous fûmes présentées dans cet état au prince & à la princesse, qui marquèrent autant d'admiration à nous voir qu'à m'entendre. Ils accablèrent Cécile de caresses, & leur empressement pour apprendre de moi qui nous étions, ayant beaucoup augmenté par le silence que j'avois affecté de garder jusqu'alors, ils me prirent à l'écart en me témoignant l'empressement qu'ils avoient d'être éclaircis.

Je n'avois pas oublié ce qu'il nous en avoit coûté chez les abaquis, pour obtenir de ce

bon peuple la liberté de le quitter. Ce souvenir me faisant craindre de nous former trop aisément les mêmes liens chez les nopandes, j'avois médité un discours dont j'attendois un effet tout opposé. En apprenant au prince par quel enchaînement d'aventures nous étions tombés dans ses états, & de quelle reconnoissance je me croyois redevable à ses bienfaits, je lui confessai que le plus grand malheur que j'eusse à redouter, étoit d'y être arrêtée trop longtems. Je ne me suis hâtée, lui dis-je, d'apprendre votre langue, que pour être plutôt en état de vous demander la seule faveur qu'il me soit permis de désirer; c'est celle de m'ouvrir incessamment la route de ma patrie, & de me rejoindre, s'il est possible, à des personnes chères, dont je pleure amèrement l'absence. Quelques larmes qui me furent arrachées par un souvenir si tendre, firent tant d'impression sur le cœur du prince, qu'il en versa lui-même en m'écoutant; & paroissant attendre plus d'explication, il me regarda d'un œil fixe lorsque j'eus ajouté quelques autres circonstances de mon malheur. Enfin, comme impatient de mon silence, il me demanda depuis quand j'étois séparée des personnes que je regrettois, & si elles avoient quelques marques auxquelles je pusse les reconnoître. Ce discours

me causant une juste surprise, il continua de me dire que depuis environ quinze mois il avoit reçu dans sa ville deux étrangers qui s'y étoient présentés, & qui y avoient fait quelque séjour; que malgré l'obscurité de leur langage, qui ne lui avoit pas permis de les entendre, il avoit été si satisfait de leur figure & de leurs manières, qu'il ne les avoit pas vu partir sans regret; qu'il les avoit comblés de bienfaits, & qu'au moment de leur départ, lorsqu'il s'efforçoit de les retenir par de nouvelles caresses, l'un des deux fondant en larmes l'avoit serré entre ses bras, & lui avoit présenté un paquet qu'il conservoit encore. J'en ignore l'usage, ajouta le prince, & la touchante idée qui m'est restée de cette aventure, est le seul motif qui me l'a fait garder si précieusement. Mais seroit-il impossible que ces deux étrangers fussent les amis que vous cherchez; ils étoient à-peu-près de votre couleur, & quoiqu'ils ne fussent pas vêtus plus richement que vous, ils n'avoient rien de ressemblant dans la figure & dans les mœurs aux nations sauvages dont ils avoient pris l'habillement.

Je me serois flattée de quelque espérance s'il m'avoit parlé de deux personnes d'un sexe différent, & l'espace de quinze mois qu'il comp-

oit depuis leur départ, m'auroit paru une erreur de ſa mémoire ou de la mienne; mais ayant pris ſoin de lui faire répéter que c'étoient deux hommes, & qu'ils n'étoient acompagnés d'aucune femme, j'aimai mieux renoncer à cette douce idée que de m'y arrêter avec d'autres craintes qui l'auroient troublée cruellement s'il avoit fallu ſuppoſer qu'un ſort encore plus terrible vous eût ſéparé l'un de l'autre. Cependant ma curioſité me faiſant profiter de la diſpoſition où je voyois le prince, je le preſſai de me faire voir ce paquet qu'on lui avoit laiſſé avec tant de larmes, & qui ne pouvoit avoir été abandonné ſans deſſein. Il ne fit pas difficulté de me le montrer. Je l'ouvris en tremblant. Il étoit d'une peau ſèche qui en enveloppoit une autre, & celle-ci étant pliée avec beaucoup de ſoin, je me hâtai de l'ouvrir auſſi. Ne me reprochez pas de vous avoir caché juſqu'aujourd'hui une circonſtance ſi intéreſſante. Il étoit peu néceſſaire de vous rappeler des ſouvenirs douloureux, lorſque j'ai vu la fortune attentive à vous combler de ſes faveurs; mais je ſuis dans un moment ou le même ſilence coûteroit trop à mon cœur, & vous avez du vous attendre à tout ce qu'il y a d'attendriſſant dans mes avantures lorſque vous en avez exigé le récit.

Cette peau, conſervée ſi précieuſement,

ne renfermoit qu'un petit nombre de caractères. N'ayant été écrits qu'avec un charbon, j'étois fort éloignée de les reconnoître. Mais je n'eus pas besoin de les lire entièrement pour m'assurer par quelle main ils étoient tracés. Ils étoient anglois. Je n'en oublierai jamais les termes : « Si quelque faveur du ciel con» duit un jour sur mes traces mes chers en» fans & ma chère amie ; si Cleveland, Fanny, » & madame Riding, sont jetés par quelque » hasard chez cette nation bienfaisante, qu'ils » prennent confiance à leurs hôtes. J'y ai passé » quelques semaines, & j'emporte de la recon» noissance pour l'accueil que j'y ai reçu. Je » prens ma route directement vers le midi pour » gagner l'ile de Cuba ; d'où je tâcherai de re» venir ici sur mes pas, avec des secours qui » me feront retrouver la vallée des abaquis. » Adieu, mes chers enfans ».

Retenez vos larmes, reprit madame Riding, en s'appercevant de l'impression que ce récit faisoit sur Fanny & sur moi, & ne pensez qu'à la satisfaction que je ressentis d'une si heureuse aventure. Ne m'interrompez pas, reprit-elle encore, pour prévenir les effusions de cœur auxquelles Fanny paroissoit prête à s'abandonner ; souvenez-vous que c'est à mon discours que vous devez votre attention. Et fei-

gnant de nous croire dans la disposition qu'elle demandoit, je ne résistai point, continua-t-elle, aux transports de joie qui s'élevèrent dans mon cœur. Le prince, surpris de me voir lever les mains au ciel avec mille marques d'attendrissement & de reconnoissance, s'imagina qu'il ne s'étoit point trompé dans ses conjectures, & se félicitoit déjà d'avoir rempli si heureusement mes désirs. Je le détrompai aussi-tôt. Après le bonheur que je cherche, lui dis-je, celui que votre générosité me procure aujourd'hui est ce qui pouvoit arriver de plus doux pour mon cœur. J'apprens qu'un homme qui m'est aussi cher que moi-même, est échappé à de cruels dangers où j'appréhendois qu'il n'eût été abandonné par le ciel; mais il nous reste à craindre mille autres maux qu'il ignore, & dont tout le poids tombe sur moi qui les connois. Je pris cette occasion de m'expliquer plus ouvertement sur le malheur que j'avois eu d'être séparée de vous; & m'efforçant de lui faire joindre au penchant qu'il m'avoit marqué pour milord un peu de compassion pour l'infortune de ses enfans, je conçus l'espoir de l'engager peut-être à suivre les traces de votre père & les vôtres. Il m'écouta néanmoins sans s'ouvrir; & n'osant rien conclure de l'attendrissement où je le voyois, je remis

à le presser avec plus d'instances lorsque notre familiarité seroit mieux établie.

Nous fûmes interrompus par les acclamations de plusieurs femmes qui vinrent prier le prince avec des transports de joie de rentrer dans l'appartement de sa femme. Il me fit signe de le suivre. J'avois laissé Cécile dans les bras de la princesse ; & croyant déjà assez connoître la nation pour vivre sans défiance, je ne voyois rien autour de moi qui fût capable de me causer de l'inquiétude. Cependant le spectacle que j'eus en entrant, & les cris de joie qui redoublèrent à la vue du prince, me jetèrent dans quelque alarme. Je vis Cécile comme abandonnée aux caresses d'un jeune homme, qui la tenoit amoureusement sur ses genoux, & la princesse qui applaudissoit à ce spectacle avec toutes ses femmes. Ayant demandé l'explication de ce mystère, on m'apprit que le jeune homme, à peine âgé de douze ans, étoit le fils aîné du prince, & qu'au premier regard qu'il avoit jeté sur Cécile, il avoit pris pour cette aimable enfant une passion qui s'étoit déclarée par mille marques d'impatience & d'ardeur. Sa mère avoit eu la complaisance de la remettre entre ses bras pour le satisfaire ; & dans le saisissement de son cœur il s'étoit placé sur une chaise avec elle, où il

ne se lassoit point de l'embrasser avec des transports de tendresse & d'admiration. C'étoit un spectacle qu'on avoit voulu procurer au prince, & j'entendis répèter de tous côtés que jamais le ciel n'avoit marqué sa bonté pour la nation par un augure plus favorable.

Je crus pénétrer le sens de cette félicitation; mais je la trouvai trop contraire à mes vues pour y joindre la mienne. Quoiqu'à l'âge où étoit Cécile, toutes les caresses du jeune prince dussent être regardées comme un badinage, la bienséance ne me permettant point de les souffrir trop long-tems, je repris ma chère fille avec une espèce de jalousie. On me pressa inutilement de la laisser passer dans d'autres mains. J'affectai cette rigueur, pour me délivrer à l'avenir de toutes les propositions qui m'eussent exposée un moment à me séparer d'elle. Le prince approuva ma conduite; & marquant de l'attention & du goût pour tous mes discours, il m'offrit un logement dans son palais, mais je le refusai par la même raison; & la liberté que j'étois sûre de conserver dans ma retraite, me parut préférable à des honneurs qui pouvoient se changer en obstacles pour mes desseins.

Cependant l'intérêt même que j'avois à les ménager m'obligeant de paroître souvent à la cour, j'acceptai tout ce qui me parut propre à

me donner quelque éclat extérieur, & à soutenir l'idée qu'on avoit de moi dans la nation. Les présens que je reçus de la princesse furent employés à ma parure. Le soin que j'avois de me conformer aux usages n'empêchant point que je n'accordasse quelque chose à mon propre goût, je donnai naissance à quantité de modes qui furent suivies avidemment par toutes les femmes. On m'importunoit à tous momens par mille questions sur ma patrie, & je remarquois que mes réponses n'étoient pas négligées; le prince en mit plus d'une à profit dans son gouvernement. Avec plus d'ambition ou plutôt avec un souvenir moins pressant de la situation où je vous avois laissés, & moins d'ardeur pour vous rejoindre, j'aurois peut-être entrepris de communiquer à la nation bien des lumières qui lui manquoient, & qui ne surpassoient pas les miennes. Mais la crainte de m'engager trop loin se présentoit sans cesse à mon esprit; & dans le tems même que je m'efforçois de gagner la confiance du prince pour la faire servir à mes vues, j'appréhendois qu'elle ne devint un lien trop difficile à rompre. La passion de son fils qui se fortifioit de jour en jour, jusqu'à le retenir continuellement chez moi, étoit un autre sujet d'alarme. On paroissoit approuver ses visites; & lorsque je tournois en raillerie cette tendresse extraor-

dinaire pour un enfant, on me répondoit que dix ans qui manquoient à Cécile pour avoir le même âge que son amant, n'étoient pas un espace infini. C'étoit m'annoncer clairement les vues qu'on formoit sur elle. Je ne pouvois rien opposer d'ailleurs au prétexte que le jeune prince employoit pour me voir. Il cherchoit, disoit-il, à s'instruire, & mes discours étoient autant de leçons dont il ne vouloit faire usage que pour le bonheur de son peuple. Ainsi j'étois partagée entre mes propres intérêts, qui ne me permettoient point de répondre à ses empressemens, & celui d'une nation douce & généreuse à qui j'aurois rendu volontiers des services considérables, si je n'avois eu des motifs si puissans pour m'arrêter.

Il se présentoit tous les jours quelque occasion de leur faire ouvrir les yeux sur une infinité d'erreurs. Je balançois alors avec une incertitude qui alloit quelquefois jusqu'au plus amer chagrin. La religion même me faisoit souvent un scrupule de les laisser comme abîmés dans une multitude de superstitions, qu'il me paroissoit fort aisé de détruire. Mais je leur voyois attacher un si grand prix à mes moindres services, que dans le danger inévitable de ne jamais sortir de leurs mains si je me rendois trop nécessaire à leur instruction, toute la difficulté se réduisoit à savoir si leur

intérêt devoit l'emporter ſur le mien. Et dans les momens où le zèle de la religion prévaloit ſur mon propre bonheur, je me ſerois peut-être déterminée à leur en faire le ſacrifice ; mais ne me devois-je pas bien plus à Cécile & à vous qu'à un peuple avec lequel la nature ne m'avoit donné aucune liaiſon ?

Qu'auriez-vous fait, par exemple, ſi dans un conſeil, où je fus appelée, le prince vous eût offert comme à moi, de gouverner ſouverainement ſous ſes ordres ? Cette propoſition, qui pouvoit flatter la vanité d'une femme, ne ſe préſentant à mon eſprit que ſous les couleurs que je vous ai repréſentées, je la regardai comme un piège contre lequel je ne pouvois être trop en garde. Mon refus chagrina le prince. Il me demanda quelle raiſon j'avois de mépriſer une nation qui me marquoit tant d'eſtime ? Cette queſtion augmenta mon embarras. Pour être ſincère je devois répondre que ne penſant qu'à m'éloigner, je ne pouvois me charger d'un emploi qui m'engageoit dans une captivité ſans fin ; mais cette franchiſe avoit ſes dangers. Je commençai à craindre que ce ne fût pas la voie la plus ſûre pour faciliter mon départ, que d'en rappeler ſi ſouvent la penſée, & je ne me défendis que par les

usages de ma patrie, qui dispensent les femmes du soin des affaires publiques.

La principale erreur dont j'aurois voulu guérir les nopandes étoit l'opinion qu'ils s'étoient formée de l'être souverain sur les premières idées qu'ils en avoient reçues apparemment de leur fondateur. Je ne trouvai personne dans la nation qui pût me donner d'autres lumières sur l'origine de leur religion & de leur gouvernement, que celles dont je vous ai déjà entretenus; mais je n'eus pas besoin de voir deux fois l'image sous laquelle ils représentoient le créateur du monde pour m'assurer que l'idée leur en étoit venue des espagnols. C'étoit une figure aussi vénérable par la grandeur de sa fraise, que par la blancheur de ses cheveux & de sa barbe. Ils l'adoroient comme le dieu unique & tout puissant, quoiqu'il fût accompagné, sur ses autels, de deux autres figures auxquelles ils donnoient le nom de ses enfans. Je reconnus aisément dans ces traces grossières de notre foi, les trois personnes qui composent l'essence divine; mais l'idée de spiritualité s'étant perdue sans doute par la longueur du tems, ils ne portoient pas leurs connoissances au-delà de ces représentations. Mon étonnement étoit de leur voir attribuer une puissance & une sagesse infinie à des sta-

tues presqu'informes, dans lesquelles ils confessoient eux-mêmes qu'ils n'avoient jamais découvert aucune marque de pensée ni de mouvement. C'étoit un mystère, disoient-ils, qu'il n'étoit pas permis à la raison d'approfondir. Ainsi, employant notre langage, mais confondant tous nos principes, ils n'avoient pas une seule notion qu'ils pussent expliquer nettement. Ils n'étendoient pas leurs vues plus loin que la matière; ils ne concevoient point d'autre état après la vie qu'un changement de forme, auquel ils donnoient le nom de résurrection. Quelquefois, en leur voyant baiser affectueusement les images dont leurs maisons étoient remplies, je leur demandois quelle idée ils attachoient à ce culte? Ils me répondoient que ces petites statues étoient autant de saints qui avoient mérité des récompenses, & dont le bonheur consistoit à être baisés & caressés continuellement.

De quantité d'autres opinions que le tems ou l'ignorance avoit altérées parmi les nopandes, j'admirai quelle force ils attribuoient encore à celle de la justice divine, même en la défigurant. Si l'on aimoit mieux l'attribuer à la politique de leur fondateur qui n'avoit peut-être rien imaginé de plus propre à soutenir l'ordre qu'il avoit établi parmi eux, il

faudroit prendre une assez haute idée de sa prudence. Je vous ai fait remarquer que le terrain qu'ils habitoient étoit défendu dans quelques endroits par des murs, & dans d'autres par des montagnes & par des lacs, sans que j'aie pu m'assurer exactement de l'étendue qui étoit renfermée dans cette enceinte; mais il s'y trouvoit un rocher fort élevé, au pied duquel étoit une vallée profonde, ou plutôt un affreux précipice, dans lequel on ne pouvoit descendre que par une voie étroite & escarpée. L'avenue en étoit bouchée par un mur fort épais, & la porte gardée continuellement. Ceux qui étoient chargés de cette garde, passoient dans la nation pour de saints ministres de la vengeance divine, & se consacroient à cette fonction dès leur jeunesse; mais ce n'étoit que le premier degré de leur sainteté; car la perfection consistoit à se dévouer au ministère intérieur de ce terrible lieu. On n'y étoit reçu qu'après de longues épreuves; & ceux qui avoient le courage ou la folie de s'y engager une fois, n'en sortoient jamais. A quelque distance de la première porte, & dans l'endroit où le chemin commençoit à se resserrer, on en trouvoit une autre qui étoit encore plus impénétrable. C'étoit l'entrée des ministres intérieurs. Ils

habitoient le fond du précipice. Leur emploi étoit d'y entretenir perpétuellement un grand feu, dont les flammes s'élevoient assez pour être apperçues au dehors. Ce feu se nommoit l'enfer, & les ministres portoient le nom de diables.

Vous concevez que cet appareil redoutable étoit destiné à la punition des crimes ; mais il y en avoit peu qui fussent jugés dignes d'un châtiment si terrible. C'étoient seulement ceux qui blessoient la majesté divine, l'autorité du prince, & la sûreté publique. Ainsi, la profanation, le parjure & le blasphême ; la révolte & la trahison ; le meurtre, le vol & la calomnie passoient pour les seuls attentats qui méritassent l'enfer. Il n'y avoit point de grace à espérer. La conviction du fait portoit avec soi la sentence. On conduisoit le criminel à la première porte où il étoit livré aux gardes qui l'occupoient. Elle étoit ouverte pour le recevoir, & le peuple avoit la liberté de le suivre jusqu'à la porte intérieure. L'espace qui étoit entre les deux portes avoit assez d'étendue pour contenir un grand nombre de spectateurs, & la disposition du terrain qui alloit en descendant, laissoit voir par-dessus le second mur jusqu'au fond du gouffre. Le feu qu'on ne manquoit pas de redoubler

dans ces occasions funestes, rendoit le spectacle d'autant plus affreux, que c'étoit toujours la nuit qu'on choisissoit pour l'exécution. En livrant le criminel aux ministres intérieurs, on l'accabloit d'imprécations, comme une victime dévouée à la colère divine ; & la porte se fermant aussi-tôt, on redoubloit l'horreur de son supplice, par des cris jusqu'au moment où l'on ne pouvoit douter qu'il ne fût consumé par les flammes.

Je n'ai jamais pu démêler, dans les explications des nopandes, s'ils regardoient ce supplice comme une simple image du châtiment qui attend le crime après la vie, ou s'ils croyoient effectivement que c'étoit l'enfer même qui se trouvoit placé dans l'enceinte de leurs murs. Leurs idées avoient les mêmes bornes que leurs sens ; & ce n'étoit pas dans leur seule nation que ces flammes dévorantes étoient redoutées : tous les sauvages voisins trembloient au seul nom de l'enfer. J'ai vu plusieurs fois ces barbares amener leurs criminels au prince des nopandes, lui exposer leurs crimes, & les abandonner à sa justice. Il consentoit à se charger de leur punition, autant pour l'exemple de son propre peuple, que pour la terreur de ses voisins. Si quelque chose a pu me persuader qu'il étoit entré plus

de

de politique que de superstition dans la plupart de ces établissemens, c'est le soin avec lequel on s'étoit efforcé de soutenir tous ceux qui pouvoient contribuer particulièrement au bon ordre de la société, & au maintien de l'autorité souveraine.

Avec quelle joie n'aurois-je point entrepris d'inspirer des idées plus justes à ce bon peuple, si je n'eusse été retenue par des craintes que l'expérience grossissoit à tous momens ? Je voyois leur affection & leur zèle augmenter pour moi de jour en jour par l'utilité qu'ils tiroient quelquefois de mes conseils. Leur tendresse croissoit encore plus pour Cécile, & l'assiduité du jeune prince ne diminuant point auprès d'elle, on ne dissimuloit plus l'espérance commune à toute la nation de la voir dans quelques années princesse des nopandes. Ils croyoient mon ambition flattée par cette attente, & j'en recevois continuellement des félicitations. En vain, dans les visites familières que je rendois au prince, avois-je tenté mille fois de faire tourner nos entretiens sur la nécessité où j'étois de partir, & sur les secours que j'attendois de lui pour mon voyage. Il avoit détourné ce discours avec si peu de ménagement, qu'il avoit quelquefois paru offensé de me les entendre renouveler. La com-

passion qu'il m'avoit marquée pour le sort de votre père, & que je m'efforçois souvent de faire renaître, ne paroissoit plus capable de le toucher. S'il écoutoit une partie de mes plaintes, il se hâtoit bientôt de les interrompre, pour exagérer les raisons qui devoient me faire renoncer à l'espérance de trouver une route certaine dans des déserts dont il ignoroit lui-même l'étendue, & qui n'avoient peut-être jamais été pénétrés. Sans m'avoir déclaré nettement qu'il fût résolu de m'arrêter malgré moi, il m'avoit accoutumée à lui voir rejeter si brusquement tout ce qui pouvoit l'engager là-dessus dans quelque explication, qu'il m'avoit ôté la hardiesse de lui en parler ouvertement.

Enfin le tems qui s'écouloit sans m'amener rien de plus favorable, l'ennui de mon esclavage, & l'impatience de mes désirs, me firent rappeler toute ma fermeté pour lui ouvrir naturellement mon cœur. Je lui parlai du dessein qu'il avoit de nous arrêter, comme d'une faveur qui méritoit ma reconnoissance; mais insistant avec force sur mes inclinations autant que sur mon devoir, je lui protestai que s'il s'obstinoit à me refuser le moyen de les suivre, le parti auquel j'étois fixée inviolablement étoit de partir avec ma

fille dans le même état où j'étois venue ; c'est-à-dire, sans guides, sans secours, seule, nue, s'il m'y forçoit, plutôt que de manquer à tout ce qui m'étoit cher & sacré dans la vie. La fatigue, la misère, rien ne m'étonne, lui dis-je, & les épreuves par où j'ai passé m'ont appris à ne rien redouter. Il parut surpris de cette chaleur; mais comptant sans doute sur les moyens qu'il avoit de s'opposer à mon départ, il sourit ensuite de mon emportement.

Ce fut alors que n'espérant plus rien de ses dispositions, & me sentant plus pressée que jamais de vous chercher, je méditai sur toutes les voies qui pouvoient faciliter mon évasion. Entre une infinité de moyens extrêmes, qui se présentèrent à mon esprit, la vue du jeune prince qui continuoit toujours de nous rendre des soins, me fit naître l'envie de le faire servir à mes desseins. Je l'avois entretenu cent fois des agrémens de ma patrie, & je m'étois apperçue que la description de nos richesses & de nos usages avoit fait une vive impression sur lui. Je ne désespérai pas de l'engager à nous suivre; & chéri comme il étoit dans toute la nation, je me figurai qu'il se feroit accompagner aisément d'un certain nombre de gens d'élite qu'il pouvoit prendre pour les compagnons de sa fortune. Je regardois déjà

ce projet comme infaillible, lorſqu'un nouvel incident auquel je ne m'attendois pas, vint le rendre encore plus facile.

En ſortant de la barbarie, les nopandes avoient conſervé un uſage cher à leur nation, & pratiqué ſi conſtamment, qu'il n'avoit jamais été interrompu depuis l'origine de leur monarchie. Tous les ans, au milieu de l'automne, il ſe faiſoit un détachement conſidérable de leurs plus habiles chaſſeurs, pour ſe répandre dans les forêts voiſines, où ils paſſoient environ trois ſemaines à faire la guerre aux bêtes ſauvages. Outre le fruit de leur chaſſe, qui étoit toujours aſſez abondant pour leur ſervir de principale nourriture pendant l'hyver, ils avoient pour but de ſe ſoutenir dans une certaine réputation de force & d'adreſſe parmi les ſauvages voiſins. Ils ne manquoient point d'ailleurs d'animaux domeſtiques, qu'ils élevoient avec beaucoup de ſoin; mais ce mélange d'alimens rendoit leur table plus abondante; & ſans ſavoir d'où ils tiroient leur venaiſon, j'avois été ſurpriſe d'en voir ſervir une prodigieuſe quantité, qu'ils avoient l'art de conſerver pour toutes les ſaiſons.

Le tems de cette expédition approchoit, & j'entendis le jeune prince, qui avoit obtenu, pour la première fois de ſon père, la

permiſſion de ſe mettre à la tête des chaſ-ſeurs, parler beaucoup de l'agrément qu'il s'y promettoit. Hélas! lui dis-je ſans affectation, vous ne nous reverrez plus; car le parti que j'ai pris de m'éloigner eſt invariable, & je l'exécuterai avant votre retour. Vous nous aimez, ajoutai-je en remarquant ſon étonnement, & vous êtes capable d'un ſecret. Recevez nos adieux. J'emporterois trop de regret s'il falloit partir ſans vous donner cette marque de reconnoiſſance & d'eſtime; mais gardez-vous de trahir ma confiance en révélant mon deſſein. Il parut mortellement affligé de cette déclaration; & n'oſant me menacer d'en avertir ſon père, il me proteſta que pour s'oppoſer à mon départ il alloit renoncer à la chaſſe. Je ſavois combien il avoit d'ardeur pour cette partie. S'il eſt vrai, repris-je que notre départ vous chagrine, qui vous empêche de lever vous-même les raiſons qui m'y forcent? je n'ai point d'autre vue que de chercher des perſonnes dont je ne puis ſupporter l'abſence; le père, la mère de Cécile qui vous eſt ſi chère. Je vous ai raconté vingt fois leur funeſte aventure; n'en avez-vous pas été touché? Le ciel réſerve peut-être leur ſalut à votre ſecours. Votre chaſſe n'eſt-elle pas le plus heureux moyen que je puiſſe déſirer

pour découvrir leurs traces ? Il reçut cette ouverture avec un transport de joie ; & me promettant d'employer toutes ses forces à vous chercher, il osoit déjà m'en garantir le succès. Mais je l'arrêtai encore : non, non, lui dis-je, je ne me fie à personne d'une si importante entreprise. Vous pourriez les rencontrer sans les connoître, sans vous faire entendre d'eux, sans leur persuader de vous suivre ; je veux être avec vous pour ne rien laisser au hasard.

Quoique ma proposition ne fût pas sans difficultés, & que le jeune prince les sentît presqu'aussi vivement que moi, il les crut beaucoup moins terribles que le danger de perdre Cécile. Cette aimable enfant, qui commençoit à peine à faire usage de ses forces pour marcher, sembloit l'inviter par ses tendres souris à négliger les craintes communes pour la servir. Il me promit de tout oser. Je lui traçai le plan qu'il devoit suivre : c'étoit de s'assurer seulement de vingt de ses chasseurs, qu'il laisseroit derrière lui, à quelque distance de l'enceinte. Ayant la liberté de me promener avec peu de suite, je comptois me rendre, deux jours après son départ, au lieu où ses gens seroient à m'attendre, & le rejoindre aussi-tôt avec eux. Ces deux jours d'intervalle me parurent nécessaires pour détourner les

ſoupçons du prince ſon père, & pour lui faire prendre d'autres idées de ma fuite.

Projet téméraire, mais le ſeul qui s'offrit à mon choix, & trop heureuſe de trouver tant de facilités à l'exécuter! Les vingt chaſſeurs du jeune prince étoient autant d'amis fidelles, qui lui étoient attachés juſqu'à tout entreprendre pour lui. Je reconnus cette diſpoſition au premier compliment qu'ils me firent de ſa part. Ils m'apprirent qu'ayant fait avancer le gros de ſa troupe, il étoit demeuré lui-même à nous attendre, & que nous le rejoindrions avant la fin du jour. Une voiture commode, qui me fut préſentée auſſi-tôt, acheva de m'apprendre qu'il n'avoit rien négligé.

Nous ne fûmes pas long-tems à l'appercevoir. Son impatience ne lui avoit pas permis de s'éloigner beaucoup. Il m'aborda avec des témoignages de ſatisfaction qui me répondirent des ſentimens de ſon cœur, & je fus ſurpriſe de lui entendre tenir un langage auquel je n'avois jamais oſé m'attendre. Il m'a ſemblé, me dit-il, qu'il ſerviroit peu pour notre deſſein de nous unir au gros des chaſſeurs, d'autant plus que c'eſt leur uſage de ſe ſéparer enſuite lorſqu'ils arrivent dans l'épaiſſeur de la forêt. Nous n'en ſerons pas moins exacts ni moins ardens dans nos recherches, & nous aurons

la liberté de conserver entre nous notre secret. Mais j'ai porté mes vues plus loin, ajouta-t-il; & s'il est vrai qu'en marchant vers le midi, suivant les lumières que vous avez tirées de l'écrit de milord, nous puissions espérer de nous rendre au lieu où il est peut-être déjà parvenu, pourquoi ne prendrions-nous pas directement cette route? Si nous sommes assez heureux pour y arriver après lui, nous nous serons épargné les peines d'une longue incertitude, & nous nous applaudirons d'avoir choisi la voie la plus courte; ou si d'autres obstacles le retiennent encore en chemin, nous serons les maîtres de revenir sur nos pas, avec l'espérance de le rencontrer, telle que nous l'avons aujourd'hui.

Je trouvai ce raisonnement si sage, qu'après avoir fait réflexion que vous n'auriez pas manqué vous-même de prendre le chemin de la Havana, j'ajoutai aux motifs du prince tous ceux qui pouvoient redoubler son ardeur. Oui, lui dis-je, c'est le ciel qui vous inspire ce dessein, autant pour votre satisfaction que pour la mienne. Vous aurez celle de voir ces nations policées dont je vous ai tant de fois fait l'éloge. Vous donnerez au père de Cécile un témoignage de zèle & d'amour, qui le rendra peut-être favorable à tous vos désirs, & ne doutez

pas que de façon ou d'autre il ne vous donne des marques de reconnoiſſance qui ſurpaſſeront votre attente. Votre père même, qui fait tant de cas de mes foibles conſeils, ſera charmé de vous voir revenir avec les lumières qu'il cherche en moi, & que vous aurez puiſées dans leur ſource.

Il ne fut queſtion, après cette courte délibération, que de chercher les moyens de ſuivre conſtamment la route du midi. Le prince dépêcha un de nos compagnons vers la troupe des chaſſeurs, pour les avertir du deſſein qu'il avoit de s'écarter avec ceux qui étoient à ſa ſuite. Cette précaution m'avoit paru néceſſaire. Nous attendîmes le retour de ce courier, trop intéreſſés à ne pas diminuer le nombre de nos défenſeurs; & n'ayant pu nous former d'autre guide que le ſoleil, nous nous mîmes en marche ſur les ſeules lumières que nous tîrames de ſon cours.

Je ne vous dirai point par quels détours nous marchâmes l'eſpace de trois ſemaines au travers d'un pays couvert de forêts, & ſouvent coupé par des marais ou par des montagnes qui allongoient ſenſiblement notre route. La fatigue n'étoit que pour nos chaſſeurs, qui étoient à pied, & qui s'efforçoient ſans ceſſe d'écarter tout ce qui pouvoit nous être

incommode. Dans une voiture assez légère ; nous n'avions point d'autre peine que celle de régler notre voyage par des comparaisons & des calculs continuels. Le prince entroit dans mes réflexions avec une prudence & des vues qui me causoient de l'admiration à son âge. Il entroit encore plus dans les soins que je prenois de Cécile. Une mère tendre n'auroit point été capable de tant d'attention. Il partageoit avec moi, pendant le jour, la peine de la porter ; une contrainte à laquelle il s'offroit avec tant de plaisir, méritoit même un autre nom. J'admirois cette ardeur de sentimens, qui ne lui permettoit pas d'être un moment tranquille, s'il n'étoit sûr que Cécile n'étoit gênée en rien ; & quelques charmes que je découvrisse déjà dans ma fille, ne pouvant expliquer naturellement une passion si vive pour un enfant de cet âge, je l'attribuois à la providence qui nous l'avoit ménagée comme une dernière ressource. Les nuits nous causoient encore moins d'embarras. Le zèle du prince redoubloit pour les faire passer tranquillement à Cécile. Ses gens ne manquoient point de commodités qui convenoient à nos besoins; & prenant soin chaque jour de tuer une certaine quantité de gibier, nous nous trouvions le soir dans le repos & dans l'abondance.

Une partie du tems se passoit à nous entretenir de nos espérances. Je prévenois le prince sur toutes les douceurs auxquelles il devoit s'attendre, si nous étions assez heureux pour arriver au terme de tant de fatigues & de désirs. Mes discours l'enflammoient jusqu'à lui faire oublier sa patrie. Il protestoit qu'il n'y en auroit jamais d'autre pour lui que celle de Cécile. Sa crainte étoit que votre famille, dont je lui avois peint la grandeur & l'opulence, n'approuvât point ses sentimens. Il me conjuroit de prendre ses intérêts auprès de vous, & de faire valoir le zèle qui l'avoit porté à me suivre. Je lui répondois que vous seriez sensible à la reconnoissance, & qu'il ne devoit pas douter que vous ne prissiez pour lui toute la tendresse qu'on a pour un bienfaicteur & pour un fils.

Le vingt-troisième jour de notre marche, lorsqu'impatiente d'une si longue course, je commençois à sentir que mon cœur se serroit d'inquiétude & d'ennui, j'apperçus, du sommet d'une colline, une vaste plaine que je reconnus aussi-tôt pour la mer. Mes compagnons, qui n'avoient jamais vu d'eau plus étendue que les petits lacs dont leur habitation étoit bordée, parurent saisis d'admiration. Je leur expliquai ce qu'ils devoient penser de ce spectacle ; &

m'étant prosternée pour remercier le ciel, je ne balancai point à les assurer que nous touchions à la fin de nos peines.

Il ne m'en restoit pas en effet le moindre doute ; & persuadée que nous avions suivi la direction de milord, comme je l'étois qu'elle n'avoit pu me tromper, je me croyois du moins sur quelque côte méridionale, d'où il ne pouvoit rester jusqu'à l'île de Cuba, qu'un trajet assez court. Suivant les idées mêmes que j'avois conservées de nos anciens voyages, je me figurai que je n'avois rien à risquer en côtoyant le rivage à ma gauche, & qu'ayant pour bornes la pointe de Tegeste dont j'avois entendu le nom tant de fois, je ne pouvois manquer de tomber en chemin dans quelque port espagnol, où je trouverois des facilités pour le passage. Mes espérances redoublèrent, & je ne pensai qu'à les communiquer à mes compagnons. Nous prîmes au long du rivage, avec moins de commodité que nous n'en avions eu dans la plaine ; mais soutenus par la joie que j'inspirois à toute ma troupe, le jeune prince ne pouvoit contenir ses transports ; il m'embrassoit comme s'il eût déjà commencé à vous appercevoir, & que dans la défiance de l'accueil auquel il devoit s'attendre, il eût imploré timidement mon secours pour obtenir votre amitié.

Nous continuâmes de marcher pendant trois jours, ſans appercevoir aucune trace d'habitation ; mais en jetant les yeux vers la mer, je crus découvrir un vaiſſeau qui cingloit à pleines voiles, en côtoyant le rivage à la même diſtance ; & ſi j'eus d'abord quelque peine à me perſuader que je ne m'abuſois point il me devint clair peu-à-peu que je ne pouvois plus me tromper. Je priai mes compagnons de s'arrêter ; & leur ayant fait appercevoir ce ſpectacle, qui leur cauſa d'abord moins de ſatisfaction que d'effroi, je les preſſai d'allumer auſſi-tôt un grand feu. Mon deſſein étoit de nous faire remarquer par l'équipage, & je ne pouvois trop me hâter, dans la crainte qu'étant favoriſé par le vent, il n'échappât avant le ſoir à ma vue. Le ciel permit que les premières flammes frappaſſent les yeux du capitaine, & je ne fus pas long-tems ſans m'appercevoir qu'il avoit tourné ſes voiles vers le rivage.

Le ſaiſiſſement de ma joie fut ſi vif à cette heureuſe vue, qu'ayant à peine la force de me ſoutenir, je m'étendis à terre, en conſidérant d'un œil paſſionné le vaiſſeau que je regardois déjà comme l'inſtrument de ma délivrance. Il s'approchoit avec vîteſſe. Je ne diſtinguai point le pavillon ; mais ne pouvant méconnoître l'habillement de l'Europe, je vis toutes mes

eſpérances agréablement confirmées. Je me levai pour deſcendre au rivage, & j'invitai le prince à me ſuivre, avec autant de confiance que ſi j'euſſe déjà reçu la parole du capitaine.

La côte, quoique douce & unie, ne permettant point au vaiſſeau de s'avancer juſqu'à nous, & la prudence même demandant toujours des précautions avec les peuples de l'Amérique, je ne fus point ſurpriſe de voir jeter l'ancre à la portée du canon. Le capitaine ſe mit dans ſa chaloupe avec quelques gens armés. Il fut à nous dans peu de momens. Je l'excitois par mes ſignes, & je le ſaluois à la manière de l'Europe, pour lui inſpirer un peu d'empreſſement à me joindre. Enfin le ciel m'accorda tout ce que j'avois ſouhaité. C'étoit un anglois. Je n'en pus douter aux premiers mots que j'entendis. Je ſerois morte de joie ſi la cauſe même de ces tranſports n'eût été le plaiſir que je trouvois en quelque ſorte à revivre.

J'appris en peu de mots au capitaine le beſoin que j'avois de ſon ſecours. Il me le promit généreuſement. Mais en répondant à mes queſtions il ajouta deux choſes qui changèrent toute ma ſatisfaction en triſteſſe. Cette mer que je prenois encore pour le golfe du Mexique, étoit la grande mer d'occident, & le pays déſert que j'avois traverſé étoit la Floride.

Ainsi, loin de me trouver dans le voisinage de l'île de Cuba, j'en étois séparée par des espaces immenses; & ce que j'avois de plus proche de moi sur la gauche étoit la Virginie. Le capitaine avoit fait voile de Riswey, port anglois, où je me souvenois d'avoir relâché avec vous. Sa route étoit bien au midi, mais elle devoit se terminer à ******, petite colonie de françois protestans, avec laquelle la sienne étoit en commerce. Il m'assura que sans un de ces hasards extraordinaires, sur lesquels il faut peu compter dans ces mers, je ne pouvois espérer d'occasion pour gagner les colonies espagnoles.

Avec cette triste nouvelle, il me déclara que son vaisseau étant chargé de marchandises, & trop foible pour soutenir un poids plus considérable, il ne pouvoit se rendre à la proposition que je lui faisois de me recevoir avec mes compagnons. Toute la faveur qu'il dépendoit de lui de m'accorder, étoit d'en prendre deux avec ma fille & moi; & son inclination à m'obliger que je crus sincère, le porta d'ailleurs à m'offrir toutes sortes de services.

Je sentis tout d'un coup entre quelles difficultés j'allois être partagée. Il falloit me résou-

dre à laiſſer mes compagnons derrière moi ; ou renoncer aux offres du capitaine pour demeurer avec eux. Mon penchant n'étoit point incertain. L'eſtime, la reconnoiſſance, tout me faiſoit ſouhaiter de ne pas abandonner le prince, & j'avois trouvé cent fois de la douceur à penſer que vous vous feriez vous-même une joie ſenſible de recevoir notre libérateur & notre ami ; mais pouvois-je rejeter auſſi la ſeule occaſion qui ſe fût offerte depuis ſi long-tems de me délivrer de mes peines ? Qui me promettoit d'en trouver une autre ? Et quelque lumière que je puſſe me procurer ſur la ſituation des lieux, que voyois-je devant moi, que de l'incertitude & de l'obſcurité ? Il ſe préſentoit à la vérité un autre parti ; c'étoit celui de prendre avec nous le prince, & de renvoyer ſes gens dans leur patrie ; mais je ne pouvois me flatter qu'ils conſentiſſent à quitter leur maître ; & combien y auroit-il eu de cruauté d'ailleurs à le dérober à ſon père, au peuple qu'il devoit gouverner, à des amis fidelles qui n'avoient conſulté que leur affection pour le ſuivre, & qui méritoient eux-mêmes une juſte part à ma reconnoiſſance. Ces idées n'avoient pas fait d'impreſſion ſur moi, lorſqu'étant accompagné de ſes gens, je ne doutois

tois pas que dans quelque endroit de l'univers qu'il plût au ciel de nous jeter, il ne pût regagner son pays avec une si bonne escorte; mais l'emmener seul ou si mal accompagné, c'étoit le ravir pour toujours à sa famille & à sa nation.

Cependant un regret encore plus tendre me faisoit considérer quel alloit être son désespoir en voyant disparoître ma fille. Le capitaine à qui j'avois communiqué toutes mes réflexions, me conseilloit, sans balancer, de prendre le tems de la nuit pour gagner le vaisseau. J'évitois par-là toutes sortes d'obstacles; & je prévoyois déjà que ce seroit le seul parti auquel je serois obligée de m'arrêter; mais aimant tendrement le jeune prince, & connoissant quelle étoit la force de sa tendresse pour Cécile, mon cœur saignoit de la tromperie cruelle que je lui préparois; & quand je me rappelle des circonstances si douloureuses, je doute que ses tourmens aient surpassé les miens. Il fallut se rendre néanmoins à des motifs plus puissans qu'une vaine compassion. Je convins avec le capitaine qu'il retourneroit au vaisseau jusqu'à la nuit; & qu'après avoir soupé sans affectation avec le prince & ses gens, je m'approcherois du rivage, où il viendroit me prendre dans l'obscurité. Que

d'artifices il me fallut employer pour déguiser mon dessein, & combien de fois le prince auroit-il dû s'en appercevoir à ma rougeur, si la simplicité & la candeur de son naturel ne l'eussent rendu incapable de défiance ! Notre entretien n'eut point d'autre sujet que l'espérance qu'il avoit de vous voir. Il comptoit s'embarquer le lendemain. Je fis violence à ma sincérité, jusqu'à lui répondre continuellement dans cette supposition ; & le soir, avant que de s'éloigner de moi pour se livrer au sommeil, il m'embrassa tendrement, dans la satisfaction qu'il avoit d'emporter une pensée si douce. Je lui rendis ses caresses, mais les larmes aux yeux, & le cœur pénétré d'amertume. Embrassez ma fille aussi, lui dis-je, & puisse le ciel vous accorder tout le bonheur que vous méritez. Il l'embrassa avec un transport de joie. Ce furent les derniers mots qu'il entendit de ma bouche. Je saisis le moment où je le crus enséveli dans le sommeil ; & gagnant le rivage, j'y trouvai le capitaine qui me reçut dans sa barque.

De tous les malheurs de ma vie, je vous confesse que c'est le seul qui m'ait laissé quelques remords. Mon trouble fut si grand pendant tout le reste de la nuit, qu'il ne me permit point de fermer l'œil ; & le jour suivant,

quoique le vent nous eût été si favorable, que nous étions déjà fort éloignés de la côte, je demeurai tristement enfermée dans un coin du vaisseau, comme si j'eusse appréhendé, en tournant les yeux vers la terre, d'entendre les cris, ou de rencontrer les regards de l'infortuné prince des nopandes. Dans quelque lieu du monde que le sort l'ait conduit, qu'il y vive heureux, & que le ciel lui rende le bien qu'il nous a fait !

Il ne me reste rien de plus touchant à vous raconter que mes incertitudes. Le capitaine anglois, à qui je m'ouvris d'une partie de mes vues, me répéta qu'à moins de gagner par terre la pointe de Tegeste, voyage aussi pénible & aussi incertain que celui que je venois d'achever, je ne devois attendre que du hasard l'occasion de passer dans l'île de Cuba. Nous arrivâmes à ***, où l'on me tint le même langage, & le capitaine d'un vaisseau françois que nous trouvâmes dans ce port, ajouta que pour le dessein que je marquois, la voie qu'il croyoit la plus courte & la plus sûre étoit de retourner en Europe avec lui. Quel changement dans mes espérances ! je balançai mille fois si je ne reprendrois pas le chemin de la terre avec tous ses risques ; & dans les tendres mouvemens qui me portoient

ſans ceſſe vers vous, je n'aurois pas ſuſpendu un moment cette dangereuſe entrepriſe, ſi ma ſanté ou ma vie euſſent été les ſeuls biens que j'avois à ménager ; mais la conſervation de Cécile & votre intérêt même que je conſidérois dans tous les ſoins que je rendois à cette chère élève, me firent prendre le ſeul parti dont la prudence m'ordonnoit le choix. J'acceptai les offres du capitaine françois ; & ſans autre ſecours qu'une ſomme fort médiocre que la néceſſité me força d'emprunter, avec l'eſpoir de la reſtituer quelque jour en Angleterre, je pris la route du Havre de grace, où le vent nous conduiſit heureuſement.

Les principales circonſtances de cette narration regardant Cécile, nous avions eu les yeux preſqu'auſſi ſouvent attachés ſur elle que ſur madame Riding, pendant un ſi long récit de leurs peines. Il n'y eut perſonne qui ne fût agité d'une vive inquiétude en ſe la repréſentant au milieu de ces vaſtes ſolitudes, qui avoient été ſi long-tems ſon ſéjour, ou dans cette extrémité de misère, dont la peinture étoit ſi touchante ; nous donnâmes tous des larmes de tendreſſe au jeune prince des nopandes, qui méritoit ſi bien, par la bonté de ſon naturel, d'être né dans un climat moins barbare. Cécile même n'avoit point entendu

cette partie de ses aventures sans ressentir quelque émotion. Elle ne put le désavouer, lorsque nous la pressâmes de confesser ce qui s'étoit passé dans son cœur. Don Thadeo fut le seul qui garda le silence, & qui se retira sans l'avoir rompu.

Il étoit si tard que chacun ne pensa qu'à se livrer au sommeil; mais ce sombre espagnol attendoit madame Riding hors de l'appartement de Fanny; & la prenant à l'écart, il lui demanda quelques momens d'entretien. Après un discours vague sur différentes circonstances de son récit, il la supplia de lui dire naturellement si c'étoit la première fois qu'elle eût parlé du prince des nopandes à Cécile, & depuis quand elle l'avoit informée de cette étrange aventure. Madame Riding, sans chercher à pénétrer le motif de cette question, lui répondit que jusqu'à l'éclaircissement de la naissance de sa fille, c'est-à-dire, jusqu'à l'heureuse rencontre de ma femme à Quevilly, elle n'avoit donné à personne des lumières qui auroient pu nuire à ses desseins; mais que depuis ce tems-là, quoiqu'il ne lui fut point encore arrivé de s'expliquer avec l'étendue qu'elle venoit de donner à son récit, elle n'avoit pas laissé de nous raconter diverses parties de son histoire, parmi lesquelles il étoit impossible qu'elle n'eût

parlé quelquefois du prince des nopandes. Cet aveu fit une impreſſion étonnante ſur don Thadeo. Il n'ajouta rien à ſes queſtions; & s'étant retiré d'un air affligé, il pouſſa une infinité de ſoupirs que madame Riding entendit dans l'éloignement.

Elle ſe hâta le lendemain de m'informer de cette biſarre converſation. J'en compris le ſens au premier mot. Il n'étoit pas douteux pour moi que don Thadeo ne brûlât d'une vive tendreſſe pour Cécile, & j'étois raſſuré là-deſſus par mes réflexions. Cependant comme je ne ſouhaitois pas ſeulement de donner un mari tendre à ma fille, & que je ne lui déſirois pas moins un homme ſenſé, je réſolus d'approfondir tout à la fois avec plus de ſoin, & le caractère de ſon amant, & le myſtère d'une paſſion dont j'ignorois encore le ſuccès. Premièrement, je voulus ſavoir de madame Riding même ce qu'elle penſoit des inclinations de Cécile. Vous êtes-vous apperçue, lui dis-je, qu'elle ſoit ſenſible aux empreſſemens de don Thadeo, & voyez vous entr'eux quelque marque d'intelligence? La réponſe de madame Riding fut tout-à-fait ſurprenante pour moi. J'ai eu deſſein plus d'une fois, me dit-elle, de vous conſulter ſur mes propres doutes. Mes yeux ſont frappés depuis long-tems de

la passion de notre espagnol, & je penchois à croire comme vous qu'elle ne seroit pas si tranquille, ni peut-être si constante, s'il ne trouvoit quelque apparence de retour dans le cœur de Cécile. Cette pensée m'a fait observer curieusement toutes les démarches de ma fille. Je lui voyois quelquefois un air de mélancolie, qui me paroissoit appartenir de bien près à l'amour, s'il n'en étoit pas déjà l'effet; & cela étoit porté jusqu'à lui faire chercher la solitude. Un jour vers le soir, je la vis descendre seule au jardin. Peut-être aurois-je étouffé mes soupçons si je n'avois vu don Thadeo prendre ensuite le même chemin. L'obscurité devenoit épaisse. Je me déterminai à les suivre. Comme le cabinet de verdure est le seul endroit où l'on puisse se tenir à couvert, je craignois déjà de les y trouver ensemble. Mais dès le premier pas que je fis au jardin, j'apperçus don Thadeo assis seul sur un banc, & se baissant à mon passage pour se dérober dans les ténèbres, je feignis de ne l'avoir point remarqué; son dessein, sans doute, étoit d'échapper à ma vue puisqu'il prenoit ces précautions; cependant, par l'inconstance des désirs ordinaires aux amans, il vint aussi-tôt après moi; & m'arrêtant par le bras : vous allez causer, me dit-il d'une voix basse, un

chagrin mortel à Cécile ; elle eſt dans le cabinet avec une de ſes femmes, & un homme qu'elle entretient depuis un quart-d'heure ; j'en ſuis sûr, ajouta-t-il, j'ai vu l'homme arriver, & s'introduire ici ſecrètement.

Je reconnus, dans l'air de don Thadeo, un violent dépit qui ſe cachoit ſous une modération forcée. Cependant une juſte précaution pour la réputation de Cécile, me fit prendre le parti de lui répondre que je ſavois de quoi il étoit queſtion, & que je le trouvois indiſcret d'être venu ſe mêler dans une affaire d'importance, où il n'étoit point appelé. Comme il eſt reſpectueux, il ſe retira ſans répliquer. Ma défiance & ma curioſité n'ayant fait qu'augmenter, je m'approchai ſi doucement du cabinet, que je ne fus point entendue. Les premiers mots qui frappèrent mes oreilles furent une peinture touchante de la miſère de quelques perſonnes que je n'entendis point nommer. Voici tout ce qui me reſte, interrompit Cécile ; mais j'eſpère que ſous divers prétextes j'obtiendrai de mon père la ſomme dont vous avez beſoin. Elle lui marqua un autre jour pour ſe rendre dans le même lieu ; & paroiſſant craindre qu'on ne s'apperçût de ſon abſence, elle reprit ſeule le chemin de la maiſon.

Ce ne fut pas sans peine que j'évitai sa rencontre ; mais concevant que l'inconnu qu'elle venoit d'entretenir demeuroit entre les mains de sa femme de chambre, qui devoit apparemment le conduire à la porte, je ne pus résister à l'envie d'en apprendre davantage de la bouche de ces deux personnes. Je continuai de les écouter. Leur discours fut un éloge admirable du caractère de Cécile. Quoiqu'en retraçant des faits qui leur étoient familiers, ils n'en répétassent point toutes les circonstances, il leur en échappa assez pour me faire comprendre que toute son occupation étoit de se livrer à la compassion & à la générosité de son cœur. L'inconnu étoit un honnête ministre qui s'étoit ouvert depuis quelque tems cet accès auprès d'elle. Le sujet particulier pour lequel ils étoient convenus d'un autre rendez-vous, regardoit une malheureuse dame dont la fortune avoit été si dérangée par la perte de son mari, que se trouvant mère de deux jeunes filles qui demeuroient sans espérance d'éducation, elle avoit recours aux libéralités secrètes des gens de bien, pour leur procurer une retraite convenable à leur âge ; & Cécile, après les avoir secourues jusqu'alors de sa bourse & de ses propres habits, vouloit leur faire une somme qui les mît pour

toujours à couvert des dangers dont leur innocence étoit menacée.

Mais, continua madame Riding, je prêtai mon attention avec bien plus d'ardeur à l'éclairciſſement qui ſuivit ce diſcours. Le miniſtre qui n'ignoroit pas que votre épouſe eſt catholique, & qui craignoit apparemment que ſon exemple n'inſpirât du goût à Cécile pour la religion romaine, ayant demandé s'il s'étoit fait quelque changement dans ſes diſpoſitions, la femme de chambre lui répondit qu'elle lui conſeilloit peu de la chagriner ſur cet article; que votre deſſein étant de la marier à un eſpagnol, elle ſeroit forcée ſans doute d'embraſſer la religion de ſon mari; mais à quoi penſe M. Cleveland, lui dit le miniſtre, de vouloir donner ſa fille à un étranger qui ne ſera que trop capable de lui faire cette violence? C'eſt un myſtère, reprit-elle, que le haſard m'a fait pénétrer. J'ai trouvé une lettre du gouverneur de la Corogne à don Thadeo, qui eſt ſon fils, par lequel il lui accorde ſon conſentement pour ce mariage. Elle ajouta que l'ayant fait voir à Cécile, elle n'avoit remarqué ſur ſon viſage aucune marque d'étonnement; d'où elle avoit conclu qu'elle n'ignoroit pas mon deſſein, & que ſi elle ne le goûtoit pas, elle avoit aſſez de complaiſance pour s'y ſoumettre.

Voilà, reprit madame Riding, la ſeule réponſe que je puiſſe faire à vos queſtions. C'eſt de vous-même que j'aurois attendu plus de lumières, & je vous avoue qu'en faiſant quelquefois réflexion ſur ce que je vous ai raconté, j'étois ſurpriſe de vous voir pour moi ſi peu d'ouverture & de confiance.

Je la priai de me pardonner une réſerve qui venoit moins de ma défiance que de l'irréſolution où j'étois; & lui communiquant les vues que j'avois formées pour l'établiſſement de Cécile, je l'aſſurai que ne m'y étant jamais arrêté comme à des réſolutions qui ne puſſent changer, j'avois toujours attendu du tems des motifs plus forts que ceux qui me les avoient d'abord inſpirées. Telle ſeroit, lui dis-je, l'inclination de ma fille, s'il étoit vrai qu'elle en eût conçu pour don Thadeo. Je ne vois pas même qu'elle eût à craindre la violence dont on la croit menacée pour ſa religion, parce que la première loi que j'impoſerois à ſon mari, ſeroit de fixer ſa demeure à Londres avec moi; mais ce que je veux pénétrer d'abord, ajoutai-je, c'eſt le penchant de Cécile, & le caractère de ſon amant. Je vais ſur le champ m'expliquer avec ma fille.

Le ton ferme & déciſif dont je parlai à madame Riding, & la prière que je lui fis

de m'amener auſſi-tôt Cécile, l'empêchèrent de s'ouvrir davantage. Elle me quitta pour m'aller chercher ſon élève. Je dois avouer qu'avec les raiſons qui m'avoient fait pencher juſqu'alors pour don Thadeo, j'en avois une plus forte, qui étoit l'inclination de Fanny. Souvent, en me racontant de quoi l'amour l'avoit rendu capable pour elle-même, autant dans les excès où il s'étoit emporté à la Corogne, que dans la force d'honneur & de vertu avec laquelle il avoit ſurmonté ſes ſentimens, lorſqu'il avoit appris de monſieur des Ogères qu'il ne pouvoit les conſerver ſans crime, elle m'avoit marqué de l'admiration pour un cœur ſi noble, & elle m'avoit répété pluſieurs fois qu'elle ſouhaitoit un mari de ce caractère à ſa fille. Cependant je n'étois pas diſpoſé à me livrer ſans précautions, & je voulois des preuves de ſon mérite dont je puſſe être le juge moi-même.

Cécile parut avec madame Riding. Je la careſſai beaucoup; & pour préparer ſon cœur à des ouvertures qui ne ſont jamais plus naturelles que dans la joie, je pris prétexte de quelques ajuſtemens qui lui manquoient pour lui faire un préſent de cinq cent louis d'or. En les recevant, elle me dit ſans affectation, qu'elle tâcheroit d'en faire un bon uſage. Ils

ſont à vous, lui répondis-je, pour lui donner la liberté de ſuivre ſes vues, & vous n'en rendrez compte qu'à vous-même.

Vous m'êtes ſi chère, repris-je, & ſans parler de la force du ſang, je me ſuis fait une ſi douce habitude de vous aimer, que je n'aurai jamais de ſoins plus preſſans que celui de votre bonheur. Il m'occupe uniquement; mais que puis-je entreprendre pour le hâter, lorſque j'ignore de quoi vous le faites dépendre? & ſi vous ne me faites pas connoître vos goûts, la crainte même de les bleſſer ne ſera-t-elle pas toujours capable de me tenir ſuſpendu? Je m'étois imaginé, ma chère Cécile, que vous pouviez être ſenſible à l'inclination de don Thadeo, & j'avois penſé que vous n'auriez point de répugnance à recevoir ſa main. L'accord en ſeroit déjà fait, ſi j'avois oſé m'en rapporter à mes conjectures; mais je ne ſais ce qui me rend aujourd'hui plus incertain. Comme je n'ai en vue que la ſatisfaction de votre cœur, je veux qu'il s'explique par votre bouche, & j'ai ſouhaité de vous voir ici pour connoître vos ſentimens.

Elle tenoit la vue baiſſée pendant mon diſcours, & je ne pouvois découvrir ſur ſon viſage ſi elle trouvoit de la douceur à m'écouter. Elle demeura même quelques momens

en ſilence après m'avoir entendu, & levant les yeux ſur les miens, elle parut y chercher timidement quelle confiance elle devoit prendre à mes inſtances. Enfin, revenant de cette incertitude, qui peſoit ſans doute à la tendreſſe de ſon cœur, elle ſe leva pour m'embraſſer. Vous êtes trop ſûr de mon reſpect & de ma ſoumiſſion, me dit-elle d'un air fort ſérieux, pour avoir beſoin de les mettre à l'épreuve; & quand vous en exigerez quelques témoignages, la peine du ſacrifice n'égalera jamais la douceur que je trouverai à vous obéir. Souffrez, ajouta-t-elle que je vous en donne tout d'un coup pour exemple la patience même avec laquelle j'ai ſouffert les ſoins ou plutôt les perſécutions de don Thadeo; car je n'ai reſpecté en lui que vos volontés, & je reçois comme le plus grand bonheur de ma vie la liberté que vous m'accordez de lui refuſer mon cœur. Cette réponſe, dont le ton ſérieux ne venoit que de l'importance du ſujet, & qui me parut même accompagnée d'une eſpèce de tremblement, tel qu'une joie ineſpérée le produit à la fin d'un grand danger, me fit naître une extrême curioſité d'apprendre ce que c'étoient que les perſécutions de don Thadeo, & ce qu'elle apeloit mes volontés. Je preſſai ma chère fille de s'expliquer.

Elle me dit, que l'ignorance où elle me voyoit là-dessus lui donnant plus de hardiesse, elle ne pouvoit me dissimuler que depuis notre séjour à Paris, elle avoit gémi sous une tyrannie insupportable : que don Thadeo prenant droit de la déclaration qu'il lui avoit faite de son amour à Quevilly, & faisant passer le silence de mon épouse pour un consentement formel ; auquel il ne se croyoit pas moins sûr que j'avois joint le mien, n'avoit pas cessé d'exiger d'elle une complaisance & des assujettissemens qui ressembloient au plus dur esclavage : qu'elle ne l'accusoit pas de manquer de vertu & d'honneur, mais qu'il étoit sujet à tant d'inégalités, dominé par tant d'humeurs & de caprices, si jaloux, si inquiet, si soupçonneux, qu'elle avoit eu besoin de toute la soumission qu'elle devoit à sa mère & à moi, pour conserver de la patience, dans une si dure contrainte : plaintes, reproches, menaces, loix gênantes & bizarres, elle avoit tout souffert & tout dévoré par ce motif. Enfin depuis quelques jours, il lui avoit amené cette même dame, dont la vue avoit causé tant d'émotion à sa mère ; & lui expliquant le dessein où elle étoit de passer en Angleterre, il lui avoit recommandé de se lier d'avance avec elle, comme avec une femme dont il se proposoit

de lui faire quelque jour une compagne, & qu'il vouloit me présenter dans cette vue. Il m'a fait promettre, continua Cécile, de ne jamais suivre les usages de Londres, où il prétend que la conduite des femmes est trop libre ; & me présentant le livre des évangiles, il m'auroit forcée de m'y engager par un serment, si je n'eusse rappelé assez de courage pour lui répondre que cette cérémonie devoit être remise avec celle de l'église.

Un détail si étrange m'ayant jeté dans un juste étonnement, je reprochai à l'innocente Cécile de s'être sacrifiée elle-même à de frivoles imaginations, & d'avoir mal jugé de la tendresse de sa mère & de la mienne, si elle nous avoit crus capables de faire la moindre violence à son cœur. Ensuite, malgré mille distractions que son discours m'avoit fait naître, je voulus profiter de ce moment d'ouverture, pour tirer un aveu libre de ses inclinations, & savoir d'elle-même si parmi tant de françois aimables qui avoient marqué de l'attention pour ses charmes, il n'y en avoit pas un pour qui elle eût conçu les sentimens qu'elle refusoit à don Thadeo. Je la pressai long-tems sans rien obtenir. Les instances de madame Riding n'eurent pas plus de force. Elle s'obstina à nous répondre que tous ses désirs se bornoient à mener une vie douce,

douce, sous l'empire d'un père & d'une mère qu'elle aimoit uniquement. Nous jugerons de votre sincérité, lui dis-je, par le changement que vous nous ferez voir dans votre humeur. Si les importunités de don Thadeo étoient la seule cause de votre mélancolie, vous devez reprendre votre enjouement naturel lorsque je vous aurai délivrée de cette persécution.

Mon dessein étoit en effet de m'expliquer sans détour avec cet étrange amant, & de le disposer du moins à prendre des voies toutes différentes pour s'insinuer dans un cœur dont il s'étoit fermé si malheureusement l'entrée. J'allois sortir de ma chambre pour communiquer mes idées à Fanny, lorsque don Thadeo se présentant à ma porte, me demanda la liberté de m'entretenir un moment. Il paroissoit agité. Son compliment fut court. Il me dit qu'il se regardoit comme le plus malheureux des hommes; & que si j'avois jamais connu le pouvoir de l'amour, je lui devois autant d'indulgence que de pitié. Un discours si triste me fit deviner une partie de la vérité. Il avoit observé Cécile; & s'étant approché d'elle au moment qu'elle sortoit de chez moi, il n'avoit point été écouté avec la complaisance qu'elle avoit cru lui devoir jusqu'alors. Elle l'avoit prié de la délivrer pour jamais de

ſes importunités, & de finir un langage qu'elle étoit réſolue de ne plus ſouffrir.

Mais comme il ne s'étoit point encore ouvert à moi, & que j'étois bien aiſe de prendre cette occaſion pour m'expliquer, je l'engageai dans un détail qui me procura d'autres lumières. Après m'avoir confeſſé qu'il brûloit d'une paſſion immortelle pour ma fille, & qu'il s'étoit flatté que n'ayant pu l'ignorer non plus que mon épouſe, nous ne lui faiſions pas un crime de ſes ſentimens, puiſque nous avions paru les autoriſer par notre ſilence, il ſe plaignit amèrement de l'opinion que j'avois marquée de lui à la dame eſpagnole. Elle me l'a déclaré elle-même, ajoûta-t-il en me voyant donner quelques marques de ſurpriſe; & quoiqu'elle ſe promette de vous faire prendre de moi des idées plus favorables, je n'eſpère pas de ſes ſoins ce que je n'ai pu obtenir par la droiture de mon cœur, & par l'honnêteté de mes intentions; d'ailleurs, reprit-il, avec un profond ſoupir, je ne vois que trop de liaiſon entre ce que j'ai appris d'elle, & ce que je viens d'entendre de la bouche même de Cécile.

La vivacité de ſa douleur, l'obſcurité de ſon diſcours, & peut-être encore plus le jugement que je portois de ſon eſprit, auquel

je n'avois jamais attribué qu'une étendue médiocre, me firent soupçonner quelque chose d'extraordinaire dans le sujet de ses plaintes, & former tout d'un coup une conjecture assez juste sur le caractère de dona Cortona. Je ne doutai point qu'elle ne se fût jouée de sa crédulité pour le faire servir à ses vues. Sans répondre directement à ses plaintes, je le pressai instamment de m'apprendre ce qu'il avoit à démêler avec elle. Il me promit d'être sincère. En lui parlant, me dit-il, du séjour qu'il faisoit à Paris, il ne lui avoit pas caché qu'il y étoit retenu par l'amour. Elle lui avoit promis son assistance; & quoiqu'il l'eût connue à Madrid pour une femme galante, à laquelle il n'auroit point confié alors un secret d'importance, il s'étoit imaginé que, liée comme elle l'étoit avec un homme dont le commerce l'avoit rendue plus sage, il pouvoit tirer du moins quelqu'avantage de son esprit. Il me l'avoit présentée dans cette espérance. Elle avoit été fort humiliée de l'accueil qu'elle avoit reçu de mon épouse; mais oubliant cette disgrace pour continuer de le servir, elle s'étoit flattée que si elle pouvoit se ménager avec moi un moment d'entretien, elle me disposeroit à satisfaire promptement ses désirs en terminant son mariage. Elle avoit

pris la résolution de m'écrire sous un autre nom, pour me demander une entrevue. J'avois eu la bonté de l'accorder. Elle s'étoit efforcée de me persuader qu'il y avoit quelqu'avantage pour moi à lui donner ma fille, & j'avois fait connoître par ma réponse que je n'avois point de lui l'opinion qu'elle avoit voulu m'inspirer. Il s'en étoit apperçu lui-même, continua-t-il, au silence que j'avois gardé dans mon carrosse en retournant chez moi avec lui, & la rigoureuse sentence qu'il venoit de recevoir par la bouche de Cécile, en étoit une confirmation trop claire. Cependant, loin de se rebuter, dona Cortona venoit de l'assurer par un billet que s'il pouvoit m'engager à la revoir chez elle, il lui étoit survenu d'autres moyens de me vaincre, dont elle croyoit l'effet infaillible; mais lui qui dédaignoit au fond toutes les voies qui pouvoient être différentes de celles de la sincérité & de l'honneur, & qui, en préférant le cœur de Cécile à sa vie, étoit disposé aussi à préférer la mort au désespoir de ne pas l'obtenir de son inclination & de mon consentement, il aimoit mieux me faire naturellement cet aveu, & remettre son sort entre mes mains, que de s'arrêter à de vaines promesses qui blessoient également son honneur & son amour.

C'en étoit assez pour me faire connoître qu'il n'y avoit point d'injustice dans mes soupçons. J'exhortai don Thadeo à prendre moins de confiance aux offres de son amie ; & sans m'arrêter à lui en apprendre les raisons, je passai tout d'un coup à l'explication que je m'étois proposée. Si quelqu'un, lui dis-je, vous a parlé de l'estime que j'ai pour vous, comme d'un sentiment douteux, il vous a trompé. La franchise avec laquelle je veux vous offrir mon cœur me servira de garant. J'ai remarqué les soins que vous avez rendus à ma fille, & vous ne vous êtes point apperçu que je les aye condamnés. Sa mère est dans les mêmes dispositions. Nous consentirions tous deux à vous donner Cécile, si nous ne consultions que notre penchant pour vous, & l'opinion que nous avons de votre caractère ; mais le bonheur de cette chère fille nous est précieux. Elle est à vous si vous pouvez la rendre heureuse. A quoi tient-il, continuai-je en le regardant avec affection, que vous ne trouviez le chemin de son cœur ? Je la connois : elle est tendre, douce, complaisante. Tout ce qui lui sera présenté sous ces trois apparences est sûr de lui plaire ; & comme c'est principalement par ces trois aimables qualités qu'elle est capable de faire la félicité d'un honnête

homme ; il eſt naturel qu'elle ſouhaite de les trouver dans un mari pour la ſienne. Je ne vous reproche rien, ajoutai-je, c'eſt à vous-même à vous rendre juſtice ; mais je ſuis perſuadé qu'on ne gagnera jamais le cœur de ma fille que par cette voie.

Don Thadeo ouvrit les yeux à ce diſcours ; & paroiſſant découvrir en lui-même ce qu'il n'y avoit jamais apperçu, il confeſſa que ſa conduite à l'égard de Cécile avoit été quelquefois dure & tyrannique ; mais, hélas ! s'écria-t-il, n'a-t-elle pas dû comprendre que c'eſt à l'excès de ma paſſion qu'elle devoit imputer mes fautes ; & ſi ſon cœur eſt tendre, a-t-elle pu ne les pas pardonner à une ſi belle cauſe ? Ravi néanmoins que je ne lui ôtaſſe point l'eſpérance de réuſſir mieux par d'autres voies, il me conjura, les larmes aux yeux, de rappeler toute ma bonté pour lui, & de ſeconder les efforts qu'il alloit faire pour rendre l'amour plus favorable à ſes ſoins. Je lui promis ce ſervice, mais ſans eſpérer qu'il changeât ſi facilement de caractère, & ſans m'engager à faire la moindre violence aux inclinations de ma fille, s'il ſe laiſſoit prévenir par quelque amant plus habile ou plus heureux. Je le priai auſſi de renoncer à l'amitié de dona Cortona, qui me paroiſſoit auſſi

peu convenable à ses vues qu'à ses principes ; & je lui donnai avec ce motif celui de plaire à Fanny, qui ne lui pardonneroit jamais de se lier trop étroitement avec une femme de ce caractère. En un mot, joignant ainsi les conseils de la prudence aux plus sincères témoignages d'estime & d'amitié, j'en fis assez pour me mettre à couvert de toutes sortes de reproches dans les suites funestes où l'amour entraîna ce tendre & malheureux espagnol.

Au milieu des sages réflexions qui me rendoient ainsi capable de régler la conduite d'autrui, il me vint quelques remords sur la foiblesse dont j'avois eu peine à me défendre avec dona Cortona. J'admirai la trahison de mes sens, car je n'avois rien à reprocher à mon cœur, & je n'eus pas besoin d'efforts pour m'exciter au mépris que je devois à une femme sans pudeur ; mais je n'ouvris pas si aisément les yeux sur la vie voluptueuse que j'étois résolu de continuer. En revoyant Fanny, que son incommodité devoit retenir quelques jours dans son appartement, je l'accusai agréablement d'ignorer le prix des plaisirs qu'elle nous faisoit interrompre ; & lui ayant fait approuver la conduite que j'avois tenue avec Cécile & don Thadeo, je revins à la presser de se guérir, pour reprendre le

cours de nos amusemens & de nos fêtes. Elle ne condamna point mon goût ; mais loin de répondre à mon empressement, elle me fit entendre qu'elle n'espéroit pas si-tôt de se trouver assez bien rétablie pour se livrer à la dissipation ; ce qui ne devoit pas m'empêcher, ajouta-t-elle, de revoir mes amis, & de me procurer avec eux tous les plaisirs que je paroissois désirer. Non, lui dis-je, ils seroient peu touchans pour moi si vous ne les partagiez, & je ne donnerai jamais le nom de biens qu'à ceux que je goûterai avec vous.

Ce que je lui disois étoit certain, quoique l'expérience ne m'en eût point encore fait sentir toute la vérité. Cependant les visites continuelles de mes amis, & l'impatience qu'ils me témoignoient de recommencer nos assemblées & nos festins, me firent consentir à leur donner quelquefois cette satisfaction. Fanny m'en pressa elle-même, & je pris ses instances pour une marque qu'il lui tardoit aussi de reparoître avec nous. La joie reprit bientôt son règne avec la magnificence & la bonne chère. L'intervalle qui avoit paru la rallentir n'ayant servi qu'à m'attirer de nouveaux amis, en donnant le tems à mes anciens convives de répandre le bruit de ma générosité & de mes largesses, je vis ma table plus

brillante, & mieux entourée que jamais. C'étoient les personnes les plus célèbres de toutes sortes de rangs; c'étoit la cour & la ville. Je ne saurois me plaindre que le goût de la bonne chère manque à Paris parmi les gens de mérite. L'esprit & la politesse répondoient dans mes convives à la délicatesse & à l'abondance des services. J'étois comblé d'éloges, & comme adoré par cette foule de courtisans. Je ne le désavouerai point, mon cœur étoit sensible à leurs flatteries. Estimant peu les richesses en elles-mêmes, je croyois mes profusions trop bien payées par des caresses & des louanges qui me paroissoient d'un autre prix. Il ne me manquoit que la présence de ma chère épouse, Je ne pouvois revenir un moment de l'espèce d'ivresse où j'étois, sans m'appercevoir que Fanny étoit absente, par l'inquiétude & les désirs que je sentois naître aussi-tôt ; mais l'espérance de lui voir partager ma satisfaction dans peu de jours, me soutenoit contre cette distraction. J'attribuois moins l'inégalité de mon esprit à la foiblesse des plaisirs que je goûtois, qu'à l'absence d'un bien qui n'étoit pas éloigné, & qui reparoîtroit bientôt pour mettre le comble à mon bonheur.

Dans une de ces délicieuses fêtes, la conversation tourna un jour sur le sujet qui semble le moins propre à la dissipation de la table,

mais qui fut amené si naturellement par l'enchaînement de quantité d'autres discours, qu'il ne pouvoit être accusé d'indécence. Un homme célèbre par son esprit se hasarda négligemment à décider, que de tous les sentimens qui ont partagé jusqu'ici les philosophes, celui de l'immortalité de l'ame est le moins philosophique, c'est-à-dire, le plus dépourvu de raison; car est-il sensé, ajouta-t-il, de s'attacher à une opinion qui manque par le fondement? On croit l'ame immortelle, & l'on attend encore une bonne preuve de son existence.

Il fut arrêté par celui auquel il avoit paru s'adresser. Vous êtes bien difficile en preuves, lui dit modestement celui-ci, si vous n'en trouvez pas une qui vous satisfasse en faveur de l'existence de l'ame. Je vois bien, ajouta-t-il, qu'il ne faut point vous alléguer la différence essentielle de la matière, & que vous êtes persuadé avec quelques anglois que la pensée peut convenir à toutes sortes de substances; mais en passant même sur les preuves de cette nature, parce qu'on ne peut forcer personne de confesser ce qu'il voit le plus clairement, a-t-on jamais fait une objection sérieuse contre les preuves morales? Que pensez-vous de nos désirs, de nos craintes, de

nos espérances, de l'idée que nous avons de l'avenir, & de ce sentiment ineffaçable qui nous fait regarder l'anéantissement comme le plus grand des malheurs ? Ce que j'en pense, répliqua l'autre ? Mais.... j'appelle nos désirs & nos craintes, des mouvemens purement matériels, qui ont leur source dans la chaleur du sang, ou dans une provision d'esprits animaux un peu plus ou moins abondante. L'idée que nous avons de l'avenir est l'image du passé, que nous prenons plaisir à étendre devant nous ; & cette horreur de notre destruction, que vous nommez un sentiment ineffaçable, n'est qu'une propriété commune aux êtres les plus vils, qui se retirent & se resserrent à l'approche de ce qui est capable de les blesser ou de les détruire ; & si vous croyez, ajouta-t-il, qu'on n'a jamais pu faire d'objection sérieuse contre l'existence de l'ame, je répète qu'il est encore plus difficile de la prouver.

Sophismes, reprit l'autre ; car il y a mille choses dont l'existence est sûre, sans qu'elle puisse être démontrée. On ne doute point par exemple, qu'il n'existe des corps, & je soutiens qu'il est impossible de le prouver par une démonstration. Arrêtez, interrompit l'adversaire de l'ame ; & de ce qu'on ne doute

point d'une chose, ne concluez point qu'on en soit sûr. Ce qu'il y a de sûr & qui porte trop légèrement à ne pas douter de l'existence des corps, c'est une action sensible dont on ne peut nier effectivement la réalité ; mais on en concluroit mal qu'elle suppose nécessairement des corps, puisqu'il est certain qu'elle pourroit être produite autrement. De même on ne vous niera point tous les effets qui vous font croire qu'il existe des ames : nous pensons, nous désirons, cela est clair ; mais il n'est pas besoin de supposer des ames pour des effets qui peuvent exister sans elles.

Je suis de bonne foi, répliqua l'autre, & voici ce que je veux bien vous accorder. Peut-être n'est-on pas encore parvenu à démontrer l'existence de l'ame, c'est-à-dire, à former une méthode de preuves qui puisse porter la lumière & la conviction dans l'esprit de ceux qui les entendent ; mais c'est une vérité dont chacun trouve évidemment la preuve en soi-même ; & de-là seulement, il s'ensuit que les philosophes qui ont cru l'immortalité de l'ame, ont pu supposer raisonnablement son existence bien établie, puisque tous les hommes se ressemblant par les principes de la raison comme par la figure du corps, chacun peut conclure avec sûreté que ce qui est prouvé

pour lui, l'eſt auſſi pour les autres ; mais s'il reſte quelqu'embarras là-deſſus, ajouta le partiſan de l'ame, il tourne à l'avantage de ſa religion, en ſervant à nous faire connoître combien la révélation divine étoit néceſſaire pour jeter du jour ſur nos ténèbres ; & moi, interrompit l'adverſaire, je crois par la même raiſon qu'elle étoit inutile. Cette diſpute fut beaucoup plus longue ; l'un s'efforçant avec chaleur de ramener tout à un matérialiſme groſſier, qui ne nous laiſſe rien à prétendre au-delà de la durée de nos corps ; & l'autre, traitant cette opinion de criminelle chimère, qui eſt démentie par les lumières naturelles, autant que par celles de la religion.

Je prêtai fort attentivement l'oreille à des diſcours dont le ſujet ne s'étoit jamais préſenté à mon eſprit. Mes principes étoient toujours ceux que j'ai expoſés dans une autre partie de cette hiſtoire. L'exemple & les leçons de ma mère avoient ſervi plus que mes propres recherches à m'y attacher conſtamment ; & lorſque je les avois traités d'inutiles, dans un excès de douleur auxquelles ils n'avoient pu ſervir de remède, je ne les avois pas moins regardés comme des vérités ſpéculatives dont le ſeul foible étoit de ne pouvoir ſervir à régler les ſentimens du cœur. Mais commençant à

former mille doutes ſur ce qui m'avoit paru le plus certain, je trouvai dans le ton déciſif de celui qui avoit combattu l'exiſtence de l'ame, & peut-être encore plus dans la nouveauté de cette opinion, des motifs de m'y arrêter, du moins pour l'approfondir. Je tins ma curioſité ſecrète ; & faiſant avertir le philoſophe matérialiſte que je ſouhaitois de l'entretenir à l'écart, je lui marquai un rendez-vous, où je lui propoſai mille queſtions.

Il y répondit auſſi légèrement que s'il ſe fut préparé à les entendre. Après m'avoir expliqué ſon ſiſtême : vous êtes, me dit-il, un homme d'eſprit, à qui je n'ai pas fait difficulté de m'ouvrir librement. Les ſentimens que je vous propoſe ſont aujourd'hui ceux de tous les honnêtes gens. On abandonne au peuple toutes les vieilles chimères. Ce frein eſt néceſſaire pour le contenir. La convenance des choſes, le goût de l'ordre, & les loix de la ſociété, ſont les ſeules règles de l'homme d'honneur & du philoſophe. Sa naiſſance l'attache à une condition. Son propre bien, qui eſt dépendant de celui du public, l'oblige d'en remplir les devoirs ; & s'il trouble l'ordre en s'en écartant, il ſent lui-même qu'il eſt juſte qu'on l'en puniſſe. C'eſt une branche qui bleſſe la ſymétrie dans un quinconce ou dans une allée, & qui doit être retranchée ſans pitié.

Je ne fais pas beaucoup d'honneur à ma raiſon en confeſſant la facilité avec laquelle je me laiſſai entraîner par de ſi miſérables principes. Mais ſi l'on conſidère qu'après avoir comme renoncé à mon ancien goût pour l'étude, & m'être livré à celui du plaiſir, je n'avois rien de plus fort que l'exemple pour me déterminer, on ſera moins ſurpris que je n'aie point demandé d'autre preuve de ſa doctrine à mon précepteur, que le grand nombre d'honnêtes gens dont il m'avoit fait valoir l'autorité. Je ſens, lui dis-je, la hardieſſe de vos déciſions, car je ne trouve point ſans force le raiſonnement que votre adverſaire a fondé ſur la conviction perſonnelle. Pour me la faire regarder comme un vain préjugé, il faut me mettre dans quelque liaiſon avec cette multitude de gens d'eſprit qui penſent comme vous, & je verrai ce que je dois recueillir de leur témoignage. Il me promit que cette ſatisfaction ne ſeroit pas long-tems différée.

Dès le jour ſuivant il me procura la viſite de pluſieurs philoſophes (c'eſt le nom qu'il affectoit de leur donner) à qui je trouvai effectivement tout l'eſprit & toutes les lumières qu'il m'avoit vantés. Il m'en nomma d'autres, qui étoient d'un rang trop conſidérable pour être amenés ſi familièrement chez moi. Je ne

fis pas difficulté de les prévenir, & de rechercher leur amitié. Je me liai ainsi dans l'espace de peu de jours avec quantité de personnes dont le mérite & le nom étoient également célèbres, & ma curiosité n'excepta pas même l'ordre écclésiastique. J'observai dans la plupart les mêmes procédés, beaucoup de réserve, & peu d'ouverture dans nos premiers entretiens : mais la confiance naissant bientôt avec un peu de familiarité, j'admirai effectivement avec quelle chaleur ils étoient livrés à leurs opinions, & avec quel zèle ils s'efforçoient de me les inspirer. Je me serois figuré qu'ils avoient quelque intérêt pressant pour motif, si le soin qu'ils prenoient de se déguiser au public ne m'eût fait juger qu'ils ne se proposoient aucun avantage dans cette vie, & s'il n'eût été clair, par le fond même de leurs principes, qu'ils n'en espéroient point d'autre.

Malgré cette réflexion, qui me laissoit bien des doutes sur la vérité d'une doctrine si peu utile, le plaisir d'être associé à une secte distinguée par l'esprit & d'y être considéré même, avec cette flatteuse prévention qui est commune en France pour les étrangers qui y apportent quelque réputation de mérite, me fit étouffer mes anciennes lumières pour embrasser

une

une pernicieuſe nouveauté. Je ne puis attribuer cet égarement qu'à la molleſſe où je vivois. L'eſprit perd ſa force en s'aſſujettiſſant trop à l'empire des ſens, & cet affoibliſſement volontaire l'accoutume à ne juger de la vérité que par les impreſſions qu'il reçoit des organes du corps. A meſure même que je me confirmai dans cette diſpoſition par l'habitude, je ſentis croître mon goût pour des opinions que je n'avois pas embraſſées d'abord ſans quelques difficultés; & le peu de vigueur qui reſtoit à ma raiſon, je l'employois à juſtifier mon erreur. J'ai choqué la nature, diſois-je, quand j'ai cherché à me rendre heureux par des routes vaines & ſtériles. Que pouvois-je attendre de mes idées, puiſqu'elles ne ſont rien ſans mon corps qui les produit? J'étois bien inſenſé de mépriſer la matière, elle par qui j'exiſte, par qui je ſens, & ſans laquelle en un mot je ne ſerois rien; car n'eſt-ce point par elle que je ſuis capable de plaiſir & de peine? & que reſte-t-il dans moi à quoi je puiſſe donner le nom d'être, lorſque tous mes ſens ſont occupés par quelque choſe qui les bleſſe ou qui les flatte? Le ſentiment de mon exiſtence dure-t-il plus long-tems que le compoſé auquel je donne le nom de mon corps? ne vois-je point qu'il croît par la force &

l'embonpoint de mes membres, tandis qu'il s'altère & qu'il diminue par leur dépérissement & par leurs maladies ?

Les assemblées qui continuoient de se faire chez moi devinrent plus sérieuses, par le nouveau tour que cette manie fit prendre à nos conversations. J'avois soin du moins de faire inviter souvent les plus célèbres de nos philosophes, en observant ces jours-là de n'admettre personne qui ne fût initié à nos mystères & dans ces parties philosophiques, tous les secrets de notre secte étoient discutés & approfondis. On nous apprit un jour qu'un des plus zélés partisans de notre doctrine étoit mort d'une maladie de langueur. La curiosité devint extrême parmi les associés, pour savoir de quelle manière il s'étoit conduit dans ses derniers momens. On prit des mesures certaines pour s'en éclaircir, & le rapport fut tel qu'on se l'imaginoit. Le philosophe avoit soutenu constamment son rôle. Quoiqu'il eût déféré à l'opinion vulgaire en s'assujettissant aux cérémonies ordinaires de l'église, il parut certain par d'autres circonstances, qu'il étoit mort tranquille dans nos principes.

Après avoir donné des applaudissemens à sa constance, quelqu'un proposa de tirer un fruit considérable de ces sortes d'accidents.

Voici de quelle manière il nous expliqua sa pensée : s'il y avoit, nous dit-il, la moindre vraisemblance dans les préventions populaires, il faudroit supposer que ce qu'on appelle l'âme n'auroit jamais plus de force qu'au moment qu'elle se sépareroit du corps, par les liens duquel j'entends dire tous les jours qu'elle est appésantie. Je voudrois, continua-t-il, qu'il se trouvât parmi nous un caractère assez ferme pour entreprendre cette sorte d'expérience; c'est-à-dire, que le premier d'entre nous qui sera menacé de la mort, voulût faire avertir ses amis, & leur confesser de bonne foi de quelle manière il se trouvera disposé lorsqu'il se croira prêt à rendre le dernier soupir.

Cette proposition charma ceux qui l'entendirent. Il n'y eut personne qui n'y consentît avec ardeur, & j'en vis plus d'un qui, dans l'impatience d'obtenir un éclaircissement dont on se promettoit des fruits merveilleux pour la propagation de notre doctrine, auroit souhaité d'être promptement le héros d'une si belle aventure. Le ciel permit que tous ces souhaits ne fussent point inutiles. Avant la fin de la même semaine, un de nos associés qui se nommoit monsieur de Tréville, homme riche & connu par son goût pour le plaisir, fut atteint d'une pleurésie violente qui le ré-

duisit en peu de jours à l'extrémité. Par le penchant qu'on a toujours à se flatter d'une longue vie, il ne se figuroit pas que le danger fût aussi grand qu'il l'étoit pour la sienne; mais les médecins en expliquèrent autrement leur opinion. L'un de nos philosophes, attentif aux progrès du mal, ne fit pas difficulté de l'avertir qu'il avoit peu de jours à vivre. Il lui rappela sa promesse, en lui demandant s'il pensoit à l'exécuter; & soit que la pensée de la mort n'eût point encore agi sur lui dans toute sa force; soit que l'idée d'un frivole honneur continuât de l'emporter sur d'autres craintes, il le fit consentir à recevoir chez lui une partie de ceux qui avoient été témoins de son engagement.

Je fus de ce nombre. L'appareil de la mort étoit déjà dressé dans l'appartement du malade. Un confesseur, que la bienséance avoit fait appeler, venoit d'en sortir après avoir rempli les fonctions de son ministère. Nous nous approchâmes du lieu de la scène, où le philosophe mourant paroissoit conserver encore toute la liberté de son esprit. Sa voix étoit éteinte, mais il entendit nos questions. Nous lui en fîmes un grand nombre, auxquelles il répondit par divers signes de tête, & quelquefois par une ou deux paroles qui sortoient

difficilement de sa poitrine. C'étoit l'explication de ce qu'il sentoit. Nous en recueillîmes que sa foiblesse étoit extrême, & que ne s'appercevant d'aucune autre altération que celle de ses organes, la mort alloit être pour lui, suivant notre opinion, une simple dissolution des parties de la matière.

Cependant, comme la force de notre expérience dépendoit des dernières circonstances de sa vie, & de l'instant même où nous le verrions expirer, il étoit à craindre que son extinction de voix ne nous privât de la plus importante partie de notre attente. Nous lui proposâmes dans cette crainte d'abandonner sa main à l'un de nous, qui la tiendroit dans la sienne, & de nous faire connoître en la serrant s'il s'appercevoit de quelqu'autre symptôme que des mouvemens de la matière. Il laissa prendre sa main sans résistance; mais soit excès de foiblesse, ou refus de se prêter à nos vues, il ne la serra point. Ses yeux qui rouloient au hasard, & sa respiration qui commençoit à s'embarrasser, nous parurent une marque plus certaine qu'il touchoit à sa fin. Aussi effrayés peut-être que fatigués de ce spectacle, nous prîmes le parti de nous retirer.

Les réflexions que nous fîmes sur notre aventure étant peu capables de nous apporter

plus d'éclairciſſemens, il ne ſe fit aucun changement dans nos idées. Mais lorſque nous nous attendions à recevoir la nouvelle de ſa mort, nous apprîmes avec ſurpriſe qu'il étoit beaucoup mieux, & qu'on ne doutoit point de ſon rétabliſſement. Il n'y eut pas un ſeul de nous qui ne ſouhaitât de le revoir promptement; & dans l'impatience d'entendre ſes propres obſervations, nous n'attendîmes point ſa guériſon pour retourner chez lui. On nous reçut civilement à la porte, mais ce fut pour nous déclarer qu'il ne pouvoit recevoir notre viſite.

Ce compliment nous auroit peu ſurpris, & nous l'aurions attribué au beſoin que le malade avoit de repos, ſi quinze jours après, lorſqu'on parloit de ſa ſanté comme d'une choſe certaine, & lorſque nous nous préparions à le faire inviter à une de nos aſſemblées, le bruit ne s'étoit répandu qu'il avoit quitté le monde pour ſe retirer à l'Oratoire. Nous apprîmes cette étrange nouvelle dans un dîner que je donnois chez moi à un nombre conſidérable de philoſophes. Les plus déterminés en firent un ſujet de raillerie, & plaignirent le bon ſens du pauvre Tréville, qui ne s'étoit pas ſauvé heureuſement de ſa maladie. D'autres, frappés d'un évènement ſi ſingulier,

marquèrent de l'embarras par leur ſilence.

Mais, comme ſi le ciel eût pris ſoin lui-même de ménager les circonſtances, on m'avertit preſqu'au même inſtant qu'un eccléſiaſtique demandoit à me voir de la part de monſieur de Tréville. Cet incident ayant réveillé la curioſité de mes convives, on me pria, ſi je n'attendois rien de ſecret dans cette viſite, de faire introduire l'inconnu au milieu de l'aſſemblée. Il n'y eut perſonne qui ne s'attendît à quelqu'ouverture extraordinaire, & l'attente de perſonne ne fut trompée. Il étoit déjà ſingulier que monſieur de Tréville eût choiſi exprès le tems d'une de nos aſſemblées pour cette députation. C'eſt ce que ſon meſſager ne fit pas difficulté de nous confeſſer d'abord. Il s'étoit informé du nom de mes convives; & ſur les lumières qu'il avoit reçues de celui qui l'envoyoit, il avoit cru les circonſtances favorables à ſa commiſſion.

Son diſcours fut ſimple. Il étoit chargé de nous faire le récit des motifs qui avoient porté monſieur de Tréville à la retraite, & nous ne pouvions, nous dit-il, en eſpérer de perſonne un plus fidèle, puiſqu'étant ſon confeſſeur il connoiſſoit ſes plus intimes ſentimens. Le caractère de monſieur de Tréville étoit connu du public. Homme d'eſprit & d'honneur, ſui-

vant les idées du monde, il avoit vécu sans reproches. Madame l'avoit honoré d'une estime particulière, & l'éclat de sa douleur, à la mort de cette grande princesse, avoit fait beaucoup d'honneur à la bonté de son caractère. Son seul défaut avoit été toute sa vie de vouloir se distinguer par des opinions supérieures à celles du vulgaire, & de traiter de foiblesse ou de superstition tout ce qui étoit reçu par le commun des hommes. Il étoit capable de découvrir la vérité s'il étoit attaché simplement à la chercher; mais toujours ardent à se prévenir contre les opinions de la multitude, la singularité étoit un attrait auquel il ne résistoit point, & qui suppléoit dans son esprit à la force des preuves. Avec cette disposition il étoit toujours prêt à recevoir une doctrine nouvelle, si elle lui étoit proposée avec quelque air de mystère, & le seul plaisir de penser comme le petit nombre lui tenoit lieu de conviction.

Il n'avoit pas manqué de prêter avidement l'oreille à la nouvelle doctrine qui étoit passée de Londres en France. Hobbes en avoit jeté les semences à Paris pendant le séjour qu'il y avoit fait avec le roi Charles. On a vu avec quel succès elle s'y étoit répandue, & j'avois toujours remarqué que

monſieur de Tréville en étoit un des plus zélés défenſeurs.

Cependant comme la ſoumiſſion extérieure aux uſages établis étoit un autre point de cette créance, il ne refuſa point d'écouter les miniſtres de l'Egliſe lorſqu'on lui propoſa de les recevoir dans ſa maladie. Son bonheur voulut que le confeſſeur qui fut appelé connût déjà ſon caractère par le rapport d'un de ſes amis. Il ne fut point ſurpris de la douceur & de la tranquillité avec laquelle il lui vit accepter les ſecours ordinaires de la religion; mais ce qui auroit ſatisfait un directeur moins éclairé, n'ayant ſervi qu'à redoubler ſes alarmes, il lui tint ce diſcours: Je ne ſuis point la dupe, monſieur, de cette fauſſe réſignation avec laquelle vous paroiſſez vous ſoumettre aux fonctions de mon miniſtère; je vous apprens, au contraire, que n'ayant que peu d'heures à vivre, c'eſt vous-même qui êtes malheureuſement trompé par une erreur dont il vous reſte à peine le tems de revenir. Il eſt queſtion, ſi vos opinions ſont fauſſes, de paſſer à ce moment, dans les mains d'un vengeur terrible, qui ne peut réſerver que d'affreuſes punitions au mépris que vous avez fait de ſon culte. Comparez le malheur dont je vous menace aux raiſons que vous

avez de ne le pas craindre, & voyez s'il eſt ſage d'en courir les riſques.

Dans quelque épuiſement que la maladie eût déjà réduit monſieur de Tréville, la juſteſſe naturelle de ſon eſprit n'étant plus combattue par la chaleur du ſang, ni par le goût d'une fauſſe gloire, il lui prit un tremblement qui ſe communiqua tout d'un coup à tous ſes membres. Son viſage ſe couvrit d'une ſueur froide. Le voile qui cache les objets de terreur étant comme levé à ſes yeux, il ne vit pendant quelques momens que le redoutable appareil du ſort dont il étoit menacé. Sa frayeur lui auroit fait pouſſer des cris, ſi l'habile confeſſeur ne ſe fût hâté de le raſſurer, en faiſant changer de face à la ſcène. Il lui découvrit les reſſources d'un cœur ſincère, qui revient aux devoirs qu'il a négligés, c'eſt-à-dire, la bonté d'un juge qui aime à ſe laiſſer fléchir, & qui ne punit jamais qu'à regret.

Entre les témoignages de repentir qu'un trouble ſi preſſant lui arracha, il fit à ſon directeur l'aveu des engagemens qu'il avoit avec nous. Le conſeil qu'il reçut de lui fut de nous admettre auprès de ſon lit, & de prendre cette occaſion pour réparer le ſcandale de ſes erreurs, en nous confeſſant le changement qu'il venoit

d'éprouver; il y consentit: mais la force du mal s'opposant à ses résolutions, il tomba presqu'aussi-tôt dans l'état que j'ai représenté, & qui lui ôta l'usage de la langue en notre présence. Ce désordre de ses sens fut une heureuse crise, qui lui rendit bientôt toute sa vigueur. S'il avoit refusé notre seconde visite, c'étoit pour prendre le tems de se fortifier dans ses nouvelles idées; & les ayant portées jusqu'à former la résolution de renoncer au monde, il n'avoit rien eu de plus à cœur que de nous faire expliquer un miracle dont il souhaitoit que l'effet pût s'étendre jusqu'à nous.

Il parut, au compliment dont l'ecclésiastique accompagna ce discours, que monsieur de Tréville avoit gardé les mesures d'un galant homme, en lui cachant du moins ce qui pouvoit nous commettre & nous exposer peut-être aux persécutions d'un zèle indiscret. Cependant, soit que cette crainte eût d'abord saisi mes associés, soit qu'une conversion si étonnante, dans un courtisan dont le mérite étoit aussi distingué que la naissance & la fortune, les frappât d'une véritable admiration, ils gardèrent un silence qui les auroit fait prendre pour une troupe de coupables. J'adressai quelques civilités à l'interprète de monsieur de Tréville, pour empêcher qu'il ne s'apperçût de leur trouble; & l'ayant

chargé d'en faire beaucoup de ma part à celui qui l'avoit envoyé, je le conduisis jusqu'à son carrosse. Cet excès de politesse étoit dans moi-même une marque d'embarras. Je voulois renvoyer l'ecclésiastique satisfait, comme on tâche de se délivrer honnêtement d'un homme qu'on redoute. Ayant rejoint mes convives, j'en trouvai plusieurs qui se disposoient à partir, & je ne les arrêtai point. Ceux qui demeurèrent quelques momens de plus avec moi, soutinrent mieux un personnage qui n'étoit pas sans difficulté. La conversation étant retombée comme nécessairement sur monsieur de Tréville, on mit en doute si une démarche aussi singulière que la sienne ne se démentiroit pas tôt ou tard; & sans toucher aux raisons qui l'y avoient engagé, on conclut de l'inconstance ordinaire des hommes, sur-tout à l'âge où il étoit & avec les liens qui le rappeloient au monde, qu'il ne se sauveroit pas du ridicule d'y reparoître, après l'avoir quitté avec tant d'éclat. Les engagemens néanmoins qu'il prit bientôt à l'Oratoire justifièrent parfaitement sa constance.

Je ne m'étois point attaché assez ardemment au systême qu'il abandonnoit, pour en regretter un des plus ingénieux défenseurs; & je compris même fort bien que si l'on pouvoit juger de la certitude d'une vérité par l'impression

qu'elle fait ſur ſes ſectateurs, il y avoit des inductions plus favorables à tirer de la conduite de monſieur de Tréville pour le ſentiment qu'il venoit d'embraſſer, que des raiſonnemens vagues & du zèle apparent de quelques particuliers en faveur de l'opinion qu'il avoit abandonnée. En recevant celle-ci, comme une idée philoſophique qui pouvoit être ſoutenue avec quelque apparence de force, j'avois toujours été arrêté par l'étrange ſuppoſition qu'il m'avoit fallu dévorer. Il ne me paroiſſoit point auſſi clair qu'à mes aſſociés, que la penſée pût convenir à la matière ; & ſi j'étois forcé de confeſſer que je ne voyois pas plus clairement qu'elle ne pût pas lui convenir, il me ſembloit que dans une incertitude dont les lumières naturelles ne pouvoient me faire ſortir, le ſeul parti raiſonnable étoit de reconnoître les bornes de mon eſprit, & d'en demeurer au doute. Cependant j'avois jugé auſſi que les lumières réunies de pluſieurs perſonnes dont la probité & le bon ſens m'étoient connus, devoient être de quelque poids pour un homme qui balance ; & l'exemple, comme j'en ai déjà fait l'aveu, avoit eu plus de force que mes propres vues pour m'engager dans un principe où je trouvois toujours de l'obſcurité. Il s'y étoit joint, ſans doute, un peu

de cette vanité légère qui fait trouver du plaiſir à penſer autrement que le vulgaire, & même un peu de cette fauſſe gloire qui porte à s'élever au-deſſus des terreurs communes; comme ſi notre manière de penſer ſur les choſes étoit capable d'en changer la nature, & de les rendre telles qu'on le déſire ou qu'on ſe l'imagine. Mais à quelque autre ſource qu'on aime mieux attribuer mon erreur, il eſt certain qu'elle n'avoit jamais été juſqu'à s'aſſujettir entièrement mon eſprit.

Cette réflexion, à laquelle je m'arrête avec plaiſir pour m'en faire une excuſe, auroit bien plus de force s'il me prenoit envie de l'appliquer à mes aſſociés, c'eſt-à-dire, de mettre en doute ſi c'étoit ſincérement qu'ils étoient attachés à la doctrine impie dont ils faiſoient profeſſion. J'aurois du moins, de plus qu'eux, le droit de faire valoir l'ignorance où j'avois vécu juſqu'alors ſur tout ce qui s'appelle lumière de religion; mais élevés dans d'autres principes, par quels degrés avoient-ils pu parvenir à les effacer dans leur cœur & dans leur eſprit? Il m'arriva même, pendant que j'avois le plus de penchant pour leurs opinions, de me ſentir quelquefois rappelé à des idées plus juſtes, par des réflexions qui ſembloient ſe préſenter d'elles-mêmes. Quoique

j'évitasse avec soin de mettre Fanny sur ces matières, & que mon dessein fût toujours de la laisser libre dans ses principes de religion, je ne pouvois me défendre d'ouvrir souvent les yeux sur l'exactitude avec laquelle je lui voyois remplir les devoirs du christianisme, & j'admirois la satisfaction qu'elle paroissoit tirer de ses propres sentimens. Il ne faut pas douter que son caractère naturel, qui étoit la douceur & la tendresse, ne contribuât beaucoup à la mettre dans cette disposition. La vertu même prend toujours la teinture du tempérament. Mais ce qu'il y a ainsi de plus aimable & de plus parfait dans la nature se trouve donc malheureusement inutile, si le motif qui le produit n'est qu'une chimère : & ses effets les plus charmans, tels que la régularité des mœurs, la sagesse & la tranquillité, portent sur des fondemens trompeurs, dont il n'y a rien de solide à recueillir. Cette idée me choquoit quelquefois jusqu'à me dégoûter & de ma nouvelle philosophie, & de ceux qui me l'avoient inspirée. Il faut porter l'incrédulité plus loin, ajoutois-je, & si le premier être a été capable de nous engager dans une erreur si cruelle, il faut s'en faire une image si odieuse qu'elle nous dispense du culte, ou le regarder lui-même comme une

autre chimère, dont l'existence renferme bien plus de contradictions que celle de notre ame.

Cependant, soit que ce fût effectivement la crainte qui eût causé l'embarras de mes associés, ou que la seule confusion qu'ils ressentoient de la foiblesse de leur systême leur fît éviter ma présence comme un reproche, je fus surpris les jours suivans de n'en pas voir un seul à ma table. Le goût que j'avois pris pour leur entretien, joint à l'absence de Fanny qui se prétendoit encore assez mal de son incommodité pour garder son appartement, m'avoit extrêmement refroidi pour les excès de bonne chère & de dissipation. Je ne cherchois pas encore plus loin la cause de mon changement; mais lorsque la compagnie de mes philosophes vint à me manquer, & que ne croyant point devoir m'abaisser jusqu'à les faire presser de revenir, je me retrouvai livré à une société enjouée & voluptueuse qui ne m'entretint que de chansons & de badinages, je me sentis disposé fort différemment pour des plaisirs où j'avois trouvé quelques douceurs, lorsque je les partageois du moins avec mon épouse & ma fille. Cependant cet ordre de vie se trouvoit trop bien établi dans ma maison pour être interrompu légèrement. Je pressai Fanny de prendre quelque chose sur elle-même;

elle-même ; & lui confessant que la table me devenoit fort ennuyeuse sans elle, je lui demandai en grace de ne pas faire durer éternellement une incommodité qui étoit en effet fort légère. Elle sourit de mes instances ; & n'en marquant pas plus de disposition à me satisfaire, elle se retrancha sur un nouveau prétexte auquel je ne pus rien opposer. Ses deux fils étoient malades au collège ; & l'inquiétude qu'elle en avoit ne lui permettoit pas de se montrer au public.

La vie qu'elle menoit avec sa fille avoit d'ailleurs bien plus d'agrément que la mienne. Elle avoit su choisir parmi les dames dont je lui avois procuré la connoissance, deux amies dont elle avoit goûté le caractère, & qui étoient pour elle avec madame Riding, madame des Ogères & ma sœur, une compagnie fidèle dont elle faisoit ses délices dans toutes les heures qu'elle ne passoit pas avec moi. Ainsi pendant que les engagemens que j'avois pris en quelque sorte avec le public me tenoient occupé une partie du jour & de la nuit, elle se livroit à des plaisirs plus simples dans une société conforme à ses inclinations ; mais elle ne se bornoit point là ; & ce que la suite du tems me fit découvrir malgré elle, donnera sans doute une nouvelle admiration pour son

caractère. Les amies dont elle avoit fait choix étoient non-seulement tendres & généreuses comme elle, mais se faisant un devoir de joindre l'exercice de ces deux qualités aux sentimens du cœur, elles employoient continuellement leurs soins & leurs richesses à l'exercice de toutes sortes de vertus. Si elles n'avoient pas eu besoin d'exhortation pour inspirer le même goût à Fanny, leurs secours lui avoient été utiles dans un pays qu'elle ne connoissoit point, pour seconder ses intentions, & pour diriger ses bienfaits. Il n'y avoit plus de misérables aux environs de ma demeure, depuis que Fanny avoit trouvé les moyens de répandre secrètement ses largesses. L'infortune & la tristesse étoient un titre pour obtenir de l'accès auprès d'elle; & pour tirer de sa bouche & de sa main du soulagement & des consolations. Je lui avois donné un empire absolu sur mes richesses, en lui faisant promettre qu'elle n'épargneroit jamais rien pour satisfaire ses moindres goûts. Quel charme pour mon cœur, si lorsque je lui reprochois de faire trop peu de dépense pour sa parure & pour ses commodités, elle m'eût fait du moins connoître à quels plaisirs elle sacrifioit des goûts si ordinaires à son sexe; & que je lui portai d'envie dans la suite, en apprenant

qu'elle avoit senti plutôt que moi la douceur qu'on peut trouver à faire le bonheur d'autrui! Le mérite qui languissoit sans secours, les talens qui demeuroient inutiles par l'indigence, la beauté qui manquoit d'appui & qui étoit exposée à devenir la proie du riche voluptueux, l'orphelin, la veuve, enfin, tout pauvre & tout misérable qui n'étoit pas digne de l'être, eut part à l'attention & aux libéralités de Fanny. Ma fille qui trouvoit dans son cœur le même penchant à faire du bien, ne se contenta point d'entrer par ses désirs dans les entreprises de sa mère. Elle s'ouvrit à part différentes voies pour imiter son exemple; & dans le tems qu'elle la félicitoit d'être si bonne, en lui marquant une espèce de jalousie de ne pouvoir donner le même essor à ses sentimens, elle trouvoit le moyen d'en faire presqu'autant qu'elle, avec ce qu'elle déroboit secrètement à sa parure & à ses plaisirs.

C'étoit donc pur dégoût pour la compagnie tumultueuse, & pour le genre de vie dont je m'étois flatté de leur faire un bonheur, qui leur faisoit craindre de se rengager dans les repas & dans les fêtes où je les pressois continuellement de repatoître. L'ardeur avec laquelle je m'étois porté à ses frivoles occupa-

tions, leur avoit fait croire que j'y avois un penchant particulier; & n'osant condamner ouvertement mon goût, elles en parloient quelquefois avec une complaisance qui entretenoit mon erreur. Le dernier prétexte que Fanny m'avoit apporté, devint encore plus vraisemblable par l'augmentation réelle de la maladie de mes enfans. Ils furent saisis tous deux d'une fièvre maligne, qui se termina par un mal encore plus dangereux. La petite vérole se déchaîna sur eux avec toute sa fureur, & suivant l'ordre du collège, ils furent transportés dans un autre lieu, pour sauver de la contagion une multitude de pensionnaires. Les alarmes de Fanny ne peuvent être représentées. Elle auroit voulu avoir ses deux fils, leur donner tous ses soins, & ne les pas quitter un moment. Mais le recteur nous rassura par l'éloge qu'il nous fit du gouverneur qu'il avoit mis auprès d'eux. C'étoit un homme dont l'attachement & le zèle surpassoient toutes nos idées. Il s'étoit renfermé avec eux dès le commencement de leur maladie; & lorsque la crainte éloignoit les plus téméraires, il avoit déclaré que la présence même de la mort n'étoit point capable de le refroidir. Je ne connoissois point encore ce gardien fidèle. Sa modestie, son désintéressement, & cent vertus dont le recteur me parloit

avec admiration, lui avoient toujours fait éviter de paroître devant moi. Il s'étoit borné lui-même à des appointemens médiocres; & lorſque je l'avois fait preſſer de venir quelquefois à ma maiſon, il s'en étoit défendu, par la crainte, diſoit-il au recteur, que je ne le forçaſſe d'accepter des préſens, ou d'autres libéralités, qu'il étoit réſolu de refuſer. Un mérite ſi rare dans un homme à qui je ne ſuppoſois point d'autres motifs que les obligations de ſon emploi, m'inſpiroit autant d'eſtime & d'affection pour lui, que de reconnoiſſance pour le recteur, de la main de qui je le tenois. Ma réſolution étoit de lui faire quelque jour un ſort digne de lui, en lui aſſurant des récompenſes proportionnées à ſes ſervices, & ce déſir s'accrut encore par l'heureux ſuccès des ſoins qu'il rendit à mes enfans. Ils réuſſirent avec tant de bonheur, qu'il ne leur reſta pas la moindre trace d'une maladie, dont l'effet le moins terrible devoit être de les défigurer entiérement. Le recteur, en m'apportant cette heureuſe nouvelle, ſe chargea de me les amener avec leur gouveneur, auſſi-tôt qu'ils auroient repris leurs forces; mais il ne put le faire conſentir à cette viſite. La crainte de mes bienfaits devint un prétexte encore plus naturel, après le ſervice ſignalé qu'il m'avoit rendu. En vain

le fis-je solliciter en effet de recevoir un présent convenable à ma reconnoiſſance; il le refuſa avec la même nobleſſe; & mes inſtances furent une autre raiſon de laquelle il prit comme droit de me fuir, lorſque je paroiſſois au collège avec mon épouſe.

Quoique ce déſintéreſſement fût pouſſé juſqu'à l'affectation, il ne me vint aucun ſoupçon de la vérité, & je remerciois le ciel qui prenoit ſoin de favoriſer ainſi tous mes déſirs. D'un autre côté les lettres que je recevois de M. & madame de R*** m'apprenoient qu'ils étoient tranquilles à Londres, & que les affaires de milord Clarendon y prenoient une face plus heureuſe. Il m'avoit écrit lui-même que ſa famille étoit revenue de ſes alarmes, & qu'après une longue explication qu'elle s'étoit ménagée avec le roi, ce prince l'avoit traitée avec des marques de bonté & de confiance, qui lui faiſoit mieux eſpérer de l'avenir. Charles étoit peu diſſimulé, & le comte de Clarendon connoiſſoit aſſez ſon caractère pour ſe repoſer ſur ſa parole; ce qui lui reſtoit de défiance ne venoit que de la malignité d'un certain nombre d'ennemis qu'il s'étoit faits dans ſon miniſtère, & dont il croyoit la haine incapable de ſe ralentir. La réconciliation de la ducheſſe d'York avec le roi, avoit été ſuivie d'une faveur ſi éclatante,

qu'elle auroit dû calmer entiérement les inquiétudes du comte, s'il ne l'avoit regardée comme un nouveau motif de jaloufie pour ceux qui le haïffoient. Milord Combury fon fils aîné, avoit obtenu la charge de grand écuyer, & le roi avoit témoigné, en le revêtant de cette dignité, qu'il prétendoit récompenfer les fervices du père. Mais auffi foible que fincère, il étoit toujours à craindre qu'il ne fe laiffât furprendre aux infpirations de ceux qui l'approchoient, & que ces apparences de bonté ne cédaffent encore à fes anciens reffentimens.

Cependant le préfent étant capable de nous raffurer, je fis part de ces agréables évènemens à Fanny; & me croyant mieux que jamais avec la fortune, je lui renouvelai mes inftances pour la tirer de cette vie fimple & retirée, dans laquelle elle paroiffoit s'oublier. Tous les prétextes étoient levés. Je lui propofai une fête délicieufe, où je l'invitai à reparoître aux yeux d'une infinité d'honnêtes gens qui continuoient de fe trouver à ma table, & qui fe plaignoient de ne l'y pas voir depuis fi long-tems. J'avois formé avec eux le projet d'un divertiffement magnifique dans mes jardins de Saint-Cloud, & rien n'y devoit être épargné pour le plaifir & pour l'éclat. J'en fis la defcrifption à Fanny. Elle l'écouta attentivement, & je me

figurai que l'embarras dont je lui voyois donner quelques marques, étoit une manière d'applaudir à mon dessein, en portant l'admiration jusqu'à l'étonnement. Mais la réponse qu'elle me fit, me força de changer d'idée.

Vous ne me reprocherez jamais, me dit-elle, de condamner vos plaisirs, & c'est une satisfaction continuelle pour mon cœur de vous voir goûter quelque chose avec cette ardeur & cette joie. Mais si vous permettez que je vous parle avec la confiance que je dois à votre affection, je m'afflige pour moi-même de ne me pas trouver les mêmes goûts. Je cherche quelquefois comment il s'est pu faire que la conformité qui est dans nos caractères ne s'étende point jusqu'à nos plaisirs, & cette différence m'humilie. Je vous avoue, continua-t-elle, que ne pensant qu'à vous plaire, je me suis efforcée long-tems de porter un visage tranquille à vos fêtes, & de vaincre l'ennui qui m'y a toujours assiégé le cœur. Je vous promets encore la même complaisance, si vous m'en faites une loi. Mais lorsque je vous vois attentif à prévenir tous mes désirs, & que je ne puis douter du sentiment qui vous fait souhaiter de me rendre heureuse, je ne dois pas vous déguiser comment je puis l'être. Ce ne sera jamais par la dissipation & le tumulte. J'aime la paix de l'imagination,

ſans laquelle je ne me figure ni liberté d'eſprit, ni tranquillité de cœur. Mes malheurs & mes fautes ne ſont venus que de mon trouble. Je veux que l'amour & la vertu n'ayent rien qui les contraigne, ou qui les ſuſpende un moment dans mon ame. Ils ſuffiſent pour l'occuper ſeul; je n'ai pas beſoin d'autres ſources de joie. Jouiſſez de vos plaiſirs, & donnez-moi les reſtes de votre tems dans ma ſolitude, où je ſerai trop contente lorſque vous viendrez paſſer avec moi quelques momens.

Je l'écoutois avec une attention qui me faiſoit remarquer juſqu'à ſes moindres mouvemens. Comme elle s'étoit fait quelque effort pour m'expliquer ſes ſentimens avec cette liberté, ſon viſage s'étoit couvert d'une aimable rougeur, & je liſois dans ſes yeux qu'elle n'étoit pas ſans quelque crainte de me trouver oppoſé à ſes vues. J'étois ſûr de lui plaire par ma réponſe. Et quelle autre vue étois-je capable de me propoſer que celle de lui plaire? Je me hâtai de lui dire : Vous m'aſſurez donc que vous êtes ſans goût pour les plaiſirs que j'ai voulu vous procurer? jugez ſi j'en conſerverai beaucoup moi-même après cette déclaration, lorſque le ciel m'eſt témoin que dans tout ce que vous m'avez vu rechercher le plus ardemment, je n'ai penſé qu'à ſatisfaire le

vôtre. Quelle idée avez-vous de mon amour, si vous me croyez sensible à quelque plaisir qui ne puisse pas vous toucher? L'ardeur de vous rendre heureuse m'a fait illusion; mais puisque je me suis trompé si malheureusement dans le choix de ce qui pouvoit vous plaire, c'est à vous-même que je l'abandonne désormais, & je commence non-seulement par rompre la partie de Saint-Cloud, mais encore par réformer absolument ma table.

Elle s'opposa à cette résolution. La bienséance, me dit-elle, avec beaucoup de douceur, ne vous permet pas de faire ce changement tout d'un coup. Votre table est établie; le projet de votre fête est répandu, & vous en avez ordonné les préparatifs. Il n'y a point de prétexte qui puisse vous tenir lieu d'excuse. D'ailleurs il est difficile, ajouta-t-elle en souriant, que vous renonciez sans quelque regret à des amusemens, dont votre imagination s'est entretenue avec plaisir: & lorsque vous avez tant d'indulgence pour mes goûts, je n'en suis que plus obligée de souhaiter la satisfaction des vôtres. Je vous accompagnerai à Saint-Cloud: vous continuererez de recevoir ici vos amis, & vous m'accorderez à l'avenir la liberté de suivre mes inclinations.

Je l'assurai qu'elles décideroient des miennes.

J'ignorois en effet jusqu'où le plan de vie que j'avois embrassé convenoit à mes propres penchans. Les raisonnemens vagues qui m'y avoient déterminé n'étoient point encore assez éclaircis par l'expérience. J'avois conclu de ce qui s'étoit passé dans mon cœur, que le bonheur ne pouvoit consister que dans le plaisir; mais le soin du bonheur d'autrui, auquel j'attachois la meilleure partie du mien, m'avoit toujours ôté la pensée d'examiner si c'étoit de l'espèce de plaisirs dont j'avois fait choix, que je devois attendre pour moi-même une véritable satisfaction; & celle que j'y avois trouvée jusqu'alors, étoit moins venue de mon propre goût, que de l'espérance où j'avois été de satisfaire effectivement celui de mon épouse & de ma fille. Sans jeter encore les yeux plus loin, je demandai à Fanny, si elle croyoit Cécile aussi mal disposée qu'elle, pour les amusemens que je leur avois procurés? Sa réponse me causa une autre surprise.

Vous me parlez de ma fille, me dit-elle, & j'étois étonnée que depuis l'entretien que vous avez eu avec elle, vous n'eussiez pas fait attention au changement qui se fait tous les jours dans son humeur. Je ne m'en suis pas fort alarmée lorsque j'ai cru que l'amour y pouvoit contribuer, & le consentement que vous accor-

diez à ſon mariage avec don Thadeo me faiſoit penſer avec plaiſir qu'elle étoit aſſez touchée de ſon mérite pour ſe croire heureuſe de recevoir ſa main. Mais elle vous a découvert le fond de ſon cœur, & j'ai tiré d'elle pluſieurs fois les mêmes aveux. Si elle eſt poſſédée de quelque paſſion, ce n'eſt pas pour cet amant. Je lui trouve néanmoins plus de langueur & de mélancolie que jamais. En vain je la preſſe de s'ouvrir : elle me prie d'être tranquille ſur ſon compte ; & dans le tems qu'elle s'efforce de me déguiſer ce qui l'agite, elle ſe trahit quelquefois par des larmes. Il m'eſt venu un ſoupçon, continua Fanny, & je n'ai différé à vous le communiquer que pour me donner le tems de l'éclaircir. Ne ſeroit-ce pas le duc de Monmouth qui lui auroit gagné le cœur par l'éclat de ſa figure ? Elle s'eſt informée cent fois ſi nous n'avions pas eu de ſes nouvelles ; & quand je lui demande quel intérêt elle y prend, ſa ſeule réponſe eſt qu'il lui ſemble étrange qu'après avoir marqué tant d'ardeur pour moi, il garde un ſilence qui ne s'accorde point avec une paſſion ſi vive. Cette inquiétude, ajouta Fanny, n'eſt pas une marque d'indifférence, & je ſuis trompée ſi Cécile n'aime le duc. Quelle apparence, lui répondis-je ſans balancer qu'une fille ſi ſage & ſi retenue, ſe fût livrée à des

ſentimens dont elle n'a pas le moindre fruit à prétendre? Le duc eſt libre à la vérité, & je me figure bien qu'après avoir marqué ſi peu de fierté dans ſon premier mariage il pourroit penſer à ma fille ſans s'avilir. Mais elle, qui nous a tant de fois entendu blâmer ſon caractère, & qui n'ignore pas la folle ardeur qu'il a conçue pour vous, comment pourroit-elle eſpérer quelque fruit raiſonnable de ſes ſentimens? Vous n'avez pas ſu, interrompit Fanny, que le penchant du duc a balancé d'abord entre ma fille & moi; & me racontant tout ce qu'elle s'étoit imaginée chez milord Clarendon, elle me parut perſuadée que les ſoins extérieurs du duc & tous les empreſſemens qu'il avoit marqués pour elle-même, n'avoient été qu'une feinte, qui lui avoit ſervi fort heureuſement à déguiſer ſa véritable paſſion.

L'air de vraiſemblance qu'elle donna par d'autres réflexions à cette étrange conjecture, me la fit regarder à la fin d'un autre œil; & quoique le caractère de Cécile, que je connoiſſois par tant d'épreuves, me parut ſupérieur à certaines foibleſſes, je n'eus pas de peine à me perſuader qu'un cœur auſſi plein de ſentimens que le ſien, échauffé encore par les exemples de tendreſſe qu'elle avoit continuellement devant les yeux, pouvoit s'être rendu aux ſéductions

du duc. Je raisonnois sur la foiblesse ordinaire de son sexe, car en attribuant à ma fille cette espèce de corruption, j'avois regret de changer quelque chose à l'opinion que j'avois toujours eue de sa délicatesse. Sans lui faire un crime de son inclination, j'aurois souhaité qu'elle ne se fût point aveuglée jusqu'à ne découvrir que des vertus dans un homme que je ne l'aurois pas crue capable d'aimer si elle avoit ouvert les yeux sur la plus légère partie de ses défauts. Un jeune homme emporté, imprudent, présomptueux, ne me paroissoit pas digne du cœur de ma fille. Et je trouvois d'ailleurs qu'après avoir eu de si justes raisons de se défier un peu de l'amour, c'étoit manquer de prudence que de s'être engagée si légèrement.

Une découverte de cette nature, que nous aurions eu raison de traiter d'importante, si elle avoit été fondée sur des preuves plus certaines que de simples soupçons, nous parut demander beaucoup de conduite & de ménagement. Je recommandai à Fanny la vigilance qui convient à une mère; & portant l'injustice jusqu'à chercher tous les moyens d'arracher son secret à ma chère fille, je renouvelai plusieurs fois les efforts que j'avois déjà faits pour le tirer de sa bouche. Elle crut que mes questions regardoient encore don Thadeo. En confessant qu'il

avoit changé de méthode, elle ajouta qu'elle ne ſe ſentoit pas plus de penchant pour lui, & que ſi j'aimois ſon repos elle me demandoit en grace de la délivrer de ſes importunités. Vous ſerez ſatisfaite, lui dis-je; ſi je l'eſtime aſſez pour avoir approuvé les ſoins qu'il vous a rendus, ma tendreſſe pour vous y mettra des bornes lorſqu'ils commencent à vous paroître ſi fatiguans. Mais vous flattez-vous de me déguiſer long-tems que vous avez une autre paſſion au fond du cœur? Vous croyez-vous capable de me tromper, ajoutai-je en la regardant tendrement? vous, Cécile, dont j'ai ſi bien connu l'ame, dans le tems d'une erreur innocente, & ſi chère encore que je ne crains pas de la rappeler. Ah! ma chère fille, repris-je avec la même ardeur, vous êtes faite pour l'amour. On n'eſt pas inſenſible quand on n'eſt né d'un père & d'une mère ſi tendres. Puiſſiez-vous devoir toute la douceur de vos jours à une paſſion ſage & heureuſe! mais pourquoi faites-vous difficulté de vous ouvrir à moi? Je n'attens que le nom de votre amant pour employer tous mes ſoins à vous unir avec lui.

Elle baiſa affectueuſement mes mains, & la manière ardente dont elle les preſſoit avec ſes lèvres, me faiſoit connoître qu'il y avoit plus d'agitation dans ſon cœur qu'elle n'en marquoit

dans son discours, & que je ne pouvois en démêler sur son visage. Mais s'obstinant à se taire, elle me laissa dans la même inquiétude où j'étois, c'est-à-dire, presque certain qu'elle étoit pressée de quelque trouble extraordinaire, & sans aucune lumière pour en pénétrer la cause. Elle tient de vous, dis je à sa mère qui attendoit impatiemment le succès de cet entretien. Souvenez-vous combien de tems vous avez porté un fatal secret, qui vous a brûlé le sein sans pouvoir vous arracher un seul cri, & dont vous n'avez pas même conçu que la flamme se communiqueroit tôt ou tard jusqu'à moi. Fanny, alarmée effectivement de ce souvenir, résolut plus fortement que jamais de se faire jour dans le cœur de sa fille. J'ajoutai que, perdant toute espérance pour don Thadeo, je ne croyois pas que la bienséance nous permît de le retenir plus long-tems avec nous. Elle fut du même avis, & je me chargeai de lui expliquer là dessus nos sentimens.

Ce n'étoit pas une entreprise où je pusse me dispenser de quelques ménagemens. Je priai don Thadeo de passer avec moi dans mon appartement; & redoublant les civilités avec lesquelles j'étois accoutumé de le traiter, je lui demandai d'un ton fort ouvert, s'il commençoit à se louer un peu de la complaisance de

Cécile.

Cécile. Je voulois connoître par son propre aveu le degré de ses espérances. Il me confessa que l'amour ne lui avoit jamais été moins favorable, & que loin d'avoir gagné quelque chose à suivre mes conseils, son silence & ses soins respectueux n'avoient servi qu'à reculer ses progrès. Il étoit au point d'expliquer ses sentimens, & s'ils n'étoient pas écoutés avec bonté, on se faisoit violence du moins pour les entendre; au lieu que le parti qu'il avoit pris de ne faire parler que ses yeux & ses soins, le réduisoit à douter si l'on y faisoit la moindre attention, & lui ôtoit en même tems la hardiesse de renouveler un langage dont il craignoit qu'on ne pût s'offenser. Il ajouta mille réflexions chagrines, qui marquoient le désespoir de son cœur, & parmi lesquelles je crus entrevoir les mouvemens d'une violente jalousie.

J'attendois quelque éclaircissement, & je l'excitai par mes discours à s'ouvrir davantage; mais s'étant réduit à me demander par de nouvelles instances ma compassion & mon secours, je pris ce moment pour lui témoigner le regret que j'avois de ses peines, en lui déclarant que je n'espérois plus moi-même de le voir réussir dans une entreprise dont j'avois souhaité le succès autant que lui. Ma fille étoit à vous, lui

dis-je, ſi vous aviez pu lui inſpirer le moindre ſentiment de tendreſſe; mais ſon repos m'eſt cher, & lorſqu'elle déſire abſolument de ne plus entendre parler d'amour, je ne puis me refuſer à ſes inſtances. L'abſcence, ajoutai-je, aura bientôt ſon effet ordinaire pour la guériſon de votre cœur.

Il comprit trop aiſément ma penſée pour me demander d'autres explications. Je fus touché de la douleur qu'il me laiſſa voir dans ſes yeux. Les circonſtances de ſon départ ne me furent pas moins ſenſibles. Il n'ajouta pas un ſeul mot qui regardât Cécile. Le cœur ſerré, & la voix preſque éteinte, il me remercia en peu de mots des témoignagnes d'amitié qu'il avoit reçus dans ma maiſon. Etant allé du même pas dans l'appartement de Fanny & dans celui des autres dames, il leur fit ſes remercimens & ſes adieux, avec le même air de triſteſſe. Je ne m'informai point s'il avoit vu Cécile; mais ne doutant point que ſa réſolution ne fût de ſe retirer dès le même jour, je lui envoyai quelques préſens qu'il accepta avec beaucoup de ſenſibilité & de reconnoiſſance.

Loin de me défier du noir orage qui étoit prêt à ſe former ſur ma tête, je me crus heureux d'avoir pu me dégager ſi honnêtement d'une eſpèce de lien, que je craignois de ne pas trou-

ver si facile à rompre. J'en parlai dans ce sens à mon épouse, & je félicitai Cécile de sa liberté. C'étoit une nouvelle satisfaction pour moi, de les croire toutes deux contentes de la complaisance que j'avois eue pour leurs désirs. L'une obtenoit ce qui étoit, disoit-elle, le plus conforme à ses inclinations, l'autre étoit délivrée de l'unique sujet de peine dont j'avois pu lui arracher l'aveu. Je regrettai si peu ces deux changemens, que je crus au contraire mon repos mieux établi que jamais, par la tranquillité des deux chers objets dont je le faisois dépendre. Il ne me restoit qu'à prendre un nouvel arrangement pour moi-même. Devant quelque chose au public, depuis que je me trouvois lié avec tant d'honnêtes gens, je ne pouvois penser à réformer si brusquement ma table. Quoique je ne me fusse jamais senti une inclination bien ardente pour ce genre de plaisir, j'y avois pris assez de goût, pour m'imaginer du moins qu'en prenant tôt ou tard le parti d'y renoncer, ce seroit un sacrifice que l'amour me feroit faire à Fanny; mais elle reconnoissoit elle-même que la bienséance m'obligeoit à quelques égards pour mes amis. Ainsi m'attachant à-peu-près au plan qu'elle m'avoit tracé, je me flattai que mon tems seroit fort heureusement employé, lorsque je le partagerois entr'elle & le plaisir.

dont je commençois à me faire une habitude.

Je n'ai jamais si bien reconnu que dans cette occasion combien nous devenons obscurs & impénétrables à nous-mêmes, aussi-tôt que l'imagination se livre à de frivoles amusemens, qui ôtent à l'esprit le pouvoir de s'exercer par ses réflexions. Je m'étois abandonné jusqu'alors aux plaisirs, dans la seule vue que j'ai rapportée ; & n'ayant rien de certain que mes motifs, j'avois peu examiné la nature d'une multitude d'occupations légères, dont l'exemple d'autrui & ma propre expérience me faisoient juger tous les jours que j'avois en effet de la douceur à recueillir. Le goût de Fanny ne décidoit point absolument de leur force. J'ai fait remarquer mille fois que son caractère la portoit à la mélancolie, & le penchant qu'elle pouvoit avoir pour une autre sorte d'amusemens, n'empêchoit point que ceux dont je lui avois fait faire l'essai ne fussent capables de satisfaire un caractère plus vif. Il est vrai que pour moi qui ne me proposois point d'autre bonheur que le sien, tout ce qui n'étoit pas propre à lui plaire ne pouvoit jamais faire une forte impression sur mon cœur ; mais aussi long-tems néanmoins que je pouvois trouver quelque agrément dans ce qui n'étoit point contraire à cette vue dominante, pour-

quoi me ferois-je refusé un plaisir qui pouvoit se concilier avec tous les devoirs de ma tendresse ?

C'est ainsi que faute de réflexion sur les véritables mouvemens de mon cœur, j'avois pris la satisfaction que j'avois quelquefois trouvée à table & dans la dissipation de mes autres amusemens, pour un goût que j'attribuois à mon caractère, & que je les croyois capables de me satisfaire par leur nature. La nouvelle expérience que j'en fis ne tarda guères à me détromper. Je ne fus pas plutôt à table, avec la pensée que je ne devois plus y voir Fanny & Cécile, que la langueur & l'ennui prirent la place de l'enjouement que j'y avois toujours porté. Leur absence n'étoit auparavant qu'un mal passager que je supportois par la certitude de le voir finir ; mais la conversation la plus vive, & tous les rafinemens de la bonne chère, me devinrent un supplice, lorsque je fus assuré que je ne les partagerois plus avec elles. Ce ne fut pas néanmoins tout d'un coup que je reconnus ce changement. Je m'efforçai même assez long-tems de surmonter une pesanteur qui ne m'étoit plus ordinaire, & que je crus pouvoir attribuer d'abord à quelque altération de santé. Elle n'étoit que dans le fond de mon cœur, dont le trouble

ſe communiquoit à mon eſprit. En continuant de reconnoître qu'elle me pourſuivoit de même dans toutes les parties de diſſipation où je me laiſſois encore entraîner par mes amis, j'ouvris les yeux ſur la cauſe de cette incommode agitation. Plaiſirs frivoles ! amuſemens ſans force ! m'écriai-je un jour en portant de plus près mes réflexions ſur moi-même, vous n'êtes pas faits pour remplir mon cœur; je ſens quel eſt le ſeul bien qui puiſſe m'attacher ſans dégoût, & je me fais un tort cruel d'en troubler la jouiſſance par de ſi mépriſables diverſions.

En m'arrêtant encore à cette ſeule idée, j'aurois abandonné ſans balancer toutes les ſociétés où le ſeul goût de l'amuſement m'avoit engagé, ſi la crainte de m'expoſer à quelque raillerie par un changement trop bruſque, n'eût toujours été aſſez forte pour me retenir. J'étois d'ailleurs à la veille du divertiſſement que j'avois fait préparer à Saint-Cloud, & le ſentiment de Fanny même étoit que je ne pouvois rompre une partie annoncée depuis ſi long-tems; mais je lui fis l'aveu de mes nouvelles diſpoſitions, ou plutôt en examinant avec elle ce qui s'étoit toujours paſſé dans mon cœur, je lui confeſſai que j'avois été trompé par de fauſſes eſpérances; je lui confeſſai que

tous les plaisirs dont je m'étois fait une si douce idée, ne me paroissoient plus qu'une vaine illusion. Elle reçut ce discours avec une joie modeste, qui n'exprimoit pas toute la satisfaction qu'elle en ressentoit ; mais après m'avoir regardé un moment, comme pour attendre si je n'avois rien à lui dire de plus : j'ai prévu, reprit-elle, que vous porteriez tôt ou tard ce jugement de vos projets de vie heureuse. On n'entendroit pas tant de plaintes sur la misère de notre condition, si des biens qui dépendent de la fortune, & que tout le monde peut se procurer avec un peu de bonheur ou d'industrie, étoient capables de faire règner dans le cœur une véritable paix. Ils méritent pourtant le nom qu'on leur donne, puisque leur privation est accompagnée de mille autres sortes de peines ; mais savez-vous, ajouta-t-elle, en quoi je m'imagine que l'erreur consiste ? C'est précisément dans les deux excès, dont il semble que vous ne reconnoissiez l'un que pour vouloir déjà vous précipiter dans l'autre. Se faire un objet unique des biens sensibles, ou les croire si méprisables qu'il n'y ait rien à se promettre d'eux pour la douceur de la vie, je crois que c'est ignorer également leur nature & la nôtre.

Cette réflexion fut interrompue par une

visite importune, qui ne nous permit point de continuer notre entretien; mais elle demeura gravée dans ma mémoire. Je connoissois le caractère judicieux de Fanny, & j'avois trouvé dans son discours une vraisemblance dont j'étois frappé. Les aveux que j'ai faits dans plusieurs endroits de cette histoire, doivent avoir accoutumé mes lecteurs à l'humble opinion que j'avois de moi-même. Un dégoût insurmontable pour mes anciens principes m'ôtoit jusqu'à la pensée de les rappeler pour en faire usage; & me défiant de tout ce qui m'étoit suggéré par ma raison, il ne me restoit guères d'autres règles de conduite que le sentiment. Je n'exagère point, si j'ajoute que dans la facilité avec laquelle j'avois prêté l'oreille au matérialisme, il étoit entré moins de lumière & de conviction que d'envie d'humilier mon ame en la rabaissant au plus vil état dont j'eusse l'idée, & de tirer une sorte de vengeance des mauvais offices qu'elle m'avoit rendus. Mon cœur étoit heureux par l'amour; j'avois comme renoncé à l'être par la sagesse, & je commençois à la redouter au contraire comme l'ennemie de mon bonheur. Cependant la malheureuse expérience que je venois de faire des plaisirs, le souvenir même de ma foiblesse

dans une occasion que je ne me rappelois pas sans honte, & qui me faisoit éviter jusqu'au nom de la comédienne espagnole, enfin des semences d'inquiétude que me laissoit dans l'esprit un vide déjà commencé par la résolution où j'étois d'abandonner mes frivoles occupations, me firent recevoir avidemment de la bouche de Fanny le nouveau plan de conduite qu'elle sembloit me tracer.

Mais en concevant que ce qui ne me paroissoit peut-être ennuyeux que par sa continuité, pouvoit devenir plus agréable, lorsqu'il seroit pris avec quelque mêlange, il me restoit à chercher un fonds d'occupations moins frivoles pour en remplir les intervalles. Ce soin, dont je m'occupai quelque tems, m'entraîna malgré moi dans une réflexion fort amère sur le malheur de la condition humaine qui n'offre presque rien dont on puisse se faire une ressource assurée contre l'ennui. L'amour même dont je faisois mon suprême bonheur, me laissoit mille momens qui demandoient d'être autrement remplis. Je ne pouvois être sans cesse avec mon épouse, sans m'exposer peut-être au danger de la fatiguer par mes caresses mêmes, ou du moins sans me couvrir du ridicule que le monde attache aux empressemens excessifs d'un mari. Ce ne fut qu'après une

longue méditation que je me déterminai enfin pour un parti qui ne paroissoit pas demander tant de recherches, mais que je donne néanmoins, après mon expérience, pour le seul dont il y ait quelque satisfaction solide à espérer dans l'ordre naturel, pour un homme capable de réflexion & de sentiment.

Après m'être convaincu plus fortement que jamais, par une courte revue du passé, que la vérité & la sagesse philosophique sont des chimères de l'imagination, je me figurai que l'étude de la nature ayant du moins un objet réel & sensible, elle pouvoit attacher l'esprit avec d'autant plus de satisfaction, qu'elle roule sur les objets qui nous environnent, sans compter que les erreurs où elle peut conduire ne sont jamais assez importantes pour altérer notre tranquillité ni celle d'autrui. Dans cette idée, je pensai à recueillir tout ce qui avoit été composé de plus estimable sur cette matière, & j'y compris, avec ce qui porte le nom de physique, cette multitude de sciences qui sont renfermées sous celui de mathématiques. Loin de m'effrayer à l'entrée d'une carrière si vaste, son étendue même fut une autre raison de m'y engager, parce qu'elle me découvroit un espace dont je ne devois pas craindre de rencontrer trop tôt les bornes. Je ne

me proposai point d'autre objet pour l'esprit ; & si je ne donnai point l'exclusion absolue au reste des sciences & des arts, ma résolution fut de ne les admettre qu'à la même condition que les plaisirs, c'est-à-dire, par intervalles, & comme de simples délassemens.

Je n'avois rien à désirer pour le cœur, aussi long-tems que l'amour y règneroit avec le même empire ; cependant je conçus, par la satisfaction que Fanny & Cécile prenoient à faire du bien, que c'étoit une douceur innocente à laquelle je pouvois encore prétendre. Mon propre penchant m'en faisoit déjà former cette idée, & je n'eus d'embarras qu'à chercher par quelles lumières je devois régler mes bienfaits. Mes premiers mouvemens me firent penser au mérite négligé, & à la vertu maltraitée par la fortune. J'avois observé toute ma vie avec quel étrange caprice la nature distribue ses faveurs. Il semble qu'elle affecte de les répandre parmi les indigens, comme si ne songeant qu'à sa propre gloire, elle affectoit de montrer que son pouvoir est indépendant des richesses ; & la fortune qui en a mérité le titre d'aveugle, ne s'empresse guères de réparer les injustices de la nature. Il me parut beau de donner quelques exemples d'un meilleur ordre, en choisissant à Paris ou à Lon-

dres quelques infortunés d'un mérite éclatant ; pour les mettre dans l'abondance. Je n'excluois pas néanmoins de mes libéralités les malheureux ſans mérite, parce que leur misère eſt d'autant plus à plaindre, qu'ils n'ont que les motifs de l'humanité qui plaident en leur faveur. Les offices de la civilité & de l'amitié devoient appartenir auſſi à ce projet, comme dépendans des mêmes principes; enfin, c'eſt ſur ces fondemens que mon nouveau ſyſtême fut établi ; & je me perſuadai, en l'approfondiſſant d'avance, que c'étoit le ſeul qui convînt à mes inclinations. Il me parut vraiſemblable que les ſpectacles, les aſſemblées & les plaiſirs même de la table ceſſeroient de me paroître ennuyeux, lorſque je les ferois ſervir quelquefois d'intermèdes à des occupations plus ſérieuſes. Fanny qui n'avoit d'éloignement que pour les excès, fut la première à ſouhaiter que les ſpectacles fuſſent exceptés de cette réformation. Elle me promit de m'y accompagner ſouvent ; & quand je me retranchois d'ailleurs les feſtins prolongés & les aſſemblées tumultueuſes, je ne renonçois ni au commerce d'un certain nombre d'amis d'élite, ni aux agrémens d'une table bien ſervie, où je voulois toujours être en état de recevoir quelques honnêtes gens avec ma famille.

La fête que j'avois préparée fut un prétexte si naturel pour commencer ce nouvel ordre de vie, que mon changement ne fut point remarqué du public. Une interruption de quelques jours dans l'usage où j'étois de recevoir toutes les personnes de quelque nom qui se présentoient à ma table, me rendoient la liberté de le finir sans éclat ; & la seule magnificence avec laquelle je traitai mes amis à Saint-Cloud, suffisoit pour arrêter les bruits fâcheux qui naissent toujours à l'occasion d'un changement tel que je le méditois. Le bon goût relevoit la richesse & la profusion dans toutes les circonstances de cette fête. On me dispensera d'une description qui ne feroit honneur qu'à deux françois à qui j'en avois abandonné la conduite. Les évènemens qui prirent naissance dans ce grand jour, se saisissent déjà de mon imagination, & m'obligent à des éclaircissemens qui demandent toutes les forces de mon esprit & de ma plume.

J'avois négligé de suivre les aventures de dona Cortona ; & ne rappelant son idée qu'avec confusion, j'aurois prié ceux qui m'eussent parlé d'elle, de choisir une autre matière d'entretien. Don Thadéo, sans avoir pénétré les raisons qui m'avoient conduit chec elle, & qui m'en avoient fait sortir avec des distrac-

tions dont il s'étoit apperçu, n'avoit pas moins jugé que j'avois eu quelque vue extraordinaire dans ma visite, & la réponse que j'avois faite à ses plaintes ne lui avoit pas ôté cette pensée. Il s'étoit efforcé d'obtenir d'autres lumières de l'espagnole; mais plus artificieuse que lui, elle avoit tiré avantage de sa curiosité pour le faire expliquer lui-même sur l'intérieur de ma famille, & par degrés elle l'avoit engagé dans un détail qui ne lui avoit laissé rien ignorer. Peut-être remit-elle là-dessus à prendre ses résolutions en Angleterre. Il lui suffisoit d'avoir appris que j'y avois des biens considérables, dont j'abandonnois le soin & l'usage à monsieur de R***, & qu'on étoit persuadé dans ma famille que le duc de Monmouth étoit passionné pour Fanny. Dans la passion où elle étoit de se venger, non-seulement de mon épouse, mais de moi-même, dont elle n'avoit pu prendre le silence & la froideur, après les avances qu'elle m'avoit faites, que pour un mépris plus piquant encore que celui de Fanny, elle crut que ces connoissances seroient plus utiles à son ressentiment que tous les avantages qu'elle pouvoit tirer à Paris de l'ingénuité de don Thadeo.

En quittant la France, sous le prétexte

qu'elle avoit d'abord apporté, elle avoit eu soin de lui faire demander par son amant une lettre de recommandation pour monsieur de R***. Don Thadeo n'avoit pu refuser ce service à son ancien ami ; & n'ayant plus la hardiesse de m'en parler, il s'étoit flatté d'être assez connu de M. de R*** pour en obtenir quelque chose sur ses seules instances. En effet, M. & madame de R*** qui savoient avec quelle considération je l'avois reçu chez moi, & qui n'ignoroient pas que je l'y retenois encore, eurent pour sa prière autant d'égard qu'ils en auroient eu pour la mienne. Dona Cortona se fit un nouveau mérite auprès d'eux du dessein où elle étoit de vivre en Angleterre, & d'y embrasser peut-être la religion protestante. Elle s'insinua dans leur confiance jusqu'à se rendre nécessaire à madame de R*** qui fut charmée de s'être fait une amie si agréable dans un pays où elle étoit encore sans habitudes.

Il n'en coûta pas davantage à cette adroite créature, pour se ménager la faveur du Duc de Monmouth, & celle même de la duchesse d'York. Avec les lumières qu'elle avoit reçues de don Thadeo, il lui fut aisé de feindre des liaisons & des correspondances qui la firent passer pour une des meilleures amies de milord

Clarendon & des miennes. J'ignore quelles avoient été ses premières vues, mais tant de circonstances favorables la mettant en état d'en former à son gré, elle commença par le duc de Monmouth, dont elle empoisonna l'esprit de mille chimères. Sans affecter pour moi d'autres sentimens que ceux de l'amitié, elle trouva le moyen, par des ménagemens qui ne paroissoient pas les blesser, de faire connoître au duc que je l'estimois peu; & mettant dans ma bouche ce qu'elle avoit entendu dire à don Thadeo de son caractère, elle irrita jusqu'à l'excès l'ancienne prévention où j'ai fait remarquer qu'il étoit déjà contre moi.

Aussi n'étoit-ce pas la qualité de mon amie qui avoit ouvert à dona Cortona un accès si libre auprès de lui; mais une passion qui étoit plus vive que jamais dans son cœur, lui fit saisir avidement l'occasion d'apprendre quelques nouvelles de ce qu'il aimoit. S'il ne fit pas d'abord l'ouverture de ses sentimens, il s'informa de tout ce qui regardoit ma famille avec une ardeur que l'indifférence n'inspire point à une personne de son rang, & qui ne pouvoit être un langage obscur pour l'habile espagnole. Elle se crut si certaine de ce qu'elle avoit appris de son amour que, dans l'espé-

rance

rance d'en tirer un nouveau degré de considération, elle se hasarda d'avance à prendre le ton d'intime amie de mon épouse; & s'expliquant d'un ton de confidente, qui dissimule une partie de ses lumières pour cacher des choses trop flatteuses à un amant, elle s'efforça de faire entendre au duc qu'il avoit autant de raison d'aimer Fanny, qu'il en avoit de me haïr. Cette affectation de confidence produisit même un embarras dont elle auroit eu peine à se tirer avec un homme moins rempli de ce qui l'occupoit. Quoi! lui dit-il, madame Cleveland est donc persuadée que je l'aime? hélas! elle mériteroit bien mon cœur s'il n'étoit à sa fille. Soit indiscrétion dans le duc, soit dessein volontaire de sortir d'une contrainte qui commençoit à le fatiguer, il fit ainsi l'aveu de ses véritables sentimens; & la Cortona qui comprit par ces deux mots le fond du mystère, se remit assez habilement pour en tirer le même parti que de ses premières suppositions. Loin de se rétracter sur les sentimens qu'elle avoit eu l'audace d'attribuer à Fanny, elle continua de les représenter comme une passion formée, dont elle avoit connu tous les progrès par les confidences de mon épouse; & les réponses du duc ayant facilité l'éclaircissement qu'elle vouloit se pro-

curer par cette ruse, elle changea de projet tout d'un coup. Si les chagrins qu'elle s'étoit proposée de me causer, en contribuant à la séduction de mon épouse, eussent été plus flatteurs pour sa haine, parce qu'elle me les auroit cru plus sensibles, elle espéra que le malheur de ma fille ne me coûteroit guères moins de larmes, & sa cruauté ne la fit plus penser qu'à réussir de ce côté-là. Elle flatta la passion du duc, en applaudissant à son choix; & lui parlant du succès de ses désirs comme d'une chose qui souffroit peu d'obstacles, elle l'engagea à s'expliquer plus ouvertement sur ses desseins. Il lui confessa qu'il adoroit Cécile, & que cette passion troubloit son repos; mais il étoit partagé entre ce qu'il devoit à son rang, & le respect dont il ne pouvoit se défendre pour une fille qui possédoit autant de vertus que de charmes. L'un ne lui permettoit pas de penser à faire son épouse de la fille d'un proscrit, qui n'étoit d'ailleurs que le fils naturel de l'usurpateur; l'autre souffroit encore moins qu'il entreprît de suborner par des voies basses la plus parfaite & la plus aimable fille qu'il eût connue dans tout le cours de sa vie. C'étoit cette incertitude, autant que la difficulté de faire connoître ses sentimens à Cécile, qui lui avoit fait prendre le

parti de feindre de l'amour pour sa mère. Il avoit espéré qu'en se procurant le plaisir de la voir librement sous ce voile, il trouveroit le moyen de s'ouvrir à elle, & peut-être tôt ou tard celui de concilier son honneur avec ses désirs; mais les précautions qu'on avoit prises pour la dérober à ses yeux, & l'ordre qu'il avoit eu de retourner en Angleterre, l'avoient tellement éloigné de ses espérances, qu'il avoit vécu malheureux depuis son départ de Paris, sans savoir quelle seroit la fin de tant de tourmens. Il se proposoit néanmoins de repasser incessamment en France, avec le dessein d'abandonner son entreprise au sort, & de prendre ses résolutions suivant les évènemens.

Il en falloit bien moins à une femme telle que la Cortona, pour former un plan qui répondît à toutes ses vues. Ce mêlange incertain de vertu & de foiblesse, qui paroissoit à découvert dans le discours du duc, ne la menaçoit pas d'une forte résistance à ses conseils. Aussi furent-ils peu déguisés. Elle s'efforça d'augmenter par diverses raisons, la délicatesse qu'il marquoit sur une alliance disproportionnée à son rang; & levant au contraire tous les scrupules qui l'arrêtoient de l'autre côté, elle lui représenta que l'honneur

d'être aimée d'un homme de sa sorte, joint à tous les bienfaits qu'il pouvoit répandre sur une fille dont il feroit sa maîtresse, étoit une compensation suffisante pour les charmes de Cécile, & même pour sa vertu : que le meilleur fruit d'ailleurs que son sexe eût à tirer de toutes ses perfections, étoit de s'en faire autant de moyens pour parvenir à une vie heureuse; & qu'ayant le pouvoir de faire le bonheur de Cécile en mille manières, il ne lui devroit rien lorsqu'il auroit payé d'un tel prix le don de son cœur & de sa personne.

Ces horribles inspirations ne furent reçues que trop avidement. Le seul embarras qui parût rester au duc, regardoit les difficultés d'une entreprise éloignée, & pour laquelle il ne voyoit encore nulle ouverture; mais c'étoit le triomphe de sa nouvelle confidente, qui ne tarda point à lui proposer les moyens, après lui avoir fait goûter si heureusement la fin; & pour donner à ses motifs un air d'intérêt, sans lequel il lui auroit été difficile de les déguiser, elle mit le succès de son intrigue à prix, en exigeant pour récompense de son zèle, quelqu'emploi qui pût la faire vivre à Londres avec son amant qu'elle faisoit passer pour son mari. Le marché ayant été scellé de la parole du duc,

elle se chargea elle-même de rendre dans l'espace de trois mois ma fille en Angleterre, & elle prit sur elle tous les risques de l'évènement. Cette téméraire confiance ne le rassura pas néanmoins jusqu'à lui faire perdre si longtems de vue une expédition qui lui paroissoit dangereuse. Il résolut de la suivre en France, soit pour se rendre témoin seulement de ses démarches, soit pour les seconder. Avant que de repasser la mer, l'esprit artificieux de cette misérable espagnole lui fit imaginer deux autres moyens de faciliter ses desseins. S'étant ouvert avec le même succès une entrée fort libre chez la duchesse d'Yorck, elle eut l'adresse de tirer d'elle une lettre pour milord Clarendon, où cette fille si précieuse à son père, & si sûre d'en obtenir tout ce qu'elle pouvoit lui demander, le prioit d'accorder son amitié & sa protection à celle qui s'étoit chargée de la lui remettre. D'un autre côté, abusant des droits les plus saints de la familiarité & de la confiance, dona Cortona découvrit le lieu où monsieur & madame de L*** tenoient renfermé l'acte important par lequel milord Tervill avoit reconnu entre les mains de feue Madame, qu'il n'avoit été que le dépositaire de la succession de milord Axminster, & qu'il en étoit comptable à mes

enfans. Cet ami fidèle étoit mort depuis quelques mois: j'avois confié son écrit à monsieur de L***, comme une pièce nécessaire pour entrer en possession de nos biens. L'infâme courtisanne s'imagina que le moindre fruit qu'elle devoit se promettre de ce vol, étoit de me tenir dans sa dépendance, par les ménagemens auxquels je serois forcé pour tirer de ses mains une pièce si essentielle à ma famille; & munie de tant d'armes pour entreprendre l'ouvrage de ma ruine, elle monta sur un vaisseau que le ciel devoit abîmer en sortant du port.

Elle savoit peu la langue françoise, & c'est une autre de ses perfidies d'avoir su pousser sa malignité si loin dans un royaume étranger, où elle étoit sans habitude & sans protection. Mais de quoi la vengeance n'est-elle pas capable dans le cœur d'une espagnolle sans vertu? Elle étoit soutenue, sans doute, par les richesses du duc de Monmouth, qui la mirent en état de payer libéralement les ministres de ses desseins. Le premier qu'elle s'associa fut un domestique qui m'avoit servi, & dont j'avois soupçonné la fidélité dans plus d'une épreuve. Ce malheureux, peut-être le seul homme du monde qui fût capable avec elle de nuire volontairement à Cécile, lui

promit toute ſorte de ſervices; & les fit bien acheter. Il avoit conſervé quelque liaiſon avec mes autres domeſtiques, & l'on n'étoit pas ſurpris de le voir quelquefois à ma porte. Perſonne ne pouvoit mieux informer dona Cortona de ce qui ſe paſſoit dans ma maiſon. Elle apprit de lui que je faiſois les préparatifs d'une fête qui devoit être célébrée à Saint-Cloud. Les circonſtances, telles qu'on les annonçoit déjà, lui parurent propres à l'exécution de quelque partie de ſon deſſein. Mais n'ayant point négligé, dans l'intervalle, d'aſſurer ſes démarches par d'autres informations, elle ſut encore que l'inclination bienfaiſante de ma fille la portoit ſouvent à ſecourir les miſérables, & qu'elle prenoit plaiſir à les recevoir & à les entendre, pour juger elle-même de la grandeur de leurs beſoins & de la nature de leurs peines. Quels projets ne forma-t-elle pas ſur ces deux fondemens? Elle écrivit d'abord au duc de Monmouth, que dans le deſſein où il étoit de faire le voyage de Paris, il devoit s'y rendre avant la célébration de ma fête. Les eſpérances qu'elle lui faiſoit concevoir de cet incident, le déterminèrent auſſitôt à partir. Il ſe mit en chemin avec ſi peu de ſuite & tant de ſecret, qu'il lui fut aiſé de faire paſſer ſon abſence

pour une partie de promenade dans ses terres. Mais en attendant son arrivée, dona Cortona eut la hardiesse de faire le voyage de Rouen, & de se présenter au comte de Clarendon avec la recommandation de la duchesse d'York. Elle en fut reçue si humainement, que prenant occasion de sa bonté pour lui faire cent fausses confidences, elle obtint de lui, sous prétexte de quelques affaires qui l'appeloient à Paris, deux lettres l'une pour Fanny, & l'autre pour Cécile, par lesquelles il leur recommandoit affectueusement cette infâme, comme une personne de mérite qui lui étoit adressée par sa fille.

Elle se hâta de revenir à Paris, avec ces deux garants du favorable accueil qu'elle devoit attendre de Cécile; & se faisant présenter à elle sous un déguisement qui ne m'auroit pas permis à moi-même de me remettre son visage, elle lui offrit la lettre du comte, qu'elle la pria d'abord de lire, pour lui inspirer de la confiance au discours qu'elle avoit médité. Lorsqu'elle la vit prête à l'écouter, elle ne lui cacha point qu'elle étoit chargée d'une seconde lettre pour Fanny; mais quoique le devoir l'obligeât, continua-t-elle avec quelques larmes affectées, de se presenter à la mère avant que de se procurer un entretien

avec la fille, la confuſion qui eſt inſéparable de l'infortune lui avoit fait prendre le parti qui coûtoit le moins à ſa timidité. Elle avoit connu par divers éloges, la douceur & la générofité de Cécile. Elle eſpéroit même en lui ouvrant ſon cœur, que ſes triſtes aventures demeureroient enfermées dans ſon ſein, & n'attendant que d'elle le ſecours dont elle avoit beſoin pour paroître avec un air de bienſéance aux yeux de mon épouſe, elle ſe flattoit que la conſidération de la ducheſſe d'York & du comte de Clarendon, lui feroit obtenir ce qu'une malheureuſe étrangère ne pouvoit mériter autrement.

Comme elle s'étoit couverte en effet d'un habit fort vil, & que la lettre du comte, joint à l'air compoſé dont elle ſavoit ſe parer aiſément, ne laiſſoit aucun doute à Cécile de la ſincérité de ſes larmes; à peine eut-elle fini ſon diſcours, que cette tendre fille s'efforça de la conſoler par ſes careſſes: & ne ménageant rien dans une occaſion où le ſeul nom du comte étoit un motif de générofité, elle la pria de recevoir ſa bourſe, qui contenoit environ cent piſtoles. Ce préſent fut accepté avec des tranſports de reconnoiſſance. La perfide feignit qu'il ne lui reſtoit plus d'inquiétude que pour le ſecret; & la conjurant

d'avoir cet égard pour sa confusion, elle lui promit de n'être pas deux jours sans paroître avec plus de décence aux yeux de mon épouse.

Il s'en passa plusieurs, pendant lesquels Cécile fut fort fidèle au secret qu'elle avoit promis. Il lui paroissoit étrange, néanmoins que cette inconue tardât si long-tems à présenter la lettre du comte à sa mère, lorsqu'elle reçut d'elle une lettre qui contenoit de nouvelles plaintes de la fortune, avec la relation d'une incommodité dangereuse qui lui étoit survenue le jour même qu'elle étoit venue à ma maison. Elle conjuroit Cécile en finissant, de mettre le comble à ses bienfaits par une visite d'un moment. Croyant toucher à sa dernière heure, elle avoit des secrets d'importance à laisser après elle, & c'étoit encore dans le sein de sa bienfaitrice qu'elle vouloit les déposer.

Cécile ne crut pas qu'une proposition de cette nature l'obligeât à la même discrétion que tout ce qu'elle nous avoit caché avec tant de soin. Elle la communiqua à sa mère, en donnant à la première partie de cette aventure un tour qui ne blessoit point l'engagement où elle s'étoit mise d'être secrette. Fanny ne lui permit point de s'exposer aux dangers d'une

visite qui lui parut suspecte; mais craignant aussi d'avoir à se reprocher quelque dureté pour une femme malheureuse, elle prit la peine de dicter une réponse à sa fille, par laquelle elle lui faisoit marquer à son inconnue, que dans la dépendance où elle étoit d'un père & d'une mère, elle ne pouvoit la voir chez elle, si elle ne lui permettoit d'y aller avec quelque suite. Cependant elle accompagna cette lettre de plusieurs présens auxquels Fanny joignit les siens. Le messager qui étoit venu avec la lettre, & qui avoit été chargé de la réponse, revint une heure après, avec un billet fort court, mais conçu dans les termes les plus naturels d'une vive reconnoissance, par lequel on remercioit Cécile de son excessive bonté, & l'on refusoit sa visite aux conditions qu'elle proposoit.

Le silence qu'elle continua de garder sur les premières circonstances de cette aventure, nous empêcha de juger les autres assez importantes pour mériter d'être approfondies. Cependant il étoit déjà question de son enlevement, qui n'auroit pu manquer d'être exécuté avec une facilité extrême, dans la visite secrette à laquelle on avoit espéré de l'engager. le duc de Monmouth étoit arrivé à Paris. Dans l'impatience de satisfaire ses désirs, il avoit

concerté cette noire trahison avec la Cortona. Le premier but de cette misérable, en liant connoissance avec ma fille, n'avoit été que de jeter les fondemens d'une autre entreprise, qu'elle réservoit pour la fête de Saint-Cloud. Comme le jour en approchoit, elle consola le duc par l'espérance de réussir mieux dans l'obscurité d'une nuit tumultueuse, qui lui laisseroit, avec la même certitude de succès, le choix de l'adresse ou de la violence.

Quand je me rappelle les circonstances de cette nuit, & l'étrange révolution qui se fit dès-lors dans mes idées & dans mes sentimens, j'admire que ces évènemens imprévus, qui viennent troubler si souvent les prospérités les mieux établies, & qui laissent nécessairement tant d'inquiétude & d'amertune après eux, ne suffisent pas pour ouvrir les yeux d'un homme sensé, sur la vanité de tout ce qu'on honore du nom de repos & de bonheur. Quoi! nous appelons tranquille & heureuse une vie qui est dépendante à tous momens des passions déréglées d'autrui, & l'on prendra la moindre confiance dans un calme trompeur, où l'on ne seroit jamais sans crainte si l'on en connoissoit tous les dangers? Quel moment la fortune choisit-elle pour renouveler ses perfidies! Nous étions dans le sein de la joie,

Une assemblée nombreuse, & composée de ce qu'il y avoit de plus aimable à Paris dans les deux sexes, avoit fini un souper où toutes les délices de la table avoient été prodiguées. Le bal étoit commencé, & l'usage des mascarades régnant en France, comme milord Clarendon me l'avoit raconté de l'Angleterre, il m'étoit déjà venu de Paris quantité de masques, qu'on n'avoit pas fait difficulté de recevoir à ma porte, sur la déclaration d'un seul nom connu, qui sembloit répondre suffisamment pour chaque bande. Mes appartemens en étoient remplis, & le jardin étant une autre scène de joie, par la liberté qu'on avoit de s'y promener à la faveur d'une infinité de flambeaux, il n'y avoit point un seul endroit de ma maison qui ne fût de l'empire du plaisir. Mon épouse & ma fille s'étoient efforcées elles-mêmes de contribuer à la fête par l'enjouement de leur humeur, autant que par l'élégance de leur parure. Tout le monde s'étoit masqué après le repas, suivant l'usage du tems; & quoique mes amis, sous le nom desquels je comprens toutes les personnes invitées, eussent le visage découvert, il n'y en avoit pas un qui ne se fût muni d'un habit galant, pour paroître au bal dans un autre ajustement que celui du souper.

De mon côté je n'avois rien négligé pour me faire autant d'honneur de ma gaieté, que de ma libéralité & de ma politesse. J'étois entré dans le détail de tous ce qui étoit capable de plaire & d'amuser, & j'avois la satisfaction d'entendre de tous côtés retentir mon éloge. Cet exercice m'ayant un peu fatigué, j'invitai Fanny à descendre un moment au jardin, pour y respirer l'air. Je la trouvai disposée à me suivre par un autre motif. Je ne regrette point, me dit-elle, lorsqu'elle se vit seule avec moi, les efforts que j'ai faits pour soutenir ici mon rôle, & je ne désavouerai pas même que je n'aye pris plaisir à quantité de circonstances de cette fête; mais convenez aussi, reprit-elle, que cela est bien long & bien tumultueux. Le repos me conviendroit mieux à présent que la danse, & c'est l'inconvénient que je trouve à tous les amusemens dont on n'est pas libre de régler la durée. Je lui répondis que je sentois ce désagrément comme elle. Les plaisirs, lui dis-je, dont la longueur fait perdre le goût, deviennent sans doute un ennuyeux fardeau. Je l'éprouve autant que vous; mais comme on ne peut les goûter seul, il faut nécessairement s'assujettir à l'inclination de ceux qui les partagent, & la règle doit être prise du plus grand nombre. Je suis

ravi ſeulement, ajoutai-je, que tout ne vous ait pas déplu dans une fête où je n'ai eu d'autre objet que vous, & je conçois mieux que jamais comment il faut que les amuſemens ſoient ordonnés pour vous ſatisfaire. Au lieu de me repoſer ſur le premier banc, comme je me l'étois propoſé, ces idées nous conduiſirent au bout de l'allée où nous nous étions engagés; & la fraîcheur d'un boſquet voiſin nous y fit entrer pour continuer pendant quelques momens notre entretien. Nous vîmes paſſer pluſieurs maſques qui cherchoient comme nous à ſe délaſſer dans la ſolitude; mais l'attention que je faiſois aux réflexions de Fanny, joint à la liberté que j'avois établie moi-même pour ceux qui préféroient la promenade à la danſe, m'empêcha de chercher à les reconnoître; enfin, nous étant aſſis dans un endroit où le mur ſe baiſſoit aſſez pour nous laiſſer la vue & l'air de la campagne, nous tombâmes inſenſiblement dans des conſidérations ſi ſérieuſes, qu'elles achevèrent de diſſiper l'impreſſion de joie que nous avions apportée de la table & de la danſe.

Ce fut la ſeule obligation que j'eus à la fortune. En s'occupant de la trahiſon dont j'étois menacé, elle préparoit du moins mon cœur

à recevoir ses coups ; car il eût été beaucoup plus terrible encore qu'elle m'eût surpris dans quelqu'épanchement de tendresse & de joie. Au milieu d'une réponse que je faisois tranquillement à quelque réflexion de Fanny, j'entendis un cri perçant, qui frappa ses oreilles comme les miennes; & quoiqu'il n'y eût point d'apparence que j'eusse pu rien distinguer dans un certain éloignement, ma tendresse pour Cécile, ou la force de la nature, si l'on aime mieux l'attribuer à cette cause, me fit croire que c'étoit la voix de ma fille que j'avois entendue. Heureusement qu'elle ne fit pas naître la même crainte à Fanny. Demeurez, lui dis-je, je vous l'ordonne absolument; & prenant ma route vers l'endroit d'où le cri m'avoit semblé partir, je n'eus pas fait vingt pas sans entendre le cliquetis de deux épées, qui n'étoit accompagné d'aucun autre bruit. Je quittai l'allée où j'étois pour traverser quelques feuillages qui la séparoient d'une autre, & je reconnus bientôt que je ne m'étois pas trompé en croyant prendre le chemin le plus court. En sortant du feuillage, je vis un masque étendu vis-à-vis de moi, qui me reconnut tout d'un coup à la lumière des flambeaux, parce que j'avois le visage découvert. Un autre masque fuyoit l'épée à la main vers

le

le mur qui étoit à l'extrémité de l'allée. Quoique ſans armes, mon premier mouvement me portoit à le ſuivre; mais une voix languiſſante qui m'appeloit par mon nom, & que je diſtinguai tout d'un coup pour celle de don Thadeo, m'ôta l'envie d'aller plus loin. Je m'approchai de lui avec tout l'effroi qu'un ſi triſte évènement pouvoit m'inſpirer. Prenez ſoin de Cécile, me dit-il; elle eſt ſans connoiſſance dans une allée voiſine.

Je donnerois une foible idée de mon tranſport ſi je m'arrêtois à l'exprimer. L'épée de don Thadeo étoit à terre auprès de lui. Je m'en ſaiſis; & courant devant moi ſans ſavoir quel chemin je devois choiſir, un heureux inſtinct, plutôt qu'aucune lumière, me fit entrer dans une route où j'apperçus ma fille. Le trouble de mes ſens ſe calma un peu à cette vue. Je la voyois étendue contre une charmille, mais on ne m'avoit parlé que d'un évanouiſſement; & n'appercevant perſonne autour d'elle qui pût me faire redouter d'autres périls, je ne penſai qu'à détacher un flambeau qui étoit ſuſpendu à peu de diſtance, pour m'aſſurer d'abord de l'état où elle étoit. Je l'avois crue immobile dans l'obſcurité; mais la lumière que je tirois du flambeau me fit voir un ſpectacle digne de pitié. Sans conſer-

ver la moindre connoiſſance, cette tendre fille étoit dans une agitation convulſive, qui ne laiſſoit en repos aucun de ſes membres, & qui me l'auroit fait croire dans l'accès d'une de ces maladies terribles qui inſpirent autant de frayeur que de compaſſion, ſi je ne l'euſſe vue un moment auparavant dans la plus parfaite ſanté, & ſi je n'euſſe aſſez connu ſon tempérament pour n'en rien craindre de ſi funeſte. Toutes les parties de ſon corps étoient tremblantes, & ſes yeux ouverts ne laiſſoient appercevoir preſqu'aucun reſte de ſes prunelles. O! malheureuſe Cécile, m'écriai-je, en tâchant de la ſoulever! quel poiſon vous a fait oublier votre devoir & juſqu'au ſoin de votre vie? J'étois injuſte de l'accuſer. Elle parut revenir un peu à elle-même, & chaque degré de mouvement paroiſſoit la ſoulager. J'avois ſur moi quelques eſprits de liqueurs qui achevèrent de lui rendre les forces. Elle ſe leva elle-même, en marquant une extrême ſurpriſe de m'appercevoir auprès d'elle.

Dans ſa première conſternation, elle paroiſſoit prête à ſe précipiter à mes pieds. Je l'arrêtai. O! ma chère fille, lui dis-je, que dois-je penſer de l'état où je vous trouve? & ſi vous ne m'apprenez promptement le fond d'une ſi étrange aventure, quel rapport ai-je



O! malheureuse Cécile! quel poison vous a fait oublier votre devoir et jusqu'au soin de votre vie!

C. P. Marillier dir. G. Texier Sculp.

à faire à votre mère ? Ne me déguisez rien, ajoutai-je en l'embrassant ; songez à quel père vous ouvrez votre cœur, & ne vous figurez rien qu'il ne puisse entendre. Il sortoit des larmes de mes yeux en lui faisant ces instances, & j'attendois sa réponse avec une frayeur mortelle. Sa langue étant encore embarrassée, elle me conduisit jusqu'au premier banc sans ouvrir la bouche ; & ne pouvant éviter mes regards qu'elle paroissoit supporter avec peine, elle me pria de l'écouter, en jettant sur moi un œil troublé par la crainte.

Sa peine ne servant qu'à m'attendrir, je la pressai encore de s'expliquer, & je lui promis un secret inviolable pour la rendre sincère. Elle me dit enfin : Hélas ! qu'elle idée vous formerez-vous de moi ! Je me trouve seule au fond du Jardin ; j'y ai vu des horreurs que vous aurez peine à croire, & que je tremble encore à vous raconter : cachez-les à ma mère, que mon récit seul feroit mourir d'inquiétude. Et me demandant si j'avois entendu parler d'une étrangère qui s'étoit adressée à elle trois semaines auparavant pour en tirer quelques secours avec la recommandation du comte de Clarendon, elle m'apprit que cette même femme, dont elle n'avoit eu depuis

aucune nouvelle, s'étoit présentée à elle dans la salle du bal au même moment que j'en étois sorti avec sa mère. Le nouveau déguisement où elle étoit, l'avoit d'abord empêché de la reconnoître; mais quelques mots d'explication ayant rappelé toutes ses idées, elle avoit cru lui devoir les mêmes civilités qu'elle m'avoit vu faire à tous les masques de l'assemblée. Cette femme s'approchant de son oreille l'avoit remerciée tendrement de ses bienfaits, & lui avoit marqué une envie pressante d'être présentée à mon épouse; mais elle avoit ajouté qu'elle n'étoit pas seule, & qu'ayant amené sa fille avec elle, sa passion étoit de la lui faire voir, pour l'intéresser de plus en plus à sa fortune, en lui montrant une jeune personne qui n'étoit pas sans mérite. Elle est dans l'assemblée, lui avoit-elle dit; mais ayant ajouté que ce n'étoit pas un lieu propre à lier un moment d'entretien, elle l'avoit pressée de descendre avec elle au jardin. Sans défiance au milieu de ma maison, & dans un tems où tout le monde ne pensoit qu'à la joie, la crédule Cécile avoit consenti à se dérober un instant pour les suivre. Elles étoient descendues toutes trois au jardin. La fille avoit observé beaucoup de modestie & de silence

jusqu'au bout d'une des allées qui conduisoient au bois, & laissant parler sa mère qui n'avoit pas manqué de matière pour soutenir l'entretien, elle avoit affecté des airs d'embarras & de timidité, capable d'en imposer au plus habile. Mais après avoir fait quelques pas dans le bois, elle avoit ouvert la bouche sans rien changer à la douceur de ses manières; elle s'étoit fait connoître pour un amant passionné qui cherchoit depuis long-tems avec une mortelle impatience l'occasion de lui faire connoître ses sentimens; enfin, ce masque perfide se flattant peut-être que son silence, qui venoit de sa frayeur & de sa surprise, étoit une marque d'approbation, lui avoit confessé qu'il étoit le duc de Monmouth, & qu'il venoit recevoir d'elle l'arrêt de sa vie ou de sa mort. Cette déclaration avoit été soutenue de toutes les images de grandeur & de félicité qui peuvent faire impression sur l'esprit d'une fille de son âge. Elle devoit être la première dame d'Angleterre après la reine & la duchesse d'York. Je serois charmé moi-même de lui faire un établissement si digne d'elle, & j'approuverois infailliblement des offres si honorables pour ma famille. Mais il ne vouloit être redevable qu'à elle de son estime & de son affection, & il la conjuroit, au nom du ciel, d'approuver

l'innocent artifice dont il s'étoit servi pour lui déclarer ses sentimens.

Cécile reprit haleine, après une surprise qui lui avoit ôté la respiration. Sa réponse fut telle qu'elle la devoit à l'honneur & à ses sentimens particuliers; mais le duc & sa confidente n'étoient pas venus sans la résolution de tirer un autre fruit de leur entreprise. J'ai toujours conçu que s'ils eussent trouvé dans ma fille une certaine disposition à les écouter, l'espérance de la faire entrer volontairement dans leurs vues, les eût contenus peut-être dans les bornes de la flatterie & de la complaisance. Le duc de Monmouth n'oublia point après sa déclaration, de se faire voir à visage découvert, dans la pensée sans doute que la beauté naturelle de sa phisionomie ajouteroit quelque chose à la force de ses persuasions; mais la raison & la vertu de ma chère fille, prenant enfin le dessus sur sa crainte, elle lui fit une réponse assez ferme pour le faire rougir de ses intentions. Ce qui le devoit couvrir de honte ne servit qu'à irriter ses désirs. Il changea de ton pour lui déclarer que, l'aimant jusqu'à tout risquer pour elle, il étoit déterminé à se procurer par la violence, ce qu'il auroit souhaité d'obtenir de son consentement; & lui prenant une

main, tandis que l'infâme Cortona faififfoit l'autre, il fe difpofoit à la traîner malgré elle jufqu'au mur où fes gens l'attendoient avec fa chaife. Ainfi, l'innocence alloit être la proie d'un téméraire, lorfqu'un mafque qui s'étoit tenu caché derrière la charmille; s'avança fièrement, en levant la voix : c'étoit don Thadeo. A moi! dit-il au duc, & fonge que je ne fuis point du fexe que tu outrages. L'impétueux Monmouth s'arma auffi-tôt d'une épée qu'il portoit fous fa robe. Don Thadeo qui avoit auffi la fienne, fut plus refpectueux jufques dans fon tranfport. Quatre pas nous mettent à l'écart, ajouta-t-il; & fi tu n'es le plus brutal de tous les hommes, tu ménageras les yeux d'une femme. Il paffa dans l'allée voifine, & le duc ne balança point à le fuivre. Dona Cortona prit le parti de la fuite; mais Cécile qui étoit déjà pénétrée d'une mortelle frayeur, n'entendit point le bruit des épées fans tomber dans l'état où je l'avois trouvée.

Ce récit fut fi court, que Fanny n'eut pas le tems de s'alarmer beaucoup de mon abfence. Divifé comme j'étois entre elle & ma fille, j'avoue que je perdis un moment le fouvenir de don Thadeo. Le ciel a pris votre défenfe, dis-je à Cécile, & je crois votre raviffeur éloigné. Remettons l'éclairciffement de cette

malheureuſe aventure à des momens plus tranquilles. Votre mère, ajoutai-je, eſt à m'attendre dans le bois. Notre ſoin doit être de lui cacher le péril dont vous ſortez. Tâchez de gagner la maiſon ſans qu'elle vous apperçoive, & ne tardez pas à vous faire donner tous les ſecours qui peuvent vous être encore néceſſaires. Je vous ſuivrai des yeux tandis que vous traverſerez le jardin. Elle eſſaya ſes forces ; & ſe trouvant en état de marcher, elle me quitta en jetant quelques ſoupirs.

Je rejoignis mon épouſe, que je trouvai heureuſement ſans autre inquiétude que celle de mon retardement. Cependant l'épée que j'avois encore à la main lui faiſant juger qu'il s'étoit paſſé quelque choſe d'extraordinaire, je changeai le deſſein où j'étois de la reconduire au logis avant que de porter quelques ſecours à don Thadeo. L'état où je l'avois laiſſé m'avoit paru dangereux, & dans quelque intention qu'il fût venu au jardin, je lui devois trop de reconnoiſſance, après les ſervices qu'il avoit rendus à ma fille, pour négliger le ſoin de ſa vie. Je déclarai en deux mots à Fanny le malheur qui venoit d'arriver ; & ſans nommer le duc de Monmouth ni Cécile, je la preſſai de retourner ſeule au logis,

& de m'envoyer de quoi ſecourir un homme que je croyois mourant. Je ne pus l'engager à me laiſſer après elle. Il paſſa heureuſement quelques maſques que je chargeai d'avertir mes domeſtiques; & forcé de recevoir avec moi Fanny qui voulut abſolument me ſuivre, je retournai au lieu où don Thadeo ſe défendoit encore contre la mort. Il nous reconnut tous deux. Mais la force lui manquoit pour parler. Il prit ma main tandis que je m'occupois à chercher ſes bleſſures, & la ſerra tendrement. Fanny s'agitant auſſi pour arrêter ſon ſang qui couloit en abondance, ce ſoin parut le ranimer. Je ſuis trop heureux, nous dit-il, que mon accident vous ſauve un mortel chagrin, & peut-être l'honneur à Cécile. Je ne cherchois ici que le plaiſir innocent de la voir, & je ne me croyois pas réſervé au bonheur de mourir pour elle. C'eſt un ſort ſi heureux, qu'il ne me laiſſe point de regret pour la vie. Il expira en finiſſant ces derniers mots.

Cette mort précipitée me cauſa moins d'effroi qu'à Fanny; mais avec le chagrin de voir périr ſi triſtement un homme à qui je devois de l'eſtime & de l'amitié, elle me laiſſa un remord cuiſant d'avoir tardé trop long tems à le ſecourir. Il eſt vraiſemblable qu'une aſſiſtance un peu plus prompte, qui l'eût empêché

de perdre autant de ſang qu'il eut le tems d'en répandre, auroit pu lui prolonger la vie, du moins de quelques momens; car de deux bleſſures qu'il avoit reçues, l'une étoit trop profonde pour faire eſpérer qu'aucun ſecours eût pu le ſauver. Je demeurois encore avec le regret d'ignorer par quel haſard il s'étoit trouvé ſi proche du duc de Monmouth; quoique je me ſois toujours imaginé qu'étant entré dans le ſallon du bal, à la ſuite de quelques maſques connus, il ſuivit apparemment Cécile lorſqu'il la vit deſcendre au jardin avec deux perſonnes qu'il ne connoiſſoit pas.

Il me fut difficile de répondre aux queſtions de Fanny, ſans lui faire entrevoir quelques marques d'embarras qui excitèrent ſes ſoupçons. Elle me preſſa de lui apprendre ce que j'avois pu découvrir d'une ſi tragique aventure, & j'eus beſoin d'éluder la vérité par mille réponſes équivoques, pour éloigner d'elle la penſée que ſa fille eût été mêlée dans les circonſtances que je fus forcé de lui raconter. Il ne me fut pas plus aiſé d'étouffer cet accident entre les domeſtiques que je chargeai de lever le corps de don Thadeo. Le bruit s'en répandit ſourdement, & je m'en apperçus moi-même au murmure qui ſe fit dans l'aſſemblée quelques momens après mon retour. Mes prin-

cipaux amis me conseillèrent de prendre des mesures du côté de la justice. M. Briand partit sur le champ pour mettre le bailli de Saint-Cloud dans mes intérêts. J'en fus quitte pour quelques libéralités, que j'accordois volontiers à la mémoire d'un homme que j'avois tant de raisons d'estimer. Le duc de Monmouth fut redevable à ma discrétion de la tranquillité dans laquelle il continua de vivre à Paris. Il se flatta sans doute, que dans le déguisement où il étoit, ni son adversaire, ni moi qu'il avoit vu approcher sans me reconnoître, n'avions pu distinguer son visage, & qu'en supposant que Cécile découvrît sa témérité, on ajouteroit peu de foi à la déposition d'une personne de son âge. D'ailleurs étant arrivé secrettement à Paris, & s'y étant logé dans un hôtel où il n'étoit pas connu, il avoit effectivement peu des raisons de craindre que la justice le poursuivît avec une certaine rigueur.

Une fête qui avoit commencé avec tant d'agrément, se termina ainsi par l'évènement le plus fâcheux du monde, & par la tristesse dont il ne put manquer d'être suivi. L'impression m'en demeura au fond du cœur, quoique fort éloigné encore d'en redouter toutes les suites. Cécile, pour entrer dans mes vues, avoit

feint d'ignorer ce qui s'étoit paſſé à ſes yeux. Elle avoit ſoutenu le reſte de la fête avec un courage qui avoit demandé tous ſes efforts ; & m'étant approché pluſieurs fois d'elle pour m'informer de ſa ſanté, elle m'avoit répondu d'un ton aſſez ferme, qu'elle me prioit d'être ſans inquiétude : cependant à peine fûmes-nous dégagés d'une partie de l'aſſemblée, qu'elle marqua de l'empreſſement pour ſe retirer. Le ſommeil étoit un prétexte naturel, après les fatigues du plaiſir. Cependant elle eut une foibleſſe en ſe faiſant déshabiller, qui fut aſſez longue pour nous allarmer beaucoup. J'aurois ſouhaité de l'entretenir dès le même ſoir, ſi je n'euſſe ſuivi que mon ardeur ; & d'un autre côté j'aurois prêté l'oreille à de longs entretiens, ſi j'euſſe écouté les inſtances de ſa mère. Mais des raiſons d'une force preſqu'égale, me firent éviter avec le même ſoin ces deux ſortes d'explications

Je penſai moins à me ménager moi-même, & ſi je feignis de m'endormir, ce fut pour me livrer plus librement à mes réflexions. De combien de craintes ne me trouvai-je pas le cœur aſſiégé ! Celles qui me reſtoient du ſort funeſte de don Thadeo, n'étoient par les plus fortes, & j'étois bien plus ſenſible à la perte d'un ſi galant homme, qu'aux chagrins dont

elle pouvoit devenir une nouvelle ſource pour moi, ſi la malignité de quelqu'ennemi eût empoiſonné cette aventure. Il étoit mort à mes yeux; quel malheureux prix de tant de ſervices & d'amour! & comment juſtifier la providence qui ſacrifioit ainſi la vertu pour aſſurer l'impunité au crime? Mais que devois-je penſer de l'entrepriſe de ſon meurtrier? S'il aimoit Cécile, quelle voie prenoit-il pour gagner ſa tendreſſe? Ignorant les vues odieuſes qu'il avoit formées ſur elle, & n'en jugeant encore que par les diſcours qu'elle m'avoit rapportés, pourquoi chercher à l'enlever, diſois-je, lorſqu'il ſe propoſe de lui faire une condition ſi heureuſe? S'il l'aime aſſez pour élever ſa fortune juſqu'à lui, peut-il douter que je ne ſouhaite le bonheur & la gloire de ma fille? Cette penſée, qui ſe préſentoit ſi naturellement, me conduiſit à quelque défiance de la ſincérité de Cécile. Le récit qu'elle m'avoit fait, n'étoit-il pas une fable de ſon invention, pour couvrir quelque rendez-vous accordé au duc, & troublé peut-être par l'arrivée importune de don Thadeo? ou, s'il avoit été queſtion d'enlèvement, n'étoit-ce pas de concert avec elle que cette réſolution s'étoit formée; & le tour qu'elle avoit donné à ſon diſcours, n'étoit-il pas une arti-

fice par lequel elle avoit assuré sa justification contre le témoignage du malheureux espagnol qui l'avoit surprise avec son amant ? Je me rappelois sa mélancolie, son goût pour la solitude, son insensibilité pour les soins de don Thadeo, & de plusieurs jeunes françois qui s'étoient efforcés de lui plaire. Cette conduite à son âge pouvoit-elle avoir un autre cause que l'amour ? elle aimoit sans doute le duc autant qu'elle en étoit aimée ; c'étoit d'intelligence avec elle qu'il avoit feint d'aimer sa mère ; & nous voyant fort prévenus contre le caractère de cet amant, la crainte de nous trouver opposés à son inclination, lui avoit fait prendre le parti de quitter sa famille, pour se retirer en Angleterre avec lui ? L'obstination qu'elle avoit eue à nous cacher le sujet de sa tristesse, & à refuser un mari de ma main, achevoit de donner tant de vraisemblance à toutes ces conjectures que passant bien loin au-delà du doute, je crus devoir à ma pénétration des connoissances dont je ne devois pas tarder à faire usage ; & l'impatience bannissant de mes yeux toute disposition au sommeil, je me levai pour aller promener mes inquiétudes au jardin. Drink qui avoit son lit dans un cabinet voisin, & qui ne faisoit que s'y mettre, après avoir rétabli un peu d'or-

dre dans la maiſon, m'entendit ſortir de ma chambre, & ſe ſentit porté par ſon zèle à me ſuivre. Il me demanda ce qui m'obligeoit de quitter ſi-tôt mon lit; & lui ayant confeſſé que j'étois agité d'une inſomnie cruelle, je le preſſai en vain de me laiſſer ſortir ſeul. Il prit auſſi-tôt ſes habits, pour marcher ſur mes pas à quelque diſtance, & pour ſe trouver prêt à me répondre au moindre ſigne. Je m'enfonçai dans le bois. Mes réflexions devinrent encore plus amères, à la vue du lieu où j'avois vu expirer l'infortuné don Thadeo, & où j'obſervois encore quelques traces de ſon ſang.

Cependant en me repréſentant auſſi le triſte état où j'avois trouvé Cécile, & ces marques naturelles de conſternation & de douleur que l'art a tant de peine à contrefaire, je revins à douter de l'explication que j'avois donnée un moment auparavant à ſes diſcours & à ſa conduite. Combien d'artifice, diſois-je, ne faut-il pas que je lui attribue, pour la croire capable de cet excès de diſſimulation? Eſt-ce là le caractère de cette fille tendre & aimable à qui je n'ai jamais remarqué un déſir ni un mouvement contraire à ſon devoir? elle a le cœur plus ſenſible qu'une autre; mais n'eſt-elle pas auſſi plus douce, plus modeſte,

plus généreuse ? Et pourquoi lui supposerois-je des vices aussi grands que ses vertus ? Enfin, plus je revins à m'occuper d'elle & à réunir tout ce que je me souvenois d'avoir vu moi-même ou d'avoir appris de ses sentimens & de ses inclinations, plus je trouvai de foiblesse & d'injustice dans les raisonnemens qui m'avoient conduit à tant de noirs soupçons. Je m'excitai à demeurer ferme dans une prévention si favorable à ma chère fille ; & n'attendant que son réveil pour m'expliquer avec elle, je brûlois déjà de l'embrasser avec toute la tendresse de mon cœur.

Fin du quatorzième Livre.

LIVRE QUINZIÈME.

CE changement d'idées rendit un peu de tranquillité à mon esprit. Je pensois à regagner mon appartement, lorsque j'entendis la voix de Drink, qui me prioit d'un ton fort empressé de venir à lui. Je fis quelques pas sans le découvrir; mais en tournant le coin d'une allée d'où je jugeois que son exclamation étoit partie, je le vis aux prises avec un autre homme qui s'efforçoit de s'échapper de ses mains, & que je reconnus aussi-tôt pour un de mes anciens domestiques. C'étoit celui sur la trahison duquel j'ai déjà prévenu mes lecteurs, en racontant ses liaisons avec dona Cortona. Il parut encore plus effrayé de ma présence, qu'il ne l'avoit été de se voir arrêté par Drink. Celui-ci l'avoit vu monter sur le mur qui étoit à l'extrémité de l'allée, & se glisser ensuite dans le bois, avec des précautions qui lui avoient rendu ses desseins suspects: il s'étoit rangé sous quelques feuillages, pour continuer de l'observer; & se défiant de tout, après l'évènement funeste qui étoit arrivé la

même nuit, il s'étoit cru obligé, pour notre sûreté, de l'arrêter au passage.

Les circonstances que j'ai rapportées m'étoient encore inconnues; & quoique j'eusse assez mauvaise opinion d'un homme dont je ne m'étois défait que sur des fautes bien éclaircies, il ne me seroit jamais venu dans l'esprit qu'il fût mêlé dans notre aventure. Cependant Drink, qui jugeoit aussi mal de son dessein par sa frayeur que par la voie qu'il avoit prise pour s'introduire chez moi, le pressoit sans ménagement de confesser ses intentions, & parloit de le mettre sur le champ entre les mains de la justice. Je joignis mes instances à cette menace. Enfin la parole que je lui donnai en même-tems de lui rendre la liberté s'il vouloit être sincère, le détermina à me promettre une confession sans réserve. Il commença un récit dont chaque mot me frappa d'étonnement & d'horreur. Le seul nom de la Cortona auroit été capable de m'en inspirer, ne fût-ce que d'apprendre qu'elle étoit à la tête de mes ennemis & qu'elle avoit juré ma ruine. Elle avoit eu tant de confiance pour ce malheureux, qu'il étoit instruit de son entreprise depuis l'origine. Il ne m'en déguisa aucune circonstance : & voici ce qu'il ajouta à celles

que j'ai déja rapportées. Le projet du duc de Monmouth étant de repasser aussi-tôt en Angleterre avec ma fille, la seule difficulté qui l'avoit effrayé regardoit la route & l'embarquement qu'il étoit presqu'impossible de faire réussir sans bruit, si des deux partis auxquels ses espérances étoient bornées, il étoit obligé de prendre celui de la violence. Dona Cortona l'avoit délivré de cette peine en faisant servir le comte de Clarendon au succès de son entreprise. Ce seigneur étant assez considéré à Versailles, pour obtenir du ministre certaines faveurs personnelles qui n'avoient point de rapport aux intérêts de l'état, il ne fit point de difficulté de s'employer pour dona Cortona, lorsque sous prétexte d'avoir quelque chose à redouter en France de la part de l'Espagne, elle le pressa au nom de la duchesse sa fille, de faciliter promptement son retour à Londres. Elle le conjura de lui faire obtenir un passe-port de la cour, sous le nom d'une dame étrangère attachée à la duchesse d'York, avec un ordre au commandant de Calais de lui fournir en arrivant dans cette ville tout ce qui pouvoit précipiter son passage. Elle se flatta qu'avec ces deux secours, il lui seroit aisé de gagner le bord de la mer, sans avoir de compte à rendre de son voyage,

& sans être exposée même à rien craindre du ressentiment de Cécile. Ainsi la perfide employoit le meilleur de mes amis pour me percer le cœur. Elle obtint ce qu'elle s'étoit promis du crédit de milord Clarendon, & toutes ses mesures étant prises pour partir avec ma fille, au moment qu'elle l'auroit enlevée, elle étoit munie des deux pièces qu'il lui avoit fait remettre avec autant de diligence & de soin que s'il eût cru rendre service à sa fille, ou à la sienne, ou à la mienne.

A l'égard du motif qui amenoit chez moi le traître; c'étoit seulement pour observer quel effet l'attentat du duc y avoit produit, & si don Thadeo étoit mort de ses blessures. Surpris de lui entendre nommer don Thadeo, je lui demandai s'il étoit connu du duc; & sa réponse dévoila un autre mystère, que j'appris avec d'autant plus de chagrin, qu'il étoit propre à diminuer beaucoup la compassion que je croyois devoir à ce malheureux espagnol; mais il servit d'un autre côté à justifier à mes yeux la providence dont la rigueur m'avoit déjà porté indiscrètement à quelques murmures. Dona Cortona n'avoit pas été long-tems à Paris sans apprendre qu'il avoit quitté ma maison. La curiosité d'en savoir la cause, ou l'espérance de l'employer à ses des-

feins, lui avoient fait trouver le moyen de le rejoindre ; & dans les entretiens qu'elle avoit eus avec lui, elle n'avoit pas eu de peine à tirer d'un amant déſeſpéré la confeſſion de ſes peines. Ces nouvelles lumières lui firent naître d'autres idées. Elle conçut qu'en lui inſpirant, comme au duc de Monmouth, le déſir d'enlever ma fille, elle auroit deux utilités à tirer de cette fourberie : l'une, de le faire ſervir aux intérêts du duc, par les moyens mêmes qu'il employeroit pour le ſien, & d'aſſurer ainſi le ſuccès d'une affaire où elle ne pouvoit le faire entrer autrement ſans ſe trahir ; l'autre, de tourner à ſon profit les dépenſes dans leſquelles il lui ſeroit aiſé de l'engager. Si elle trouva des obſtacles dans la vertu de don Thadeo qui ſe révolta contre ſes premières inſinuations, elle ſut lui repréſenter ſi adroitement que la première loi eſt de ſe ſatisfaire, & qu'il ne ſe propoſoit d'ailleurs qu'un mariage honnête, pour lequel il avoit obtenu mon conſentement, que la délicateſſe & le reſpect furent étouffés dans ſon cœur par de ſi flatteuſes eſpérances. Après l'avoir ſéduit, elle n'eut pas de peine à lui faire ſuivre toutes ſes impreſſions. Il devint ſa dupe, avec les circonſtances les plus humiliantes pour un homme à qui l'honneur avoit toujours été

cher ; & le jour même qui précéda sa mort ; il avoit remis une somme considérable à cette infame, pour acheter mille choses dont elle lui avoit persuadé que Cécile auroit besoin sur la route d'Espagne.

Drink étoit d'avis de livrer son prisonnier à la justice de Saint-Cloud. C'étoit le seul moyen, me disoit-il, d'inspirer assez d'effroi au duc pour lui faire repasser promptement la mer avec sa compagne. Ce conseil étoit sage; mais outre que j'étois lié par ma promesse, je considérois qu'au milieu de mes justes ressentimens j'avois des mesures à garder avec un esprit capable des extrémités les plus violentes. L'intérêt de la duchesse d'York, à qui il avoit rendu effectivement des services essentiels, le mien même, & celui de ma famille, étoient de trop fortes raisons de le ménager. Je ne pouvois faire arrêter son émissaire, sans l'exposer lui-même aux poursuites de la justice, qui se réveilleroit malgré moi à la moindre déposition. Enfin, résolu d'accorder la liberté à ce misérable, je l'obligeai seulement de m'apprendre la demeure de ceux qu'il servoit avec tant de zèle. J'affectai de prendre un crayon pour l'écrire en sa présence, dans la pensée que faisant ce rapport à ses maîtres, il leur causeroit assez d'in-

quiétude pour leur faire prendre le parti de ſe mettre à couvert par la fuite. Eloignez ce monſtre de mes yeux, dis-je à Drink, qui n'avoit pas ceſſé de le tenir au collet. Qu'il aille raconter à ceux qui l'employent, que leur nom m'eſt connu, & qu'après avoir trahi & maſſacré un honnête homme, on n'eſt pas tranquille ſi l'on n'a quelque charme pour endormir la juſtice.

Je donnai avis ſur le champ à milord Clarendon de l'indigne abus qu'on avoit fait de ſa confiance; & ne me repoſant point ſur la poſte, je fis partir un de mes gens pour lui porter ma lettre. Dans la diſpoſition où j'étois à m'affliger, je lui reprochois triſtement d'être ſi long-tems à revenir à Paris après me l'avoir promis plusieurs fois par ſes lettres, & dans un tems où ſes lumières & ſes conſolations m'étoient ſi néceſſaires. Vous ſerez ſurpris, lui diſois-je, de me voir prendre un ton ſi différent de celui que vous admiriez dans mes lettres; mais ſais-je à quoi le ciel me deſtine? & lui expoſant ma ſituation, je lui demandois ce que je devois penſer des menaces du ſort, qui ſembloit n'en vouloir rien moins qu'à ma fille, après l'avoir épargnée dans mes plus grandes diſgraces, & qui m'affligeroit bien plus en me la raviſſant, qu'il ne m'avoit conſolé lorſ-

qu'il me l'avoit rendue. Le duc de Monmouth ayant continué, depuis son départ de Rouen, d'entretenir un commerce de lettres avec lui, je le priois d'employer le pouvoir qu'il avoit conservé sur son esprit, pour lui inspirer des projets plus convenables à son bonheur & à mon repos; ou s'il n'espéroit pas de faire ce miracle sur un caractère si difficile à gouverner, d'obtenir secrètement par le crédit du duc & de la duchesse d'York, qu'il fût rappelé à la cour de Londres; enfin, cherchant un titre qui répondît aux sentimens de mon cœur, je le nommois mon père, & je l'avertissois que si ses affaires continuoient de le retenir à Rouen, je pensois à l'aller surprendre avec toute ma famille. L'édifice de mon bonheur, ajoutois-je, menace ruine à Paris, & je veux essayer si le changement de lieu n'y apportera point quelque remède, sûr du moins que votre présence & votre amitié en feront toujours un plus solide que tous ceux de la fortune.

La mélancolie qui m'inspiroit des expressions si tristes n'alloit point encore jusqu'à me faire craindre les malheurs qu'elles sembloient annoncer. Je m'étois rassuré au contraire, par mes réflexions, contre les évènemens qui paroissoient les plus capables de m'alarmer. Quand

le duc de Monmouth & sa confidente auroient eu la témérité de ne pas s'éloigner, & celle de reprendre leurs desseins avec de nouvelles espérances, j'étois dans une situation qui ne me permettoit point de les redouter. Un péril de cette nature n'est grand que tandis qu'on l'ignore. J'avois plus de monde avec moi que le duc n'en eut jamais osé rassembler dans le voisinage de Paris & de la cour; & si la confiance que j'avois dans mes gens me rendoit tranquille contre la violence, je me répondois bien qu'avec toutes les lumières que je m'étois procurées, ma propre vigilance me mettroit à couvert de toutes sortes de trahisons. Il ne me restoit qu'un doute, que tant d'éclaircissemens n'avoient pas été capables de dissiper, & que je ne pouvois entretenir sans conserver quelque défiance au milieu de toutes les raisons qui servoient à me rassurer. Dans les discours de Cécile, je n'avois pas bien démêlé si elle étoit sans inclination pour le duc, & par conséquent si elle n'étoit pas jusqu'à un certain point dans ses intérêts, dumoins par les désirs secrets de son cœur. Cette comédie jouée avec tant d'art & si long-tems soutenue par un esprit aussi bouillant que le duc, me paroissoit un mystère où j'appréhendois qu'elle n'eût trempé. Si son cœur étoit d'intelligence avec son

amant, je ne prévoyois que trop l'inutilité de mes ſoins. Mais pourquoi me refuſer auſſi un aveu que je lui avois demandé avec tant d'inſtances, & par quel caprice ſe ſeroit-elle obſtinée à me cacher ſes ſentimens, lorſque je ne lui marquois d'ardeur que pour les ſatisfaire. Le rang du duc, & la connoiſſance de ſon caractère encore plus que ſon rang, ne m'auroient jamais permis à la vérité de penſer à lui pour ma fille; mais en ſuppoſant qu'il y penſât lui-même, & que malgré tant de vices que j'aurois cru peu compatibles avec les inclinations de Cécile, il eût trouvé le moyen de lui plaire, il n'eſt pas moins certain que paſſant ſur mes répugnances, je me ſerois réduit à prévenir ma fille que l'amour faiſoit bien des illuſions, & je n'en aurois pas été plus difficile à me rendre. Peut-être l'aurois-je ſoupçonnée d'accorder quelque choſe de plus à l'ambition qu'à la tendreſſe, & j'aurois confeſſé que l'honneur de devenir la belle-fille d'un grand roi, pouvoit être acheté par quelques ſacrifices. Toutes ces conſidérations ſuppoſoient l'ignorance où j'étois encore du plus odieux complot du duc; car le traître qui venoit de me faire ſa confeſſion n'avoit pu m'apprendre là-deſſus ce que je me figure qu'il ignoroit lui même. Je pris, ſur ces raiſonnemens, une réſo-

lution qui pourra sembler étrange après ce qui s'étoit passé chez moi la même nuit, mais qui achevera de faire voir avec quelle passion je désirois le bonheur de ma fille. Ce fut de me procurer une entrevue avec le duc de Monmouth, pour apprendre de lui-même le fond de ses sentimens, & ses progrès sur le cœur de Cécile. Cette explication étoit l'affaire d'un moment. S'il me faisoit la moindre ouverture qui pût me faire voir plus clair dans les inclinations de ma chère fille, j'étois déterminé à la lui offrir sur le champ, avec tous les avantages que ma fortune me mettoit en état de lui assurer; & sans rejeter bien loin ce qui pouvoit être exécuté dans l'espace de quelques jours, je ne l'aurois assujetti qu'à prendre le tems nécessaire pour obtenir le consentement du roi son père. Quelque distance qu'il y eût entre sa naissance & la mienne, le nom de milord Axminster, & l'ancienne bonté du roi pour mon grand père maternel & pour moi-même, me faisoient espérer qu'il passeroit sur un défaut qui se trouvoit d'ailleurs réparé par mes richesses.

Je m'arrêtai avec tant de complaisance à toutes les parties de ce projet, que sans attendre le réveil de Fanny, je fis partir Drink, pour aller proposer civilement au duc de Mon-

mouth de recevoir ma viſite. Les nouvelles que j'appris de la ſanté de Cécile m'auroient cauſé quelque alarme, ſi je ne m'étois flatté d'avoir entre les mains un remède infaillible pour toutes ſes peines. Les femmes qui étoient demeurées auprès d'elle ne s'étoient point apperçues qu'elle eût goûté un moment de repos. Elle avoit paru continuellement agitée par de ſombres méditations, qu'il avoit été impoſſible d'interrompre. Elles finiront, dis-je en moi-même ; car, en rendant juſtice au caractère de ma fille, que je croyois effectivement ſupérieur à toutes ſortes de ſoupçons, je commençois à ne plus douter, que, ſoit ambition, ſoit amour, elle n'eût le cœur embrâſé d'uneviol ente paſſion pour le duc.

Sa mère, que l'inquiétude avoit déjà réveillée, & qui attendoit de ſes nouvelles au moment que j'entrois dans ſa chambre, me conjura de lui donner quelques lumières ſur-tout ce qui étoit arrivé la nuit dans le bois. Je l'avois forcée de ſe retirer avant que ſa curioſité eût été ſatisfaite, & mes réponſes avoient peut-être calmé une partie de ſes alarmes ; mais les réflexions auxquelles elle s'étoit livrée en ſe mettant au lit, avoient troublé ſon ſommeil. Je perſiſtai à lui cacher le fond de l'aventure ; & ne pouvant éluder néanmoins la force des

raisonnemens dont elle appuyoi ses conjectures, je lui confessai que c'étoit de la main du duc de Monmouth que don Thadeo avoit reçu le coup mortel. En même tems, pour arrêter les préventions que ce malheur auroit pû lui inspirer contre le duc, j'ajoutai qu'aimant tous deux Cécile, il n'étoit pas surprenant que la jalousie les eût armés l'un contre l'autre, & que si le ciel avoit résolu la mort de l'un, il étoit assez heureux pour ma fille que ce fût celui pour lequel nous lui avions reconnu le moins de penchant. Et suivant cette idée, qui ne pouvoit lui paroître nouvelle après les soupçons qu'elle avoit été la première à former, je lui appris sans affectation que je me croyois certain de l'amour du duc pour Cécile, & que je doutois presqu'aussi peu du retour qu'elle avoit pour lui. Voilà le mystère éclairci, ajoutai-je; & je continuai de lui apprendre mes projets, assez sûr qu'elle ne balanceroit pas à les approuver.

Ses objections ne furent prises en effet que de l'obstacle qu'elle appréhendoit de la part du roi d'Angleterre. Je la vis même flattée des sentimens que j'attribuois au duc, & prête à faire l'éloge d'un homme de qui elle n'avoit redouté pour sa fille que la légèreté ordinaire à son âge & à son rang. L'ayant rassurée par

les mêmes espérances dont ma propre imagination s'étoit remplie, je ne pensai plus qu'à prendre le chemin de Paris pour m'ouvrir au duc; & lorsque je revis Cécile, dont la santé me parut réellement altérée, je ne lui demandai point la cause d'un mal que je croyois pénétrer aussi bien qu'elle.

A peine Drink fut-il de retour, que sans m'arrêter à la description qu'il me fit de l'embarras du duc, je ne pris de sa commission que ce qui étoit favorable à mes vues. Il l'avoit trouvé seul dans son appartement, & le compliment qui lui avoit fait de ma part l'avoit troublé beaucoup; mais après s'être un peu remis, il avoit répondu que je le trouverois toujours disposé à me servir, & qu'il recevroit ma visite avec plaisir. Drink n'avoit pu distinguer, en l'observant, s'il étoit déjà informé du malheureux succès de ses derniers ordres; & songeant à ma sûreté, il me conseilla de ne point entrer chez lui sans être bien accompagné ou bien armé.

Je rejetai ce conseil avec dédain. Ce n'étoit point des trahisons de cette nature que j'avois à redouter du duc de Monmouth; & si je lui ai donné quelquefois le nom de perfide, je n'ai pas confondu dans ce reproche ses sentimens d'honneur avec ses écarts de galanterie. Je

ferois entré ſeul chez lui, ſans crainte & ſans défiance. D'ailleurs les queſtions que j'avois à lui faire n'étoient pas propres à l'offenſer. Cependant ſi je refuſai de prendre d'autres armes que mon épée, mon train ordinaire étoit aſſez nombreux pour ne pas craindre le reproche de m'être expoſé légèrement. J'arrivai, ſans doute, beaucoup plutôt qu'il ne s'y attendoit; car je le ſurpris avec le confident qu'il avoit envoyé le matin chez moi, ou du moins j'apperçus ce malheureux qui ſortoit de ſa chambre au moment que je m'y faiſois annoncer, & qui ne put ſe dérober aſſez habilement pour éviter ma vue. Je faignis de ne le pas remarquer. Il étoit allé, à ſon retour, chez dona Cortona, qui ne l'avoit envoyé chez le duc qu'après l'avoir entretenu long-tems ſur les circonſtances de ſon aventure. Il avoit été ſincère dans ce récit. Le duc l'avoit écouté, & par un caprice difficile à expliquer pour ceux-mêmes qui en ſeroient capables comme lui dans les mêmes circonſtances, après avoir manqué de délicateſſe juſqu'à tout entreprendre pour ravir & pour corrompre une fille aimable & vertueuſe, il en eut aſſez pour être ſenſible au procédé généreux que j'avois gardé avec ſon émiſſaire. Le refus que j'avois fait de le livrer à la juſtice, & les termes que je l'avois chargé

de répéter à ses maîtres, avoit fait impression sur ce naturel emporté, mais noble & généreux. Cet entretien l'avoit disposé à me recevoir avec d'autres sentimens, que ceux qu'il est naturel de conserver pour un homme à qui l'on a voulu faire un outrage. S'il donna quelques marques de confusion en me voyant paroître, elles furent effacées presqu'aussitôt par l'air de politesse qui leur succéda.

Ma résolution étoit d'éviter tout ce qui avoit quelque rapport au malheur de don Thadeo. Je pris mon exorde du sujet même de ma visite. L'amour, lui dis-je, exerce son pouvoir dans tous les rangs, & ma fille étant aimable, je ne serois point étonné qu'il vous eût inspiré quelque penchant pour elle, si je concevois comment une si noble passion peut s'accorder dans le cœur d'un galant homme, avec le dessein d'outrager l'objet qu'il juge digne d'être aimé; mais je vous avoue que cette conciliation est impossible dans mes idées. Aimez-vous ma fille, ajoutai-je, en le regardant d'un air ferme, mais honnête & serain? Cette question parut l'embarrasser. Cependant, n'appercevant point de colère dans mes yeux, il prit ma main qu'il porta jusqu'à sa bouche, & son cœur vint, si j'ose parler ainsi, sur ses lèvres, pour me protester qu'il adoroit Cécile.

Il

Il reste à m'expliquer, repris-je, par quel oubli de vous-même vous avez pu former le dessein de l'enlever. Un cœur noble emploie-t-il la violence pour se rendre heureux? & quand il auroit assez d'ascendant sur ce qu'il aime pour lui faire regarder un enlevement d'un autre œil, quel goût trouvera-t-il jamais dans un bonheur qu'il doit à des voies si basses? J'aurois pu continuer long-tems sans appréhender d'être interrompu. Il tenoit la vue baissée, & son audace naturelle paroissoit l'avoir abandonné. Je repris encore : l'honneur même est-il bien à couvert dans une entreprise qui blesse tant de droits sacrés; & s'il y a quelque différence entre le voleur & le ravisseur, n'est-elle pas à l'avantage de celui qui n'enlève qu'une somme d'argent, ou quelqu'autre partie méprisable du bien d'autrui? Cette comparaison le piqua. J'avois eu dessein, en le voyant si consterné, d'éprouver en effet s'il étoit capable de reconnoître ses fautes. Ah! s'écria-t-il en rougissant, vous n'êtes donc ici que pour m'insulter? Non, repris-je aussitôt; j'ai assez bonne opinion de vous pour me figurer que la générosité, la justice & l'honneur, sont des qualités qui vous sont chères; mais je ne vous déguise point que la chaleur de votre passion vous les a fait oublier. Voyez,

à votre tour, continuai-je, si vous les reconnoîtrez dans mon procédé. Ma fille vous aime, sans doute, car ce seroit vous iusulter effectivement que de supposer d'autres idées. Si elle vous aime..... Il m'arrêta par la vivacité du mouvement avec lequel il quitta sa chaise. N'achevez pas, me dit-il, que vous ne m'ayez entendu. On ne m'a pas trompé, je le vois bien, lorsqu'on m'a dépeint la noblesse de votre caractère, & l'honnêteté de vos sentimens. J'ouvre les yeux sur mon injustice, & je ne veux pas que vous m'expliquiez vos vues avant de counoître les miennes.

J'aime votre fille, reprit-il d'un air plus modéré, & je la crois digne du premier roi du monde. Cependant des idées mal-entendues de grandeur, soutenues par le pernicieux conseil d'une femme pour laquelle j'ai d'ailleurs peu d'estime, m'avoient fait craindre que mes sentimens ne fussent point approuvés du roi mon père & du public. Ne me demandez point à quel parti je m'étois arrêté; je vous le confesserai quelque jour pour m'en punir; mais vos procédés me persuadent en ce moment qu'il n'y a rien de supérieur à l'honneur & à la vertu. Je vous demande Cécile, comme je vous demanderois un riche trésor, & je ne prens que l'espace nécessaire pour faire le voyage

de Londres, où je me flatte d'arracher au roi son consentement par mes instances.

Je l'embrassai tendrement après ce discours, & renonçant à porter mes questions plus loin, je me livrai à la joie de voir prendre un si heureux tour à la fortune de Cécile. Il ne me vint pas même dans l'esprit qu'elle pût recevoir autrement qu'avec transport, ce que je supposois qu'elle désiroit uniquement. Si j'évitai d'approfondir davantage les engagemens qu'elle pouvoit avoir pris sans ma participation, ce fut pour ménager sa modestie. La satisfaction du duc parut encore surpasser la mienne, lorsque je l'assurai que dans le discours qu'il avoit interrompu, j'allois lui offrir ce qu'il m'avoit fait l'honneur de me demander. Comme son intérêt devenoit le mien & celui de ma fille, en lui confessant que je sentois tout le prix de son alliance, je lui représentai ce qui pouvoit diminuer les obstacles qu'il craignoit de l'autorité du roi & du jugement du public. Ma fille étoit l'unique reste du sang de milord Axminster & l'héritière de tous ses biens. La tache de ma propre naissance étoit réparée par l'honneur que le roi Charles m'avoit fait de me créer chevalier de la grande Bretagne à Bayonne; & quoique le fils naturel d'un simple gentilhomme ne tire pas un grand

lustre de son origine, il y avoit peut-être quelque distinction à faire en ma faveur, lorsque je me trouvois le fils d'un homme qui avoit joui long-tems de l'autorité souveraine. J'ajoutai les raisons que j'avois d'espérer de la bonté du roi un peu de reconnoissance pour l'attachement de mon grand-père, & j'étois informé depuis mon séjour en France, que ce bon serviteur, au lit de la mort, avoit demandé pour dernière faveur à son maître de prendre soin de ma fortune si le ciel me ramenoit en Angleterre.

Le duc de Monmouth, en me donnant déjà le nom de père, auroit souhaité de ne pas quitter Paris sans avoir fait éclater ses transports aux pieds de Cécile ; mais sans condamner ce désir, que j'aurois trouvé de la douceur moi-même à satisfaire, je lui représentai qu'après le funeste accident dont je ne voulois plus rappeler autrement le souvenir, la prudence ne lui permettoit pas de paroître à Saint-Cloud. Sa seule présence y pouvoit faire naître des soupçons que j'avois heureusement prévenus. Partez pour Londres, lui dis-je, & reposez-vous sur moi de tout ce qui dépendra de mes soins. Ainsi, presqu'aussi touché que lui de l'heureuse conclusion d'une aventure si délicate, je me disposois à porter promptement à Cécile des nouvelles que je croyois plus propres à ré-

tablir sa santé que tous les remèdes, lorsqu'en me levant pour quitter le duc, j'entendis un de ses gens qui lui annoncoit la visite de dona Cortona.

Ce nom que j'avois tant de raisons de détester, m'auroit fait précipiter mon départ si le duc n'eût souhaité, pour me donner une nouvelle confirmation de sa droiture, que je fusse témoin du remerciment qu'il déstinoit à cette infâme confidente. Il la fit introduire. Elle fut extrêmement alarmée de me voir, & toute son effronterie ne la servit pas assez bien pour rassurer sa contenance; cependant ayant accepté un fauteuil que le duc lui fit approcher, elle écouta avec beaucoup de modestie les reproches qu'il lui fit de l'avoir engagé dans une entreprise dont il rougissoit. Il lui conseilla, si elle retournoit à Londres, de ne se présenter jamais devant ses yeux, & de craindre sur-tout d'exercer ses honteuses pratiques dans les lieux où il auroit quelque pouvoir. J'attendois curieusement quelle seroit sa réponse; mais rien ne peut être égal à ma surprise, lorsque lui ayant vu verser quelques larmes, & se servir de son mouchoir pour les essuyer, je l'entendis se plaindre amérement d'avoir cédé elle-même à des instances auxquelles une soumission nécessaire l'avoit

forcée de se rendre. Elle dépendoit d'un homme qui n'avoit trouvé que cette voie pour se procurer un établissement à Londres, & qui s'étoit servi des dernières violences pour l'engager dans une entreprise dont elle avoit mille fois gémi. Elle étoit trop heureuse que je me trouvasse présent, moi qui pouvois rendre justice à sa sincérité par mon témoignage; car je savois quels étoient ses sentimens pour moi & pour tout ce qui m'étoit cher. Elle se souvenoit de me les avoir fait connoître avant que de passer en Angleterre, & je ne me persuaderois jamais qu'avec cette disposition à m'aimer, elle eût pû former le dessein de me causer un chagrin mortel, si elle n'y avoit été contrainte par la violence qu'on avoit faite à ses inclinations. Enfin, le ton & les gestes dont elle accompagna ce discours, firent sur moi tant d'impression, que me laissant entraîner par les apparences, j'aurois exhorté le duc à la traiter avec moins de dureté, si ce qu'elle ajouta dans l'espérance d'augmenter la pitié dont elle me voyoit saisi, n'eût allumé au contraire mon indignation. Elle conjura le duc de rendre témoignage à son tour qu'elle l'avoit exhorté à faire des conditions avantageuses à Cécile, & à lui marquer des attentions qui ne fussent guère différentes de celles qu'on a pour une épouse. Ce que

j'avois affecté de ne pas vouloir éclaircir, cessa ainsi d'être obscur par la hardiesse qu'elle eut de me l'expliquer ouvertement. J'en aurois fait des reproches amers à l'un & à l'autre, sans la considération de ma fille, que j'aurois cru blesser en renouvelant ces fâcheuses idées. Cependant le duc attribuant mon trouble au chagrin que j'avois de voir un objet odieux, lui ordonna brusquement de se retirer. Je partis peu de momens après elle. Une témérité incroyable l'avoit fait demeurer au bas de l'escalier, où j'essuyai encore une multitude d'impostures qu'elle avoit arrangées sur le champ avec de nouveaux artifices. Elle compta sur ma crédulité jusqu'à me proposer de la prendre dans mon carrosse, & de la remettre chez elle; mais après l'avoir écoutée en silence, je lui tournai le dos tout d'un coup avec un remercîment ironique qui acheva de lui mettre la rage & la confusion dans le cœur.

Au milieu de la joie que j'emportois à Saint-Cloud, il m'étoit difficile de ne pas sentir l'indécence des premières vues du duc, & de n'en être pas beaucoup plus offensé que d'un simple projet d'enlevement où j'avois pu soupçonner ma fille d'avoir trempé, sans lui supposer d'autre dessein qu'un engagement légitime. Mon soin fut d'écarter les conclusions chagri-

nantes qu'il auroit fallu tirer malgré moi de ces idées ; & trop ſatisfait des arrangemens que j'avois pris avec le duc, j'arrivai chez moi avec beaucoup d'impatience de les communiquer à Fanny. Je la trouvai avec Cécile, qui s'étoit levée, quoique dans un état fort languiſſant, mais qui accourut à moi les bras ouverts, au premier pas qu'elle me vit faire dans la chambre de ſa mère.

Elles avoient eu, pendant mon abſence, des explications qui avoient éclairci bien des myſtères. Fanny, mortellement affligée de la langueur où elle l'avoit trouvée à ſon réveil, l'avoit excitée, par de nouvelles inſtances, à lui ouvrir ſon cœur. Elle n'avoit pas réuſſi à tirer d'elle le ſecret de ſes peines; mais étant perſuadée comme moi que nous l'avions heureuſement pénétrée, elle lui avoit parlé du duc de Monmouth & de la penſée où nous étions qu'elle l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée. C'étoit une déclaration qui avoit échauffé Cécile juſqu'à lui faire quitter auſſi-tôt ſon lit, où elle étoit encore, & où ſa ſanté demandoit peut-être qu'elle demeurât. Elle s'étoit plainte, avec une abondance de larmes, de l'opinion que nous avions d'elle ; & lorſque ſa mère, qui ne prenoit encore ce langage que pour une véritable diſſimulation, eût ajouté que j'étois allé à Paris pour conclure peut-être ſon ma-

riage avec le duc, elle étoit tombée dans des agitations qui s'étoient terminées par un profond évanouiſſement. Enfin, elle n'en étoit revenue que pour proteſter avec la même chaleur, qu'elle n'avoit jamais ſenti le moindre penchant pour le duc; qu'elle avoit eu la veille les premières nouvelles du ſien; & que loin de mettre ſon bonheur à l'épouſer, il étoit de tous les hommes du monde celui pour lequel l'amour étoit le moins capable de la toucher. Dans l'inquiétude qu'elle avoit reſſenti, & n'oſant douter de notre tendreſſe pour elle, elle auroit ſouhaité de me dépêcher quelqu'un ſur le champ pour me faire changer de deſſein; mais Drink qui ſavoit ſeul la demeure du duc, étant à ma ſuite, elle avoit attendu mon retour avec des craintes inexprimables, & elle ſe jetoit dans mes bras en me voyant paroître, pour me conjurer de ne pas faire ſervir les droits que j'avois ſur elle à ſon malheur & à ſon déſeſpoir. Fanny, perſuadée par ſes pleurs, joignit auſſi-tôt la même prière à la ſienne.

Je les regardai toutes deux avec étonnement; & mon embarras croiſſant par l'idée préſente de la démarche que je venois de faire, je les priai de s'aſſeoir pour raiſonner plus tranquillement. Il eſt certain, ma fille, dis-je à Céciſe, que ſi quelqu'un eſt coupable ici

d'une imprudence, ce n'est ni votre mère ni moi, qui ne respirons que pour votre bonheur, & qui cherchons depuis si long-tems à découvrir ce qui peut flatter vos désirs & vos goûts. Est-il besoin que je vous rappelle mes efforts? Mais tandis que vous nous voyez uniquement livrés à ce soin, vous vous obstinez à garder un silence qui nous afflige, & vous nous mettez dans la nécessité de deviner vos inclinations pour les satisfaire. Elle m'interrompit les larmes aux yeux. Hélas! si vous permettez que je me justifie, ne vous ai-je pas juré mille fois, me dit-elle, que je n'aspirois point à d'autre bonheur qu'à vivre auprès de ma mère & de vous? Vous me l'avez juré, repris-je; mais d'où vient donc cette tristesse qui vous dévore? Est-on plongée dans une profonde mélancolie, quand on jouit du bonheur où l'on aspire? Vous nous trompez: je vous ai vue l'humeur fort différente; & vous ne me persuaderez jamais qu'un changement de cette nature puisse être l'effet du hasard à votre âge.

Ecoutez, repris-je, en affectant un air plus sévère: voici ce qui me reste à faire pour vous. Comme il est tems que je pense à l'établissement de votre fortune, & que la bienséance même ne permet point à une fille de rejeter

des propositions avantageuses sans donner quelques justes raisons de son refus, je fais dépendre votre mariage avec le duc de Monmouth de la confiance que vous aurez en moi. Tout autre goût sera une juste raison ; mais je demande à la connoître : sans quoi, ma fille, vous devez sentir que plus je vous aime, plus je dois insister sur une alliance qui vous rend la première femme de l'Angleterre, & qui ne peut manquer d'être aussi fort avantageuse à vos frères. Je vous laisse quelques jours, ajoutai-je, pour adoucir la loi que je vous impose. Songez d'où je la prens moi-même : c'est de ma tendresse autant que de la raison.

Il m'en avoit coûté beaucoup pour prendre un ton si ferme avec ma fille. J'étois accoutumé à la traiter avec la tendresse & la familiriaté d'un frère ; aussi me retirai-je après ce discours, pour éviter un attendrissement qui m'auroit porté peut-être à me démentir. En me relâchant si-tôt des promesses que j'avois faites au duc, je ne pensai pas à l'en avertir avant son départ. Outre le reproche de légèreté que je me serois attiré justement, j'aurois appréhendé quelque nouvelle entreprise de sa passion ; & de quelque manière que les inclinations de Cécile pussent tourner, j'étois bien aise qu'il eût le tems de s'éloigner,

& sur-tout de perdre de vue sa confidente ; mais s'il arrivoit que je fusse obligé de rompre avec lui, je me proposois de lui écrire à Londres. Une lettre porte des explications & des ménagemens que la chaleur d'un entretien rend quelquefois difficiles. J'avois compté sur le penchant de Cécile, & mes promesses ne rouloient que sur cette supposition : j'étois libre sans doute de les rétracter, lorsqu'elles manquoient d'une condition si nécessaire.

Avant la fin du jour il me vint deux messagers, qui me causèrent un embarras presqu'égal. L'un, de la part du duc qui m'écrivoit dans les termes les plus tendres avant que de quitter Paris, & qui envoyoit des présens considérables à Cécile. Son courrier avoit ordre de les remettre à elle-même, avec un compliment tel que la politesse & l'amour peuvent le dicter. Dans les sentimens où j'avois laissé ma fille, je n'espérois pas qu'elle reçut cette galanterie avec beaucoup de complaisance. M'étant fait informer de ses dispositions, j'appris fort à propos qu'un reste d'abattement l'avoit forcée de se retirer dans sa chambre, où elle paroissoit dormir depuis quelques heures. Cette excuse satisfit le courrier, qui se reposa sur moi de sa commission ; mais à peine étoit-il éloigné de quelques pas,

qu'un inconnu me remit une autre lettre, sans pouvoir m'expliquer de qui il l'avoit reçue. Il avoit été libéralement payé, me dit-il, pour l'apporter à Saint-Cloud; mais ignorant de qui elle étoit, il ne me demandoit aucune réponse. Je lui laissai la liberté de me quitter. Le caractère espagnol, & le nom de Cortona me firent juger aussi-tôt que c'étoit quelque nouvelle imposture de cette malheureuse femme, & je balançai si je ne la devois pas jeter au feu sans la lire. Cependant un autre mouvement l'emporta. Je voulus voir à quel excès la malignité & la vengeance peuvent se porter.

Ce n'étoit plus contre moi qu'elles sembloient vouloir s'exercer. La haine de dona Cortona paroissoit tournée contre le duc de Monmouth, dont elle prétendoit me révéler les tromperies & les noirs desseins. C'étoit un perfide, si je voulois l'en croire, dont toutes les offres & les promesses avoient été autant d'artifices pour arriver à son premier but. Il en vouloit non-seulement à l'honneur de ma fille, mais à celui de ma femme, & sa passion étoit enflammée au même degré pour l'une & pour l'autre. Une accusation si peu vraisemblable, & revêtue des termes les plus outrageans, m'inspira tant d'horreur pour cette affreuse lettre, que je sentis renaître

la première pensée que j'avois eue de la brûler. Le motif qui m'en avoit empêché me retint encore. Après quelques réflexions sur le déréglement de cœur que l'espagnole attribuoit au duc, je trouvai, en continuant de lire, qu'il se proposoit de se défaire de moi, pour se procurer plus sûrement la possession de ce qu'il aimoit ; & la preuve de cette résolution étoit dans les présens qu'il envoyoit à ma fille, où j'en trouverois un marqué de mon nom & destiné pour moi, qui contenoit un poison si subtil, qu'elle craignoit que sa lettre ne me fût pas rendue assez promptement pour m'en faire éviter l'effet. Elle ajoutoit qu'elle en avoit été informée par un des gens du duc qui avoit pour elle une vive passion.

Une si affreuse lecture me fit tomber cette fatale lettre des mains ; car de quelque côté que se portassent mes craintes, je voyois dans le crime ou dans l'accusation le plus noir complot dont on ait jamais eu l'exemple. Je ne balançai pas long-tems à faire tomber tous mes soupçons sur la courtisane espagnole. Cependant il étoit vrai que le duc m'annonçoit dans sa lettre une confection admirable pour l'estomac, que je devois trouver entre les présens qu'il envoyoit à Cécile, & qu'il me

prioit d'accepter comme une marque de l'intérêt qu'il prenoit à ma ſanté. C'étoit, me diſoit-il, un des plus précieux élixirs de l'Europe, qu'il avoit vérifié depuis long-tems par ſon propre uſage. J'avois vis-à-vis de moi la caiſſe où les préſens étoient contenus. Je me hâtai de l'ouvrir, & j'y apperçus celui qui m'étoit deſtiné. Quel jugement devois-je porter dans une ſi étrange incertitude ? l'expérience pouvoit-elle ſervir à me procurer plus de lumière ? au haſard, je me fis amener un de mes chiens ; & m'étant enfermé ſeul, je lui fis avaler quelques gouttes de ce funeſte breuvage. En moins d'un quart-d'heure je le vis s'aſſoupir par degrés, & mourir à la fin ſans aucun effort violent. Ce tems m'avoit ſuffi pour me déterminer. Je pris ma plume ; & ſans marquer au duc la moindre défiance de ſes intentions, je lui écrivis toutes les circonſtances d'une aventure qui rendoit encore ma main tremblante en écrivant. Je lui envoyois en même tems la lettre de la Cortona & ſes propres préſens, qu'il n'étoit pas convenable que je gardaſſe chez moi, de quelque main qu'ils euſſent été empoiſonnés.

Drink que je choiſis pour cette commiſſion, mais ſans lui en expliquer le myſtère, reçut ordre d'obſerver le viſage du duc à la

réception de la caisse, & sur-tout à l'ouverture de ma lettre. Je lui recommandai aussi d'affecter une profonde ignorance de ce qu'il étoit chargé d'exécuter, & de ne répliquer rien à tout ce qu'il pourroit entendre de piquant & d'injurieux contre moi.

Avec quelque soumission & quelque exactitude qu'il fût accoutumé à m'obéir, sa curiosité fut excitée par des ordres si extraordinaires. Il porta ma lettre au duc qui se préparoit à prendre la route de Londres dès la même nuit. Il l'observa, & ne lui vit d'abord que de simples marques d'étonnement; mais sa fureur s'allumoit à mesure qu'il lisoit la lettre qui étoit enveloppée dans la mienne. Elle éclatoit déjà dans ses yeux & dans tous ses mouvemens, lorsque voyant Drink effrayé & prêt à sortir, il lui donna ordre de demeurer. L'expérience que j'avois faite, & dont il venoit de lire le récit, lui fit d'abord naître la pensée de la renouveler. Il se fit amener un chien, sans expliquer son dessein; & l'ayant fait mourir en peu de momens aux yeux de Drink, épouvanté de ce spectacle: demeurez, lui répéta-t-il, vous rapporterez à votre maître que j'ai vengé mes injures & les siennes. Les ordres qu'il avoit donnés pour partir la même nuit, furent avancés,

&

& sa chaise prête en un moment. Il se fit conduire dans un même carrosse avec Drink chez dona Cortona, tandis que sa chaise & ses gens, à la réserve de son valet-de-chambre, allèrent l'attendre à Saint-Denis. Cette femme étoit sans inquiétude, parce que le sachant prêt à partir, elle n'avoit pas pu craindre que sa trame pût être si-tôt démêlée, & qu'elle se promettoit au contraire de lui donner encore plus de vraisemblance après son départ. Je ne sais comment elle auroit pu concilier le voyage qu'il alloit faire à Londres, avec les espérances qu'elle lui supposoit; mais le duc lui trouva peu de marques de trouble & d'embarras lorsqu'il entra chez elle. Il prétexta, pour se faire annoncer, une affaire légère dont il l'entretint un moment; & feignant tout d'un coup d'avoir quelqu'ordre à faire donner chez lui, il la pria de lui prêter un homme qui la servoit. Son valet-de-chambre à qui il l'envoya, étoit chargé secrètement de le retenir; enfin, n'ayant plus d'autre témoin que Drink, il changea de visage & de ton, pour la traiter avec un emportement de fureur & de mépris qui la fit trembler.

Elle conçut aisément par ses premiers reproches, que l'intrigue étoit découverte &

qu'il étoit inutile de dissimuler. Son recours fut d'abord aux larmes; & rappelant néanmoins toutes les ressources de son esprit, elle eut encore la hardiesse de répondre qu'il ne devoit pas lui faire un crime de ce qu'elle avoit entrepris pour le servir; qu'après l'honneur qu'il lui avoit fait de lui accorder sa confiance, le voyant penser à un mariage qui n'étoit propre qu'à ruiner sa fortune, elle n'avoit rien imaginé de plus propre à le rompre que le moyen qu'elle avoit employé: elle confessoit à la vérité qu'il s'y étoit mêlé un peu de haine pour ma famille; mais que ce n'étoit pas lui qui devoit s'en offenser, lorsque malgré la dureté qu'il avoit eue pour elle, sa principale vue étoit de le convaincre de sa fidélité & de son zèle.

L'artifice étoit grossier. Aussi le duc ne répliqua-t-il que par de nouvelles marques d'indignation; & revenant aux circonstances de sa noire entreprise, il voulut absolument qu'elle les confessât sans exception. Ce détail ne put être arraché de sa bouche, que par un renouvellement continuel d'injures & de menaces. Elle nomma un des gens du duc qui l'avoit instruite de l'envoi des présens, & qui ayant en effet de la tendresse pour elle, s'étoit laissé engager par diverses promesses, à mêler dans

l'élixir le poison qu'elle lui avoit confié. Son inquiétude n'étoit pas qu'il eût un effet trop prompt, parce que ma mort n'auroit fait que flatter sa vengeance; mais elle avoit souhaité néanmoins que je n'eusse que la frayeur du péril, avec la honte de me croire joué par le duc, & de perdre toutes les espérance de grandeur que j'avois conçues pour ma fille. Tu as donc compté pour rien, interrompit avec fureur le duc, de me faire passer pour un traître & pour un infâme empoisonneur? Et comme si cette idée eût redoublé son transport: tiens, ajouta-t-il, en lui enfonçant son épée dans le sein, voilà le juste prix de tes crimes; il te sera plus honorable de mourir de ma main, que de celle d'un bourreau. L'épée fut tirée avec tant de vîtesse, & le coup porté si brusquement, que Drink n'eut pas le pouvoir de l'arrêter. La criminelle Cortona tomba sans connoissance, & perdit aux même moment la parole & la vie.

Drink demeura saisi d'étonnement. Mais le duc paroissant plus tranquille après cette exécution, se tourna vers lui d'un air satisfait: Je crains moins, lui dit-il, le reproche d'avoir trempé mes mains dans le sang d'une infâme, que celui d'avoir épargné un monstre qui n'auroit vécu que pour multiplier ses fureurs. Re-

tournez à votre maître, & dites-lui que je ne lui refuſerois pas des juſtifications s'il en devoit attendre d'un homme tel que moi. Vous lui raconterez ce que vous avez vu. Je pars pour Londres, ajouta-t-il; & ſi les deux accidens qui me ſont arrivés, ne me permettent point de repaſſer ſi-tôt en France, je me flatte que ſur les heureuſes nouvelles que j'aurai ſoin de lui communiquer, il aura la complaiſance de me venir joindre en Angleterre. Drink vouloit ſe retirer. Non, reprit le duc, je ne veux point vous expoſer aux ſuites de ce qui vient d'arriver; & fermant ſoigneuſement l chambre où il laiſſoit le corps de dona Cortona, il le fit remonter avec lui dans le carroſſe qui les avoit amenés, pour le conduire au coin d'une rue éloignée : je pars de ce pas, répéta-t-il; aſſurez votre maître que j'aurois été moins ardent, ſi je n'avois eu que mes injures à venger. Il ne s'éloigna qu'après avoir vu monter Drink dans un autre carroſſe, & qu'après lui avoir recommandé même de quitter cette voiture à la ſortie de la Ville, pour couper toute voie aux ſoupçons qui auroient pu tourner du côté de Saint-Cloud.

Sa vengeance n'étoit ſatisfaite qu'à-demi. Il lui reſtoit à punir le valet infidelle qui avoit prêté ſes mains à la Cortona, pour mêler ſon

poiſon dans l'élixir. J'ai ſû dans la ſuite que l'ayant fait partir pour Saint-Denis avec ſa chaiſe, il avoit eu la conſtance de ne lui donner aucune marque de reſſentiment juſqu'à Calais. Son voyage ſe fit avec tant de diligence, qu'il arriva le lendemain au ſoir dans cette ville. Il s'y procura ſur le champ un vaiſſeau de paſſage, où il ne reçut que ſes gens ; & lorſqu'il ſe vit au milieu du canal, il les fit monter avec lui ſur le tillac, ſans avoir laiſſé échapper un ſeul mot qui pût leur donner quelque défiance de ſon deſſein. Là, prenant une contenance furieuſe, il reprocha au perfide l'abus qu'il avoit fait de ſa confiance. Il n'écouta ni ſes juſtifications, ni ſes cris ; & lui ayant percé le cœur d'un coup de poignard, il le précipita d'un coup de pied dans la mer.

J'attendois Drink avec tant d'inquiétude, que dans la crainte de me trahir par ma contenance ou par mes diſcours, je demeurai enfermé dans mon cabinet juſqu'à ſon arrivée. L'air dont il s'approcha de moi, & le ſoin qu'il eut de fermer ſur lui ma porte, m'annoncèrent une partie de ce qu'il avoit à me raconter. Il étoit revenu à pied, ſuivant le conſeil du duc. Je l'écoutai avec la ſurpriſe que ſon récit étoit capable de me cauſer. J'étois vengé de mes ennemis, & délivré des funeſtes effets

de leur haine : c'étoit une douceur, mais à laquelle je m'arrêtai bien moins qu'à l'admiration de la malignité des hommes, qui va jusqu'à leur faire un bonheur de leurs crimes, au milieu même des tourmens qui sont inséparables du remords. Hé quoi! m'écriai-je il ne suffit pas à un honnête homme de n'avoir plus à combattre contre la fortune, & de travailler à établir la paix dans son propre cœur? il est en guerre avec les passions d'autrui, lorsqu'il se flatte de pouvoir calmer les siennes; & pour vivre tranquille, il faudroit qu'après s'être réglé lui-même, il vint à bout de communiquer le même goût d'ordre & de tranquillité à toutes les créatures de son espèce? Qui osera tenter ce prodigieux effort, ou qui se flattera d'y réussir après l'avoir entrepris? Cependant voilà le sort, ajoutai-je, auquel la perfection même de ce qu'on appelle sagesse & vertu, est sans cesse exposée. Que sert-il donc d'y prétendre, & de quelle utilité peut-elle être pour rendre le cœur heureux? Je m'abandonnois d'autant plus volontiers à ces plaintes, qu'elles me sembloient justifier de plus en plus le dégoût que j'avois conçu pour toutes les spéculations philosophiques; & n'étant pas plus satisfait des autres systêmes auxquels je m'étois attaché, je penchai à croire dans ce

moment, que le repos de l'esprit & du cœur après lequel j'aspirois, n'étoit au fond qu'une chimère. Drink, qui me voyoit dans une méditation si profonde depuis son récit, demeuroit vis-à-vis de moi pour attendre mes ordres. Un coup d'œil, jeté sur lui, servit à me réveiller.

Entre mille questions que je lui fis sur ce qu'il avoit entendu, je lui demandai comment le duc s'étoit expliqué sur la passion qu'on lui attribuoit tout à la fois pour mon épouse & pour ma fille. Il avoit gardé un silence qui me fit naître de nouvelles réflexions. Seroit-il possible, disois-je, que le cœur fût capable de ce bizarre partage? N'en doutons point, c'est un ridicule artifice de la calomnie. Mais quelle apparence aussi, reprenois-je, que la Cortona se fût arrêtée à des imaginations si étranges, si elles n'avoient plus de vérité que de vrai-semblance? Fanny s'est crue long-tems aimée du duc. Il lui a tenu le langage de l'amour. Il a marqué de l'obéissance & de l'ardeur pour toutes ses volontés. Peut être ne s'est-il fixé à ma fille, qu'en désespérant d'attendrir sa mère. Je conçus sans peine que se promettant de la facilité à séduire une jeune personne qu'il avoit supposée sans engagement, il avoit tourné enfin de ce côté-là toutes les inclinations de

ſon cœur. La miſérable Cortona lui avoit prêté le coupable deſſein de me les ravir toutes deux enſemble ; mais il lui avoit confeſſé qu'il aimoit l'une & l'autre, c'eſt-là-deſſus qu'elle avoit fondé ſa déteſtable accuſation.

Ainſi, en rendant juſtice au duc, je me perſuadai qu'il avoit long-tems nourri pour mon épouſe les mêmes ſentimens qu'il marquoit pour ma fille; & cette penſée ne s'accordoit que trop avec l'idée que je me formois plus que jamais de ſon caractère ; un jeune impétueux, avec de la générosité & de l'honneur ; mais né tel, & élevé enſuite ſans autres principes, ſujet par conſéquent à toutes les variations qui peuvent venir de la chaleur du ſang ou de la force des circonſtances ; enfin, un mélange conſtant de vices & de vertus. Tel qu'il étoit, je me ſerois obſtiné à paſſer ſur toutes mes répugnances, ſi le cœur de ma fille eût été touché en ſa faveur ; mais l'image ſanglante du meurtre de la Cortona, où la barbarie de l'action me frappoit beaucoup plus que la juſtice du châtiment, donna dans mon eſprit une nouvelle force aux dernières déclarations de Cécile, & je ne penſai plus qu'à trouver quelque moyen de rompre honnêtement avec lui.

Il ne falloit pas eſpérer que tant d'évène-

mens extraordinaires puſſent demeurer entièrement cachés à Fanny. Le ſeul moyen de modérer ſes alarmes étoit de la prévenir par un récit dont j'étois le maître d'adoucir les circonſtances. J'exécutai dès le lendemain une entrepriſe ſi délicate, & je ne réuſſis pas mal à calmer ſon imagination. Cependant il lui reſta de notre entretien une frayeur ſecrète qui étoit augmentée à tous momens par l'abattement de ſa fille. La ſanté de notre chère Cécile commençoit viſiblement à s'altérer de jour en jour. Ce n'étoit plus cette vivacité riante qui étoit naturelle à ſes yeux, ni cet éclat qui auroit fait admirer ſon teint au milieu des fleurs les plus vives. Elle pâliſſoit à vue d'œil, & ſes levres mêmes perdoient tous les jours quelque choſe de leur couleur. Sans rien perdre de leur douceur, ſes regards devenoient ſombres & penſifs. Si ſa complaiſance lui faiſoit prêter attention à quelque trait par lequel on s'efforçoit de la divertir, elle l'approuvoit par un ſouris tendre & gracieux ; mais tout le monde s'appercevoit que l'impreſſion n'alloit pas juſqu'au cœur. Son dégoût pour toutes ſortes d'amuſemens devint ſi invincible, qu'elle nous conjura à la fin de ne lui en plus propoſer. Elle ne ſe plaiſoit que dans la ſolitude ; où ſi elle cherchoit la

compagnie de ſa mère & la mienne, c'étoit moins pour nous parler, que pour demeurer aſſiſe entre nous, en s'occupant de ſes méditations ſans ouvrir la bouche. Elle nous regardoit quelquefois l'un après l'autre, & d'un air ſi tendre, que ſa mère qui étudioit tous ſes mouvemens ne pouvoit retenir ſes larmes. Je l'excitois à parler par diverſes queſtions : une courte réponſe étoit tout ce que je pouvois obtenir d'elle. Je ne réuſſiſſois pas mieux, lorſque je l'obligeois à quelque exercice que je croyois capable de lui cauſer de la diſſipation. Elle ſe ſoumettoit à mes ordres, mais je voyois ce qu'il en coûtoit à ſon cœur ; & par pitié autant que par tendreſſe, je lui laiſſois la liberté que ſes yeux me demandoient.

Il n'y eut pas un médecin célèbre à Paris, qui ne fût conſulté ſur une maladie ſi étrange, ni peut-être un remède qu'on ne lui propoſât d'éprouver. Mais quelle eſpérance de la guérir, lorſqu'elle paroiſſoit aimer ſon mal, & qu'à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit ſans ceſſe, elle répondoit qu'elle étoit ſans la moindre incommodité? Les médecins ne lui connoiſſoient rien eux-mêmes à quoi ils puſſent donner ce nom, & je démêlois aiſément que c'étoit au haſard qu'ils lui propoſoient des remèdes. J'en

étois moins pressant à la solliciter de les prendre. Quelque idée que je me formasse de sa situation, je ne pouvois me persuader qu'elle fût dangereuse. Son âge & l'excellence de son tempérament étoient de trop fortes raisons de me rassurer. Cependant les frayeurs de Fanny me jetoient quelquefois de secrètes alarmes dans le cœur. Elle me disoit les larmes aux yeux : Je perdrai ma fille, j'en ai un pressentiment que je ne saurois éloigner. Ciel ! ajoutoit-t-elle avec un effroi dont elle paroissoit pénétrée, que me donneriez-vous jamais, qui pût me consoler de sa perte, & m'empêcher de la suivre au tombeau ! Je m'efforçois de lui inspirer de meilleures espérances. Ne trouvant aucun penchant à Cécile pour retourner à Paris, elle lui proposa de changer du moins de situation, en se logeant dans le pavillon du parc. Outre l'agrément de la variété, elle pensoit à la réjouir par quelque divertissement champêtre dans une saison où les vendanges qu'on alloit commencer dans les campagnes voisines, invitoient tout le monde au plaisir. Le pavillon avoit du côté de la plaine une échappée de vue fort agréable. Fanny s'occupa elle-même à former le plan de sa fête. Ce n'étoit point un projet d'assemblée brillante & de joie tumultueuse, tel que celui

que j'avois si malheureusement exécuté. Des plaisirs simples, un concert d'instrumens rustiques, des danses de bergères, un repas distribué à tous les vendangeurs de la plaine, qui devoient s'assembler à la vue du pavillon, enfin tout ce que Fanny croyoit propre à réjouir un cœur mélancolique sans le rebuter par l'appareil du faste & par les agitations d'une pompe inutile. Elle fit distribuer parmi les paysans du voisinage une abondance d'étoffes, de linge, & de rubans, avec un modèle pour la forme qu'elle désiroit dans leur parure. Elle avoit pris la peine de le composer de ses propres mains. Son inclination bienfaisante trouvoit ainsi le moyen de se satisfaire, sous le prétexte du plaisir, qu'elle se promettoit à divertir sa fille. Cécile entra volontiers dans toutes ses vues, & marqua même de la satisfaction à s'occuper d'une entreprise pour laquelle elle voyoit de l'ardeur à sa mère.

Je n'avois point négligé, dans cet intervalle, de communiquer au duc de Monmouth le changement qui s'étoit fait dans mes résolutions. La crainte qu'il ne trouvât dans le roi son père autant de complaisance que nous l'avions espéré, & qu'il ne devînt plus difficile de me dégager lorsqu'il auroit obtenu son consentement, m'avoit fait prendre un

parti qui avoit couté quelque chose à ma ſincérité naturelle. Au lieu de lui marquer directement ma penſée, j'avois engagé milord Clarendon à faire prévenir le roi par le duc d'York, ſur un mariage qui convenoit auſſi peu à ſon fils qu'à ma fille, & j'avois attendu pour écrire au duc, que le refus du roi l'eût diſpoſé à s'étonner moins de me voir changer de ſentimens ſur un prétexte ſi juſte. Il n'eut point en effet d'autre ſurpriſe en recevant ma lettre, que de me voir déjà inſtruit de la réponſe de ſon père. Mais ſon chagrin en étant d'autant plus vif, il me le marqua dans les termes les plus capables de m'attendrir. Sa vie dépendoit du bonheur dont je l'avois flatté. Il me conjuroit de ſuſpendre mes réſolutions, & de lui laiſſer le tems de renouveler mille fois ſes efforts auprès du roi. Il étoit impoſſible qu'un père dont il étoit aimé, perſiſtât long-tems à le déſeſpérer. Et ſi le penchant que j'avois marqué pour lui étoit ſincère, manquois-je de moyens pour le rendre heureux malgré tous les obſtacles. Il étoit prêt à quitter l'Angleterre, & à ſe former un établiſſement en France avec Cécile. Il n'attendoit là deſſus qu'un ſigne de conſentement, & les vues qu'il

avoit déjà pour l'échange secret de ses biens, lui paroissoient infaillibles.

J'ai toujours ignoré jusqu'à quel point toutes ses protestations étoient sincères; mais il est vrai que s'étant ouvert à M. de R** avec lequel il n'avoit pas manqué de lier connoissance, il trouva le moyen de le mettre dans ses intérêts. Des avances si pressantes de la part d'un homme en qui tous les avantages de la fortune & de la nature étoient réunis, furent regardées de monsieur & de madame R** comme le plus grand bonheur qui pût arriver à leur chère fille. Ils s'en expliquèrent avec moi dans ces termes. Je fus même surpris d'apprendre d'eux que M. le duc d'York, en leur confiant ce qu'il avoit fait auprés du roi pour répondre au désir du comte de Clarendon leur avoit marqué quelqu'étonnement de me voir craindre une alliance qui auroit dû piquer toute mon ambition. Outre la considération qu'elle m'assuroit tout d'un coup en Angleterre, que pouvois-je désirer de plus heureux pour ma fille ? il me faisoit recommander par monsieur de R** d'y faire plus d'une fois réflexion; & le roi, ajoutoit-il, n'ayant point marqué d'autre répugnance à ce mariage que celle qu'il lui avoit inspirée, il se flattoit,

pour peu que je m'y sentisse d'inclination, de le faire réussir aussi facilement qu'il l'avoit détourné.

C'étoit milord Clarendon qui avoit fait prendre au duc d'York ces sentimens de bonté pour ma famille; & lui-même n'avoit point appris que les vues du duc de Monmouth s'étoient tournées vers Cécile, sans me représenter que je devois moins songer à les combattre, qu'à profiter d'une occasion si heureuse pour l'établissement de ma fille; mais je lui avois fait entendre aisément que l'ambition n'étoit pas le premier ressort de mon cœur; & que n'ayant point d'autre passion que mon bonheur & celui des personnes qui m'étoient chères, je ne donnois le nom de grandeur & de fortune qu'à ce qui étoit capable de me conduire à ce but. La manière dont il pensoit lui-même sur tout ce que le monde considère d'un autre œil, l'avoit fait revenir à mes maximes, & j'avois reçu ses félicitations sur ce qui m'avoit d'abord attiré ses reproches.

Quoique j'eusse renoncé à tout espoir de guérir la froideur de Cécile, je lui communiquai la lettre de monsieur de R** & celle de son amant. Elle les lut sans émotion, & le seul sentiment qu'elle fit paroître en fut un

de reconnoiſſance pour le ſoin que j'avois pris de la délivrer de cette inquiétude. Elle en prit occaſion de me demander s'il n'étoit pas bien injuſte dans la plupart des hommes de troubler par leurs importunités le repos d'une femme qu'ils aiment, & de croire que leur amour eſt un droit pour exiger d'être aimés. Je conçois bien, ajouta-t-elle, qu'il ſeroit monſtrueux de haïr un amant, & que ſes perſécutions même peuvent tirer de leur cauſe un nom plus favorable ; mais quelle loi nous impoſe la tendreſſe d'autrui, lorſque loin d'avoir cherché à la faire naître, nous avons déclaré qu'elle nous fatigue & qu'elle nous chagrine ? Elle me pria de lui apprendre ce qu'elle devoit penſer de cette queſtion ; mais.... lui dis-je, il eſt aſſez difficile pour notre ſexe de régler les bienſéances du vôtre. Nous ſommes éclairés ſur vos fautes, & nous aurions de l'embarras à nommer tous vos devoirs. Cependant j'ai toujours penſé que les paſſions des hommes étant communément auſſi déréglées dans leur ſource que dans la plupart de leurs effets, elles n'obligent pas même une femme à cette eſpèce de reconnoiſſance dont votre bonté vous fait prendre le refus pour une injuſtice monſtrueuſe. Si vous pouviez lire dans le cœur d'un amant, & ſi, péné-

trant les motifs qui l'animent, vous connoiſſiez parfaitement que c'eſt autant le charme du mérite que celui de la beauté qu'il cherche dans ſon objet, & qu'il y a goûté par ſes ſentimens, non-ſeulement je vous trouverois excuſable de lui accorder votre cœur; mais en vous ſuppoſant liée par d'autres engagemens, je vous croirois obligée de lui accorder du moins de la reconnoiſſance & de l'eſtime. Le malheur conſiſtera toujours dans la difficulté de faire ce diſcernement, & c'eſt l'écueil de toutes les femmes aimables. Elles ſe précipitent ordinairement dans l'un ou l'autre excès, en ſe fiant trop à des apparences qui les trompent, ou en refuſant la confiance qu'elles doivent à des ſentimens dignes d'elles, mais qu'elles ne peuvent pénétrer.

Hélas! répondit Cécile, que la ſeconde de ces ſpéculations eſt utile, lorſqu'il ſe trouve ſi peu d'hommes en qui l'apparence même ſoit capable d'impoſer un ſeul moment à une femme raiſonnable! Elle n'ajouta rien à cette réflexion; & n'y voyant qu'une raillerie de notre ſexe aſſez ordinaire au ſien, je n'y ſoupçonnai pas plus de myſtère que dans tout autre diſcours que le haſard auroit fait naître. Fanny fut beaucoup plus pénétrante. Elle s'imagina ſur cette repartie, que ſa fille avoit eu à

Paris quelque liaiſon de cœur qui ne s'étoit pas ſoutenue heureuſement, & qui s'étoit terminée en un mot par ſon propre dégoût, ou par l'infidélité de ſon amant. Elle ſe rappela de fréquentes ſorties de ſon appartement, de petites abſences, quelques billets myſtérieuſement reçus & ouverts à la dérobée ; enfin, d'autres circonſtances dont elle n'avoit jamais approfondi le ſecret. Ces ſoupçons, qu'elle ne tarda point à me communiquer, me parurent ſans vraiſemblance. Je lui repréſentai que la conduite de Cécile avoit été trop ſimple & trop uniforme pour recevoir de telles interprétations. Votre fille, lui dis-je, n'eſt pas triſte & penſive d'aujourd'hui; c'eſt depuis long-tems ſa diſpoſition habituelle. Si vous ſuppoſez qu'elle ait aimé, elle n'eſt pas faite pour trouver un ingrat ; & quand ſa paſſion auroit fini par ſon propre dégoût, il faudroit toujours compter quelques momens où ſon cœur en auroit été ſatisfait. Cependant je ne m'en rappelle pas un ſeul où je lui aie vu cet enjouement d'eſprit qui lui eſt naturel, & que je lui ai connu dans d'autres tems. Paris n'a rien changé à ſon humeur. Malgré ces raiſonnemens, Fanny interrogea ſecrètement les femmes qui ſervoient ſa fille. Elle les preſſa ; elle joignit les menaces aux promeſſes ;

mais au lieu des découvertes qu'elle appréhendoit, elle en fit mille autres qui charmèrent son cœur en détruisant sa prévention. Les absences de Cécile, ses billets, ses intrigues étoient des mystères de générosité, de zèle, de compassion, enfin, l'exercice continuel de toutes les vertus.

Il n'arriva point de changement considérable dans notre situation, jusqu'au tems où Fanny avoit fixé la célébration de sa fête. Les dames habitoient le pavillon du parc. Elles y étoient fort à l'étroit, mais l'occasion de se voir continuellement ou plutôt la nécessité d'être sans cesse ensemble, ne servoit qu'à rendre le commerce plus animé. On eût pu s'en promettre quelqu'avantage pour Cécile, si les amusemens eussent été pour elle un remède. Pour moi, qui commençois à regarder sa langueur comme une maladie d'imagination, dont il ne falloit espérer la guérison que du tems, je m'appercevois bien que la contrainte où ce nouvel ordre de vie la tenoit du matin au soir, augmentoit plutôt ses peines, qu'elle ne servoit à les diminuer. Pendant ce tems-là, je faisois l'essai du nouveau systême que je m'étois formé dans mes dernières réflexions. L'étude de la nature occupoit tout le tems qu'il m'étoit libre d'y employer dans mon cabinet. J'en donnois une

partie à la lecture & à la méditation des principes, l'autre à la pratique des expériences; & s'il me naissoit des doutes, je n'avois pas honte de les communiquer aux plus célèbres philosophes d'un siècle fécond en grands hommes. Je voyois familièrement le père Marsenne, qui faisoit sa demeure à Passy. Sa méthode & ses soins m'épargnèrent bien des difficultés & des longueurs. Tous les amateurs de physique qui s'étoient fait quelque réputation à Paris, du moins ceux qui joignoient aux lumières de l'esprit un peu d'agrément & de politesse, me virent chercher leur connoissance & cultiver leur amitié. J'étendis mes liaisons jusques dans les pays étrangers. M. Descartes qui s'étoit fait alors une retraite philosophique à Egmont, petite ville de Hollande, reçut plusieurs de mes lettres, & marqua toujours de l'empressement à me répondre. Outre les discussions philosophiques, je le consultois sur l'ordre qu'il avoit mis dans les occupations de sa solitude, & sur le fruit qu'il en tiroit pour la tranquillité de sa vie.

Un nombre médiocre d'amis sensés & vertueux, mais plus propres aux fonctions communes de la société qu'à l'étude des sciences profondes, me composoit une autre sorte d'occupation dont je ne goûtai pas moins la dou-

teur. Ce n'étoient point ces gens diſſipés par le bruit & les amuſemens du grand monde, dont M. Briand avoit peuplé ma maiſon de Paris; ni ces eſprits téméraires & révoltés contre tous les principes, qui s'étoient efforcés de m'entraîner dans leurs nouvelles opinions. Les amis auxquels j'avois pris le parti de me réduire à Saint-Cloud, étoient quelques perſonnes des deux ſexes, dont les paſſions n'étoient plus aſſez vives pour faire illuſion à leur eſprit, mais qui les avoient aſſez connues pour raiſonner juſte de leur nature, & pour en expliquer judicieuſement les effets, gens exercés par l'uſage du grand monde, dans lequel ils avoient paſſé leur jeuneſſe, & dont les embarras leur étant devenus inſupportables dans un âge plus avancé, en avoient pris par conſéquent ce qu'il a d'eſtimable ſans en avoir contracté les ridicules & les folies,& ne s'entretenoient du goût qu'ils avoient eu pour lui que comme d'un péril auquel ils étoient heureuſement échappés. Ils n'avoient point atteint l'âge où l'on ceſſe d'être ſenſible aux plaiſirs; mais ils étoient dans celui où l'on aime à les goûter avec décence, & où la raiſon fait rejeter ceux dont elle n'eſt pas auſſi ſatisfaite que les ſens. Tels étoient les compagnons de mon loiſir, & les convives d'une table d'où j'avois écarté le luxe,

pour n'y faire regner que le bon goût. J'allois avec eux aux ſpectacles & je m'en faiſois un autre d'entendre leur critique ſur une pièce nouvelle, ou de leur voir diſcuter le jugement qu'ils me prioient d'en porter. Nous examinions ainſi de concert tous les ouvrages d'eſprit qui méritoient quelqu'eſtime, & nous ne manquions point d'obſerver les reſtrictions qu'il faut quelquefois mettre aux applaudiſſemens du Public. Fanny, & Cécile même, ne marquoient plus de répugnance pour des amuſemens ſi modérés. Elles étoutoient nos diſcours, elles y prenoient part fort ſouvent par leur réflexion ; & ma tendre complaiſance qui n'étoit pas capable de ſe relâcher un moment pour elles, me faiſoit recueillir autant de fruit de leur ſatisfaction que de la mienne.

Je le répète, avec une certitude que je crois avoir acquiſe par l'expérience ; s'il y a quelque douceur à ſe promettre du commerce du monde & de la jouiſſance de ſes plaiſirs, elle n'eſt que dans ce choix & cette modération qui peuvent conſerver à l'ame la liberté de connoître & de goûter ce qu'elle poſſède. Un cœur ſenſible, s'il eſt accompagné d'un eſprit juſte, n'a point de bonheur à eſpérer dans la confuſion qui ſuit néceſſairement le déſordre & l'excès. Mais ce bonheur

même, que je fais consister dans la modération, est-il sans trouble sans mélange ? Si de tant d'hommes, qui cherchent de bonne-foi à se rendre heureux, il en est quelqu'un à qui il ne reste rien à prétendre au-delà de ce qu'il possède, qu'il le publie à la gloire de la nature & des objets où elle se flatte de trouver son repos. Pour moi je confesse que dans un état où je voyois effectivement peu de choses à désirer, il me restoit des craintes; & je ne donne pas ce nom seulement à mes inquiétudes pour Cécile, en qui je découvrois au travers de tous ces voiles un cœur perpétuellement agité ; mais avec assez de raison pour réfléchir sur ce qui se passoit autour de moi, pouvois-je voir quantité de gens moins heureux sans être averti par leur exemple que le bonheur qui m'étoit accordé dépendoit de mille biens qui leur manquoient, & dont je pouvois être privé comme eux, puisque je les devois au seul hasard & qu'il ne les avoit pas attachés nécessairement à ma personne ? Pouvois-je me faire illusion sur tant de morts imprévues, dont j'entendois tous les jours le récit, & me déguiser à moi-même que ce qui arrivoit à mille personnes auxquelles je prenois peu d'intérêt, devoit être tôt ou tard le sort de tout ce qui m'étoit cher ? Pouvois-je déjà voir

disparoître par intervalles quelques-uns de mes plus fidelles amis, sans trembler d'appercevoir le péril si proche de moi ? & lorsque je les voyois sortir du poste qu'ils avoient occupé dans le monde, m'étoit-il possible d'éloigner de ma pensée que c'étoit pour ne le reprendre jamais ? Qu'étoient-ils devenus ? quel étrange pouvoir les avoit enlevés au milieu de nous sans consulter leurs désirs ni les nôtres ? après avoir travaillé comme moi à se rendre heureux, où en étoit leur ouvrage ? & dans quelque lieu qu'ils fussent passés, s'ils avoient emporté les mêmes désirs, y devoient-ils trouver de quoi les satisfaire ? mais il me sembloit que c'étoit un soin dont je ne les avois jamais vus occupés, étrange oubli d'un intérêt si cher ! pouvois-je me défendre d'une vive inquiétude pour leur sort ? On croit donc qu'il est nécessaire ici d'être heureux, disois-je mille fois dans ces tristes occasions, & l'on ne demande point si l'on est capable de l'être, ou s'il est à craindre de ne l'être pas, dans une situation qui ne change point, & où l'on ne sait par quel sort on est attendu.

C'est un des plus malheureux effets de l'impression des choses sensibles que ces méditations sérieuses, qui ne manquent point sans

doute de se présenter quelquefois à tout homme sensé, puissent être dissipées en un moment par le premier objet qui saisit l'imagination, & qu'elles demeurent ordinairement sans force dans ceux mêmes qui en ont le mieux compris l'importance. Elles avoient assez de pouvoir sur moi pour troubler souvent la douceur de ma vie, sans être capables encore d'agir plus puissamment sur mon cœur.

Cependant le charme devoit se rompre : mais hélas, à quel prix ! S'il ne m'est pas permis d'accuser le ciel de rigueur lorsqu'il m'a fait payer si cher le plus inestimable de ses bienfaits, qu'on m'accorde du moins la liberté de gémir sur moi-même, & de déplorer l'aveuglement de mon cœur, qui ne pouvoit être éclairé par des voies moins terribles. J'étois le matin dans mon cabinet, occupé de mes études ordinaires, & peut-être plus tranquille que jamais, par la disposition de ma santé qui avoit souffert quelques atteintes dont j'étois bien rétabli, lorsque Fanny entra seule, & d'un air si abattu, que j'en eus quelque inquiétude pour la sienne. Elle se faisoit violence néanmoins, & la moitié de sa douleur ne paroissoit pas sur son visage. Mais à peine se fut-elle approchée de moi qu'elle perdit la fermeté qu'elle affectoit encore. Au lieu d'ou-

vrir la bouche pour m'apprendre ce qui l'amenoit, elle se mit à verser un ruisseau de pleurs, accompagnés de sanglots, qui coupèrent le passage à sa voix. Je me levai avec une vive alarme. Hé! qu'allez-vous m'apprendre, lui dis-je en l'embrassant! Elle me tint encore quelques momens en suspens. Enfin, son cœur s'ouvrant avec mille soupirs: Ah! s'écria-t-elle, je perdrai ma fille. Je suis condamnée à perdre Cécile. Je ne la conserverai pas deux jours. Regardez-moi comme déjà morte avec elle, ajouta-t-elle en m'embrassant elle-même, car je ne veux pas lui survivre un moment.

Avant que d'entreprendre de la consoler, je lui demandai le sujet d'une crainte à laquelle je ne connoissois encore aucun fondement. Elle m'apprit, avec moins de mots que de soupirs, qu'ayant été appelée dans la chambre de sa fille par les femmes qui la servoient, elle l'avoit trouvée dans un état dont la seule idée la faisoit trembler; brûlante d'une fièvre affreuse, dont elle lui avoit confessé qu'elle avoit été tourmentée toute la nuit, avec des marques si visibles d'un mortel abattement, qu'elle appréhendoit que les médecins, qu'il falloit appeler de Paris, ne la trouvassent expirante à leur arrivée. Je lui ai fait des re-

proches, ajouta Fanny, d'avoir dévoré son mal pendant la nuit, & de n'avoir pas même demandé le secours de ses femmes; elle m'a répondu que pour le peu de tems qui lui reste à vivre, ce n'étoit pas la peine qu'elle causât de fatigue à personne.

Ce langage m'alarma beaucoup plus que la description de sa maladie. Les objets grossissent en passant par les yeux d'une mère; mais des paroles, qui sont répetées par une bouche fidelle, ne s'alterent pas si aisément, & je croyois voir dans celles de ma fille, un témoignage d'abattement qui me paroissoit plus dangereux que sa fièvre. Je me gardai bien de communiquer cette remarque à Fanny; & faisant au contraire un effort pour la consoler, je me rendis ensuite avec elle au pavillon du parc, où j'étois presque le seul qui n'eut pas pris un logement. L'état dans lequel je trouvai Cécile ne me permit plus de regarder le récit de sa mère comme une exagération. Malgré l'ardeur de sa fièvre, qui soutenoit encore la couleur de son visage, je remarquai tant d'altération dans ses yeux & jusques dans le son de sa voix, que j'eus besoin moi-même de toute ma fermeté pour cacher ma consternation. Je donnai ordre aussi-tôt qu'on appelât les plus habiles médecins; & m'employant à

tout ce qui pouvoit la soulager, j'attendis, près de son lit, que l'accès qui me parut tirer vers sa fin, fût passé tout-à-fait, avant que de l'engager dans aucun entretien. Elle me serroit la main, pour me marquer le regret qu'elle avoit de ne pouvoir me remercier autrement de mon affection. Enfin, je vis sa couleur qui s'abattoit par degrés : ses yeux devinrent plus tendres en se remettant de leur agitation; & son pouls, que je consultois de tems en tems, reprit des battemens plus réglés. Quelques rafraîchissemens qu'elle accepta de ma main achevèrent de la rendre tranquille. Je crus le péril passé; & tandis que sa mère alloit se faire habiller, je demeurai près d'elle pour l'entretenir dans le même calme.

En l'interrogeant sur les causes particulières de cette nouvelle maladie, il étoit impossible de ne pas mêler à mes questions quelques-uns de mes anciens reproches sur son humeur mélancolique, qui étoit visiblement la première source de toutes les altérations de sa santé. J'avois comme renoncé à la presser de ce côté-là moins par le refroidissement de ma curiosité, que par la crainte de lui rendre à la fin mes instances importunes. Cependant le cours naturel de mes idées, & peut-être encore plus,

la vue d'un lieu aussi cher à mon souvenir qu'on a pu le trouver remarquable dans mon histoire, ne me permit point d'étouffer mille sentimens qui s'élevèrent en confusion dans mon cœur. Chère Cécile ! lui dis-je, après avoir rêvé quelques momens, par quelles fatales raisons vous obstinez-vous à me refuser votre confiance ? vous nourrissez dans le fond de votre cœur un poison qui vous consume. Votre vivacité & votre enjouement sont éteints ; vos forces diminuent sensiblement, & votre vie même n'est que trop menacée de quelque accident funeste ; enfin, vous périssez d'un mal que j'ignore. Qui peut vous inspirer cette haine de vous-même, & vous donner, à votre âge, de si cruelles préventions contre mille choses que vous devriez aimer ? Cependant si la vie a des avantages qui puissent quelquefois la rendre douce, il me semble qu'on ne les trouve guères mieux rassemblés qu'autour de vous. Que vous manque-t-il pour être heureuse ? dites, parlez, repris-je avec plus de force, en lui voyant baisser les yeux ? est-ce quelque infirmité sans remède ? est-ce une passion sans espérance ? Un profond soupir qui parut lui échapper malgré elle, me fit interrompre mon discours. J'attendis ce que cet effort alloit

produire. Hélas ! me dit-elle, je n'ai pas d'autre infirmité que celle que vous me connoiſſez ; & ſi j'ai quelque paſſion, elle m'eſt inconnue à moi-même.

Je crus pénétrer quelque choſe dans cette réponſe, & qu'un redoublement d'inſtances pourroit lui faire développer ſes ſentimens. Ah ! Cécile, repris-je, je me ſouviens d'un tems où vous auriez eu moins de peine à m'ouvrir votre cœur. Le nom de père m'a fait perdre votre confiance. Regardez le lieu où vous êtes ; rappelez-vous des circonſtances qui ne peuvent être entièrement effacées de votre mémoire : vous ne vous feriez pas fait preſſer alors pour me faire le confident de vos peines. Je vous avois donné des exemples de ſincérité & d'ouverture qui vous avoient touchée ; eſt-il poſſible que la nature ſoit moins tendre que l'amour ? car vous m'aimiez alors, & vous n'auriez pas voulu d'une autre main que la mienne pour eſſuyer vos pleurs. Je ne lui avois jamais rappelé ſi ouvertement nos anciennes foibleſſes ; mais j'avouerai qu'en ſongeant combien elle avoit été ſenſible aux témoignages de mon aveugle paſſion, il m'étoit venu quelque défiance qu'elle avoit pu conſerver pour moi un reſte de tendreſſe, qui étoit combattue dans ſon

cœur par la nature & par la raiſon. Après tant d'efforts pour découvrir ſes douleurs ſecrètes & la cauſe de ſa réſiſtance à toutes nos propoſitions, je ne voyois que cette raiſon à laquelle je puſſe m'arrêter. Je me le perſuadai même encore plus, lorſqu'ayant levé les yeux ſur elle, je vis les ſiens tout en pleurs; l'impreſſion qu'elle paroiſſoit reſſentir de mon diſcours me fit attendre plus d'éclairciſſement que je n'en avois jamais obtenu.

Elle ouvrit en effet la bouche, & ſes premières expreſſions répondant moins à ſa penſée qu'à ſes ſentimens, je n'y pus rien démêler au travers de mille ſanglots qui les étouffoient à leur paſſage. Le nuage enflé, ſi cette expreſſion m'eſt permiſe, par un ſilence ſi opiniâtre & par tant de ſombres méditations, crevoit avec autant d'amertume que de violence. Peut-être que ma propre émotion m'empêcha de diſtinguer ſes premières paroles: mais celles que je commençai à démêler, & dont le ſouvenir eſt gravé pour jamais dans mon cœur, en ſuppoſoient quelques-unes qu'il m'avoit été impoſſible d'entendre. La mort en ſera le remède, me dit-elle, ſans que je puſſe deviner encore de quelle ſorte de peine elle vouloit être délivrée, & je la déſire avec tant d'impatience, qu'il n'y a déſormais que ſon retardement qui

puisse m'affliger. Je ne vous dirai point, reprit-elle, que l'amour ait été un malheur pour moi. Faite comme je suis, j'aurois ressenti infailliblement les mêmes amertumes sans l'avoir éprouvé. J'en ai pensé dans mon enfance ce que j'en pense aujourd'hui. Je l'ai cru nécessaire au bonheur dont j'avois déjà l'idée, & me trompant peut-être en ce que je me figurois toutes les femmes aussi tendres que moi, je m'occupois, dès ce tems là, de mes imaginations & de mes désirs. Les difficultés ne m'échappoient pas : outre mille récits que j'entendois faire de l'inconstance & de la mauvaise-foi des hommes, je pressentois qu'un composé réel de tout ce que je rassemblois dans mes idées, n'existeroit peut-être jamais hors de mon imagination ? & cependant, soit que j'aye pris le mouvement de la nature pour celui de l'amour, soit que me paroissant tel en effet que je désirois un amant pour lui donner mon cœur, vous m'ayez inspiré une véritable passion, il est vrai que je vous ai adoré aussi long-tems que je l'ai pu sans reproche, & que l'approbation même de monsieur & de madame de R** ont autorisé mes sentimens. Je passe rapidement sur une erreur si charmante. Il ne m'en est resté qu'une délicieuse idée, à laquelle je me suis fait néanmoins un scrupule de m'arrêter,
&

& que j'aurois facrifiée à la feule confidération de ma mère quand je n'aurois pas eu mille autres devoirs pour motifs. Ces explications, continua triftement ma chère fille, étoient néceffaires pour jeter quelque jour fur ce que vous voulez entendre. Vous allez concevoir qu'au milieu de la langueur où je fuis, j'ai pu vous répondre mille fois, fans vous tromper, que je ne me connoiffois point de paffion dont j'euffe deffein de vous faire un myftère. Hélas! j'aurois été trop heureufe d'en avoir un de cette nature à vous révéler, j'aurois vu plus clair dans mes propres fentimens; j'aurois trouvé la confirmation de ce qui étoit encore douteux pour moi-même; ou plutôt, vous n'auriez jamais eu d'inquiétudes fur ma fituation, ni moi de confidence à vous faire, puifque ce fecret même, cette paffion que je fuppofe, m'auroit garantie de toutes les extrémités où je me fuis laiffée emporter. Figurez-vous donc, pour vous apprendre ce que j'y ai démêlé de moins obfcur, qu'après avoir été reconnue de ma mère à Quevilly, & m'être livrée pendant quelques jours aux premières tendreffes de la nature, je n'ai pas été longtems à reffentir le vide qui s'étoit fait dans mon cœur, par la ruine d'une paffion à laquelle tout mon bonheur avoit été attaché. Je

n'étois pas capable d'une indulgence qui pût la faire renaître, & d'ailleurs le nom de père étoit sans cesse un préservatif qui m'en auroit fait triompher. Mais tous mes sentimens n'en subsistoient pas moins après la perte de leur objet. J'en avois la source dans le fond d'un caractère fort tendre; avec quelle force se firent-ils sentir, lorsqu'enflammés comme ils l'étoient par quelques mois d'exercice, ils furent forcés de se contraindre, & que toute leur action se renferma dans mon cœur? Je ne sais où je trouvai dès-lors assez de vertu pour résister à mes peines. J'ignore aussi si c'est à la faveur du ciel, ou à la seule agitation d'un esprit gêné qui cherche à se soulager, que je dûs une ressource presqu'aussi douloureuse à la vérité que mes maux, mais capable néanmoins de soutenir ma vertu, par une espèce de diversion qu'elle fit naturellement aux combats que j'avois à soutenir. Le récit des infortunes de ma famille & l'image de tant de tristes aventures, dont ma vie n'avoit pas été plus exempte que celle de toutes les personnes auxquelles j'appartenois par le sang, me fit naître des sentimens aussi sombres que ces tragiques idées. Je m'y livrai avec complaisance, parce qu'ils devinrent comme un voile sous lequel tous les autres mouvemens de mon cœur commencèrent bien-

tôt à ſe déguiſer. C'eſt de ce mêlange que s'eſt formée inſenſiblement ma diſpoſition habituelle. J'y ai trouvé de la douceur, & je n'y ai rien admis qui me parût bleſſer le devoir. En changeant mon humeur il peut avoir altéré ma ſanté; mais vous voyez que loin de mériter le nom d'opiniâtreté que vous avez donné à mon ſilence, je n'ai jamais rien eu à vous expliquer qui fût clair pour moi-même; & peut-être avez-vous peine à comprendre ce que je tâche de vous repréſenter aujourd'hui.

Cependant je dois ajouter, reprit-elle en ſoupirant, que ſi le dérangement de ma ſanté peut être attribué à ma mélancolie, c'eſt depuis que vos inſtances m'ont fait entreprendre de ſurmonter mes triſtes ſentimens. Vous m'avez propoſé de ſouffrir les ſoins de don Thadeo: j'ai fait mille efforts pour accoutumer mon cœur à les goûter, & je n'ai rien trouvé dans moi-même qui m'ait parlé en ſa faveur. La liberté que vous m'avez accordée de ſuivre mes inclinations parmi tant d'hommes qui ſe ſont préſentés à Paris & qui ont paru s'attacher à me plaire, m'a donné quelque eſpérance de me ſentir un jour attendrie. Je me ſuis prêtée à cette imagination. J'ai cherché à m'aveugler ſur le mérite qui leur manquoit, & j'ai voulu leur ſuppoſer les qualités qui

étoient propres à me toucher. Eſt-il poſſible ; diſois-je, que le ciel qui m'a faite telle que je ſuis par le cœur, n'ait rien produit qui me reſſemble, ou qu'il n'ait mis ce qui s'accorde avec mes inclinations que dans le ſeul homme du monde à qui il me fait un crime d'accorder mon amour ! En me plaignant moi-même de cette malheureuſe délicateſſe qui m'a fait regarder tous les hommes que j'ai connus avec le même dégoût, j'ai demandé mille fois ſi tout le reſte de leur ſexe étoit ſemblable ; ſi la vanité, l'amour propre, la légèreté des ſentimens, l'oubli des maximes eſſentielles de la juſtice & de la bonté, & ſur tout un miſérable air de ſuffiſance, ſi oppoſé à la droiture & à la ſimplicité du cœur, étoient le partage de tout le ſexe qui ſe préfère au nôtre. C'étoit à ma mère, à madame Riding, à ma tante, que je faiſois cette queſtion. Elles m'ont répondu comme de concert, que la différence n'étoit que du plus au moins, & qu'en général, il y a peu de fond à faire ſur le caractère de la plupart des hommes. Je n'ai point appelé d'une déciſion qui s'accordoit avec toutes mes lumières. J'ai renoncé à l'eſpoir de trouver dans un amant les qualités que je déſirois, & ſans leſquelles il ne m'étoit pas libre d'aimer. Ainſi, lorſque vous me

pressiez de vous apprendre quelle passion j'avois dans le cœur, j'étois sincère en vous protestant que je n'accordois à personne la tendresse que je refusois à don Thadeo.

Mais voilà le point, ajouta-t-elle, où je confesse que les tourmens de mon cœur ont pu m'altérer le sang, & me jeter par degrés dans l'affoiblissement où je suis. L'amertume de mes réflexions n'a fait qu'augmenter depuis, avec celle de mes sentimens. J'avois commencé à me regarder comme l'objet de la haine du ciel, puisqu'il sembloit me condamner à porter toute ma vie, au fond de mon cœur, un penchant qu'il m'ôtoit le moyen de satisfaire, & je me suis crue plus malheureuse par cette pensée, que vous ne l'avez jamais été par toutes les persécutions de la fortune. Je me suis apperçue de jour en jour que mon sang s'aigrissoit dans mes veines. Mon miroir ne m'a pas avertie moins fidèlement du changement de mon teint, & de la pâleur de mon visage. Vous me parlez des douceurs qui sont attachées aux circonstances de mon sort; eh! quel goût suis-je capable d'y prendre, lorsque tout est triste & ennuyeux pour moi dans la vie? le bonheur d'autrui est-il autre chose qu'un supplice pour ceux qui ne peuvent l'obtenir, & qui le voient

d'un œil d'envie ? vos fêtes & vos amusemens m'ont jetée dans une contrainte insupportable. La passion du duc de Monmouth est venue mettre le comble à mon désespoir. Je n'ai pu l'entendre parler de sa tendresse, & vous voir admirer vous-même de quoi elle le rend capable pour me plaire, sans souhaiter qu'avec tant d'amour & tant d'autres qualités brillantes, il eût celles qui peuvent faire impression sur mon cœur. Je l'adorerois s'il étoit aimable ; mais malgré cette apparence de penchant, je ne le puis souffrir. Je n'aimerai jamais un orgueilleux & un brutal ; c'est un monstre à mes yeux.

Peut-être en suis-je un moi-même aux vôtres, reprit-elle, en revenant un peu de cette chaleur. Hélas ! vous êtes témoin de la vie que j'ai menée depuis l'aventure du bal. Le malheur de don Thadeo, les violences du duc, & les amusemens mêmes par lesquels vous vous êtes efforcé de dissiper mes chagrins, ont eu sur moi l'effet d'un poison funeste ; tout prend cette mortelle qualité dans un esprit aussi malade que le mien : je n'y résiste plus. Ma mort, que je ne crois pas fort éloignée, me délivrera de tant de tourmens, & vous soulagera vous-même d'un fardeau qui trouble la douceur de votre vie.

Cachez cette conversation à ma mère, ajouta-t-elle ; j'avois résolu de me taire jusqu'au tombeau, & le discours mal conçu dont je viens de vous fatiguer, ne vous a rien appris que je n'eusse pu vous cacher sans manquer à la soumission que je vous dois ; mais je ne sais quel pouvoir m'a délié la langue malgré moi. Attribuez-le moins, si vous voulez, à l'autorité paternelle, qu'au reste de ces sentimens que vous avez fait naître le premier dans mon cœur, & que vos discours ont eu la force de réveiller autant que la vue de ce lieu.

Je ne lui laissai point le tems de tomber dans les réflexions qui pouvoient venir à la suite de cette ouverture ; & quoique les larmes que je voyois couler de ses yeux fussent plus propres à redoubler la tendre compassion que j'avois ressentie en l'écoutant, qu'à me faire prendre le ton qui convient à la joie, je me hâtai de l'embrasser avec des témoignages de satisfaction dont elle fut surprise. Je triomphe, lui dis-je d'un air riant, & je paierois volontiers d'une partie de mon sang ce que je viens d'obtenir. Que vous êtes coupable, Cécile, ajoutai-je en la regardant tendrement, de m'avoir fait acheter cet éclaircissement par des délais si cruels ! Non, le devoir

peut-être ne vous oblige pas d'avoir cette confiance en votre père ; mais combien de raisons devoient vous faire céder à des motifs plus tendres ? Non, ma chère fille, repris-je en recommençant à l'embrasser, les sentimens que j'ai conservés pour toi ne sont guères différens de l'amour. Si le ciel ne t'offre pas un mari qui soit capable de répondre à la perfection des tiens, je te promets que tu trouvas dans le fond inépuisable de mon cœur de quoi remplir toute l'étendue de tes désirs ; & loin d'avoir à craindre une rivale dans ta mère, je te garantis qu'elle y mettra du sien pour te convaincre que je suis le plus passionné de tes amans.

Mais, continuai-je d'un ton plus tranquille, en reprenant ma place auprès d'elle, si les loix de la terre & du ciel nous forcent de ne rien ajouter à cette qualité, pourquoi perdrions-nous l'espoir de vous trouver un mari digne de vous, & tel que vous le désirez pour être heureuse ? Les vertus qui peuvent vous toucher sont moins rares dans notre sexe que vous ne vous l'êtes figuré ; vous vous défiez trop des apparences. Souvent l'homme le plus aimable aux yeux même de la raison, se trouve forcé par la tyrannie de quelques modes frivoles, à prendre un extérieur qu'il

condamne le premier, & par lequel on lui feroit tort de juger de ses principes & de ses sentimens. Les décisions vagues auxquelles vous vous en êtes rapportée, celle même de votre mère, sont un langage ordinaire aux femmes, & qui n'est pas plus sérieux que les railleries dont vous voyez notre sexe s'armer quelquefois contre le vôtre. Enfin, si c'est ma droiture, ma complaisance, ma sensibilité de cœur, & quelques autres avantages dont je ne me défends point, qui vous ont fait souhaiter un amant qui me ressemblât, je m'engage à le découvrir, dans quelque lieu de la terre qu'il se tienne caché; & comme je crois impossible que les mêmes raisons qui vous le feroient trouver aimable ne vous assurassent pas bientôt toute sa tendresse, je prens le ciel à témoin que tout mon bien, & ma vie même, seront employés, s'il le faut, pour rendre votre bonheur infaillible.

J'employois ainsi toute mon adresse à calmer son esprit; & l'intention de mon cœur répondant à mes promesses, je n'ai jamais douté qu'elles n'eussent fait quelqu'impression sur le sien. J'osois même en juger déjà par l'ardeur avec laquelle je lui vis prendre ma main pour la serrer entre les siennes, lorsque les médecins, arrivés de Paris avec la der-

nière diligence, vinrent troubler un entretien dont je commençois à me promettre tant de fruit. Un pressentiment secret m'avoit fait appréhender d'être interrompu. J'avois écarté d'un signe de main quelques domestiques qui s'étoient présentés à la porte de la chambre, & Fanny qui étoit plus empressée que personne de nous rejoindre, avoit compris fort habilement, sur leur rapport, que je ne souhaitois pas sans raison d'être seul avec ma fille. Cependant l'impatience avec laquelle j'avois envoyé chercher les médecins, fit juger à mes gens qu'ils ne pouvoient trop promptement les introduire. Cette précipitation, qui les empêcha de reconnoître le duc de Monmouth dans le déguisement où il étoit, fut une imprudence fatale, dont le ménagement que j'ai pour mes propres douleurs ne me permet point encore de nommer le triste effet. Le duc, à qui j'avois marqué sans obscurité que mes promesses avoient supposé non-seulement le consentement du roi son père, mais encore celui de ma fille, & que désespérant d'obtenir l'un & l'autre, je le priois de ne pas s'offenser du parti que je prenois de rompre mes engagemens, n'avoit pas reçu cette nouvelle sans se livrer à tous les transports d'une passion désespérée. N'ayant point de

troisième voie à choisir entre les supplications & la violence, il s'étoit déterminé à revenir à Paris, malgré tous les risques auxquels il y pouvoit être exposé, en remettant à prendre ses résolutions suivant les circonstances. Il ne s'étoit fait accompagner que d'un domestique, dont la fidélité & le courage étoient éprouvés; mais ayant fait partir avant lui quelques autres gens de confiance, auxquels il avoit marqué le lieu de leur demeure à Paris, il étoit sûr de les retrouver au besoin. A son arrivée, ayant pris facilement des informations sur l'état de ma fille, il avoit appris sa langueur, & l'usage qu'elle commençoit à faire du secours de la médecine. C'étoit sur cette connoissance qu'il avoit arrangé ses projets. Au lieu de chercher à me voir, il s'étoit figuré que le parti le plus sûr étoit de se procurer la vue de Cécile, pour s'efforcer de l'attendrir; sans compter que l'ardeur de l'amour lui faisoit regarder cette satisfaction comme le bonheur suprême. Le prétexte de la médecine lui parut également favorable pour ce dessein, & pour la nécessité où il étoit de ne se faire voir en France qu'avec quelque ménagement. Il chargea sa mémoire de quelque termes de l'art; & se déguisant sous un habit & sous un nom conforme à ses vues, il prit le titre de docteur,

anglois, à la faveur duquel il trouva peu de difficulté à se mettre en liaison avec quelques-uns des médecins qui voyoient Cécile.

Ses libéralités & ses flatteries furent, sans doute, auprès d'eux une recommandation plus forte que son savoir. Mais ayant eu l'adresse de les engager à lui parler de ma fille, & de les faire raisonner sur la nature de sa maladie, il obtint tout d'un coup deux avantages qui flattèrent extrêmement ses espérances ; l'un réel, en leur faisant promettre qu'ils le prendroient avec eux la première fois qu'ils seroient appelés chez moi ; l'autre, aussi chimérique que ses prétentions, qui fut d'expliquer la maladie en sa faveur, & de se croire l'objet de cette mélancolie, qu'il entendoit attribuer à quelque passion violente. Avec cette présomptueuse idée, il eut peine à se modérer jusqu'au jour où les médecins le firent avertir que je les demandois. Il se mit avec eux dans le carrosse que je leur avois envoyé, & s'il comptoit de n'être reconnu de personne dans son déguisement, ses compagnons ne doutèrent point que je ne visse volontiers un médecin de ma nation, qui paroissoit conduit chez moi par le seul zèle de me servir.

J'étois auprès de ma fille, dans la situation que j'ai représentée ; & voyant entrer quatre

médecins, que je pris pour mes consultans ordinaires, je me retirai à quelque distance pour leur laisser de la liberté dans leurs premières observations. L'empressement avec lequel on les avoit amenés, ne leur permit pas non plus de s'arrêter d'abord à me faire un compliment. J'entendis les questions qu'ils firent à Cécile, & rien ne me parut nouveau dans tout leur procédé. Cependant le duc, ému apparemment par la vue de ce qu'il aimoit, s'étoit saisi de la main de ma fille, sous prétexte d'observer son pouls, & laissoit à peine aux autres le tems de la prendre à leur tour. Il gardoit le silence ; mais lorsque les autres eurent cessé leurs interrogations, & qu'ils parurent prêts à s'éloigner du lit pour se communiquer leurs raisonnemens, il en fit un assez mauvais, dont la conclusion fut que le siège de la maladie étant à son avis dans l'estomac, qui lui paroissoit faire mal ses fonctions, d'où s'ensuivoit nécessairement un mauvais chile qui corrompoit ensuite toute la masse du sang, il souhaitoit de voir la conformation de celui de Cécile, pour juger mieux de ses affections intérieures par la disposition du dehors. Ainsi ce caractère léger & inconsidéré s'abandonnoit à ses volupteuses impressions, à la vue d'un objet charmant,

qui devoit lui inſpirer autant de reſpect que de tendreſſe. Je fus la dupe de ſon artifice, comme je l'étois encore de ſon déguiſement. Malgré les réſiſtances de la modeſte Cécile, j'exigeai qu'elle ſe ſoumît à cet ordre cruel. Ses femmes lui épargnèrent la confuſion de l'avoir exécuté de ſes propres mains. La paſſion déréglée du duc fut ſatisfaite ſans doute d'un ſpectacle qui n'étoit fait que pour le bonheur d'un amant vertueux. Son raviſſement ne s'exprima que par ſon ſilence. Il ſe retira avec les autres dans un coin de la chambre, ſous ombre d'entrer en conſultation; & dans la perſuaſion où je ſuis qu'il abuſoit de leur bonne foi, je ne doute point qu'il ne ſoutînt l'impoſture par un verbiage médité; mais devenu plus téméraire par les ſuccès, il leur témoigna que puiſque je ne m'étois point apperçu qu'il fût étranger, il étoit inutile de me faire faire cette attention, & de le préſenter à moi avec plus de cérémonie. Il obtint facilement d'eux cette complaiſance; & formant un autre deſſein, il retourna au lit de Cécile, tandis que les autres s'approchèrent de moi pour me rendre compte de ſa ſituation. Ayant repris ſa main, ſur laquelle il porta inconſidérément ſa bouche, il crut ne rien riſquer à lui dire: Que

le duc de Monmouth feroit heureux s'il avoit la moindre part à l'état où vous êtes, & qu'il payeroit volontiers de tout fon fang un feul moment de la tendre mélancolie qu'il vous auroit caufée. Cécile n'entendit point ce nom & le ton paffionné du difcours qui l'accompagnoit fans pénétrer une partie du moins de la vérité. Si elle ne reconnut pas le faux médecin, elle le prit pour un émiffaire du duc; & l'imagination remplie de l'outrage qu'il avoit fait à fa modeftie, elle jeta un cri aigu, qui, dans la foibleffe où elle étoit fut prefque le dernier de fa vie.

Il fut fuivi d'un profond évanouiffement. Ce fut un bonheur pour fa mère que dans la crainte où j'étois de recevoir quelque prédiction funefte de la bouche des médecins, je l'euffe conjurée de ne pas paroître pendant la confultation. Elle ignora cette étrange aventure; & moi qui ne m'en défiois pas encore, je me précipitai vers le lit de ma fille, où la trouvant pâle & fans mouvement, je demeurai perfuadé pendant quelques momens qu'elle venoit d'expirer. Les trois médecins me raffurèrent un peu par le battement qu'ils trouvèrent encore à fon pouls. Ils parurent comme effrayés eux-mêmes d'un accident fi imprévu; mais tandis qu'ils lui donnoient tous

leurs ſoins, & que je m'agitois moi-même avec un trouble inexprimable, le duc de Monmonth qui commença peut-être à mal augurer de ſon entrepriſe, ſe déroba de l'appartement. Il gagna la première cour, où ſon valet, dont il avoit eu la précaution de ſe faire ſuivre avec un cheval de main, lui procura auſſi-tôt le moyen de s'éloigner. Le ciel connoît ſeul de quelle modération il m'auroit rendu capable dans une occaſion de cette nature; mais je ne puis rappeler l'horreur & l'indignation dont je fus ſaiſi en dévoilant bientôt une ſcène ſi odieuſe, ſans me perſuader que, ſoit par mes mains, ou par celles de mes gens, le duc l'auroit payée ſur le champ de ſa vie.

Cécile ne revint à elle-même que pour ſe plaindre de ſon ſort avec la dernière amertume. Eh quoi! me dit-elle, toujours la victime des paſſions d'autrui, tandis que le travail de toute ma vie eſt de règler les miennes. Elle me raconta ce qu'elle venoit d'entendre, & ſon diſcours me fit paſſer par tous les degrés de l'indignation & de la fureur. Je donnai ordre que le faux médecin fût arrêté. On m'apprit, après quelques recherches, de quelle manière il s'étoit échappé. J'interrogeai pendant ce tems-là ſes trois compagnons, qui ne

ne paroiſſoient pas moins irrités que moi d'avoir été trompés par un impoſteur. Ils ne purent m'apprendre que les circonſtances par leſquelles j'ai commencé ce récit, & leur propre étonnement, joint à l'eſtime où ils étoient parmi les honnêtes gens, ne me permit point de porter plus loin mes ſoupçons; mais quoiqu'ils ne m'appriſſent rien qui me fît reconnoître le duc, & que Cécile ne ſe fût pas remis ſon viſage, un ſouvenir confus qui me reſtoit du ſon de ſa voix, me convainquit dès le premier moment de ce qu'il eut bientôt la hardieſſe de me confeſſer lui-même.

Le plus terrible effet de cette aventure fût le redoublement de la fièvre de Cécile, & par conſéquent le coup funeſte qui ne tarda guères à nous percer le cœur; car ſi je dois avouer qu'au moment qu'elle pouſſa ſon cri, les médecins m'avoient déjà déclaré qu'ils croyoient la fièvre maligne, il n'eſt pas moins certain qu'un trouble ſi ſubit en augmenta le poiſon, & qu'il en précipita malheureuſement l'effet. L'ardeur du mal, & les marques de ſa malignité devinrent en peu de momens ſi ſenſibles, que les médecins m'en firent appréhender la contagion pour Fanny. Elle étoit demeurée heureuſement dans un cabinet,

d'où je lui avois fait promettre de ne pas sortir avant mon retour. Il n'étoit pas aisé de lui interdire la vue de sa fille, & je craignois déjà que la loi que je lui avois imposée ne lui eût paru trop dure. Cependant c'en étoit une si absolue pour moi de sauver du naufrage une partie du moins de mes trésors, que si je balançai quelques momens, ce ne fut que sur les moyens que ma tendresse m'obligeoit d'employer. Je laissai Cécile dans les agitations de son mal, mais avec d'autant moins de peine à m'éloigner d'elle, que les médecins ne lui jugeoient rien de si nécessaire que le repos. La grandeur de mes offres les fit consentir à passer le reste du jour & la nuit suivante dans sa chambre, tandis que je prendrois soin moi-même de conduire mon épouse à Paris. Je prévoyois les difficultés que j'allois avoir à combattre; mais j'étois résolu d'employer toute mon autorité pour la forcer de me suivre. D'ailleurs, madame Riding qui étoit d'un âge à craindre peu les maladies de la jeunesse, me promettoit de ne pas perdre de vue sa chère fille.

Avant que d'annoncer mes résolutions à Fanny, j'ordonnai que les chevaux fussent mis sur-le-champ à mon carrosse. Mon dessein étoit d'emmener avec elle ma belle-sœur &

sa fille, autant pour les éloigner elles-mêmes du péril, que pour lui faire trouver sa situation plus supportable. Je les fis avertir de se préparer à notre départ ; & m'étant séparé de Cécile avec quelques mots d'exhortation, auxquels je lui défendis de répondre, je me hâtai de rejoindre sa mère.

Le trouble des grandes craintes & des grandes douleurs tient quelquefois lieu de constance, par la confusion même qu'il répand dans l'esprit, & qui le fait agir avec une espèce d'emportement qui a toutes les apparences de l'insensibilité. Telle étoit précisément ma disposition. J'entrai d'un air ferme dans le cabinet de Fanny ; & si je mis de la douceur dans mes termes pour ne pas lui causer trop d'effroi, je lui parlai de la maladie de sa fille comme d'un évènement que tous nos regrets & toutes nos larmes ne pouvoient empêcher : j'ajoutai, que si j'en croyois les médecins, il étoit plus dangereux pour nous que pour elle-même. A cet âge, lui dis-je, on a des ressources certaines dans les forces de la nature, qui croissent continuellement ; mais le nôtre ne nous promet rien de plus que ce que nous possédons déjà, & chaque diminution, au contraire, est une perte qu'on n'est pas sûr de réparer.

Enfin, je lui fis entendre que c'étoit la petite vérole que les médecins appréhendoient pour Cécile, & que l'usage n'étant nulle part de s'exposer inutilement à cette sorte de péril, il falloit partir absolument pour Paris.

Je la vis trembler pendant mon discours. Elle sembloit en prévoir la conclusion; aussi n'en parut-elle pas plus émue que de mes préparations. Moi, Cleveland ! me répondit-elle en me regardant d'un œil fixe; moi, quitter ma fille dans l'état où vous me la représentez vous-même ! & c'est vous qui m'en donnez le conseil ! ah ! les plus affreuses craintes ne m'y feroient pas consentir; & quand j'y verrois la mort certaine, pourroit-elle jamais se présenter à moi sous une face plus douce ? Non, non, reprit-elle en faisant un mouvement pour sortir du cabinet, je ne veux plus m'éloigner un moment de son lit. Eh ! dans quel tems me sera-t-elle plus chère que lorsque je suis justement alarmée pour sa vie ? Je l'arrêtai. Ses larmes qui commencèrent aussi-tôt à couler, & l'effort qu'elle faisoit pour s'échapper de mes bras, me firent craindre une scène beaucoup plus embarrassante, si je tardois plus long-tems à m'expliquer d'un autre ton. Je ne suis point ici, repris-je, pour consulter vos inclinations, Fanny; les miennes ne sont pas plus

écoutées ; nous partirons à ce moment. Reposez-vous sur les mesures que j'ai prises pour la conservation d'une fille qui m'est sans doute aussi précieuse qu'à vous, & ne m'exposez pas au chagrin de vous avoir ordonné quelque chose que vous fassiez difficulté d'exécuter.

Jamais le cœur de la triste Fanny n'avoit essuyé de plus cruelle épreuve. Je pénétrois le fond de son ame au travers de ses yeux. Elle eut préféré la mort dans cet instant à la nécessité de s'éloigner de Saint-Cloud. Peut-être balança-t-elle à m'accabler de reproches & d'injures. Mais à moi, qui connoissois si bien son caractère, son silence en disoit plus que n'auroit fait un torrent d'expressions. Elle reprit sa chaise, en fondant en larmes ; & tenant sa tête appuyée sur une de ses mains, elle ne paroissoit pas se disposer beaucoup à me suivre. Je la pris par la main que je voyois libre, & je lui répétai que je comptois être obéi. Elle se laissa moins conduire que traîner. Quoi ! je ne la verrai pas du moins un instant ? je ne l'embrasserai pas avant que de partir ? Etes-vous son père ? Voulez-vous être son bourreau ? Mille plaintes de cette nature qu'elle m'adressa, en sanglotant jusqu'au carrosse, purent bien me toucher moi-même jusqu'aux larmes, mais elles ne

me firent rien relâcher de ma résolution. Nous trouvâmes madame Bridge & sa fille, à qui je n'eus point d'explication à donner, parce que je les avois déjà fait avertir de mon dessein. Le tems s'écoula douloureusement sur la route. Aussi tremblant & aussi affligé que Fanny, de quels efforts n'eus-je pas besoin pour me rendre propre à la consoler ?

Toute sa tristesse ne lui fit pas perdre, en arrivant à Paris, une pensée qu'elle ne me communiqua point, mais que je n'aurois pas condamnée si elle m'eût consulté pour l'exécuter. Elle fit avertir le père recteur du collège, de l'état où nous avions laissé Cécile, & elle le fit prier de se rendre incessamment à Saint-Cloud. Cette précaution, dont je ne fus informé que le lendemain, lui rendit un peu de repos pendant le reste du jour. J'avois espéré qu'elle en auroit assez pour me laisser la liberté de retourner à Saint-Cloud vers le soir ; mais l'approche de la nuit parut redoubler ses alarmes. Elle me seroit échappée mille fois, & la longueur du chemin ne l'auroit pas même empêchée de l'entreprendre à pied, si je n'eusse veillé sans cesse sur tous ses mouvemens. Quoique j'eusse laissé ordre à quelques-uns de mes gens, de m'apporter des nouvelles de ma fille au moindre changement

de sa situation, je fis partir Drink, en lui recommandant de se faire instruire de tout ce qui s'étoit passé dans mon absence, & de revenir au même moment s'il étoit arrivé quelque chose qui pût augmenter mes craintes ou mes espérances. Deux heures s'étant passées sans que j'entendisse parler de son retour, je commençai à tirer d'heureux présages de ce retardement, & je communiquai mes idées à Fanny. Cependant la nuit continuant de s'avancer, je m'étonnai ensuite de ne voir arriver personne, & je tombai dans des inquiétudes que j'eus une peine extrême à déguiser. Je fis partir un autre domestique qui ne fut pas de retour non plus, deux heures après avoir reçu mes ordres. J'en dépêchai successivement deux autres; & quoique je leur eusse recommandé avec la derniere instance de retourner aussi-tôt sur leurs pas, dans quelque situation qu'ils pussent trouver ma fille, j'eus le chagrin de les attendre aussi vainement que les premiers. Irrité d'être si mal obéi, j'aurois volé moi-même à Saint-Cloud, & troublé de mille pensées cruelles, si les agitations où je voyois Fanny ne m'eussent fixé auprès d'elle par des craintes qui me paroissoient encore plus pressantes; enfin, vers la pointe du jour, j'entendis le bruit d'une chaise dans

ma cour. Je fis espérer à Fanny d'heureuses nouvelles; & lui recommandant de m'attendre avec ma sœur que je laissai auprès d'elle, je me hâtai d'aller moi-même au-devant du coup dont j'étois menacé.

Le messager qui arrivoit chez moi, étoit le père recteur, dont la bonté & le zèle ne peuvent être trop relevés dans cette triste occasion. Il m'apperçut en mettant pied à terre. J'étois descendu seul, un flambeau à la main. La même discrétion qui lui avoit fait arranger tous les évènemens de cette funeste nuit, le fit venir jusqu'à moi sans aucun signe de trouble & d'émotion. Il m'embrassa d'un air tendre; & me connoissant l'ame trop forte, me dit-il, pour regarder les disgraces de la nature du même œil que le vulgaire, il me félicita d'avoir une fille si chère dans le sein de dieu.

Ce langage étoit trop clair. Je lui saisis le bras: Quoi! ma fille est morte? lui dis-je d'un ton à demi-étouffé par le serrement de mon cœur, & si chancelant sur mes jambes, que je serois tombé infailliblement sans l'appui qu'il me prêtoit. Hé! quelle affreuse sentence du ciel me réduit au dernier désespoir! Il m'interrompit; votre chère Cécile a prévu vos douleurs, me dit-il, elle s'en est occu-

pée en expirant, & ses derniers désirs que je vous apporte, auront été formés inutilement, si vous vous abandonnez à des regrets qui ne peuvent servir de rien pour son bonheur. J'ai la même déclaration à faire à votre épouse. Vous allez rendre ma commission trop difficile, ajouta-t-il, si vous m'arrêtez dès le premier pas par des obstacles que je n'appréhendois que de la part de madame Cleveland. Quelle constance aurai-je droit de lui demander, si vous ruinez l'effet de mes soins par votre exemple ?

La sincérité & la douceur qui accompagnent le langage de la vertu, ont plus de force que tous les raisonnemens pour se faire entendre. Leur impression pénétra dans mon cœur au travers des nuages épais dont il s'étoit enveloppé tout d'un coup. Je compris, malgré mon trouble, que les derniers désirs de Cécile, & l'intérêt de Fanny étoient pour moi des loix inviolables auxquelles toutes les révoltes de mes sens & de ma raison devoient être sacrifiées. Je vous promets de la constance, dis-je au recteur d'une voix tremblante; mais apprenez-moi le détail de mon malheur, avant que nous le communiquions à mon épouse.

Il me répondit qu'il m'accordoit d'autant

plus volontiers cette satisfaction, que j'y trouverois de nouveaux motifs de patience & de force. Fanny l'ayant fait avertir la veille de se rendre à Saint-Cloud, il s'étoit hâté de lui marquer son obéissance & son zèle par le plus vif empressement. Il avoit trouvé Cécile dans l'état où je l'avois laissée, c'est-à-dire, avec une fièvre violente, mais assez forte encore, au témoignage même des médecins, pour ne rien faire appréhender de trop fâcheux dans un espace si court. La connoissant protestante, & n'ignorant pas que sa mère l'avoit entretenue souvent des matières de religion, il n'avoit pensé d'abord qu'à découvrir à quel point de lumière elle étoit parvenue. Avec l'innocence de cœur & les principes de charité qu'il lui avoit trouvés dans ses réponses, il avoit conçu qu'elle ne pouvoit être fort éloignée de la voie du ciel; & qu'un dieu dont la bonté est le plus cher de tous ses attributs, ne demande point des lumières si étendues ni si parfaites à cet âge; mais qu'avoit-ce été, lorsqu'approfondissant de plus en plus ses dispositions, il avoit découvert un cœur digne de dieu même, par l'ardeur étonnante de ses sentimens; à la vérité l'objet en étoit incertain pour elle-même. Elle tendoit au bonheur d'aimer sans bornes

& sans mesures, & les ténèbres des sens lui avoient caché jusqu'alors où ses désirs devoient se porter pour être heureusement satisfaits ; mais à peine avoit-il dévoilé à ses yeux les véritables sources de l'amour, que son cœur s'étoit enflammé d'une ardeur qui sembloit surpasser les forces de la nature ; & ne respirant que la possession d'un bien qu'elle regrettoit amèrement d'avoir connu trop tard, elle n'avoit plus eu de pensées ni de désirs qui ne fussent rapportés à cette heureuse fin. Il n'avoit plus été difficile de faire goûter la vérité à un cœur si bien disposé par l'amour. Sa fièvre que les médecins avoient commencé à juger mortelle, avoit paru redoubler les transports de cette sublime passion en redoublant la chaleur de son sang. Elle s'étoit entretenue dans ce céleste état jusqu'au dernier instant de sa vie ; & déjà moins semblable à une créature mortelle qu'à ces bienheureux esprits dont la substance est toute composée d'amour, son dernier soupir n'avoit été que l'élancement passionné d'une amante qui se précipite dans le sein de ce qu'elle aime, pour y rassasier à jamais la fureur qu'elle a d'aimer & d'être aimée.

Elle étoit morte à quatre heures du matin. Le père recteur ayant su des médecins, après

l'arrivée de Drink, qu'ils commençoient à craindre sérieusement pour sa vie, n'avoit pas jugé à propos de le laisser retourner vers moi avec une si fâcheuse nouvelle. Il connoissoit le cœur de mon épouse ; & sans compter l'espérance qu'il avoit encore de voir revenir ma fille d'un si grand péril, il avoit mieux aimé, en supposant même qu'il eût bientôt à lui annoncer sa mort, qu'elle reçut tout d'un coup ce funeste éclaircissement de sa bouche, que de l'exposer à mourir mille fois de ses agitations & de ses craintes sur le récit mal conçu d'un domestique. J'aipris tout sur moi, ajouta-t-il, & je me persuade que vous approuverez mes intentions. Votre fille, elle-même, à qui l'on n'a pu cacher qu'on demandoit des nouvelles de sa situation par vos ordres, a souhaité qu'on déguisât à sa mère le danger où elle se voyoit ; & en me recommandant de vous apporter les dernières tendresses de son cœur, elle m'a conjuré de vous demander à l'un & à l'autre une modération dans vos regrets, qu'elle regardera du haut du ciel, comme la plus haute preuve de votre affection.

J'écoutai ce discours sans l'interrompre ; mais n'en prenant que ce qui étoit propre à justifier ma douleur, & regardant même

le reste comme les imaginations d'un honnête & simple ecclésiastique, je lui dis tristement : Allez, mon père, allez remplir votre commission d'une manière qui réponde à l'opinion que j'ai de votre bonté & de votre zèle ; je ne me sens ni le courage d'annoncer notre malheur à mon épouse, ni l'espérance de réussir à le déguiser. Ménagez-la, au nom de dieu, ménagez cette chère moitié de moi-même, puisque vos soins n'ont pu me sauver l'autre. Il monta seul dans l'appartement de Fanny. Je le suivis néanmoins, mais avec la résolution de demeurer assis dans l'antichambre, assez près d'elle pour voler à son secours, si elle se laissoit surmonter par la douleur ; mais trop abattu pour entreprendre de lui inspirer un courage dont je me sentois dépourvu moi-même. Que les tems étoient changés ! quelle différence de cet abattement, à la force d'esprit qui m'avoit fait résister si long-tems à mes anciennes infortunes, & qui m'avoit fait trouver assez de ressources en moi-même pour soutenir toute ma famille par mes conseils & par mon exemple ! la vigueur de l'ame, comme celle du corps, dépend de certains principes de vie & d'action qui doivent être employés sans cesse à l'entretenir & à la renouveler. Elle ne se répare point

quand cette ſource de force eſt épuiſée. Il ne me reſtoit rien de mes anciennes maximes; & l'habitude que j'avois formée d'une vie ſenſuelle & voluptueuſe, avoit achevé de m'amollir. J'étois comme un foible roſeau qui cède au ſouffle de tous les vents. Ma tendreſſe pour Fanny, le ſeul de mes ſentimens qui fût à l'épreuve de toutes ſortes d'altérations, pouvoit bien me faire partager ſes peines, & me les rendre même beaucoup plus douloureuſes que les miennes; mais je n'en étois que plus à plaindre, avec cette double ſenſibilité qui m'expoſoit aux atteintes les plus redoutables, ſans me fournir les moindres armes pour m'en défendre.

J'ignore avec quelle précaution le recteur entreprit de percer le cœur de Fanny, ou plutôt avec quel air il lui fit d'abord éviter la vue & le ſentiment de ſa bleſſure. Je n'en entendis ni les cris, ni les tranſports auxquels je m'étois attendu. Il ſe paſſa plus d'un quart-d'heure, pendant lequel je demeurai partagé entre le doute & l'eſpérance; heureux moi-même que cette eſpèce de diverſion m'empêchât de me livrer tout entier à mes noires agitations. Un cri néanmoins qui vint juſqu'à moi, & que je reconnus pour la voix du recteur, m'obligea d'entrer dans l'appartement.

Il appeloit ma sœur & les femmes de Fanny, qu'il avoit priées d'abord de passer dans un cabinet voisin. Je fus près de mon épouse aussi-tôt qu'elles. Si l'adresse de son consolateur l'avoit soutenue contre ses premiers transports, il n'avoit pu élever la nature au-dessus d'elle-même, ni lui fournir de quoi réparer les épuisemens que cette contrainte même lui avoit causés. Fanny, après avoir résisté à l'impétuosité de sa douleur, étoit tombée tout d'un coup sans force & sans connoissance.

Rappelez-la seulement de cette foiblesse, me dit le recteur, & comptez qu'avec les sentimens de religion que je lui connois, je parviendrai à calmer son esprit & son cœur. Oh! vous l'avez tuée cruellement, lui répondis-je sans faire attention à ses promesses; laissez vos consolations, si elles ne sont propres qu'à me ravir dans un même jour mon épouse & ma fille. Il ne se rebuta point de cet outrage. Nos secours auxquels il joignit les siens avec le même zèle, rendirent enfin la connoissance à Fanny: en revenant à elle, sans retrouver encore assez de force pour ouvrir les yeux, elle prononça le nom de sa fille; & cette tendre invocation fut aussi-tôt suivie du mien. Je me présentai à elle. Rien ne peut être si

touchant que les premières plaintes qu'elle m'adressa. Est-ce-là le bonheur dont vous m'avez flattée ? Est-ce-là le fruit de tant de promesses & d'espérances ? Il faut donc recommencer une malheureuse vie, pour être condamnée à la passer dans l'amertume & dans les larmes ! Ne m'avez-vous pas dit cent fois, ajoutoit-t-elle, que j'étois à la fin de toutes mes peines, & qu'il ne me restoit qu'à faire un bon usage de notre fortune ? O bonheur funeste ? ô cruelle erreur, falloit-il compter sur des apparences si perfides ! La vue du recteur qui avoit voulu laisser le passage libre à une partie de ses gémissemens avant que de se rapprocher d'elle, eut le pouvoir de les lui faire interrompre ; & je remarquai au cours que la douleur avoit fait prendre à ses premières réflexions, par quelles maximes il avoit entrepris de la consoler. Il reprit gravement ses exhortations dans les mêmes principes, c'est-à-dire, en lui représentant la vanité de tout ce qu'on appelle biens de nature & de fortune, & l'imprudence d'un cœur qui s'y attache comme au bonheur solide. Tout ce qu'il lui dit étoit si juste & si sensé, qu'il fit la même impression sur mon esprit. Nous l'écoutâmes avec un silence dont il dut être satisfait ; & Fanny même, sans

discontinuer

discontinuer de verser des larmes, parut sensible aux charmes de la vérité & de l'éloquence qui se faisoient admirer également sur les lèvres de cet honnête homme.

Elle l'interrompit néanmoins par quelques exclamations qui échappoient peut-être malgré elle à la violence de ses sentimens. Au moment que je lui croyois le plus d'attention pour ce qu'elle paroissoit écouter, elle prononçoit le nom de sa fille avec un redoublement de larmes. Elle se leva plusieurs fois brusquement, en me conjurant de la conduire sur le champ à Saint-Cloud. Que je la voie du moins, me disoit-elle en joignant tendrement les mains; que j'aie encore une fois la douceur de la voir & de l'embrasser. Le zélé consolateur recommençoit ses instructions avec une nouvelle ardeur, & reprenoit assez d'ascendant sur elle pour lui rendre quelque apparence de calme & de résignation. Une partie du jour se passa dans ces alternatives. Enfin, je lui fis entendre que ma présence étant nécessaire à Saint-Cloud, elle me feroit manquer à tout ce que nous devions encore à Cécile, si elle ne me promettoit de demeurer tranquille à Paris jusqu'à mon retour; & ne pouvant arracher d'elle une promesse qui lui ôtoit l'espérance d'em-

braſſer pour la dernière fois ſa fille, il me vint à l'eſprit de lui faire prendre le change par des propoſitions qu'elle ne pouvoit manquer de goûter avidement. Il n'y a pas d'apparence, lui dis-je, qu'après le coup dont le ciel nous afflige, vous puiſſiez trouver beaucoup d'agrément à Saint-Cloud; je prévois même que votre dégoût va s'étendre ſur toute la France; & je vous confeſſe que ſi le vôtre eſt encore à naître, le mien l'a déjà prévenu. Je ne reverrai jamais d'un œil ſatisfait ce qui ſervira éternellement à me rappeler ma perte. En un mot je vous propoſe de paſſer en Angleterre; & comme il nous en coûteroit trop de laiſſer derrière nous le tréſor dont nous pouvons conſerver les reſtes, j'aurai ſoin que notre chère fille ſoit précieuſement embaumée, pour être notre fidelle compagne juſqu'à Londres, d'où nous la ferons tranſporter en Devonshire dans le tombeau de ſes pères. Cette eſpérance flatta la douleur de Fanny, & la fit enfin conſentir à me laiſſer monter ſeul dans ma chaiſe.

Que Saint-Cloud me parut changé, à meſure que j'approchai du centre de ma douleur! Cette retraite enchantée, ce délicieux ſéjour, où j'avois fait le plus doux uſage de ma fortune, & que j'aurois préféré quelques jours

auparavant aux plus vaſtes poſſeſſions de la terre, ne me parut qu'une affreuſe demeure où la mort avoit étendu ſes voiles funèbres, & qu'elle ſembloit obſcurcir de ſes plus noires couleurs. Ce ſentiment ne fit qu'augmenter juſqu'à l'entrée de ma maiſon. Le triſte accueil de mes domeſtiques, les gémiſſemens de madame Riding, le déſordre ſiniſtre que je crus remarquer dans tout ce qui s'offrit à mes regards, ſervit encore à redoubler l'horreur qui règnoit dans le fond de mon ame. Madame Riding, dont j'entendois déjà retentir les ſanglots, n'apprit point mon arrivée ſans ſe précipiter auſſi-tôt à ma rencontre; & les bras ouverts, le viſage baigné de pleurs, elle me répéta mille fois le nom de Cécile, en me ſerrant de toute ſa force, ſans pouvoir y joindre un ſeul mot d'explication. Drink qui n'avoit pas quitté Saint-Cloud depuis que je l'y avois envoyé, vint mettre le comble à mon trouble, en m'apprenant que le duc de Monmouth venoit d'arriver, & qu'il s'étoit introduit malgré lui dans la chambre où repoſoit le corps de ma fille; mais ce qu'il ajouta auſſi-tôt n'eut que trop de force pour arrêter les mouvemens de colère & d'indignation qui s'élevoient déjà au travers des nuages de ma triſteſſe. Ce jeune téméraire,

indigne de posséder aucune vertu, ou digne en effet, par quelques-unes de ses rares qualités, de n'être pas vertueux à demi, ne s'étoit pas éloigné assez de Saint-Cloud pour ignorer long-tems la mort de Cécile. Il étoit accouru avec tous les transports qu'on peut se figurer de l'impétuosité de son caractère, & rien n'avoit pu l'empêcher de pénétrer dans la chambre de Cécile, & de se jeter à genoux devant son lit, où il étoit à verser un torrent de larmes, avec des cris & des soupirs qui attendrissoient tous mes domestiques.

J'entrai sans le faire avertir, partagé encore entre les divers mouvemens qui m'agitoient. Je le trouvai à genoux, comme on me l'avoit représenté, la bouche collée sur la main de ma fille, & s'épuisant en gémissemens & en soupirs. Il m'apperçut. L'emportement de sa douleur ne l'empêcha point de se lever; & prévenant le discours que je me disposois à lui adresser: O père infortuné! s'écria-t-il, malheureux gardien de mon bonheur & du vôtre, qu'avez-vous fait de votre fille? Ah! n'eût-elle pas été plus sûrement entre mes bras? n'aurois-je pas sauvé sa vie aux dépens de la mienne? Vivez donc, ajouta-t-il, si vous en êtes capable après l'avoir perdue; pour moi, je n'espère pas de lui survivre.

Ces reproches qui partoient d'un cœur pénétré, eurent de la douceur pour le mien. Je pouvois pardonner tout au désespoir d'un amant; mais le souvenir d'une témérité qui n'étoit pas éloignée, & dont je ne doutois pas que le ressentiment n'eût précipité la mort de Cécile, me fit mettre plus d'amertume qu'il n'en attendoit dans ma réponse. Est-ce à vous, lui dis-je les larmes aux yeux, de rejeter sur le défaut de mes soins un malheur que vous m'avez attiré par vos outrages? & passant au lit de ma fille, sans prêter l'oreille à ses justifications, j'y pris la place & la situation qu'il avoit quittées.

Ce ne fut pas pour faire entendre mes cris, ni pour attendrir les spectateurs par mes larmes. Toute ma consternation se rassembla au fond de mon cœur. Je considérai avec une morne avidité, ce composé de perfections & de graces, que la mort même n'avoit pas encore eu le pouvoir de défigurer. Triste jouet de la nature, qui n'avoit pris plaisir à le former que pour l'abandonner dans sa fleur à la plus cruelle ennemie de la jeunesse & de la beauté. Eh! quel fond ai-je donc à faire sur la durée de ma vie, lorsque cet âge n'est pas à couvert des traits de la mort? mais je songe à la vie, reprenois-je en moi-même!

Hélas ! ce qu'elle me promet à l'avenir n'est-il pas plus cruel que le malheur de la perdre ? Que me sera-t-elle sans toi, chère Cécile ! & que dois-je espérer désormais qui puisse remplir le vide que tu laisses dans mon cœur ! je me serois oublié long-tems dans ces considérations lugubres, & je ne sais comment de la tristesse même de mes idées & de la mortelle amertume qu'un tel spectacle répandoit sans cesse dans tous mes sentimens, il se formoit une situation où je trouvois des charmes ; mais le duc de Monmouth qui s'étoit promené à grands pas dans cet intervalle, se rapprochant du lit avec de nouveaux transports, je pensai que si Cécile pouvoit encore être sensible à quelque chose, elle regarderoit cette familiarité d'un homme qui l'avoit outragée, comme une nouvelle insulte ; & le voyant recommencer à porter ses lèvres sur un de ses bras, je regardai moi-même cette hardiesse comme une profanation. Je me levai, je l'écartai de la main ; ensuite me courbant sur le visage de ma chère fille, je lui donnai le baiser d'une paix & d'une tendresse éternelle. Voilà pour moi, lui dis-je après avoir pressé un moment ses lèvres, pour ton malheureux père ; que tu n'as jamais bien connu, si tu as cru qu'il ait cessé un moment de t'adorer ; &

voilà pour ta mère, repris-je en la baisant encore une fois au même lieu, pour cette incomparable mère, qui auroit ici laissé son ame si je lui avois accordé la triste satisfaction que je viens de lui dérober. Cette pensée qui réunissoit comme au même point tous les mouvemens de mon cœur, me coûta un sanglot si violent, que je crus mes forces prêtes à m'abandonner.

Je fermai aussi-tôt les rideaux du lit; & prenant le duc par la main pour l'engager à sortir avec moi, j'ordonnai à Drink, en sa présence, de n'accorder l'entrée de l'appartement à personne. J'ajoutai à cet ordre celui de faire appeler promptement de Paris quelques chirurgiens pour embaumer le corps de ma fille avec les parfums les plus précieux, & la garantir de toutes sortes de corruptions. Le duc prêta l'oreille à ce discours. Je fus surpris de le voir tomber à mes genoux qu'il embrassa d'un air passionné. Il me conjura par la mémoire d'une fille si aimable & si chère, par la tendresse de mon épouse, enfin, par tout ce qu'il put s'imaginer de saint & de propre à m'attendrir, de lui accorder le cœur de Cécile pour en faire toute sa vie son idole. Je lui refusai cette faveur, en assaisonnant néanmoins mon refus de toutes les civilités qui

pouvoient l'en consoler. Il se jeta sur un tableau où j'avois fait représenter la mère & la fille par un des meilleurs peintres de Paris. Je lui contestai jusqu'à ce léger présent, & je fis toutes sortes d'efforts pour le tirer de ses mains ; mais ayant plusieurs portraits de Cécile où elle n'étoit pas moins ressemblante, je me laissai vaincre à la fin par son obstination. Nouvelle source de traits empoisonnés, que le sort préparoit de loin contre le repos de ma vie.

M'étant reposé sur Drink de tous les arrangemens qui ne demandoient pas ma présence, je comptois, en retournant le soir à Paris, me faire accompagner de madame Riding, & je lui supposois autant d'empressement qu'à moi pour revoir mon épouse ; mais elle se défendit de quitter Saint-Cloud par deux raisons. La résolution, me dit-elle, que vous avez prise de faire embaumer le corps de ma chère élève, & de le transporter avec nous en Angleterre, est tout ce que je pouvois souhaiter d'heureux dans l'affreuse désolation où sa mort me condamne pour le reste de ma vie. Si vous aviez pris le parti de l'ensévelir en France, je ne me serois jamais éloignée de son tombeau. La même raison m'empêchera de quitter son cercueil jus-

qu'au moment de notre départ. A l'égard de madame Cleveland, ajouta-t-elle, quoique je n'aie plus rien de si cher que cette tendre amie, je tremble de la voir, & je ne sais comment je serai jamais capable de soutenir sa présence, après avoir si malheureusement répondu à la confiance qu'elle a eue pour moi en me laissant ici sa fille. Il me fut impossible de faire prendre d'autres idées à madame Riding.

Je m'armai de tout ce qui me restoit de courage pour reparoître aux yeux de mon épouse. Les soins du père recteur ne s'étoient point relâchés. Je le trouvai dans la même occupation où je l'avois laissé auprès d'elle, & l'on m'apprit à mon arrivée que s'il n'avoit pu lui communiquer la force de retenir ses larmes, il l'avoit garantie du moins de tous les excès que j'avois appréhendés. Le compte que je lui rendis de mon voyage, lui fit goûter aussi une sorte de douceur qui se mêle quelquefois dans la plus grande tristesse. Si elle redoubla ses pleurs au récit du dernier adieu que j'avois adressé de sa part à Cécile, elle trouva une satisfaction sensible dans cette tendre image. Les ordres que j'avois donnés à Drink, la constance de madame Riding auprès de son élève, la visite même & les trans-

ports du duc de Monmouth, tout ce qui étoit conforme en un mot à sa tendresse & à sa douleur, eut quelque pouvoir pour appaiser un peu le trouble de son imagination. Je prévis pour elle ce que je commençois à sentir déjà pour moi-même. Notre infortune n'ayant point été précédée de ces circonstances éclatantes qui portent quelquefois autant de confusion dans toutes les facultés de l'ame que le mal même dont elles sont comme les avant-coureurs; elle étoit plus capable de se fixer dans la partie intime de notre cœur pour y laisser des traces ineffaçables, que de nous porter long-tems à ces grands mouvemens de désespoir, dont l'excès même semble annoncer infailliblement la fin. Aussi dès le premier moment que je me trouvai seul avec mon épouse, nous commençâmes à réfléchir ensemble sur notre cruelle disgrace; toutes nos idées nous conduisirent à un certain dégoût du monde & de tous ses biens, qui est peut-être la plus sûre marque des fortes impressions de l'adversité. Nous ne sommes pas faits pour ce que le commun des hommes appelle bonheur; telle fut notre première conclusion. Il est vrai, dis-je à Fanny qui venoit de finir son discours par cette remarque, que la fortune nous a accoutumés depuis notre enfance

au langage & aux méditations de la tristesse. Lorsque nous avons voulu nous en écarter, nous sommes entrés dans une carrière inconnue. Les premières traces subsistent toujours. Les nouveaux objets ne font pas naître de nouveaux goûts en présentant à l'esprit de nouvelles images. On est rappelé sans cesse à ses habitudes ; & la différence même ou plutôt l'opposition totale qui est entre la douleur & la joie, ne sert qu'à rendre cette nécessité plus sensible dans ceux qui croient pouvoir se livrer aisément au plaisir, après s'être fait comme une seconde nature de tout ce qui lui est opposé. A quoi ai-je donc pensé, continuai-je, lorsque j'ai fait choix d'un si vain systême, pour le faire succéder à toutes les disgraces que la fortune nous avoit fait essuyer ? Je me suis fait illusion par quelques faux raisonnemens, qui m'étoient peut-être restés de mon ancienne philosophie, & qui vous ont entraînée dans les mêmes erreurs ; mais non, vous vous en êtes défendue mieux que moi, & je porte tout à la fois la faute de mes foiblesses & celle des combats où je me reproche de vous avoir engagée. Dieu ! repris-je, est-ce mon égarement que vous auriez eu dessein de punir ? vos châtimens seroient justes s'ils n'avoient point eu d'autre

objet que moi. Ne pouviez vous me rendre misérable sans envelopper dans cette punition des ames innocentes ? mais ce sont autant de raisons qui m'obligent de me punir à mon tour. Je rentrerois par choix dans l'abîme de deuil où je suis, quand je n'y serois pas forcé par le funeste coup qui m'en fait désormais une loi nécessaire. Fanny m'interrompit avec douceur : Livrons-nous à la tristesse, me dit-elle, mais par d'autres motifs. Notre perte suffit pour justifier nos pleurs, sans en chercher une nouvelle matière dans des murmures qui en augmenteroient trop l'amertume s'ils nous rendoient aussi coupables que nous sommes malheureux. Affligeons-nous, parce que le ciel même, en nous ôtant ce que nous avions de plus cher, nous impose la nécessité de nous affliger. Renonçons à la joie, parce qu'elle est aussi contraire à notre devoir qu'à notre goût ; rentrons, comme vous dites, dans un deuil qui ne finisse plus, & ne cherchons plus d'autres plaisirs jusqu'au tombeau ; que dans les sentimens d'une douleur si juste.

Nous ne soutînmes que trop religieusement l'exercice de cette résolution ; mais je dois confesser la différence qui étoit entre la tristesse de Fanny & la mienne. Son cœur nourri solidement par la religion, ne vit peu à peu

dans notre malheur que des raisons de se fortifier dans le mépris des biens périssables, & de soupirer après un autre bonheur dont elle croyoit déjà sa fille en possession. Elle en devint plus sombre & plus mélancolique, mais c'est-à-dire plus attachée à la méditation des vérités qu'elle connoissoit, plus ennemie des vaines occupations qui n'étoient propres qu'à la dissiper, plus ardente pour tout ce qu'elle se proposoit comme un devoir, plus tendre même & plus attentive pour moi, qu'elle regardoit désormais comme le seul bien du monde qu'il lui fût permis d'aimer. Ainsi notre perte, du moins après les premiers mouvemens qui l'avoient forcée de céder à la nature, devint pour elle une source de lumières & de vertus; au lieu que de la manière dont j'envisageois ma situation, je n'y trouvois que des motifs d'une secrète horreur de moi-même, & d'un continuel désespoir. Quelle ressource me restoit-il, lorsque je ne voyois pas mieux où tourner mes désirs que mes espérances. J'avois fait l'essai de tout ce qui passe pour des plaisirs & des biens; si j'en avois remporté si peu de satisfaction dans un tems où j'avois le cœur assez tranquille pour m'assurer qu'il n'y avoit que leur vanité qui eût pu m'en inspirer le dégoût, comment se-

rois-je revenu à m'en former de meilleures idées, ou à m'en promettre plus de fruit pour mon repos, lorsque la douleur de ma perte m'avertissoit sans cesse que j'avois besoin des plus pressans remèdes ? L'étude & le commerce de mes amis avoient eu pour moi quelque douceur ; mais je sentois encore que c'étoit l'amusement d'une ame libre ; & le souvenir continuel de ma chère Cécile, dont la mienne étoit pénétrée, ne me laissoit guères d'attention pour des traces si légères. Je n'avois donc pour ressource que ma tendresse pour Fanny ; assez heureux sans doute par un sentiment si plein de charmes, si le vide de mon esprit n'y eût toujours laissé place à de sombres méditations, qui communiquoient nécessairement leur poison jusqu'aux plus tendres mouvemens de mon cœur.

Le projet de notre départ ne s'étant point affoibli, je ne laissai pas de donner mes soins aux préparatifs d'un voyage qui n'étoit pas sans difficulté. Quelque sujet que j'eusse de me louer des égards qu'on avoit eus pour ma famille depuis la mort de Madame, je me défiois que la résolution où j'étois de partir, pourroit y mettre quelque changement, du moins à l'égard de mes deux fils qu'on auroit peut-être peine à laisser sortir du lieu de leur

éducation. Je ne m'en ferois pas fait une de les confier aux jésuites jusqu'à la fin de leurs études, si leur mère eût pu consentir à les voir si éloignés d'elle. Ne pensant qu'à la satisfaire, il me vint à l'esprit d'employer un innocent artifice pour nous délivrer de tous les obstacles que notre tendresse nous faisoit craindre. Au lieu d'annoncer notre départ pour l'Angleterre, je ne parlai que d'un voyage de Rouen, où je feignis d'être appelé par des lettres pressantes du comte de Clarendon. Un étrange hasard donna plus de vérité que je ne pensois à ce prétexte. Je n'avois pas écrit au comte depuis la mort de ma fille ; & quoique je n'eusse point à espérer de plus parfaites consolations que celles d'un tel ami, le trouble qui ne m'avoit pas encore abandonné m'avoit fait négliger également mon intérêt & la bienséance. En allant passer effectivement quelques jours chez lui ; non-seulement je m'acquittois d'un devoir auquel je ne pouvois manquer plus long-tems, mais je m'imaginai qu'il me feroit facile d'y faire venir après moi mes enfans ; & que paroissant souhaiter lui-même de rassembler pendant quelque tems toute ma famille, il me fourniroit sans affectation le moyen de les faire passer secrètement en Angleterre. L'embarras

de recueillir tout ce que j'avois amassé de meubles & de livres dans le séjour que j'avois fait à Saint-Cloud & Paris, étoit l'affaire de mes domestiques.

Il s'en fallut peu néanmoins que dans les témoignages de reconnoissance que je crus devoir au recteur des jésuites, je ne me trahisse par quelques expressions qui pouvoient lui faire pénétrer mon dessein. La durée que je lui garantissois pour mes sentimens, & les offres de service que je lui fis dans ma patrie, n'étoient pas le langage d'un homme qui pense à son retour. Je joignis à ces politesses un présent de mille pistoles; & si quelque chose a pu me persuader que les craintes que j'avois pour la liberté de mes fils étoient injustes, c'est que ce père, à qui l'on ne peut supposer assez peu d'esprit pour ne m'avoir pas entendu, ne fit aucune opposition à leur départ lorsqu'ils abandonnèrent Paris pour me suivre. J'ai mieux aimé faire cet aveu de mon imprudence, que de faire soupçonner de quelque vue violente une société pour laquelle j'ai toujours conservé de l'estime.

Madame Riding ayant été informée de nos résolutions, se disposa de son côté à prendre la route de Rouen, dans une voiture que je fis construire exprès pour elle. Le fardeau

précieux

précieux dont elle étoit chargée, l'obligeoit à de grandes précautions. L'usage de France est incommode pour le transport d'un cadavre. Quoique Cécile eût rendu les derniers soupirs entre les mains du recteur des jésuites, elle avoit été attachée toute sa vie à la religion protestante ; & madame Riding qui étoit toujours dans ses anciens principes, n'auroit pas consenti aisément à la déposer, suivant l'ordre établi en France, dans toutes les églises qui se trouvent sur la route, ou à recevoir à prix d'argent la permission d'un curé pour passer sans obstacle. Le cercueil pouvoit être dérobé à la vue dans la voiture que je lui envoyai. D'ailleurs j'avois pensé que chaque jour apportant quelque diminution aux plus violentes douleurs, c'étoit donner à la constance de Fanny quelque tems de plus pour se fortifier, que de faire partir madame Riding douze ou quinze jours après nous. Je lui recommandai même d'inventer quelque prétexte pour différer son départ autant qu'elle le pourroit.

Si nous quittâmes Paris sans regrets, avec les motifs qui nous portoient à nous retirer dans notre patrie, ce ne fut pas sans reconnoissance & sans estime pour un grand nom-

bre d'amis illustres dont la société nous avoit été chère ; mais des cœurs enivrés de tristesse étoient peu capables d'être fort attendris par d'autres sentimens. N'ayant aucune raison de hâter notre marche, nous n'arrivâmes chez milord que le soir du second jour. Le premier spectacle dont nous fûmes frappés à sa porte, fut l'écusson de ses armes qui y étoit attaché en noir, suivant l'usage que les anglois observent pendant le tems d'un deuil. J'avois laissé passer quelques semaines sans lui donner de mes nouvelles. Un mortel saisissement me fit craindre aussi-tôt qu'il ne fut lui-même l'objet de cette cérémonie funèbre. A peine osâmes-nous marquer ce doute au portier ; mais Fanny ayant été reconnue de plusieurs autres domestiques, ils prévinrent nos questions en lui apprenant que le comte & toute sa maison pleuroient depuis trois jours la mort de sa chère fille, madame la duchesse d'York. Quel surcroît d'affliction pour nous ! la douleur de notre propre perte se renouvelant par l'idée de celle du comte, nous descendîmes avec presqu'autant de consternation qu'à la première nouvelle de la mort de Cécile. Je défendis aux domestiques de prévenir leur maître sur notre arrivée ; & nous faisant in-

troduire auſſi-tôt dans ſon cabinet, où l'on nous avoit dit qu'il étoit ſeul, nous y entrâmes les yeux couverts de larmes.

Il étoit aſſis au milieu de ſes livres, une plume à la main, & tenant la tête panchée ſur ſa table; il paroiſſoit fortement occupé de ce qu'il alloit écrire, ou de ce qu'il avoit déjà jeté ſur le papier. S'étant tourné néanmoins au bruit qui venoit le troubler, il ſe leva en nous reconnoiſſant, & il vint à nous les bras ouverts. Ses regards étoient ſombres, mais ſa contenance me parut ferme & tranquille. Je crus remarquer ſeulement ſur ſon viſage un peu de pâleur, qui n'étoit point la couleur naturelle de ſon teint. Les marques de notre affliction étant beaucoup moins meſurées, il s'imagina que c'étoit la ſeule compaſſion qui nous faiſoit prendre un intérêt ſi vif à ſa diſgrace; & nous prévenant dans cette penſée: Vous vous êtes trop peu ménagés, nous dit-il d'un ton que la reconnoiſſance animoit plus que la douleur; & n'ayant pu recevoir que ce matin ma lettre, l'amitié vous a fait faire une diligence dont votre ſanté peut ſe reſſentir. Hélas! lui répondis-je en l'embraſſant, votre lettre n'eſt pas tombée entre mes mains. Nous apprenons dans ce moment la première nouvelle de votre

infortune ; & lorſque nous partîmes hier de Paris pour venir pleurer avec vous, c'étoit la nôtre ſeule que nous reprochions encore à la rigueur du ciel. Les ſoupirs de Fanny augmentant à ce diſcours : Vous voyez, repris-je, les larmes de mon épouſe, & j'avoue que je me fais violence pour contraindre les miennes. Vous n'êtes pas le ſeul père malheureux. La mort nous a ravi notre chère Cécile.

Le comte, auſſi frappé d'un évènement ſi imprévu que de la force de notre affliction, parut oublier quelques momens ſa perte pour ne s'occuper que de la nôtre. Il me preſſa de lui apprendre les circonſtances de la maladie de ma fille ; & moi, trop plein encore de ma douleur pour faire attention ſi la bienſéance me permettoit de lui faire ce récit avant que d'avoir entendu le ſien, je m'abandonnai au triſte plaiſir de lui repréſenter Cécile mourante, & de lui peindre ma déſolation. Revenant néanmoins à moi-même après un long détail : Ah ! milord, repris-je avec quelque confuſion, j'oublie que je fatigue un père qui n'eſt pas moins à plaindre que moi ; mais c'eſt de votre douleur même que j'eſpère de l'indulgence pour la mienne.

Il m'avoit écouté avec différentes marques

d'attendrissement & de pitié. Cependant la sérénité & la modération reprenant leur siège sur son visage, ses premiers discours furent une exhortation à nous soumettre aux jugemens toujours équitables de la providence; ensuite se rendant à la prière que je lui fis de m'apprendre à son tour les circonstances de sa perte, il me raconta avec la même douceur & la même constance, ce qu'il avoit reçu de la bouche du docteur Morley, que le duc d'York lui avoit dépêché après la mort de la duchesse. Sa relation auroit mérité toute entière de trouver place dans un autre lieu de mon histoire; mais ici, où l'intérêt même du plus cher de mes amis refroidiroit la compassion que je demande pour le mien, je ne m'arrêterai qu'au petit nombre d'évènemens qui sont liés avec le fond de ma narration.

Le caractère foible & inconstant du roi Charles n'avoit pas soutenu long-tems le retour de tendresse & de confiance qu'il avoit marqué pour le duc & la duchesse d'York. Soit que les bons offices du duc de Monmouth se fussent relâchés depuis que je lui avois ôté l'espérance d'obtenir ma fille, soit que les ennemis des Hydes eussent acquis un nouveau degré de faveur, on avoit vu essuyer à la duchesse des froideurs & des mar-

ques d'aversion qu'on avoit pris pour les présages d'une haine ouverte, & d'une disgrace absolue. Elle n'avoit eu qu'un enfant qu'elle avoit perdu; mais sa jeunesse lui en faisoit espérer d'autres, & le souhait de toute la nation étant d'en voir du moins au duc d'York, lorsque la stérilité constante de la reine ne permettoit plus d'en attendre du roi, les plus fidèles amis du comte de Clarendon persuadèrent à sa fille que le seul moyen de résister aux injustes persécutions de ses ennemis étoit de feindre une grossesse avancée, qui intéresseroit toute l'Angleterre à son honneur & à sa conservation. Elle céda à leurs conseils. Le duc d'York fut trompé lui-même par des apparences qu'il est toujours facile à une femme de contrefaire. Il en marqua une joie qui se communiqua bientôt à toute la nation, mais qui ne fit qu'irriter secrètement le roi son frère, en renouvelant ses prétentions. La duchesse, sous prétexte de ménager le précieux dépôt qu'elle portoit dans son sein, évitoit de paroître à la cour. Cette affectation servit encore de matière à mille interprétations malignes. On la fit passer pour un commencement d'indépendance qui aboutiroit après les couches de la duchesse à des hauteurs dont le roi même ne seroit point ex-

cepté. On fit craindre à ce prince défiant & jaloux de fon autorité, que les faveurs qu'il avoit prodiguées imprudemment aux deux fils du comte, ne devinffent pour lui des chaînes qui le rendroient infailliblement leur efclave comme il l'avoit été de leur père. On lui fit même envifager le rappel & le rétabliffement de milord Clarendon comme une néceffité à laquelle il feroit forcé de fe rendre; enfin, la gloire des Hydes & l'humiliation de la maifon royale des Stuards, furent repréfentées à Charles comme des conféquences inévitables. Sa fierté ne put les fupporter. On n'ofe penfer qu'elle l'ait pu engager dans des réfolutions qui jetteroient un opprobre éternel fur fa mémoire; mais une cour diffolue, où le vice ouvre le chemin le plus sûr à la faveur, ne manque point de gens propres à tout entreprendre; & les ennemis du comte qui n'auroient été que trop capables d'un crime pour fatisfaire uniquement leur haine, furent animés bien autrement par les marques de colère & de jaloufie que le roi ne put déguifer.

De quelque main que l'enfer fe foit fervi pour exécuter un de fes plus noirs attentats, la ducheffe fut atteinte d'un mal fi prompt & fi violent, qu'elle en reconnut tout d'un coup

la nature. La grandeur de son ame lui fit dédaigner d'en pénétrer la source. Elle fit appeler le docteur Morley, qui avoit depuis longtems sa confiance ; & lui découvrant son malheur, elle exigea de lui, pour ne point allumer de ressentiment inutile dans l'esprit de son mari, qu'il lui cachât éternellement la cause de sa mort ; mais une juste précaution pour sa famille lui fit souhaiter que son père & ses deux frères fussent informés d'un péril qui sembloit les menacer après elle. Entre les confidences qu'elle fit au docteur, elle lui confessa, en gémissant, la supposition de sa grossesse ; mais par une disposition du ciel, qu'elle regardoit comme un châtiment, après avoir trompé quelque tems le public par cette fiction, elle se croyoit réellement enceinte. C'étoit tout à la fois un nouveau crime pour ses ennemis, & pour elle un surcroît de douleur qui mit plus d'amertume dans ses derniers momens, que la perte de sa fortune & de sa vie. Morley, chargé de cette confidence, & de ses tendres sentimens pour un père qui n'avoit jamais rien eu de si cher qu'elle, étoit arrivé à Rouen trois jours avant nous. Il avoit cru devoir employer beaucoup de ménagemens pour apprendre une si triste nouvelle au comte ; mais il ignoroit le fruit que ce héros avoit tiré de ses disgraces.

Le comte, élevé à la perfection de la sagesse par les principes dont il s'étoit rempli dans sa solitude, avoit le cœur préparé à toutes sortes d'évènemens. Sans affecter d'être insensible aux mouvemens de la nature, il avoit trouvé l'art heureux de les régler. Sa tendresse n'étoit pas diminuée pour sa fille, mais portant ses vues au-delà d'un espace dont le cours est borné, & dont il ne croyoit pas le terme éloigné pour lui-même, il ne s'affligea point d'un malheur qui la déroboit à la malignité des hommes, ni d'une séparation qui ne devoit servir qu'à lui assurer plus tôt le plaisir de la rejoindre. Nous l'avions trouvé dans une méditation profonde des grandes vérités qui le consoloient de sa perte. Il écrivoit ses réflexions pour les graver dans son cœur, & pour les rapprocher plus souvent de sa mémoire. La pâleur que j'avois remarquée sur son visage venoit moins de sa douleur que de la contention de son esprit, & de sa modération dans l'usage de tous les biens qui ne servent qu'à fortifier la tyrannie des sens.

Nous passâmes une partie de la nuit à nous entretenir de nos pertes; mais le ton que milord avoit pris, & qu'il soutint sans affectation, nous mit dans la nécessité de faire violence à nos sentimens. Fanny même se sentit encou-

ragée par cet admirable exemple de constance. Nous nous retirâmes fort tard. Ma lassitude devoit me faire chercher naturellement un peu de repos dans le sommeil. Cependant l'impression qui me restoit des discours & de la fermeté du comte, me mit le sang dans une agitation qui ne me permit point de fermer les yeux. Je cherchois avidement dans quelle source il avoit puisé les principes d'une philosophie si héroïque, & je me rappelois quelques légères ouvertures qui lui en étoient échappées dans d'autres tems ; mais des systêmes d'imagination, tels que je me figurois encore le sien, étoient-ils capables de soumettre les sens avec cet empire ? Celle du comte, disois-je, est peut-être plus vive & plus ardente que la mienne. Il se présente plus fortement ses propres chimères, & cette illusion produit l'effet d'une réalité. D'ailleurs, ajoutois-je, quelle comparaison de son cœur au mien ! dois-je juger de ce qu'il éprouve par ce qui se passe au-dedans de moi-même ? Le comte est un homme affoibli par l'âge & par l'application au travail. Peut-être a-t-il ignoré toute sa vie ce que c'est qu'une passion violente ; je sais de lui-même qu'il n'en a point connu de plus forte que l'ambition. Combien la vieillesse a-t-elle achevé de refroidir son sang ? Il réussit facilement à se

vaincre, parce qu'il n'a rien dans lui-même à combattre. Ah ! s'il avoit eu pour sa fille la moitié de notre tendresse pour Cécile, il ne raisonneroit pas si tranquillement sur sa perte, & l'espérance de la rejoindre dans un avenir obscur & incertain ne suffiroit pas pour le consoler.

Après avoir passé la nuit dans ces réflexions, je n'eus rien de si pressant à mon lever que de revoir le comte. Quelque idée qu'il fallût me former de cette sagesse prétendue, dont il m'avoit dit tant de fois qu'il faisoit son étude, & dont je voyois effectivement qu'il recueilloit le fruit, j'étois résolu d'approfondir ses principes. Sa tranquillité me causoit une espèce de jalousie. Quoi ! disois-je, la nature, la raison, la religion, si l'on veut, car c'est un nom célèbre, à quelque chimère qu'on le donne, auront des secours pour surmonter la douleur, des secrets pour rendre heureux qui ne sont peut-être inconnus qu'à moi, & que j'aurai désirés toute ma vie, sans pouvoir les découvrir ? Dans l'ardeur dont je me sentis enflammer par cette pensée, aussi pressé par ma curiosité que par le trouble & l'impatience de mes peines, j'allai droit à l'appartement du comte ; & le trouvant déjà occupé de ses

études, je le conjurai de les interrompre pour m'écouter.

Votre tranquillité, lui dis-je, ou l'empire que vous prenez ſur vos agitations, dans le malheur le plus ſenſible qu'un père puiſſe avoir eſſuyé, me paroît un prodige qui ſurpaſſe toutes mes lumières; je cherche depuis le premier inſtant de ma raiſon ce port heureux où vous êtes parvenu; après mille efforts, j'ai déſeſpéré de le trouver; & lorſque je me ſuis flatté le plus témérairement d'en approcher, un orage imprévu n'a pas manqué de me repouſſer dans le ſein des tempêtes, qui m'ont précipité auſſi-tôt dans quelque nouvel abîme. Le calme dont je vous vois jouir, eſt-il votre propre ouvrage, ou l'effet du haſard? eſt-ce un ſecret conſtant, qui puiſſe être communiqué ſans perdre ſa vertu, ou n'eſt-ce qu'un bonheur aveugle & mal aſſuré, dont la ſource ſoit inconnue à vous-même qui le poſſédez? pardonnez mes inſtances; mais je ne puis vous voir ſi heureux ſans envie. Vous avez plaint mes peines, vous m'avez vanté la paix dont vous jouiſſez: il ſeroit cruel de me refuſer la communication d'un bien qui paroît vous coûter ſi peu.

Un air de complaiſance & de bonté qui ſe

répandit aussi-tôt sur le visage du comte, fut comme l'aurore de tous les beaux jours que la faveur du ciel me tenoit en réserve. Mais les ténèbres qui m'obscurcissoient les yeux, étoient trop épaisses pour se dissiper à cette lumière. J'attendis la réponse du comte, qui paroissoit chercher des termes, au gré de la tendresse & de l'empressement de son cœur. Enfin, cédant au mouvement qui le pressoit; cher Cleveland! me dit-il, ami dont je connois la droiture, & dont j'ai plaint mille fois en effet les erreurs, que je sens de compassion pour vos peines, & quel surcroît de force pour ma propre consolation, si je pouvois me rendre propre à les adoucir! mais autant que je connois vos principes, la guérison que vous désirez n'est pas une entreprise aisée. Il alloit continuer; je l'interrompis. Vous me connoissez des principes, m'écriai-je! Ah! quelle idée avez-vous prise de moi, sur les restes de quelques fausses connoissances, que vous avez bien mieux nommées mes erreurs? Je vous ai trompé, lui dis-je, si j'ai pu vous persuader quelque chose à l'avantage de ma force & de mes lumières; car on est foible quand on ne résiste à rien; on est aveugle, lorsqu'on manque de discernement pour se conduire. Oui, interrompit-il à son tour, mais c'est être fort, & c'est être éclairé

que de connoître ſon aveuglement & ſa foibleſſe. Cette ſorte même de vigueur & de lumière qui conſiſte à reconnoître qu'on eſt deſtitué de l'une & de l'autre, eſt peut-être ce qu'il y a de plus oppoſé à la véritable ſageſſe, dans ceux du moins à qui cet aveu ne fait pas ſentir le beſoin qu'ils ont d'elle; parce qu'en perdant l'eſpoir ou l'envie de chercher une autre reſſource, ils s'éloignent ſans retour de l'unique voie qui pouvoit les y rappeler. Voilà, reprit le comte, ce qui m'a fait craindre de vous trouver plus rebelle qu'un autre à la vérité, & ce qui a fait gémir ſouvent mon amitié. Vous vous êtes rempli dans votre jeuneſſe de mille maximes auxquelles vous avez donné le nom de principes, & qui vous ont ſoutenu dans plus d'une épreuve. Elles vous ont manqué; mais je n'ai pas reconnu qu'en vous plaignant de leur foibleſſe, vous ayez penſé à vous en former d'autres. Le diſcours que vous m'avez tenu à Saint-Cloud, & le parti que vous avez pris preſqu'auſſi-tôt de vous livrer au tumulte du monde dans votre ſéjour à Paris, m'avoit fait croire que ſi vous n'étiez pas retombé dans vos anciennes erreurs, vous étiez peut-être dans un état encore plus triſte, qui eſt celui de renoncer à toute lumière.

Non, non, milord, me hâtai-je de lui répondre ; comptez qu'après avoir reconnu sensiblement la fausseté d'un principe, je ne suis pas capable de m'y tromper deux fois ; soyez sûr de même qu'ayant abandonné ceux qui m'avoient fait illusion, je n'ai pas cessé de sentir qu'il ne suffisoit pas de m'être délivré de ces malheureux guides, & que dans le tems même où j'ai cru mon bonheur le mieux affermi, il manquoit quelque chose à la perfection de mon repos. Combien ce sentiment est-il devenu plus vif depuis que la mort de ma fille a rouvert les anciennes plaies de mon cœur ? mais un triste désespoir, effet aussi nécessaire de la vanité des biens dont j'ai fait l'essai, que de celle de toutes mes lumières, m'a fait regarder l'état tranquille où je vous vois avec les mêmes sujets de douleur, comme une perspective chimérique, à laquelle je ne pouvois tendre que par d'impuissans désirs, dont l'inutilité auroit augmenté mes peines. Le témoignage même que mes yeux me rendent de votre égalité d'ame, ne suffira point pour persuader que cette heureuse situation n'est pas impossible pour moi, si vous ne m'ouvrez dès aujourd'hui quelque chemin sûr, dont la vue commence à me rendre un peu d'espérance.

Vous me demandez, reprit le comte, ce qui ſurpaſſe peut-être mes forces. Un miniſtre d'état, accoutumé pendant le cours d'une longue vie au tumulte des affaires, eſt peu propre à la diſcuſſion de tant de points importans auxquels je crois votre guériſon attachée. La vérité même perd quelque choſe de ſon éclat lorſqu'elle eſt mal établie; cependant, continua-t-il, avec un homme accoutumé à faire uſage de ſa raiſon, & capable par conſéquent de ſaiſir toute l'étendue d'un objet dont on lui découvre une partie, je ne crains pas de m'engager trop, en mettant le pied dans une ſi belle carrière. J'entreprends de vous préſenter un côté nud de la vérité; & levant vous-même le reſte du voile, vous aurez la gloire de ne devoir qu'à votre pénétration le progrès de vos lumières. Je ſouhaiterois néanmoins, ajouta-t-il, avant que de vous demander l'attention que vous paroiſſez diſpoſé à m'accorder, que vous priſſiez la peine de m'expliquer quelles ſont préciſément vos idées ſur les principaux devoirs de l'homme, pour me faire connoître ce que j'ai à combattre dans votre eſprit ou dans votre cœur, & de quel point je dois partir.

Cette propoſition m'effraya. A quels retours ne m'obligeoit-elle pas ſur moi-même, & quelle

quelle apparence de pénétrer tout d'un coup un chaos ſur lequel j'avois évité de tourner les yeux depuis ſi long-tems ? Hélas ! cher comte, lui dis-je, comment prétendez-vous que je puiſſe vous apprendre ce que je m'efforce continuellement d'ignorer ? Songez-vous que depuis pluſieurs années toute mon étude eſt de fuir la vue de moi-même, par la crainte d'y trouver ſans ceſſe un ennemi, dont je n'ai pu obtenir preſqu'un ſeul moment de compoſition. Que vous dirai-je de l'ordre de mes idées ? Je reconnois le pouvoir ſuprême de l'être infini à qui je dois l'exiſtence. Mon culte eſt la bonté & la juſtice, par leſquelles je me ſuis toujours efforcé d'imiter ce grand modèle. La variété des établiſſemens humains qui portent le nom de religion, m'a toujours ôté l'envie de les connoître, & j'ai refuſé même de prêter l'oreille aux éclairciſſemens qu'on m'a propoſés, par cette ſeule raiſon que chaque ſecte condamnant ſans pitié toutes les autres, j'ai toujours trouvé le plus grand nombre oppoſé à celle qu'on m'a preſſé d'embraſſer. Content du témoignage de mon cœur qui n'a jamais été ſouillé par l'injuſtice ni par la haine, je n'ai pas porté mes vues plus loin, & je m'y ſuis borné avec d'autant plus de confiance, que s'il y avoit quelque religion

utile ou nécessaire, ce ne pourroit être que par le rapport qu'elle auroit à ce but. Un point m'a jeté dans quelqu'embarras : encore n'ai-je dû mes doutes qu'aux raisonnemens captieux d'une société de gens d'esprit, qui s'étoient fait comme un bonheur de m'entraîner dans leurs opinions. L'ame est-elle une substance distinguée du corps, qui soit destinée à l'usage de ses facultés après cette vie mortelle ? ou n'est-ce qu'une modification de la matière, qui rend le corps propre à des fonctions plus ou moins relevées, suivant la délicatesse de ses organes ; & dans cette supposition a-t-elle d'autre rapport avec l'être qui l'a formée, que celui d'un hommage passager, qui doit finir avec son existence ? Toute la force des preuves qui m'ont jeté quelque tems dans le doute n'a pu prévaloir sur celle du sentiment. Je suis revenu à penser malgré moi, que ce qui est capable de se replier sur soi-même par la force de la réflexion, n'est rien qui ressemble à la matière ; enfin, mes lumières telles que je vous les explique, ont été constantes, & si quelque nuage a pu les obscurcir, il ne me les a jamais fait rejeter comme des notions dont j'eusse reconnu la fausseté.

Mais, repris-je avec un soupir, je m'arrête

à vous expoſer mes ſpéculations, & mon malheureux cœur cherche à retarder par de longs détours l'ouverture que vous me demandez de ſes misères. Abîme, dont l'obſcurité l'épouvante lui-même, & dans lequel j'entreprendrois en vain de porter le flambeau s'il étoit néceſſaire de vous retracer toutes ſes ſituations, & de vous peindre tous ſes ſentimens. Je puis vous dire à ma gloire que jamais je n'y ai reconnu de variation dans ce qui s'eſt accordé avec mes lumières; c'eſt-à-dire, que fondant mes principes de bonté & de juſtice ſur l'idée des mêmes attributs dans un être ſouverainement bon & juſte, auquel le devoir de l'homme eſt de ſe conformer par une fidelle imitation, je n'ai point à me reprocher de m'être jamais écarté de cette règle; mais avec un cœur ſenſible & un heureux tempérament, combien d'inclinations & de déſirs dont je n'ai connu ni la ſource, ni le terme, & pour leſquels j'ai cherché inutilement un guide plus éclairé que la raiſon. Je ne parle point de ma tendreſſe pour mon épouſe, quoiqu'elle m'ait expoſé à tous les tourmens que vous connoiſſez; je ſais qu'un juſte penchant anime les deux ſexes l'un pour l'autre; il eſt établi pour la douceur autant que pour la conſer-

vation de la société, & les atteintes du sort ou de la malignité des hommes qui peuvent en troubler les charmes, ne doivent point être reprochées à la nature. Mais à ne compter mes misères que depuis l'heureux retour de ma chère Fanny, quelles plaintes ai-je à faire de mille désirs importuns, qui ne m'ont conduit qu'au trouble & à l'ennui lorsque j'ai entrepris de les satisfaire, & qui m'ont laissé moins de repos encore quand je les ai combattus? Pourquoi, dans tous les objets dont l'état de ma fortune m'offre incessamment le choix, n'ai-je rien trouvé qui m'ait rempli pour m'occuper entièrement, & pour guérir mes distractions? Je n'ai senti que de la langueur dans les plaisirs que je vois rechercher avidement à tous les hommes, dans la bonne chère, dans les concerts, dans la continuité des jeux & des spectacles, enfin, dans tout ce qui passe aux yeux du monde pour le comble de la félicité. Suis-je donc le seul pour qui le plaisir se change en amertume? Que dis-je? j'ai vu naître dans mon sang une chaleur dont ma raison m'a fait honte, & qu'elle n'a pas eu le pouvoir d'arrêter : au mépris de l'amour le plus tendre & le plus saint dont on ait jamais brûlé pour une épouse, les charmes d'une courtisanne ont excité une révolte imprévue dans mes sens; &, ce que

j'ose à peine vous révèler, leur trouble a fait passer un moment le poison dans mon cœur. Quelle situation funeste, de n'être ni content des plaisirs, ni sûr de soi quant aux devoirs !

Mais j'arrive à la plus insupportable de mes peines. Le souvenir du passé n'est pas nécessaire ici pour grossir mon objet. J'ai perdu ma fille. La mort est un malheur attaché à la condition humaine, & je n'ai pas dû me promettre que la faveur du ciel me dispensât de la loi commune. Dites-moi seulement, continuai-je en redoublant la force de mes expressions avec l'ardeur du sentiment qui les animoit ; ah ! milord, dites-moi par quelle rigoureuse disposition de mon sort, la même puissance qui m'a formé avec un cœur si sensible, ne me fait pas trouver dans mes sens ou dans ma raison, sinon le remède absolu de mes douleurs, du moins un équivalent de consolation qui les balance, & qui arrête l'effet continuel de mon désespoir ? Je vous demande, milord, pourquoi je ne trouve rien de propre à me consoler, après avoir été capable de devenir malheureux ? C'est à cette question qu'il faut répondre, si vous voulez m'éclairer avant que de me guérir. Ne l'éludez pas, je vous conjure ; n'ayez point recours à des suppositions vagues & incertaines. Oui, milord, faites-moi découvrir dans les attributs

du souverain être, ou dans les idées de la raison, ou dans la nature des choses, une apparence de preuves, une couleur de justice, une ombre de vraisemblance, qui serve à me faire trouver moins de dérèglement & de cruauté dans cette disposition. Vous augmenterez tout d'un coup mes espérances; je ne croirai rien d'impossible à votre philosophie, si elle m'offre d'abord de quoi concilier une si affreuse contrariété.

Le comte n'ayant pas besoin, pour ses vues, d'une si longue exposition, sembloit en attendre impatiemment la fin. Il saisit l'occasion que je lui donnois de m'arrêter. Ce que vous me demandez dès l'abord, me dit-il, & ce qui vous paroît si propre à jetter du jour sur vos difficultés, dépend de plusieurs autres explications. Ce seroit renverser l'ordre que de placer les conséquences avant les principes; mais défiez-vous à jamais de ma bonne foi, si vous me voyez éluder une seule de vos objections. Ensuite, levant les yeux au ciel comme s'il eût voulu l'intéresser au succès de son entreprise: Je bénis, continua-t-il, l'être souverain dont vous reconnoissez la puissance, de vous avoir fait conserver du moins une idée générale de la dépendance que vous lui devez. Je parle à un homme qui reconnoît un maître, & qui n'a

pas effacé dans son cœur les premières impressions de la nature. Il m'importeroit peu qu'il vous fût resté des doutes sur la spiritualité de l'ame & sur son immortalité; c'est une question que j'abandonne à la physique. Supposez l'ame immortelle par sa nature, vous ne contesterez point au créateur le pouvoir de la détruire. Supposez-la périssable par elle-même, composée de parties, matérielle en un mot (si l'on peut se former cette idée sans contradiction, d'une substance capable de penser & de réfléchir), vous confesserez de même que le créateur tout-puissant dont elle a reçu l'être avec les facultés qu'elle possède, peut lui conserver éternellement ces avantages, c'est-à-dire, aussi longtems qu'il jouira lui-même de sa puissance. La difficulté n'est qu'à savoir à quelle durée il la destine, & ce qu'il a décidé de son sort. Voilà le point sur lequel la raison est peut-être arrêtée, lorsqu'elle n'a pour guide que ses seules lumières.

En rapportant les premières circonstances de l'entreprise du comte, je ne veux pas faire attendre à mes lecteurs une relation fort étendue de tous nos entretiens; c'est assez que dans ces esquisses imparfaites on puisse prendre quelque idée de sa méthode. Il ne fit pas difficulté de me la déclarer d'abord. Tel, me dit-il, que vous

venez de vous faire connoître, ai-je pu vous vanter trop un remède, auquel j'ai dû ma propre guérifon par les mêmes degrés dont j'attends infailliblement la vôtre. Ecoutez mes promeffes, ajouta-t-il, & dans le détail où je brûle d'entrer, fi vous trouvez quelque terme obfcur ou quelque idée qui vous bleffe, ne craignez point d'exiger de moi tous les éclairciffemens qui peuvent vous fatisfaire.

Encore une fois, c'eft en peu de mots que je retracerai l'ouvrage de plufieurs jours & le fujet d'un grand nombre d'entretiens. Le comte s'étoit propofé trois objets, qui fe développèrent par degrés, & que l'orateur le plus habile n'auroit pas repréfentés avec plus de force fous leurs différentes faces. Dans fon premier difcours il me fit le plan de ce qu'il ne m'annonçoit encore que fous le nom de fon remède; & fa promeffe étoit, qu'indépendamment même de mes maux, qui devoient me rendre ardent pour ma guérifon, je ne verrois pas le tableau qu'il avoit à m'offrir, fans fouhaiter qu'il fût la peinture d'un bien réel. En effet, la defcription qu'il commença de tous les avantages particuliers de la religion, me fixa bien moins par la nouveauté des images, que par les douceurs qu'il m'y fit voir attachées. Les idées de chriftianifme que j'avois

reçues à Saumur consistoient en un certain nombre de suppositions tristes & rebutantes, qui n'avoient pu m'inspirer que du dégoût lorsqu'elles avoient été séparées de leurs preuves. Ici l'on m'offroit une face riante, & dont les charmes seuls étoient d'abord un soulagement pour mon imagination; des graces intérieures, des secours invisibles, des faveurs constantes qui n'avoient besoin que d'être demandées pour être obtenues, une liaison anticipée de l'esprit & du cœur avec un ordre supérieur à la nature, & pour dernière perspective une éternité de bonheur & d'amour. Ce que je réunis dans un espace si court m'étant exposé avec toute la force & toute l'onction d'une éloquence simple & naturelle, je ne pus retenir quelques soupirs, à la vue de tant de biens qui flattoient l'amertume de mon cœur.

Le comte s'en apperçut. Je ne vous ai pas trompé, reprit-il; votre agitation décèle vos désirs: mais si j'ai réussi à vous faire souhaiter le remède que je vous propose, je vous forcerai de confesser à présent que c'est le seul qui vous convienne, & qu'en consultant même les foibles moyens que la nature nous offre pour en juger, il n'y a rien qui s'accorde si bien avec la connoissance que nous avons de nous-mêmes & des objets qui nous environnent. Mon atten-

tion redoubla d'autant plus, que c'étoit la vraisemblance qui me paroissoit manquer à ses propositions. Il m'avoit vanté des biens dont je ne voyois pas la liaison avec notre condition présente. Qu'étoit-ce que des secours invisibles & des graces intérieures, pour des maux qui se faisoient sentir par l'ébranlement des organes ? quelle ressource dans des consolations spirituelles contre des douleurs qui tourmentent les sens ? & l'espérance même de ce bonheur si parfait, qui appartenoit à un autre état & à un autre tems, étoit-elle capable de diminuer le sentiment d'une misère actuelle qu'elle ne pouvoit nous faire éviter ? Ce point de vue, vers lequel il avoit su tourner mes désirs, ne me paroissoit donc qu'un objet chimérique; & je revenois à croire, comme je l'avois déjà pensé, qu'il ne se réalisoit dans son esprit, que par la force de son imagination.

Dans ces idées j'attendis impatiemment ce qu'il m'avoit promis pour un second entretien. L'air de confiance, avec lequel il s'y présenta, m'auroit disposé à l'écouter avec quelque espérance, si je n'eusse été rempli de mille réflexions qui me tenoient en garde contre tout ce qui pouvoit faire prendre le change à ma raison. Quel fruit aurois-je à tirer d'une nouvelle erreur, & que me serviroit-il, disois-je, de

devoir peut-être quelques momens de repos à mon illusion ? C'est ici que je regrette la loi que je me suis imposée de ne faire entrer aucune de ces discussions dans mon histoire. Ceux qui, cherchant de bonne-foi la vérité, n'attendent qu'un guide qui les éclaire, & ne demandent que de solides raisons pour se rendre, trouveroient ici dans le discours du comte une source d'instructions & de lumières. Il fit une juste impression sur mon esprit. Si je ne prétends point que la vérité ait beaucoup d'honneur à tirer de cette victoire, parce qu'étant à l'épreuve de toutes sortes d'objections, c'est toujours à nous-mêmes que nous devons imputer nos ténèbres, il y a du moins une gloire extrême pour le comte à me l'avoir présentée dans ce jour qui porte la lumière jusqu'au fond du cœur, & qui ne laisse plus d'accès au moindre doute.

Je pèse avec raison sur cette époque du changement de mes principes, ou plutôt sur ce renouvellement de mon ame, qui lui fit reprendre insensiblement toute la vigueur qu'elle avoit perdue dans un si long oubli d'elle-même, & qui l'éleva enfin au degré de connoissance & de force où le ciel l'appeloit par tant d'épreuves. A l'esprit juste & sincère qui s'est persuadé une fois de la nécessité de la religion, par sa

convenance avec l'idée que nous avons des droits du créateur, & avec celle que notre propre cœur nous force de prendre de la nature humaine, le chemin est court jusqu'à la conviction de toutes les autres parties de la vérité auxquelles le parfait repos du cœur est attaché. La croyance des mystères, celle des points historiques, la soumission aux règles de mœurs & de discipline, ne sont plus que des conséquences qui sortent d'elles-mêmes du principe. Cependant, après m'avoir proposé la religion comme le bien le plus désirable, & me l'avoir fait regarder comme la nécessité la plus juste, le comte entreprit de me la prouver comme la vérité la plus réelle & la mieux établie.

Ses preuves n'eurent rien de nouveau que la méthode, car je me souviens de les avoir reconnues depuis, dans tous les ouvrages que je me suis procurés sur cette importante matière. Mais il avoit remarqué que l'incrédulité n'oppose point d'armes plus fortes à la religion, que la foiblesse qu'elle prétend trouver dans chacun des argumens sur lesquels on la fonde; & n'osant encore faire autant de fond qu'il l'auroit pu, s'il eût consulté mes sentimens, sur l'impression que j'avois conservée de notre second entretien, il prit avec moi la méthode, qu'il souhaitoit, m'a-t-il dit mille

fois dans la suite, qu'on prît toujours avec les incrédules. Au lieu de me prévenir sur le dessein qu'il avoit d'employer chaque argument comme une preuve, il éloigna de moi cette idée pour me faire recevoir son discours sur le pied d'une discussion historique dont il se réservoit à m'apprendre l'utilité. Il m'en faisoit examiner avec soin toutes les circonstances; & sans pénétrer ses vues, j'observois que s'il ne laissoit rien échapper de la force des témoignages, il ne me déguisoit pas non plus celle des objections. Après avoir fait passer sous mes yeux tout ce qui appartient à la religion par quelque rapport, il me demanda ce que je pensois d'une vérité soutenue de tant de preuves? Je ne pus refuser une soumission qui m'étoit comme arrachée. On éteint du moindre souffle la lumière d'un flambeau; mais cent flambeaux réunis jettent une clarté victorieuse, que tous les vents ensemble ne sauroient affoiblir.

Je tremble néanmoins que ce ne soit faire tort à la religion que d'en resserrer les élémens dans des bornes si étroites. Mon respect qui croît tous les jours pour elle avec ma reconnoissance, m'oblige de prévenir par cette réflexion le reproche auquel je pourrois m'attendre d'avoir donné moins d'étendue à mes

éclairciſſemens qu'à mes doutes. Mais au fond n'eſt-ce pas rendre un témoignage glorieux à la vérité que de reconnoître avec quel empire elle nous a ſoumis ? & lorſque par d'autres raiſons l'on eſt forcé de ſupprimer une partie de ſes progrès, peut-on mieux diſſiper les nuages dont on a eu le malheur de l'obſcurcir, qu'en ſe faiſant honneur de l'avoir embraſſée ſans intérêt & ſans contrainte ? D'ailleurs, la principale objection qui m'avoit refroidi ſi long-tems, & que j'avois même renouvelée au comte ſe trouvoit fort heureuſement détruite par quelques-uns de ſes principes. Si la diverſité des religions eſt un obſtacle qui arrête la raiſon dans le choix, c'eſt à la raiſon fière & orgueilleuſe à le craindre. Celle qui cherche à s'éclaircir, avec cette humble défiance que ſa foibleſſe naturelle eſt capable de lui inſpirer, n'a point à redouter d'obſtacles, puiſque dans les principes de la doctrine que j'adoptois, elle eſt dirigée par un ſecours intérieur qui ſupplée à ſes lumières. Mon expérience même ſuffiſoit donc pour ruiner un malheureux ſophiſme. J'ajoute que, n'étant encore qu'à l'entrée de la foi, je ne pouvois être arrêté par la concurrence de quelques religions monſtrueuſes qui ſont l'opprobre de la raiſon ; & quand mon objection auroit eu quelque force, ce ne pou-

voit être qu'à l'égard des différentes ſectes qui partagent le chriſtianiſme.

Quelle idée donnerai-je de la ſatisfaction de mon cœur, loſqu'étant ſeul à méditer ſur mes nouvelles connoiſſances, je trouvai dans mes réflexions un ſecours preſqu'auſſi puiſſant que les inſtances & les inſtructions du comte ? Le prix du ſervice qu'il m'avoit rendu, conſiſtoit à m'avoir montré la carrière. J'y étois entré par ma propre ardeur, & je brûlois déjà d'y courir. En un moment je vis tomber le charme que ma raiſon ſeule n'avoit jamais eu la force de pénétrer. Les attachemens du monde, ſes biens, leur durée, tout prit à mes yeux ſa valeur réelle. Je n'eſtimai plus rien que par le rapport de chaque choſe avec les nouveaux objets de mon eſtime & de mon affection. Rien ne me parut grand que les vérités ſaintes dont j'étois pénétré, & rien d'important que ce qui dure toujours. Fanny s'apperçut bientôt de ce changement ; mais loin d'en prendre quelque ſujet d'alarme, elle marqua de l'empreſſement à m'en féliciter. Il avoit fait depuis long-tems l'objet de tous ſes vœux. Sa modeſtie ſeule & le reſpect dont elle étoit remplie pour moi, l'avoit empêchée de me faire honte de mes égaremens, & de me propoſer ſes lumières. Avec quelle joie me vit-elle prendre volontairement

le chemin qu'elle n'avoit osé me montrer ! Je reçus ses félicitations comme un surcroît de bonheur. Vous êtes donc aussi heureuse que moi, lui dis-je, puisque vous sentez le prix des biens dont je commence à jouir. Quoi ! repris-je avec étonnement, ce qui vous occupoit dans vos momens de solitude, ce que vous nommiez vos exercices de piété, & que je regardois comme un amusement pardonnable à la foiblesse de votre sexe, étoit peut-être la méditation des profondes vérités que j'ignorois ? Le ciel vous avoit favorisée de cette connoissance, tandis que je languissois près de vous dans les ténèbres, ou que par un malheur encore plus affreux, je m'abandonnois imprudemment à l'erreur ! Hélas, ajoutai-je, comment étiez-vous capable de cette indifférence pour mon repos ? Elle s'excusa par la crainte où elle avoit toujours été de me voir condamner son zèle, & par l'idée même que je lui avois marquée plusieurs fois de ses occupations. Elle ne s'étoit pas trompée, continua-t-elle, puisque j'en venois de faire l'aveu ; mais combien avoit-elle adressé de soupirs au ciel pour obtenir de sa bonté qu'il me désillât les yeux !

Une autre question que je me hâtai de faire à Fanny, & qui formoit pour moi une difficulté considérable dans ma première ferveur,

regardoit

regardoit l'abattement où je l'avois vue pour ſes anciennes diſgrâces, & particulièrement pour la mort de ſa fille. Avec la force dont je me ſentois rempli par la conſidération des grandes vérités de la religion, j'avois peine à comprendre qu'ayant depuis long-tems les mêmes ſecours, elle eût pu s'abandonner à tant de regrets dont j'avois été témoin, & paroître ſi ſenſible à des malheurs ou à des pertes qui ne me paroiſſoient plus capables de troubler la tranquillité d'un chrétien. Ce que je n'avois pas compris dans la bouche du recteur, lorſqu'il l'exhortoit à regarder la mort de Cécile comme une ſéparation de courte durée, & à ne pas donner le nom d'infortune à ce qui pouvoit arriver de plus heureux pour ſa fille, me devenoit ſi clair & ſi ſenſible que je ne concevois plus qu'elle eût pu penſer autrement avec les mêmes principes. Je la preſſai de ſatisfaire à cette queſtion. Elle me répondit qu'il étoit ſans doute humiliant pour elle d'avoir marqué ſi peu de patience & de ſoumiſſion dans cette épreuve, & qu'elle étoit perſuadée que l'aſſiſtance du ciel n'ayant pu lui manquer, c'étoit ſur elle-même que devoit retomber tout le blâme de ſa foibleſſe. Mais je ſuis mère, ajouta-t-elle, & naturellement la plus tendre de toutes les femmes. Les liens de

la nature ne ſont point détruits par les ſecours de la grace. J'ai appris de la religion même, reprit-elle, que notre malheureuſe vie eſt une ſcène perpétuelle de miſères, & cette vérité ne doit proprement s'entendre que des combats que nous avons à ſoutenir contre nos propres ſentimens. Tout ce qui ſe paſſe hors de nous, comme la perte des biens, & l'agitation des objets qui nous environnent, ne demande pas plus de patience & de courage qu'on n'en peut trouver dans les ſeules forces de la raiſon; & vous-même, ſi vous en rappelez la mémoire, vous n'avez pas eu beſoin juſques-là d'autres ſecours que de votre fermeté naturelle. Où commencent donc les combats qui ſont les véritables épreuves d'un chrétien? c'eſt dans ces ſortes de diſgrâces dont le ſentiment eſt ſi intime que tous nos efforts ne peuvent ni le vaincre ni l'écarter. Le trait nous ſuit malgré nous; & la patience qui ne vient que de la nature, eſt bientôt épuiſée. La grace eſt alors une reſſource qui ne manque point à celui qui la demande; mais en la recevant même, dans la juſte meſure de nos beſoins, il arrive encore que la foibleſſe de la nature ſe fait ſentir. Elle joignit à cette réflexion quantité d'excellentes maximes, qui me parurent le fruit d'une vertu conſommée, & qui m'enflammèrent d'une eſ-

pèce d'émulation. Une femme, disois-je avec admiration, une créature foible & délicate a découvert un trésor inconnu aux hommes les plus éclairés ! Elle s'est assuré un bonheur que tant d'aveugles cherchent inutilement ; & dans la simplicité de son cœur, elle se trouve capable de communiquer ses lumières à ceux de qui elle auroit dû les recevoir.

L'ardeur que je sentis croître de jour en jour par ses entretiens & par ceux du comte, auroit peut-être emporté trop loin un cœur aussi facile à émouvoir que le mien, si l'habitude que j'avois de raisonner, ne m'eût fait découvrir dans leurs principes mêmes, autant de règles de modération que de motifs de zèle. L'éloignement du monde & le goût de la solitude, qui avoient été les premières conséquences de ma nouvelle philosophie, me parurent bientôt des excès, quand je considérai suivant les maximes de Fanny, que nos obligations ne sont pas bornées à nous-mêmes, & qu'avec la connoissance des vrais principes, la religion en demande la pratique, qui consiste dans l'exercice de toutes les vertus. Ainsi, loin de m'arrêter au sentiment farouche qui m'auroit porté volontiers à rompre tout commerce avec les hommes, je conçus qu'il ne pouvoit venir que d'une coupable indo-

lence, qui fait fuir la peine de se rendre utile aux autres par la force des leçons & des exemples; ou d'une défiance outrée de soi-même, qui fait renoncer au mérite du combat pour se mettre lâchement à couvert du danger. En m'élevant même au-dessus des biens du monde, & en apprenant enfin à quels plaisirs le nom de bonheur appartient, je démêlai au travers d'une infinité d'idées fausses & de raisonnemens sans justesse dont je voyois la plupart des livres de piété remplis, que l'évangile ne peut accorder l'usage des biens sensibles sans en permettre le goût, & par conséquent que tout systême de morale où l'on fait un crime d'un attachement raisonnable aux créatures, est un fanatisme qui blesse autant la religion que la nature. Après bien des méditations sur cet important article, je me persuadai que l'une & l'autre n'en condamne que l'excès, c'est-à-dire, cette sorte d'emportement qui suppose la préférence du plaisir au devoir. Par-là se trouvent justifiés tous les penchans & tous les goûts d'un honnête homme, qui sait non-seulement renfermer ses désirs dans les bornes de la loi, mais qui les ennoblit même par le rapport qu'il leur donne à une meilleure fin.

Je me formai, sur ce principe, un nouveau

plan de conduite, tout différent peut-être de celui qu'on pourroit s'imaginer après l'idée que j'ai fait prendre de ma ferveur. Ceux qui ignorent par quels biens la nature & la religion tiennent l'une à l'autre, auront peine sans doute à m'approuver ; mais fondé sur les règles mêmes de la vérité que j'embrassois, & dont je me flattois de pénétrer les devoirs, après avoir placé l'amour de dieu & le désir des biens célestes au premier rang de mes affections, je mis l'ordre suivant dans les inclinations de mon cœur & dans le cours de mes actions. 1°. Les devoirs de la religion : ils devenoient la source de mon bonheur, comme l'unique voie qui devoit me conduire à ma dernière fin. 2°. Ma tendresse pour mon épouse : c'étoit un sentiment si juste, qu'il ne pouvoit être en opposition avec aucune loi. 3°. Les devoirs de la société, dans lesquels je comprenois ceux de l'amitié. 4°. L'étude assidue des saintes lettres, pour me fortifier de plus en plus dans le goût de mes nouvelles maximes, mais sans abandonner l'étude de la nature dont je n'avois guères moins de fruit à tirer pour les mêmes vues, puisqu'à des yeux bien éclairés par la religion, l'ordre naturel se rapporte à dieu comme celui de la grace. 5°. L'usage modéré des plaisirs : par ce principe, que

la perfection de l'évangile ne consiste pas plus à se priver, qu'à jouir avec sagesse. Ainsi la bonne chère, la musique, & les autres douceurs qui flattent les sens, ne furent point exclues de mon système. Le goût même des femmes qui passe pour un écueil si terrible, me parut sans danger avec les sentimens qui me servoient de préservatifs. Ma tendresse inaltérable pour Fanny, donnoit assez d'exercice à mon cœur pour ne jamais craindre qu'il fût capable de me trahir; & lorsque je n'avois à redouter que la révolte grossière de mes sens, je me promettois des grands motifs de la religion plus de force qu'il n'en falloit, dans un péril où la facilité avec laquelle je m'étois laissé vaincre dans d'autres tems, n'avoit prouvé que mon extrême foiblesse. Pourquoi ne pourroit-on pas trouver des douceurs innocentes dans le plus parfait ouvrage de la nature? La beauté & les graces seroient des avantages bien funestes pour une femme; il faudroit donc la fuir, parce qu'elle mérite qu'on la cherche, & la traiter, parce qu'elle est aimable, avec toutes les marques de la haine? quelle étrange contradiction? Sur cette courte idée de mon nouveau système, on me demandera comment la religion pouvoit me faire revenir à quelques-uns des amusemens

que la raiſon m'avoit fait abandonner. Celui qui ne prévoit pas ma réponſe, ignore les deux principaux avantages du chriſtianiſme ; l'un, qui eſt de ſanctifier par l'innocence des déſirs & par le ſoin de les rapporter au dernier terme, tout ce qui n'eſt pas, ou mauvais en ſoi-même, ou particulièrement défendu par la loi ; l'autre, qui conſiſte dans la force qu'il communique à ceux qui ſe prêtent de bonne foi à ſes impreſſions, de ſe garantir d'un attachement immodéré aux biens ſenſibles, & de prendre occaſion même des petits dégoûts qui accompagnent ou qui ſuivent toujours leur poſſeſſion, pour redoubler l'ardeur qui les fait tendre ſans ceſſe à celle d'un bonheur plus ſolide. En un mot, le chrétien trouve dans les plaiſirs qu'il ſe procure par l'uſage des biens paſſagers du monde, une raiſon d'en déſirer de plus parfaits. Il en craint peu la perte, parce qu'il compte ſur un dédommagement certain ; il les regarde comme un eſſai de ceux qu'il attend dans un état moins ſujet à changer ; & cette diſpoſition, dans laquelle il eſt ſoutenu par les ſecours intérieurs de la religion, lui fait conſerver cette paix & cette égalité d'ame dont la ſeule philoſophie ne donne que l'ombre, & qui eſt déjà comme une anticipation du bonheur auquel il aſpire. Mais ce qui fait le plus d'honneur à la

religion, & qui prouve invinciblement la force divine de son secours, c'est qu'au lieu de cette lenteur avec laquelle la raison & la nature parviennent à former leurs habitudes, elle fait trouver tout d'un coup autant de douceur & de facilité dans l'exécution de ses maximes, que si l'on n'avoit point eu d'autre exercice pendant toute sa vie. Nous eûmes, Fanny & moi, l'occasion de faire bientôt cette heureuse expérience.

Nous n'avions rien appris de madame Lallin depuis son évasion. Drink m'avoit confié l'ordre que mon épouse lui avoit donné secrètement de s'informer du chemin qu'elle avoit pris, & d'employer tous ses soins pour découvrir le lieu de sa retraite. Je connoissois trop bien Fanny pour l'avoir soupçonnée de quelqu'autre vue que celle d'une généreuse compassion; mais je ne me serois pas imaginé non plus qu'après avoir fait plusieurs démarches inutiles pour suivre un sentiment si noble, & remplie d'ailleurs de tant d'autres idées qui l'avoient occupée sans cesse, elle eût pu trouver place pour un souvenir que rien ne l'obligeoit de conserver. Cependant elle vint un jour à moi, avec une lettre de Drink, qu'elle avoit reçue de Saint-Cloud; & me prévenant par un discours fort tendre, elle me pria, pour conclu-

ſion, de lui accorder la liberté de rendre quelque ſervice à une malheureuſe femme qui s'étoit punie trop rigoureuſement des injuſtices de la fortune. J'avois peine à comprendre ſon deſſein, lorſque m'ayant expliqué la triſte ſituation où madame Lallin s'étoit réduite, elle me propoſa de la rappeler auprès de nous, & de lui rendre notre confiance avec une eſtime qu'elle n'avoit jamais mérité de perdre. Le haſard avoit fait découvrir à Drink ce qu'il avoit cherché long-tems ſans ſuccès. Mon nom s'étant répandu, depuis nos dernières aventures, parmi quelques Anglois qui avoient fréquenté la cour de Madame, il étoit paſſé juſqu'en Angleterre, où l'un de mes plus anciens ennemis ne l'avoit pas entendu ſans ſurpriſe. C'étoit John Will, le perſécuteur du vicomte d'Axminſter & le tyran de madame Lallin. Ce perfide étoit dans un âge où les remords commencent à expier les déréglemens d'une longue vie. Un ſimple repentir ſuffiſoit peut-être pour l'acquitter envers le ciel des chagrins qu'il avoit cauſés à milord Axminſter & à ſa famille, mais il devoit d'autres réparations à madame Lallin, qu'il avoit trompée cruellement ſous l'ombre du mariage, & dont le bien étoit reſté entre ſes mains lorſqu'elle avoit pris le parti de ſe délivrer de ſa tyrannie

par la fuite. Il ne douta point qu'elle n'eût trouvé le moyen de me rejoindre, ou qu'en passant en France il n'apprit de moi ce qu'elle étoit devenue. Son espérance étoit de gagner son cœur par des soumissions, & de l'engager à prendre chez lui le rang & le titre qu'elle y avoit acquis par ses malheurs. Il se rendit à Saint-Cloud. J'en étois parti ; mais Drink que j'y avois laissé après moi, lui donna les informations qu'il désiroit, jusqu'au moment du moins où les obscurités de notre propre sort l'avoient portée à s'éloigner volontairement de ma maison. S'il ne put lui procurer d'autres éclaircissemens, il lui fit entendre qu'étant partie avec peu de commodités pour une longue route, elle ne pouvoit être fort éloignée de Paris.

Cette recherche devint l'unique occupation de Will, & lui réussit plus heureusement qu'à Drink, qui n'avoit pu s'y livrer entiérement. Une angloise, à qui l'habitude que madame Lallin s'étoit formée de vivre avec des femmes de notre nation, faisoit comme une nécessité de donner sa confiance, se trouva heureusement liée avec quelques amis de John Will. Il apprit d'eux que notre malheureuse fugitive avoit passé quelques jours chez cette fidelle amie, & que s'étant retirée dans le cou-

vent de Hautebruyeres, qui eſt à quelques lieues de Paris, elle n'avoit pas ceſſé d'entrenir un commerce intime avec elle. Mais avec peu de reſſources du côté de la fortune, elle ſe voyoit forcée, pour ſubſiſter dans une maiſon où ſa dépenſe auroit bientôt ſurpaſſé ſes richeſſes, de ſe réduire au rang de cette eſpèce de domeſtiques, à qui l'on adoucit l'humiliation de leur état par le titre de *ſœurs converſes.* Will avoit demandé à la voir ſous un nom moins capable de l'effrayer que le ſien. Elle l'avoit reçu avec horreur, & dans la confuſion qu'il avoit reſſenti de ſes reproches, il étoit revenu à Saint-Cloud ſans avoir eu la force d'y répondre.

Drink nous marquoit tout à la fois & la demeure de madame Lallin, & les propoſitions de Will. Mon épouſe, à qui la perfidie avoit toujours paru le plus affreux de tous les crimes, trouvoit madame Lallin auſſi à plaindre de n'avoir rien de plus heureux à eſpérer que les offres de Will, qu'elle l'étoit par la triſte ſituation de ſa fortune. Quelle confiance pouvoit-elle prendre au plus trompeur de tous les hommes, & la religion même donne-t-elle des motifs de ſécurité contre les artifices d'un traître? Cette conſidération toucha ſi puiſſamment Fanny, que ve-

nant à s'attendrir encore par la misère d'une femme à qui elle reconnoissoit enfin que nous devions moins de haine que de pitié, elle venoit me demander grace pour elle, & me donner un exemple de générosité qu'elle me pressa de suivre.

Je l'arrêtai. Mon cœur n'avoit point de violence à se faire, puisque loin de nourrir le moindre ressentiment contre madame Lallin, j'avois toujours rendu justice à ses intentions, & je lui pardonnois de bonne-foi tous nos malheurs; mais en applaudissant aux généreuses inclinations de Fanny, je craignois de blesser la prudence par une facilité trop prompte à les suivre. Il falloit d'autres témoignages que celui de Will & qu'une lettre de Drink, pour justifier une démarche dont je croyois sentir toute l'importance. En considérant même le véritable intérêt de madame Lallin, je ne voyois point qu'elle dût marquer tant de répugnance à recevoir les soumissions d'un homme qui revenoit à elle par la voie du repentir? & quelque opinion qu'il en fallut prendre, je me croyois obligé du moins de ne m'en rapporter qu'à mes propres yeux. Ainsi, sans rejeter absolument les instances de mon épouse, je lui fis approuver la résolution que je pris d'engager

Will & madame Lallin à ſe rendre à Rouen, pour examiner de concert ce que leur intérêt & le mien pouvoient nous permettre. Madame Riding, que j'attendois inceſſamment, fut chargée par une lettre que je lui écrivis le même jour, de prendre madame Lallin à Hautebruyere. Malgré tous ſes projets de retraite, je ne doutai point qu'une invitation de la part de Fanny & de la mienne ne la diſpoſât ſur le champ à ſe mettre en chemin. J'avois écrit, d'un autre côté, au recteur du collège, pour le prier de faire partir mes enfans ſous la conduite de ce gouverneur dont il m'avoit tant vanté le zèle & la ſageſſe. Tout s'arrangeoit ainſi pour mon paſſage en Angleterre, & j'avois déjà fait embarquer à Dieppe la plus grande partie de mes équipages.

J'étois dans l'attente des ſeules perſonnes dont l'abſence retardoit mon départ, & mylord Clarendon étendant les bons offices de l'amitié à tous mes beſoins, s'occupoit à me donner des lumières ſur le caractère & les intérêts de ceux qui gouvernoient à la cour de Londres, lorſqu'on nous annonça un jour la viſite du duc de Monmouth. Il étoit ſans éclat & preſque ſans ſuite, mais il fut reconnu des domeſtiques du comte qui

l'avoient vu si souvent chez leur maître. Nulle raison ne devoit plus me donner d'éloignement pour sa personne; & dans le dessein où j'étois de quitter la France, il sembloit, au contraire, que son amitié pouvoit me devenir utile. Je m'imaginai qu'après avoir employé quelque tems à pleurer la perte de ma fille, il venoit rendre à Fanny les devoirs ordinaires de la politesse. Cette conjecture étoit juste, mais elle ne comprenoit pas tous ses motifs, ni même tous ses prétextes.

Après avoir satisfait à l'usage par un compliment qui parut renouveler sa douleur, il me prit à l'écart; & me vantant beaucoup son amitié, il m'annonça une disgrace qui m'alloit mettre dans la nécessité, me dit-il, de faire promptement le voyage de Londres. Préparé à toutes sortes d'événemens comme je l'étois dans ma nouvelle ferveur, j'entendis cet exorde sans émotion, & je lui répondis que j'étois heureusement à la veille de partir avec toute ma famille. Il parut plus ému que moi de ma réponse, & je crus remarquer du moins qu'elle étoit contraire à son attente. Cependant après en avoir affecté une satisfaction qu'il ne ressentoit pas, il m'apprit que monsieur & madame de R***, dans l'embarras où ils étoient pour me communiquer une

nouvelle tout-à-fait chagrinante, s'étoient adreſſés à lui par une lettre où ils ſe plaignoient amérement d'avoir perdu le titre qui les avoit mis en poſſeſſion de l'héritage de milord Axminſter. Ils ne pouvoient ſoupçonner de ce vol que la malheureuſe Cortona, pour laquelle ils avoient eu long-tems une confiance aveugle, & dont ils n'avoient pas ignoré la juſte punition. Mais dans quelques mains que fût tombée cette pièce, le plus grand mal, ajoutoient-ils, venoit des héritiers de milord Tervill, qui ayant trouvé apparemment le moyen de la retirer, commençoient à s'en prévaloir pour leur diſputer des biens dont leur père avoit été en poſſeſſion l'eſpace de trente ans. En effet, quelque injuſtice qu'il y eût à porter leurs prétentions ſur l'héritage d'autrui, il ſembloit que dans l'abſence de l'héritier légitime, ils euſſent plus de droit que deux étrangers ſur un bien qui avoit été conſervé ſi long-tems dans leur famille. Je pris la choſe auſſi-tôt dans ce ſens, & malgré l'air d'importance que le duc de Monmouth avoit donné à ſon récit, je me figurai que la préſence de Fanny & de mes enfans ſuffiroit pour diſſiper toutes les difficultés.

Ce n'étoit pas la penſée du duc, qui avoit

formé fur cet incident deux efpérances dignes de fa légèreté & de fa préfomption. Le portrait de Fanny, joint dans un même tableau à celui de ma fille, avoit fervi non-feulement à le guérir de fa douleur, mais encore à lui infpirer une nouvelle tendreffe, qui étoit devenue, en peu de jours, la paffion dominante de fon cœur; ou plutôt ayant été prévenu, comme je l'ai fait remarquer, d'une ardeur prefqu'égale pour la mère & pour la fille, fes défirs qui s'étoient réunis fur Cécile, reprirent impétueufement leur cours vers Fanny. Il avoit vu peu d'apparence à les fatisfaire & peut-être avoit-il paffé quelque tems à les combattre. Mais la prière qu'il avoit reçue de monfieur de R*** étoit une ouverture fi favorable, que dans les principes de galanterie qui règnoient alors en Angleterre comme à Paris, il avoit pris le parti de ne la pas négliger. Il fe promettoit donc que la difgrace qu'il m'avoit communiquée m'engageroit non-feulement à faire le voyage de Londres, mais à me lier avec lui plus étroitement que jamais, par le befoin que j'aurois de fa protection, & que la liberté que mon époufe ne pourroit lui refufer de la voir familièrement pendant mon abfence, lui donneroit mille occafions de fatisfaire fon amour.

Quoique

Quoique l'approche de notre départ, & la froideur avec laquelle je reçus ses offres de services dans une affaire où je les croyois inutiles, lui eût fait perdre une partie de ses espérances, il ne renonça pas à celle de faire du moins connoître ses sentimens à Fanny. L'habitude qu'il avoit eue de vivre chez milord Clarendon, pendant le séjour qu'il avoit fait à Rouen, lui donnoit la liberté de lui demander pendant quelques jours un asile. Sa passion y prit de nouvelles forces par la présence continuelle de ce qu'il aimoit. Bientôt elle n'eut plus le pouvoir de se déguiser. Le comte & toute sa maison s'en apperçurent à mille marques. Fanny & moi, nous fûmes les seuls à qui cette idée ne se présenta point. J'étois livré sans cesse à des méditations si sérieuses, qu'elles me laissoient peu d'attention pour la conduite d'autrui, & Fanny dans le mêlange de tristesse & d'affaires où elle étoit à la veille de notre départ, n'étoit pas plus capable d'ouvrir les yeux sur une folie qu'elle auroit méprisée quand elle s'en seroit apperçue.

Milord Clarendon, à qui notre repos étoit aussi précieux qu'à nous-mêmes, s'alarma sérieusement de cet excès de sécurité dont il craignit les funestes conséquences. L'ancienne

connoissance qu'il avoit du caractère du duc étoit pour lui une aussi forte raison de défiance que tout ce que je lui avois raconté de nos dernières aventures. Il prit un moment où j'étois seul avec Fanny pour nous découvrir ses inquiétudes. A des amis moins fidelles & moins vertueux, nous dit-il, je ferois peut-être difficulté de donner un avis dont le succès seroit plus incertain. Mais vous connoissant si bien, continua-t-il, en s'adressant à mon épouse, je ne risque que de m'attirer trop de reconnoissance pour une foible marque de mon zèle. Et nous expliquant toutes les observations qu'il avoit faites sur la passion du duc, il nous fit craindre que cette extravagance ne devint funeste en effet pour notre propre tranquillité. Les exemples n'en étoient pas éloignés. C'est une fureur, reprit le comte, & votre expérience a déja dû vous persuader que toutes ses passions ne méritent jamais un autre nom. Je lui vois passer des nuits entières, ajouta-t-il, à se promener sous vos fenêtres, avec une agitation qui m'a quelquefois fait trembler des entreprises qu'il pouvoit former contre votre vertu.] Je ne me suis rassuré que par la précaution que j'ai prise de faire veiller autour de vous quelque gens de confiance. Je suis informé, reprit encore

le comte, qu'il a votre portrait sur une espèce d'autel, dans le cabinet le plus secret de son appartement, & qu'il y passe tout le tems qu'il ne peut passer auprès de vous. Je ne sais où il vous a fait ce vol; mais vous comprenez bien que je ne vous l'aurois pas découvert avec cette liberté, si je n'étois sûr qu'il l'a fait sans votre participation.

Nous remerciâmes vivement ce cher ami d'un témoignage de zèle si pur & si constant. Je lui appris dans quelles circonstances le duc s'étoit saisi du portrait. Il étoit plus facile de le retirer adroitement de ses mains, lorsque nous savions dans quel lieu il le tenoit renfermé, que de nous délivrer des importunités dont nous étions menacés par sa passion. L'ordre fut donné sur le champ a quelques domestiques, de lui enlever son idole dans quelque moment du jour. A l'égard de ses sentimens, il n'étoit pas au pouvoir de Fanny de les détruire; & si la bienséance l'obligeoit même à feindre de les ignorer aussi longtems qu'ils ne le feroient point sortir des bornes du respect, nous pensâmes comme elle qu'à la moindre déclaration qu'il lui en feroit ouvertement, elle devoit punir sa témérité par une réponse qui le couvrît de confusion. Milord Clarendon avoit d'abord été d'avis

que sans attendre de sa bouche des explications qui la mettroient dans quelque embarras, elle pouvoit prendre droit de diverses extravagances qui avoient éclaté à la vue des domestiques pour lui en faire publiquement un reproche. Mais c'étoit espérer de mon épouse plus de hardiesse qu'elle n'en étoit capable, & la plaignant même de la violence qu'elle auroit à se faire pour s'armer d'une juste fierté dans l'occasion, je fis convenir milord qu'elle souhaitoit avec raison d'attendre qu'elle se vît forcée de parler.

Cependant la voie que prit le duc pour lui faire l'ouverture de ses sentimens fut si adroite & si respectueuse, que ç'eût été pour elle un autre sujet d'embarras, si le ciel n'eût pris soin lui-même de conduire cette aventure au plus heureux dénouement. On saisit un moment si favorable pour enlever le portrait, que les soupçons du duc n'ayant pu tomber sur personne, sa présomption lui fit croire qu'il n'y avoit que Fanny qui eût osé lui causer une mortification si cruelle ; ou peut-être ne feignit-il d'en être persuadé que pour se procurer l'occasion de lui faire l'offensant aveu qu'il méditoit depuis long-tems. Il prit le parti de lui adresser ses plaintes dans une lettre. Le tour en étoit si naturel, qu'on l'auroit cru

ſincèrement affligé de la néceſſité où il étoit de s'expoſer à ſon reſſentiment ; mais lorſqu'il ſe faiſoit aſſez de violence pour étouffer au fond de ſon cœur une paſſion funeſte, & qu'il vouloit être toute ſa vie la victime d'un reſpect ſans exemple, n'avoit-il pas droit de l'accuſer de cruauté, elle qui le privoit de l'unique conſolation à laquelle il bornoit tous ſes déſirs ? Etoit-ce de ſa main qu'il tenoit ce cher portrait ? hélàs ! c'étoit un bonheur auquel il n'avoit jamais oſé prétendre. Pourquoi donc lui ravir ce qu'il ne devoit qu'au haſard ? l'accuſoit-on de l'avoir profané par quelque indiſcrétion, ou de ne l'avoir pas aſſez religieuſement adoré ? enfin ſous prétexte de vouloir ſe réduire éternellement au ſilence, & de ne rien déſirer au-delà du bien dont il demandoit la reſtitution, il faiſoit une peinture plus vive de ſa paſſion, que s'il n'eût point affecté de la déguiſer ſous ce voile. Sa lettre fut remiſe à Fanny par un inconnu qui feignit de l'avoir apportée de Rouen. La lecture qu'elle en fit au comte avant que de me la communiquer, fut une précaution qu'elle crut devoir à ma tranquillité. Ils me l'apportèrent enſemble. Nous étions à raiſonner ſur cet incident, lorſqu'on nous avertit que mes enfans arrivoient de Paris avec leur gouverneur ; & leur em-

preſſement étant auſſi vif que le nôtre, ils ſe préſentèrent à nos yeux au même moment.

Tandis que leur mère les recevoit de mes bras où je les avois tenus ſerrés fort long-tems, je jetai les yeux ſur leur gouverneur, qui étoit demeuré modeſtement quelque tems derrière eux. L'opinion qu'on m'avoit donnée de ſon mérite, & la reconnoiſſance que je devois à ſes importans ſervices, me faiſoient déjà chercher en moi-même par quelle récompenſe je devois payer ſon zèle, ou par quelles offres je pouvois parvenir à me l'attacher tout-à-fait. Je croyois reconnoître dans ſa lenteur à s'approcher, ce déſintéreſſement & cette modeſtie dont le père recteur du collège m'avoit fait tant d'éloges. Sa phyſionomie étoit un peu défigurée par un défaut naturel; il ne voyoit que d'un œil, & l'autre trop foible, m'avoit-on dit bien des fois, pour ſoutenir la lumière, étoit perpétuellement couvert d'une large emplâtre qui lui cachoit preſque la moitié du viſage; mais cette légère diſgrace étoit réparée par une contenance fort noble & par d'autres avantages qui faiſoient trouver ſa figure intéreſſante au premier coup d'œil. Mille perſonnes que j'avois vues dans le cours de ma vie, pouvoient avoir avec lui quelque reſſemblance;

ainsi, quoique j'eusse cru démêler d'abord quelques-uns de ses traits, je ne m'arrêtai point à chercher dans ma mémoire ce qui pouvoit y rester d'une impression si vague.

Impatient de le voir tarder encore à s'avancer, je fis moi-même quelques pas vers lui, en lui tendant les bras avec un reproche obligeant de sa froideur. Me croyez-vous, lui dis-je, insensible à tout ce que je vous dois; ou vous imaginez-vous que vos soins généreux aient pu me demeurer aussi inconnus que votre personne? vous avez rendu service, ajoutai-je en l'embrassant, à des cœurs capables de reconnoissance, & je commencerois pour la première fois à me plaindre de vous, si vous n'étiez pas certain de mon estime & de mon amitié. Il reçut mes embrassemens en se courbant de la moitié du corps; & lorsque je le pris par la main pour le présenter à milord Clarendon & à mon épouse, il me dit d'une voix basse & embarrassée quelques mots dont je n'entendis que les derniers: c'étoient des instances pour m'engager à sortir un moment avec lui.

Quoique je ne comprisse rien à ce mystère, je ne balançai point à le satisfaire. Me figurant même qu'il avoit peut-être quelque faveur pressante à me demander, je lui dis en mar-

chant que je m'estimois fort heureux s'il pouvoit me donner l'occasion de commencer notre connoissance par quelque service qui répondît à mes désirs. A peine fûmes-nous sans témoins, qu'il me pria d'arrêter ; & levant le masque qui lui changeoit le visage, il me demanda d'un ton timide & d'un air humilié, si je reconnoissois le misérable Gélin.

Il profita de la surprise qui m'ôta la voix pendant quelques momens, pour me protester en peu de mots, que s'il ne s'étoit pas rendu plus utile à mon service, c'est qu'il avoit ignoré à quel usage ses forces & sa vie même pouvoient être employées; & quant à la reconnoissance dont il venoit d'être assez heureux, me dit-il, pour m'entendre prononcer le nom, il ne m'en demandoit point d'autre que d'oublier les outrages qu'il m'avoit faits.

Je me garderai bien ici de faire honneur à la nature d'un des plus grands miracles de la grâce. Après la pesanteur qui avoit arrêté ma bonté naturelle dans la visite que j'avois reçue de Gélin à Saint-Cloud, & qui m'avoit fait même regarder comme un effort insigne, la patience avec laquelle j'avois prêté l'oreille à ses remords, je n'attribuerai jamais le changement que j'éprouvai tout d'un coup à une autre puissance que celle qui gouverne les

cœurs. La grandeur d'ame ira jusqu'à faire mépriser la vengeance; mais elle ne fera jamais accorder de la tendresse à un ennemi cruel, pour prix du repentir. En voyant Gélin humilié devant moi, attendri même & revenu au devoir, comme il ne pouvoit m'en rester aucun doute après une si longue & si constante expiation de ses fautes, je ne pensai qu'à l'embrasser, avec toutes les marques d'affection que je crus capables de relever son courage. Que le passé, lui dis-je dans le mouvement de mon cœur, sorte pour jamais de votre mémoire & de la mienne. Je n'en veux plus rappeler que les premières raisons que j'ai eues de vous estimer; & lui promettant mon amitié aussi long-tems qu'il conserveroit lui-même du goût pour la vertu, j'ajoutai, dans l'impression qui me restoit de ses services, qu'une manière si noble de réparer ses offenses, m'inspiroit plus d'admiration qu'elles ne m'avoient jamais causé de haine. Il paroissoit pénétré de joie; son silence, & l'ardeur avec laquelle il serroit mes mains, m'apprenoient mieux ce qui se passoit dans son cœur, que toutes ses expressions.

Je voulus savoir ce qui l'avoit empêché de se faire connoître à mon épouse, & s'il doutoit qu'elle ne fût aussi sensible que moi, au plaisir de le revoir vertueux. Il me confessa que, ne

n'étant point attendu à paroître devant elle au premier moment de son arrivée, il avoit été déconcerté de sa présence. Venez, venez, lui dis-je, en le traînant par la main, & ne croyez pas Fanny moins capable que moi de distinguer les sentimens d'une véritable vertu. Je le forçai de rentrer avec moi dans l'appartement. Il détournoit encore le visage, tandis que je l'annonçois à mon épouse sous le titre de tous les services qu'il nous avoit rendus. C'est votre libérateur, lui dis-je, dans un péril que milord a partagé avec vous, & dont il m'a répété mille fois que vous ne seriez point sortie sans son secours; c'est le fidèle gardien de vos deux fils. Il n'a ménagé sa vie ni pour vous ni pour eux; & ne m'appercevant point que dans la situation où il étoit, déguisé d'ailleurs par une grande perruque, elle commençat encore à le reconnoître, c'est Gélin, si vous l'ignorez, ajoutai-je, en élevant plus haut la voix: c'est un ami généreux & fidelle, à qui nous devons tous deux la conservation de tout ce qui nous est cher.

Un mouvement mêlé de surprise & de frayeur, que je vis faire aussi-tôt à Fanny, me fit douter un moment de l'accueil qu'il devoit attendre d'elle. Mais se tournant vers moi, & paroissant consulter mes yeux: S'il est tel que

vous le représentez, me dit-elle, je ne balance point à prendre pour lui les sentimens dont vous me donnez l'exemple. Ces deux mots, prononcés avec les graces qui n'abandonnoient jamais cette chère épouse, rendirent la vie & l'assurance à Gelin. Il mit un genou à terre pour lui exprimer le transport de sa joie. Son compliment fut court; & parlant de la reconnoissance éternelle qu'il alloit emporter, il paroissoit disposé à nous quitter sur le champ. Mais après lui avoir promis mon amitié, je ne crus point qu'un simple oubli de ses fautes en fût une marque suffisante. Si le pardon étoit dû à son repentir, je devois une juste récompense à ses services. Vous ne nous quitterez point, lui dis-je; je ne consentirai jamais à vous perdre lorsque je vous retrouve aimable & vertueux. Ma fortune me met en état de faire quelque chose pour la vôtre. Le désir de lui assurer une vie douce & heureuse m'avoit déjà fait penser à lui offrir une retraite en Angleterre dans quelqu'une de mes terres. Il se fit presser pour se rendre à mes offres. Mais les instances du comte de Clarendon & de Fanny achevèrent de le vaincre.

Je regardai comme une nouvelle preuve de l'honnêteté de ses sentiments, l'air libre & familier qu'il ne tarda point à reprendre aussi-

tôt qu'il nous crut persuadés de la sincérité de son repentir. Ma curiosité me fit souhaiter d'apprendre comment il avoit pu s'introduire au collège, & mériter les témoignages que le père recteur m'avoit rendus de son caractère. Il ne nous déguisa rien. Dans les secours, me dit-il, que la seule compassion lui avoit fait rendre au malheureux qui étoit mort à Ruel de ses blessures, il avoit été frappé des sentimens de piété qu'il lui avoit vus aux derniers momens de sa vie. Ce spectacle & les autres circonstances de sa mort avoient fait tant d'impression sur lui, que l'image qu'il en avoit emportée l'ayant accompagné fort long-tems, elle l'avoit enfin déterminé à profiter de cet exemple pour régler sa conduite par les maximes de la religion. Quoique protestant, les dispositions d'un homme qu'il avoit vu mourir dans des principes opposés aux siens, lui avoient fait naître des embarras dont il n'avoit jamais eu l'idée. Il s'étoit attaché quelque tems à l'étude, & ses difficultés ne faisant qu'augmenter, il avoit pris le parti de chercher des lumières dans un corps dont il s'étoit formé une opinion favorable, depuis le témoignage que le malheureux de Ruel avoit été forcé de lui rendre en mourant. Il s'étoit adressé au recteur du collège, qui avoit dissipé heureusement

tous ſes doutes. Mais ne s'étant point borné à lui éclairer l'eſprit, il avoit porté la lumière juſques dans le fond de ſon cœur, en lui faiſant ſentir la néceſſité de remplir les devoirs dont le ciel lui accordoit la connoiſſance. C'étoit ce vertueux jéſuite qui, ſur l'expoſition de ſes remords, lui avoit conſeillé de ſe faire un mérite aux yeux du ciel des ſervices qu'il pouvoit me rendre. Il avoua que l'état de ſa fortune lui avoit fait regarder auſſi cette propoſition comme un avantage, mais que ſi j'en jugeois néanmoins par ſes vrais ſentimens, ſa principale vue avoit été de réparer le mal qu'il m'avoit cauſé & de mériter l'oubli de ſes fautes, ſans s'être jamais flatté de l'heureux retour que je venois de lui accorder à mon eſtime.

Cette noble franchiſe alloit me faire redoubler des careſſes auxquelles je le voyois ſi ſenſible. Mais l'ouverture d'une ſcène beaucoup plus intéreſſante m'appela dans la cour du comte, où l'on vint m'avertir que madame Riding arrivoit avec le cercueil de Cécile. Je défendis à mes gens, qui m'avoient donné ſecrètement cet avis, de le faire éclater avant mon retour : mon eſpérance étoit de ménager les larmes de Fanny, qu'un ſpectacle ſi triſte alloit infailliblement renouveler. Je ſortis ſeul. Madame Riding, qui étoit déjà deſcendue de ſa

voiture, vint triſtement à ma rencontre. Quoiqu'accoutumée, par un uſage de pluſieurs ſemaines, à la vue du précieux dépôt qu'elle m'apportoit, elle ne put me recevoir ſans un ſerrement de cœur qui lui ôta la force de parler entre mes bras. J'attendois madame Lallin avec elle. Je ne vis paroître qu'un homme âgé qui lui donnoit la main, & que je reconnus aiſément pour le capitaine Will. Ce titre échappe à ma plume, parce que c'eſt le ſeul ſous lequel je le connoiſſois encore. Mais ayant fait ſa paix avec la maiſon royale, les ſervices qu'il avoit continué de rendre à l'état l'avoient élevé au rang de vice-amiral, & je fus ſurpris de le voir revêtu de l'ordre de Bath que le roi avoit joint à cette récompenſe.

Il m'aborda timidement. Son diſcours fut un humble aveu de l'horrible trahiſon par laquelle il s'étoit déshonoré. Mais les plus juſtes reſſentimens, me dit-il, devant céder au repentir, il ſe flattoit que le ſien feroit impreſſion ſur mon cœur, & que ſa honte me tiendroit lieu de réparation. Je lui épargnai la ſuite d'une confeſſion ſi humiliante; & lui tendant les bras: Vous devez être tranquille, lui dis-je, ſi la paix de votre cœur dépend de moi; je vous pardonne. Cette aſſurance ne me coûta point d'effort. Une ſupériorité

d'ame, qui étoit l'effet senfible de mes nouvelles lumières, me faifoit regarder tous les maux qui m'étoient venus de la part des hommes, comme des défordres qui leur avoient nui plus qu'à moi; & lorfque je les voyois revenir à eux-mêmes par le repentir de leurs offenfes & par le goût de la vertu, j'étois difpofé à m'en réjouir pour leur intérêt beaucoup plus que pour le mien. Je louai le vice-amiral de l'intention où j'avois appris qu'il étoit de faire une jufte réparation à l'honneur de madame Lallin, & je demandai à madame Riding pourquoi je ne la voyois pas avec elle. Ils m'apprirent que toutes les inftances par lefquelles ils s'étoient efforcés de lui faire quitter fon couvent, n'avoient pu l'ébranler. Elle avoit rejeté conftamment les offres de Will; & lorfqu'il avoit fait valoir les engagemens qu'il avoit pris avec elle, fa réponfe avoit été que s'il faifoit fon devoir en s'offrant à les exécuter, elle n'étoit obligée par aucune loi de répondre à fes défirs, elle dont il avoit forcé la volonté par une affreufe tyrannie. Madame Riding avoit eu la complaifance de l'aller folliciter elle-même à Hautebruyere. La fituation où elle l'avoit trouvée, l'avoit attendrie; trifte, pauvre, & comme abandonnée. Elle n'avoit pu tirer d'elle que

des regrets touchans d'avoir servi d'instrument à la malignité de mon sort pour me causer les plus cruels chagrins qu'il m'eut jamais fait essuyer. Elle ne se pardonnoit pas d'avoir percé le cœur à son amie, & d'avoir accablé de maux son bienfaicteur. Enfin dans la résolution invariable où elle étoit de s'en punir volontairement tout le reste de sa vie, elle me conjuroit d'oublier des malheurs & des fautes qu'elle n'osoit me prier de pardonner. Madame Riding étoit chargée de tenir le même langage à mon épouse, & de lui rendre une lettre de sa main, qui n'étoit qu'une répétition de ses excuses & de ses regrets. Will plus touché que jamais de ce récit, me supplia les larmes aux yeux d'employer tout le pouvoir que mes bienfaits m'avoient donné sur elle, pour la faire entrer dans d'autres sentimens. Je ne connoissois rien de plus pressant que les efforts qui m'avoient déjà mal réussi, & commençant à craindre que Fanny ne se défiât du sujet de mon absence avant que j'eusse pris certaines mesures, je le priai de suspendre un moment son impatience.

A l'aide de quelques domestiques fidelles, que je fis appeler sans bruit, j'écartai ceux dont je craignois l'indiscrétion ; & faisant approcher la voiture d'une porte dérobée, je donnai

donnai ordre que le cercueil de ma fille fût déchargé ſecrètement, & tranſporté dans une ſalle que je croyois peu fréquentée par mon épouſe. Je commençois à me repentir de la réſolution que j'avois priſe de le faire tranſporter en Angleterre, ou du moins d'en avoir donné la connoiſſance à Fanny. Ce qui m'avoit paru néceſſaire pour modérer les premiers tranſports de ſa douleur ne me paroiſſoit plus propre qu'à les renouveller. Cependant je me flattois qu'en voyant arriver madame Riding ſans le triſte monument qu'elle nous avoit apporté, elle pourroit s'occuper uniquement de la ſatisfaction de revoir ſon amie, & perdre tout-à-fait de vue ce qui ne pouvoit ſervir qu'à les affliger l'une & l'autre. Il ne m'auroit pas été difficile de lui dérober la vue du cercueil dans le vaiſſeau, & de le faire tranſporter ſans ſa participation dans nos terres de Devonshire.

Mais je rendois peu de juſtice à la vertu de Fanny, lorſque je la croyois capable de perdre en un moment la conſtance & la réſignation qu'elle s'étoit efforcée d'acquérir. Les larmes qu'elle avoit encore à répandre n'étoient pas celles d'une mère foible & paſſionnée, qui cède aux premiers mouvemens de la nature, & qui n'a point d'autre raiſon

de pleurer que le ſentiment d'une aveugle douleur. C'étoit le fruit des réflexions dont elle ſe nourriſſoit continuellement, ſur la miſère de la condition humaine, & ſur l'éloignement d'un meilleur ſort, qui devoit nous réunir quelque jour avec ſa fille dans le ſein même du bonheur. Elle fit un accueil tendre à ſon amie. Elle lut la lettre de madame Lallin; & marquant de l'admiration pour ſes ſentimens, elle conſeilla, d'un air tranquille, au vice-amiral, de laiſſer à cette femme infortunée le repos qu'elle paroiſſoit déſirer. Enſuite me propoſant de lui aſſurer avant notre départ une penſion qui pût la faire honnêtement ſubſiſter, elle ne rompit cet entretien qu'après avoir réglé avec moi la ſomme & les moyens de la lui faire payer réguliérement. Je m'imaginois déjà que l'idée du cercueil étoit effacée de ſa mémoire; mais au moment que je la croyois occupée d'une autre réflexion, elle me pria, d'un ton ſi ferme & ſi preſſant, de lui faire voir les reſtes de ſa fille, que je ne pus réſiſter à ſes déſirs. Toute l'aſſemblée s'empreſſa de l'accompagner dans cette triſte viſite, & le duc de Monmouth qui étoit venu nous joindre dès l'arrivée de mes enfans, ne fut pas le plus lent à la ſuivre. C'étoit à lui qu'elle rapportoit ſes vues

ſans les avoir expliquées. Après avoir arroſé quelques momens le cercueil de ſes larmes, elle ſe tourna vers lui; & lui montrant de la main ce lugubre ſpectacle, elle en prit occaſion de lui adreſſer un diſcours ſi touchant ſur l'indécence de ſes ſentimens, & ſur la vanité de ſes eſpérances, que ſi elle n'éteignit point ſa paſſion dans ſon cœur, elle ſe délivra du chagrin d'en eſſuyer plus long-tems les marques. La confuſion qu'il en eut lui fit quitter ſur le champ l'aſſemblée & la maiſon du comte. Tout le reſte s'étant arrangé au gré de nos déſirs, nous n'eûmes d'autre ſoin que de nous préparer à notre départ.

Fin du quatrième Volume.

